

À tous nos martyrs.
Qu'ils reposent en paix

© El Kalima Editions 2026

edelkalima@yahoo.fr

ISBN : 978-9969-710-03-8

Dépôt légal : 2^{ème} semestre 2026

Farida Bedj Ziouche

**Mémoires d'un quart
de siècle
1939~1964**

Récit autobiographique

elKalima

Préface

Tout a commencé en février 2020, au cours de mes recherches sur les femmes qui ont contribué à la guerre de libération algérienne. Je suis tombée sur un blog intitulé *Les sœurs Bedj. Martyres de la révolution algérienne*¹. Ce blog est consacré au souvenir de deux sœurs, Messaouda et Fatma Bedj, qui avaient rejoint le maquis de la wilaya IV, pendant la guerre de libération nationale (1954-1962). J'apprends que l'administratrice du blog n'est autre que la benjamine de la famille, Farida Bedj, aujourd'hui unique témoin direct du destin des siens.

Le blog est particulièrement riche en photographies noir et blanc. Elles représentent deux jeunes femmes, belles et radieuses, dont les visages laissent entrevoir un avenir plein de promesses. Seulement, la guerre en a décidé autrement, emportant leurs vies avant même qu'elles n'aient franchi le premier quart de leur existence.

Bouleversée par ces visages et ce triste destin, l'évidence de rencontrer cette sœur, s'impose aussitôt à moi. Je veux savoir davantage sur ses sœurs. Farida Bedj accueille ma démarche avec enthousiasme, mais non sans scepticisme ; depuis l'indépendance, journalistes, chercheurs et réalisateurs l'avaient sollicitée, sans jamais voir de résultat la plupart du temps.

Vivant en France, une intuition me pousse à me rendre à Alger sans attendre. Dans les jours qui précèdent notre rencontre, une angoisse grandit en moi : la femme que je m'apprête à rencontrer va sur ses quatre-vingt-deux ans. Ai-je le droit de remuer ce passé, d'exhumer des douleurs enfouies ? La question me hante et me vole mon sommeil. Mais une urgence plus forte l'emporte, celle de

1- <https://soeursbedj.blogspot.com>

recueillir son témoignage avant qu'il ne soit perdu à jamais, comme beaucoup de témoignages de femmes déjà disparues.

Farida Bedj et sa fille m'accueillent avec une grande générosité. Nous nous installons dans le salon, face aux portraits encadrés des deux sœurs disparues qui semblent nous regarder en souriant. Sur la table, de nombreux documents et photographies amassés au fil des années, sont déposés sur la table.

Au cours des deux entretiens qu'elle m'accorde, la parole de Farida Bedj s'écoule sans tarir, oscillant entre rires et larmes. Inquiète pour elle, je m'assure qu'elle ne souffre pas. Elle me rassure ; évoquer ce passé et le partager, la soulage momentanément de sa douleur.

Dès le début de l'entretien, je suis frappée par sa personnalité ; malgré les épreuves de la vie et le poids de l'âge, elle a une vitalité d'esprit qui m'impressionne. Mais ce qui me frappe davantage, c'est la force de sa mémoire : tout y est précis : les dates, les noms, les lieux, les événements. Le même constat que je fais toutes les fois que j'échange avec une personne de cette génération. La mémoire, à force d'être exposée aux violences de la domination coloniale et aux tentatives de destruction et d'effacement de l'histoire, semble être devenue pour ces femmes et ces hommes le dernier refuge que rien, ni personne ne peut atteindre. De plus, cette mémoire a la particularité de ne pas être autocentrée. À l'instar du récit de Farida Bedj, elle porte en elle la mémoire d'une famille, d'un quartier, d'une région entière. C'est-à-dire un pan de notre mémoire et de notre histoire.

Au moment de la quitter, elle m'apprend qu'elle a entrepris d'écrire les vingt-cinq premières années de sa vie. Sur le chemin, je repense à son choix d'écrire seulement le premier quart du siècle et je ne peux m'empêcher de faire le lien avec ses sœurs qui n'avaient pas vécu au-delà. En interrompant son propre récit à ce même seuil, Farida Bedj semble refuser de leur survivre par l'écriture. Ce n'est pas que les longues années qui suivent manquent de faits marquants, mais ce choix laisse percer l'ombre d'une culpabilité douloureuse, celle d'avoir survécu à ses sœurs.

À peine revenue en France, la pandémie de Covid-19 entraîne confinement et fermeture des frontières. Je réalise alors que mon

intuition ne m'a pas trompée. Pour surmonter cette épreuve surréaliste et angoissante, je replonge dans des textes fondateurs notamment ceux consacrés à l'histoire des Algériennes pendant la guerre de libération. J'entreprends de relire d'abord les travaux pionniers de Danièle Djamila Amrane-Minne, en particulier *Des femmes dans la guerre : Entretiens* (Karthala). Dans les années 1980, équipée d'un magnétophone, la moudjahida et historienne avait recueilli les témoignages des actrices de la guerre de libération ainsi que les témoignages de leurs familles. Parmi les entretiens qu'elle a consignés dans son ouvrage, il y a celui qu'elle mené avec la mère et la sœur aînée de Farida Bedj. Je réalise alors non sans surprise avoir déjà croisé, des années plus tôt le destin de cette famille sans imaginer un instant effectuer la même démarche que l'historienne auprès de cette famille, quarante ans plus tard.

Durant cette période de confinement, j'entretiens une correspondance régulière avec Farida Bedj, qui me fait parvenir des fragments de ses mémoires écrits de manière simple et qui me font un bond en arrière, dans une ville telle qu'elle n'existe plus et dans une époque que je ne connaîtrai jamais. Je suis alors la vie d'une petite fille non démunie de malice, puis celle de l'adolescente marquée par le début de la guerre et enfin les prémices de la vie d'une jeune adulte à jamais marquée par la grande Histoire.

Quand bien même ce récit est personnel, je réalise combien ces mémoires offrent des détails inestimables sur le plan anthropologique et historique. Ils permettent de redonner vie au visage disparu d'une ville. Sous sa plume, l'ancienne Orléansville au temps de la colonisation, redevenue El Asnam à l'indépendance, puis Chlef après le tremblement de terre de 1980, surgit du passé. Les détails sont si nombreux, si précis, qu'on pourrait presque reconstituer la ville de l'époque, rue par rue, maison par maison, quartier par quartier. L'autrice restitue l'architecture, les noms oubliés des rues, les métiers d'autrefois à jamais disparus et les modes de vie. Elle dépeint aussi la cohabitation des communautés que l'on croyait proches, mais que les fractures coloniales et la guerre ont révélées profondément divisées.

Mais la véritable valeur de ces mémoires réside à mes yeux dans ce qui se tient toujours à la périphérie de la grande histoire ;

il s'agit de l'intime. Un domaine tant négligé, dévalorisé car peu glorieux, peu héroïque. Par ce biais, Farida Bedj nous invite à rentrer dans sa famille. Elle y dévoile la vie de quatre sœurs dont le destin va être façonné par le cours de l'histoire. Elle ressuscite alors leur quotidien, la scolarité, les amitiés, les lectures etc... Elle nous donne à voir les injustices quotidiennes causées par le colonialisme. Et nous laisse entrevoir de quelle manière les événements politiques déterminent le sort des uns et des autres.

Et je repense à l'une des dernières paroles de Assia Djebar qu'elle m'a adressée : « Il faut écrire », m'a-t-elle dit, « il faut tout noter car tout est voué à s'effacer. » C'est ce que Farida Bedj a fait. Une certitude s'impose alors. Ces mémoires ne peuvent rester enfermés dans un tiroir.

Farida Bedj fait partie des rares femmes qui ont osé franchir le pas de l'écriture à l'instar des récits bouleversants de Louïsette Ighilahriz, *Algérienne* (Casbah), et ceux de Yamina Cherrad, *Six ans au maquis* (El Kalima). En effet, une génération entière de femmes est aujourd'hui sur le point de s'éteindre, emportant avec elle des récits de vie, des vérités et des secrets. Et que dire de toutes celles qui auraient voulu raconter, mais que l'absence de scolarisation a condamnées au silence ? Ces témoignages ne sont pas seulement précieux par leur rareté ; ils marquent une rupture avec la peur et le tabou qui entourent jusqu'à maintenant l'intime.

La voix de chacune de ces femmes est unique, et nous rappelle avec force que l'histoire d'un peuple n'est pas un bloc monolithique mais réalisée à partir de trajectoires individuelles et de destinées singulières. Et celles des femmes en font partie. C'est pourquoi, raconter l'histoire en négligeant l'histoire et la mémoire des femmes, ne peut qu'aboutir à un récit biaisé et tronqué.

En ce sens, l'autrice ne cherche pas à bâtir un monument à sa propre gloire et à la gloire de sa famille ; elle veut plutôt témoigner d'un vécu au cours d'une page importante de l'histoire, et ainsi, offrir un visage, un nom, une présence éternelle, en particulier à ses deux sœurs, dont les noms ont déjà disparu des pierres tombales. Sous sa plume, elles ne sont pas seulement des héroïnes, elles sont avant tout des enfants puis des jeunes filles, avec une voix, un caractère, des

rêves, des aspirations et des principes. Elle leur rend ainsi ce que la violence de la guerre, orchestrée par les hommes leur a ravi : leur naïveté. Leurs rêves. Leur jeunesse. Leur vie.

C'est là, sans doute, un des plus grands enseignements de ce livre : la liberté se paie, et, pour une femme, elle se paie toujours plus cher.

À votre tour maintenant, lectrices et lecteurs d'emboîter le pas à Farida Bedj et de la la suivre à travers le premier quart de siècle.

Amel CHAOUATI

Psychologue. Autrice Les Algériennes du château d'Amboise.

La suite de l'émir Abdelkader (Sédia)

Introduction

Mes enfants, au courant de toutes les péripéties de la première période de ma vie, m'ont encouragée à les coucher sur papier comme je l'ai toujours fait lorsqu'un évènement me touchait. Je le notais sur tout ce qui me tombait sous la main : Le couvercle d'une boîte à chaussures ou au dos de la feuille d'un calendrier. Je trouvais donc l'idée intéressante et c'est à soixante-dix ans que je me suis décidée à tracer les premières lignes de ce récit autobiographique.

Ma mémoire encore fidèle, les nombreuses photos et surtout mes écrits que j'ai précieusement conservés depuis le lycée m'ont beaucoup aidée. Certains ont disparu dans les locaux de la police lors de mon arrestation en 1958. Je remplissais inlassablement cahier après cahier car à l'époque, je ne savais pas me servir d'une machine à écrire. Par la suite, l'ordinateur m'a beaucoup facilité le travail malgré plusieurs bêtises durant mon apprentissage. J'en souris encore.

Après la grève de 1956, les femmes de tout âge se sont découvert un idéal : participer à la lutte contre la colonisation française pour une Algérie Libre. Certaines ont opté pour la lutte armée, comme mes deux sœurs qui ont rejoint le maquis. D'autres, comme ma mère, ma sœur Tsaâlbïa et moi-même, ont servi la cause dans la clandestinité, avec tous les risques que cela comportait. Peu nous importaient ces risques car nous prenions nos précautions en surveillant nos gestes et nos paroles en permanence. C'était dur, il faut l'avouer, car nous vivions avec une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Rien ne pouvait nous décourager, ni les nombreuses arrestations de mon père ni les rafles régulières visant les musulmans dans notre quartier et dans toute la ville.

Merci mon Dieu de nous avoir permis de vivre pour voir notre drapeau flotter sur notre chère Algérie. Mon père emporté par la maladie et ses deux filles, tombées au champ d'honneur, n'ont malheureusement pas eu cette chance. Qu'Allah leur fasse miséricorde et les accueille dans son vaste paradis.

À travers ce témoignage de mon vécu, je mets à l'honneur ma ville natale *El Asnam*, ma ville d'origine, *Laghouat* ainsi qu'*Alger* qui m'a accueillie pendant plusieurs années. J'espère faire découvrir aux jeunes et à ceux qui le sont moins, le parcours d'une Algérienne avec ses joies et ses peines, son bien-être et ses souffrances. Une vie non pas simple et tranquille mais une vie riche en événements marquée par un long chapelet d'émotions. Puisse cet ouvrage contribuer à préserver la mémoire de celles et de ceux qui ont sacrifié leur vie afin que les générations futures vivent dans une Algérie Libre, indépendante et souveraine de son destin. Que Dieu fasse que mes écrits soient édités de mon vivant et non à titre posthume.

La famille Bedj Amar



Amar



Messaouda



Fatima



M'hamed Ben Ali



Farida



Messaouda



Tsaâlbïa



Fatma

Première Période

Mon enfance dans le doux cocon familial.



La maison où j'ai grandi. 8, rue Commandeur, Orléansville



L'auteure à l'âge de 10 ans

Ma ville et la maison où j'ai grandi

Je suis née en hiver, l'année de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, le 06 janvier 1939, à huit heures du soir, et j'ai vécu dans une charmante ville qui a eu un avant et un après. Du temps des Romains, elle portait le nom de *Castellum Tingitanum*. Avec les Arabes qui y découvrirent des ruines et, dit-on, des statues brisées, elle devint *El Asnam* (les idoles). Vinrent ensuite les Français qui la baptisèrent *Orléansville*, du nom de Ferdinand Duc d'Orléans, dont l'imposante statue équestre boulonnée sur une énorme stèle, trônait au milieu de la place du Gouvernement, face à l'illustre Casbah d'Alger. À l'indépendance, cette place devint la place des Martyrs, dite *Blass et el âoud* par les Algériens (place du cheval), puis la statue disparut. Environ un an après, elle fut rapatriée dans son pays d'origine, la France. Ainsi, l'un des symboles du colonialisme quitta l'Algérie.

Après le séisme de 1980, par superstition, je pense, El Asnam fut remplacé par Chlef, du nom de l'oued qui la traverse. Elle se trouve donc dans la vallée du Chéliff, à égale distance entre Alger et Oran, dans ce qui était le département d'Alger. L'oued bienfaiteur arrosait l'une des plus riches et fructueuses plaines. Il lui arrivait d'être dévastateur et cruel les jours où des pluies torrentielles se déversaient dans son lit, le faisant déborder. Il devenait fou furieux et il emportait tout sur son passage, aussi bien les animaux que les êtres humains. Il détruisait tout ce qui s'élevait au-dessus du sol. Une vraie calamité ! Cependant, il avait un atout, celui d'une petite source « el ônçor » qui, disait-on, avait des propriétés de guérison des maladies de la peau. Elle se trouvait dans la partie où il passait par la ville. Avant le lever du soleil, des familles entières venaient s'en asperger tout le corps. Elles allumaient des bougies et parfumaient l'endroit avec de l'encens. Cela devenait un lieu sacré, presque mystique.

Comme toutes les anciennes cités, la ville était ceinte d'imposants remparts qui devaient jadis la protéger des envahisseurs. Il y avait quatre ouvertures, dites portes, qui reprenaient les noms des points cardinaux. Elle comptait parmi les plus belles villes d'Algérie et j'en étais fière. El Asnam ressemblait à un damier géant, tant ses rues étaient parallèles et perpendiculaires les unes aux autres. Ses trottoirs étaient larges, bien dallés, bordés de maisons coquettes et d'immeubles qui ne dépassaient pas les deux étages. La rue principale était la rue d'Isly, devenue plus tard la rue des Martyrs.

À intervalles réguliers, sur les trottoirs se dressaient des ficus à l'ombrage salvateur, taillés avec art en forme de grands cubes verts. J'aimais écraser les graines qui s'en échappaient comme de petites perles vertes détachées d'un collier ou d'un chapelet. Ce « crac » sous mes pieds m'emplissait de joie. En plein milieu de cette rue, un vaste espace restait sans construction, protégé par un haut grillage. Au fond, un mur en briques affichait cette citation de Charles de Gaulle en 1940, en souvenir de la Seconde Guerre mondiale :

***La France a perdu une bataille,
mais la France n'a pas perdu la guerre.***

Ce texte était accompagné du dessin d'une gigantesque croix de Lorraine. Les gens endimanchés y faisaient leur promenade et s'attablaient aux différentes terrasses de cafés ensoleillées et protégées par des rideaux de toile imperméable, souvent rayés. Le plus chic, qui ne désemplissait pas, était *La Rotonde* avec sa terrasse en arc de cercle qui recevait la crème de la ville. Elle était située face à la place Paul-Robert. Ce dernier était un Orléansvillois et l'auteur du dictionnaire *Le Petit Robert*. Cette charmante place offrait à la vue, en plus de la statue de celui dont elle porte le nom, celle de deux femmes langoureuses en marbre et en tenue d'Ève. Elles étaient gardiennes d'un bassin où coulait en permanence une fontaine pareille à une source où évoluaient des poissons rouges et de nombreux têtards. Nous récupérions ces derniers dans des bouteilles ou des boîtes de conserve pour notre grand plaisir et à

l'abri du regard du gardien. La vie s'écoulait paisiblement entre les différentes races et religions. C'était du moins ce que l'on pensait.

Notre maison était située au centre-ville, au croisement des *rues Commandeur* et *Illens* (rebaptisée rue de l'adjudant Abdelkader Azzoun, après l'indépendance). Il y avait une grande cour, où logeaient deux familles, et un étage qui nous était réservé. Les escaliers qui y menaient avaient vingt et une marches. Je les comptais à chaque montée et à chaque descente. C'était une sorte de toc. La rampe, composée de simples barreaux de fer, était embellie par la vigne des voisins qui l'abordait par le bas. Il nous était interdit d'y toucher, mais les belles grappes dorées étaient trop tentantes et nous ne pouvions nous empêcher de picorer les délicieux grains transparents et charnus. C'est dans cette maison que le 1^{er} décembre 1942 maman, Bedj Fatima, mit au monde mon petit frère qui eut pour prénom celui d'un marabout de la ville : M'Hamed Ben Ali. Petite, je l'avais prononcé Bilili et ce surnom lui resta pour toujours. Avant lui, elle avait perdu quatre garçons, dont des jumeaux, Lahcène et El Hocine, prénoms des petits-fils de notre Prophète Mohammed (Sala Allahou Alayhi Wa Salam). Les amies et les voisines, pleines d'attention, lui avaient conseillé de ne pas habiller de neuf le nouveau-né, mais de layette déjà portée par des bébés en vie et en bonne santé. Elle s'exécuta et eut ainsi un joli trousseau offert par des femmes des trois religions. Même celles qui n'étaient pas très proches avaient participé à cette gentille collecte. Il fallait aussi lui percer l'oreille et lui mettre une petite main de Fatma en or, accrochée à un anneau, appelée « âyacha ». C'était, disaient-elles, pour qu'il ait une longue vie. Maman y croyait fermement et aussitôt dit, aussitôt fait. Jusqu'à un certain âge, deux ou trois ans, il ne portait pas de linge neuf, mais il était très gâté. Ma sœur aînée Tsaâlbia (son prénom était inscrit ainsi dans le livret de famille), âgée de onze ou douze ans, aidait maman en s'occupant de lui comme d'un poupon.

Notre appartement était très confortable. Les pièces, au nombre de quatre, étaient spacieuses, claires et ensoleillées. Ses deux façades arrangeaient bien maman et ma sœur que nous appelions « Tala ».

Elles se distrayaient en regardant par les fentes des persiennes. Tout ce qui se passait dans les rues ne leur échappait pas. Même

certaines conversations, plus ou moins personnelles, aboutissaient à leurs oreilles curieuses. Elles observaient ainsi tous les va-et-vient des gens. C'étaient d'interminables exclamations comme :

– Maman, regarde ! Madame unetelle a une nouvelle robe !

Ou encore :

– Oh ! Monsieur untel court après son chapeau emporté par le vent !

Elles riaient de bon cœur et elles étouffaient leurs gloussements de leurs mains pour ne pas être entendues de l'extérieur. Elles observaient quand même un minimum de discrétion.

La porte d'entrée en bois gris avait deux vantaux. À l'intérieur du gauche, une barre de fermeture nous servait de trapèze. Au-dessus, le numéro 8 était inscrit en blanc et en relief sur une plaque métallique bleu roi. Au fond de la cour, la grande cave, sombre et humide, recevait tout ce dont nous n'avions plus besoin. Elle servait aux trois familles. Elle nous avait secourus durant la Seconde Guerre mondiale, où elle devint un havre de paix et de tranquillité. En été, elle offrait un peu de fraîcheur, mais il nous était interdit d'y entrer pour ne pas déranger les « fantômes » qui la hantaient. C'était l'excuse que nous donnait la voisine d'en bas. La chaleur en juillet-août était et est toujours torride à El Asnam. Je me souviens d'un mois de Ramadhan en août où la température avait atteint les 50 degrés Celsius. C'était à peine si, à la rupture du jeûne, nous arrivions à porter la cuillère à notre bouche. C'était infernal ! Cet été-là, la canicule avait fait des victimes parmi les personnes âgées. Dieu avait épargné ma grand-mère, qu'Il en soit loué.

Chez nous, une cloison de briques séparait notre chambre de celle de mes parents. Papa, qui était bricoleur à ses heures, avait fabriqué un haut-parleur vissé dans une petite caisse en bois peinte en bleu, sa couleur préférée. Il l'avait reliée à son poste radio par un fil électrique qui passait dans notre chambre par un trou creusé dans le mur. Durant les vacances scolaires, nous avions droit à de la musique, des jeux avec Zappy Max, des pièces théâtrales en arabe et en français, surtout les policières de Germaine Beaumont et les sketches de Mohamed Touri. Avec la radio, les livres et les revues, nous nous cultivions. Au moment des coupures de courant, nous

nous distrayions en jouant aux ombres chinoises sur les murs, à la lumière des quinquets ou des chandeliers en cuivre. Nous nous prêtions à des concours, et même papa, Bedj Amar, se joignait à nous en faisant fi de sa blessure au doigt qui déformait ses personnages. Très jeunes, certains jours, mon frère et moi avions notre chambre à nous seuls. Maman plaçait quatre chaises sur lesquelles elle jetait un grand drap blanc. Cela constituait une sorte de tente qui abritait nos jeux. Nous étions si contents, surtout quand elle nous permettait d'y déjeuner ou d'y goûter.

Tala était abonnée aux magazines *Nous Deux*, *Intimité et Confidences*. Fatouma et moi, à *Fillette* et *Lisette*. Messa, qui revenait de l'internat de Blida, trouvait que les revues de Tala étaient bonnes pour les rêveuses et que ses romans étaient à l'eau de rose. C'était son avis. Elle préférerait les grands auteurs français et arabes. Elle se réservait à ses copines avec lesquelles elle suivait une correspondance régulière. Parmi celles-ci, il y avait Fatma-Zohra Imalhayène qui devint plus tard l'écrivaine Assia Djebar, son nom de plume. Elle l'appelait Zozo. Elle fut l'unique musulmane algérienne membre de l'Académie française. Dans l'un de ses ouvrages, *Nulle part dans la maison de mon père*, elle avait consacré plus de deux pages à Messa, qui avait déjà à l'époque un caractère bien trempé. Personnellement, je ne l'ai pas connue, mais j'ai été une fervente lectrice en dévorant, plus tard, plusieurs de ses œuvres.

Mes sœurs, toutes mes aînées, avaient des diminutifs. Fatma (Fatouma) portait le beau et noble prénom de ma grand-mère maternelle que nous n'avons pas connue. Le colonialisme l'avait vulgarisé pour en faire un nom commun. Les Européens disaient « la fatma », qui prenait le sens de bonniche. Messouda (Messa) héritait de celui de ma grand-mère paternelle. À l'adolescence, ses copines lui avaient suggéré de le changer pour un prénom plus moderne. Elle refusa : pour elle, cela aurait été un outrage, Messaouda signifiant « la chanceuse ». Le prénom de Tsaâlbïa (Tala) est dû à une promesse faite par mes parents à Sidi Abderrahmane Et-Thaâlibi, saint patron de la capitale. Ils avaient perdu leurs deux premiers enfants et vivaient avec l'espoir d'en avoir d'autres. Un jour qu'ils se trouvaient à Alger,

ils visitèrent son mausolée. Dans leur prière, ils promirent de donner son nom ou son prénom à leur future progéniture : Abderrahmane pour un garçon, ou Tsaâlbïa pour une fille. Le diminutif « Tala » simplifiait les choses. Pour mon frère M'hamed Benali « Bilili », comme je l'avais mentionné, c'est ma prononciation de fillette qui l'avait déformé.

Notre voisine du dessous, tante Kheira, était la propriétaire de la vigne. Elle était sévère et nous la craignions. Elle n'avait pas un mauvais fond mais un caractère bougon. Toutes les occasions lui étaient propices pour maugréer. L'ouverture de la hotte de sa cuisine donnait à notre étage, à portée de vue et surtout de main. Une jeune fille, Kheira, qui vivait elle aussi chez nous, était très espiègle, mais parfois son espièglerie frisait la méchanceté. Par la cheminée, elle jetait des gravillons qui atterrisaient directement dans la marmite de la voisine. Celle-ci s'en plaignit à maman et, comme punition, la demoiselle reçut un coup de louche sur la tête. C'était un avertissement de la part de ma mère et il n'y avait pas eu de récidive. Ce jour-là, je la vis qui pleurait à chaudes larmes et d'une façon spéciale. Elle regardait les étoiles en fredonnant une complainte égyptienne. Il faut dire que, deux fois par mois, une salle de cinéma était réservée aux musulmanes pour des projections de films, en majorité égyptiens.

Tante Kheira, appelée Khayrouba, était imbattable dans la cuisson des escargots. L'odeur alléchante remplissait toute la maison. Heureusement qu'elle n'oubliait jamais de nous en envoyer une bonne assiette pour papa (avantage et priorité aux mâles). C'était un vrai régal. Elle avait aussi la main verte. Ses bégonias en pots étaient magnifiques et de différentes couleurs. On avait l'impression qu'ils étaient artificiels ou cirés tellement ils brillaient. Elle choyait ses oiseaux en cage et, comme son mari aimait aller pêcher à Ténès, ils ne manquaient jamais d'os de seiche pour aiguiser leurs becs. Elle était un véritable cerbère pour la garde de ses passions : les plantes, les raisins, les oiseaux et Pomponette, une chienne basse, toute noire et bouclée comme les bonnets d'astrakan. Ses longues oreilles touchaient le sol de chaque côté de sa sympathique frimousse. Elle était gentille Pomponette et nous aimions la caresser lorsque sa maîtresse nous le

permettait. Sa fille Lalia, en revanche, était très douce et s'accordait bien avec mes sœurs, surtout Fatouma. Elle travaillait comme culottière. Ce mot me faisait rire quand elle m'expliqua un jour qu'elle coupait les pièces de pantalons que le tailleur rassemblait et cousait. Elle était blonde aux yeux verts. Ses cheveux de couleur châtain clair étaient souvent enroulés avec des papillotes. Comme les membres de ma famille, elle m'appelait « Fidette » et j'aimais bien. Elle était sujette aux éclats de rire, surtout lorsque c'était moi qui les provoquais. Son père adoptif était étranger et photographe ambulancier. Il chantait souvent en arménien. Nous n'y comprenions rien, mais c'était triste et beau. Il devait avoir la nostalgie de son lointain pays. Tous les matins, il se munissait de son gros appareil photo à trépied qu'il portait sur ses épaules. Il exerçait son métier surtout au jardin public. Pour prendre la photo, il se cachait la tête sous une toile noire et faisait sourire ses clients en leur disant : « Attention, Le petit oiseau va sortir ! »

Durant des années et jusqu'en 1954, nous avons bien profité de sa gentillesse pour nous faire photographier chez nous. Comme toile de fond, c'était toujours le départ des escaliers avec la vigne accrochée à la rampe.

Le jardin public

À l'entrée du jardin, une dame d'un pays de l'Est était assise devant une table sur laquelle s'amoncelaient des tubes de peinture, des pinceaux, des chiffons et un verre d'eau. Elle mettait des couleurs sur les photos souvent prises par notre voisin et sur les cartes postales aussi. C'était assez grossier et ça débordait de partout, cela plaisait toutefois aux gens qui repartaient satisfaits en lui laissant quelques sous.

Bien en évidence, s'élevait le Monument aux morts représenté par une énorme statue de Jeanne d'Arc, symbole reconnu tardivement du sacrifice de soi. À chaque événement historique, une gerbe était portée par trois fillettes des différentes religions. Il m'arrivait d'être

choisie et ce jour-là, je portais de jolis gants, car le support des fleurs était tressé d'asparagus piquants. Toutes les personnalités de la ville étaient présentes et, soit l'une d'elles, soit l'invité d'honneur (civil ou militaire) la déposait avec cérémonie au pied de la stèle. Je me sentais si belle dans ma nouvelle robe et ma coiffure, œuvres de Tala. Le gardien était très vigilant. Il veillait strictement à ce que l'on ne piétine pas le gazon et qu'on ne touche pas aux plantes. Parsemés çà et là, au milieu des pelouses fleuries surgissaient des bustes de statues romaines au nez souvent cassé. Nous les faisions ressembler à des gens que nous connaissions, ce qui nous faisait éclater de rire. Un grand bassin au haut jet d'eau où évoluaient des poissons rouges permettait aux enfants d'y faire voguer leurs jolis bateaux. Ceux des nantis étaient des répliques miniatures de bateaux de corsaires avec leurs voiles. Les plus démunis se contentaient de fabriquer les leurs avec du journal ou des feuilles tombées des caoutchoucs géants. Ils recourbaient la feuille verte et luisante dont ils retenaient les deux bouts avec un bâton, telle la voile d'une nef. Leurs petits fruits en forme d'olives faisaient de nous des vrais ébénistes. À l'aide d'allumettes que nous y enfoncions pour les réunir, nous fabriquions des meubles : chaises, lits, tables, etc. Les boules vertes et rugueuses de la taille de balles de tennis chues des orangers des Osages étaient très commodes pour jouer à la pelote. Nous passions des heures entières dans cet éden où il y avait une sécurité totale.

L'appartement de tata Mina (la femme de mon oncle maternel) était situé en face, et madame M. logeait sur le même palier. Comment ne pas citer la personne qui m'a effrayée durant longtemps ? C'était Germaine, sa fille qui vivait avec elle. Leur porte était ouverte en permanence. On distinguait bien l'intérieur et surtout Germaine qui déambulait d'une pièce à l'autre. Lorsque j'y allais, je jetais un rapide coup d'œil pour aller vite me cacher de crainte qu'elle me dévore. Vint le jour où sa maman, très gentille, m'expliqua que sa fille âgée de vingt ans était malade et avait un sérieux retard mental. Elle ne parlait pas, elle ronronnait. Quand elle était en colère ou qu'elle avait mal, elle émettait des sons bizarres pareils à ceux d'animaux blessés. Des grimaces constantes et mobiles envahissaient son visage, le rendant difforme. Ses doigts, tout tordus, remuaient en permanence.

Je m'habituais peu à peu à elle. J'étais contente lorsque ma tante m'envoyait chez ces voisines pour leur porter des gâteaux ou des plats de son excellente cuisine. Je croyais déceler un sourire chez Germaine.

L'école maternelle et la fin de la guerre

À la fin de l'année 1942, j'avais un peu plus de trois ans et je débutais à l'école maternelle. Cette période a été très marquée par les goûts et les odeurs des aliments que l'on nous donnait et qui sont restés vivants en moi. Ma mémoire olfactive m'a beaucoup aidée pour coucher mes souvenirs sur papier. Elle surgissait à chaque fois pour me rappeler mille et une choses, comme le lait servi dans des tasses en fer avec anses, appelées quarts, les bananes séchées et les énormes tartines de pain avec une barre de chocolat *Lefrère*. Je revis tout cela avec le bout de la langue et celui du nez.

Comme elle était gentille Mme Blasco qui s'occupait si bien de nous ! Nous étions en file indienne lorsqu'elle nous accompagnait aux toilettes où une rangée de petits WC, ou plutôt pots de chambre, nous attendait. Les décennies passées n'ont pas altéré le souvenir de cette période de ma prime enfance que j'ai tant appréciée.

Si notre cave pouvait parler, que de choses elle raconterait ! Quand les sirènes retentissaient pour prévenir d'un éventuel bombardement, c'était la fuite vers elle, où nous nous retrouvions entre voisins. Grand-mère me portait sur son dos. À la seconde sirène, le danger étant écarté, nous pouvions regagner nos domiciles tranquillement, mais dans l'attente, hélas, d'une autre alerte.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, j'avais six ans. Mes souvenirs sont nets et précis. Ce fameux jour, les gens avaient déserté leurs maisons pour se rendre à la place Paul-Robert, la plus imposante de la ville, où une potence était dressée sur le large trottoir. Une espèce d'épouvantail à l'effigie d'Adolf Hitler en tenue militaire et casquette y était suspendu. Il ressemblait à Charlot avec sa ridicule

moustache. Le public nombreux et excité écarquillait les yeux au moment où des hommes y mirent le feu à l'aide de torches. Au fur et à mesure que le pantin se consumait, les gens applaudissaient et se congratulaient. C'était la liesse, la folie, le soulagement. Tout le monde se délectait de cette vision qui symbolisait la fin de la guerre. Les sirènes firent place aux youyous qui fusaient de partout. Alors que certains versaient des larmes de joie, d'autres pleuraient amèrement leurs chers disparus. Il ne leur restait que des photos, parfois jaunies par le temps, pour leur rendre l'hommage mérité.

Durant cette période, les gens avaient beaucoup souffert des pénuries d'un tas de choses : denrées alimentaires, médicaments, vêtements et les articles nécessaires à la vie quotidienne. Tenant précieusement leurs bons d'achat, ils faisaient une chaîne interminable devant les épiceries, boulangeries et tout autre magasin. Le mot « marché noir » faisait partie du vocabulaire de l'époque. Je connaissais le marché de ma ville, y étant allée plusieurs fois avec papa, mais j'ignorais où était situé celui peint en noir. Je n'avais pas posé de questions et l'énigme était restée sans réponse. Puis la vie reprit petit à petit son cours presque normal.

Nos jeux d'enfants

Pour nous, les enfants, ce croisement des deux rues était une aubaine, un vrai terrain de jeux éclairé le soir par une simple ampoule, protégée par une assiette en fer qui balançait au moindre souffle de vent. Nous y jouions, filles et garçons, aux quatre coins, à chat perché, au furet et à la marelle. Oh ! Combien j'enviais les copines qui poussaient le palet avec le pied nu ! Car papa nous interdisait formellement de nous déchausser en dehors de la maison. Nous jouions à la corde à sauter, aux osselets de toutes les couleurs, à colin-maillard et au jokari (une balle en mousse reliée par un élastique à un socle en bois). Nous tapions dessus avec des raquettes de la même manière qu'au tennis. Les garçons préféraient les billes, la pelote fumée qui les faisait courir après la balle, faite de chiffons

ou de vieilles chaussettes, la toupie et les noyaux d'abricots. Ils en faisaient des petits tas en forme de pyramide qu'ils essayaient de détruire à l'aide d'un noyau lancé depuis plusieurs mètres. Ils nous faisaient rire quand ils faisaient la course en marchant sur les mains.

Les jeux variaient suivant les saisons. Celui que nous, musulmanes, apprécions particulièrement, c'était durant le mois de Ramadhan, alors que nous n'étions pas en âge de jeûner. Pendant que nos mères œuvraient dans leur cuisine pour nous concocter de délicieux plats sur les braseros et les réchauds à pétrole, nous nous regroupions sur les trottoirs préalablement lavés et recouverts d'une natte. Nous sortions notre mini-nécessaire de cuisine en terre cuite. Nous avions droit à des braises, des légumes, des épices et de l'huile pour faire notre propre cuisine que nous dégustions avec fierté. De temps à autre, de gros camions avec des cargaisons de canne à sucre, venant de l'Ouest, laissaient échapper quelques délicieux roseaux que nous ramassions en nous bousculant avec des cris de joie. Nous nous asseyions au bord du trottoir pour les mâcher et en boire le jus, un véritable nectar !

Nous avions une autre distraction qui était plutôt morbide. Dès que nous repérions une porte d'entrée drapée de grands rideaux noirs bordés de blanc, nous devinions que des funérailles chrétiennes allaient avoir lieu. Nous allions alors assister à la sortie du cercueil porté par plusieurs hommes en costumes et chapeaux noirs, comme tous ceux qui étaient présents. Ils le déposaient dans un corbillard que tiraient deux beaux chevaux au pelage noir et luisant. Sur les têtes de ces nobles animaux, un bouquet de grandes plumes blanches comme celles des autruches leur donnaient fière allure. Nous essayions de deviner qui étaient les femmes aux visages cachés par des voilettes noires. Nous suivions le cortège silencieux jusqu'à l'église et nous retournions dans notre fief en sautillant sans nous rendre compte de la peine de ces gens-là. Quel spectacle !

Nous trouvions moins intéressants les enterrements musulmans. Il n'y avait que les hommes qui y assistaient. Le défunt était posé seulement sur un brancard de procession. Il était accompagné de versets de Coran récités avec des voix mélodieuses. Il nous était interdit de les suivre jusqu'à la mosquée qui n'était pas loin de

chez nous. Au passage des cortèges funèbres, les gens cessaient de marcher un court moment et les hommes saluaient le corbillard ou le brancard en ôtant leurs chapeaux, casquettes ou chéchias. Papa répondit à mon « pourquoi » en m'expliquant qu'en se découvrant la tête, c'était un hommage qu'ils rendaient à la personne qui montait au ciel.

Ce que nous apprécions aussi, c'était aller à la poste pour y déposer une lettre ou acheter un timbre. Elle avait une porte tambour. Nous tournions sans arrêt jusqu'à provoquer une gêne parmi ceux qui l'utilisaient. Le guichetier, d'une voix qui se voulait sévère, nous ordonnait de déguerpir. Nous nous sauvions comme des rats.

Les petites voisines, Halima, Kheira, Maggy, Camille, Jeanine et moi formions une bonne équipe : musulmanes, chrétiennes et juives. Nous nous invitions de temps en temps dans nos domiciles respectifs pour des saynètes et des goûters que nous préparaient nos mamans. Je me souviens de la mère de Camille qui nous avait pressé du raisin et que nous avions dégusté dans les tasses de sa dînette. Cela avait un charme inouï. Cependant, chez une autre camarade dont j'ai oublié le nom et qui habitait une caserne, la mère nous avait offert du café avec du lait qui avait bouilli jusqu'à être brûlé. Le goût était horriblement mauvais, pire qu'une purge. Le soir, à la maison, j'avais de fortes douleurs au ventre au point de vomir. Voyant mon état empirer, maman avait appelé le toubib. C'était une intoxication. Un autre terrain de jeu se prêtait à moi, au centre-ville, chez mes cousines germaines. C'était le couloir qui menait au cabinet médical de leur père, le Dr Bensouna Abdelkader. Un jour, nous y rencontrâmes une jolie petite blonde qui attendait sa maman malade. Elle était légèrement plus âgée que nous. Elle venait de Bougainville (Sendjas), une petite commune non loin d'El Asnam et s'appelait Hassiba Ben Bouali. Elle disait faire de la danse classique et nous esquissa quelques pas et pirouettes d'une grande grâce. Nous avions bien sympathisé. Je la découvris pour la première fois et ne la revis que des années plus tard, lorsqu'elle devint l'une des grandes héroïnes et martyres de la Révolution (paix à son âme). Elle et ses compagnons Ali la Pointe et le Petit Omar, âgé de 12 ans, se trouvaient au cœur de la Casbah d'Alger, emmurés dans une cache qui fut détruite dans l'explosion d'une bombe ennemie. Ils avaient été victimes d'une dénonciation scélérate en ce triste jour du

8 octobre 1957. Leur destin qui s'arrêta là, endeuilla toute l'Algérie. Gloire éternelle à nos martyrs !

Nous ne grimpons sur les trottoirs que lorsque nous apercevions au loin une automobile qui nous avertissait avec son « Poin ! poin ! » ou bien lors du passage des tombereaux tirés par deux gros et lourds chevaux dont la crinière était si abondante qu'elle leur cachait toute la tête. Les poils très longs leur couvraient les pattes et traînaient au sol. Leurs fers résonnaient jusqu'à nous assourdir, nous faire sentir des vibrations sous nos pieds et percevoir celles des vitres des maisons. Les éboueurs portaient de grandes bottes comme celles du Petit Poucet des Contes de Charles Perrault. Au fur et à mesure qu'ils ramassaient les ordures, les bêtes faisaient leurs gros besoins. Cela nous amusait de voir ces pauvres hommes se gratter la tête par dépit et ramasser les grosses boules malodorantes avec un carton. En leçons de choses (les sciences), la maîtresse nous avait emmenés chez le maréchal-ferrant voir comment il clouait les fers dans les sabots des chevaux pour les protéger de tout mauvais contact au sol. Devant ce spectacle, nos visages grimâçaient en pensant à la douleur des pauvres bêtes. Nous fûmes rassurés en apprenant qu'ils ne souffraient nullement, car les clous pénétraient dans de la corne, plus dure que le bois. Nos mines prenaient alors un tout autre aspect. Ces fers étaient accrochés à l'entrée de certaines habitations comme porte-bonheur. Chez les musulmans, c'était une main en cuivre, en plâtre, en céramique ou simplement son empreinte au henné plaquée contre la façade de la maison pour conjurer le mauvais sort.

Parmi nos nombreuses distractions, il y avait le spectacle de la voiture qui tombait en panne. Elle toussotait et son arrêt brusque faisait rugir le chauffeur. Il en descendait en marmonnant des phrases incompréhensibles, il déplaçait le capot en accordéon et enfonçait tout son torse à l'intérieur, nous offrant ainsi son postérieur très mobile. Il tripotait le moteur en s'essuyant le front qui dégoulinait de sueur, puis refermait le capot. C'était ensuite le tour de la manivelle qu'il manipulait jusqu'à avoir le vertige. Le ronronnement attendu lui faisait pousser un ouf de victoire qui lui redonnait confiance en son bijou, et il repartait tout content.

La ville était toujours propre. La nuit, les rues étaient lavées par l'arroseuse municipale que nous appelions la rosette. C'était un camion muni d'une citerne. Entre les roues, une énorme brosse ronde

tournait et nettoyait le sol en faisant jaillir de l'eau par des centaines de trous. En été, comme il nous était permis de jouer un peu plus tard que de coutume, nous relevions nos jupes pour ne pas les mouiller et sautons sur les jets qui nous rafraîchissaient les pieds. Ensuite, une agréable odeur de terre mouillée se dégageait du sol.

Les fêtes religieuses

Nous étions heureuses dans notre naïveté et nous ne nous préoccupions pas de nos différences. Le racisme nous était inconnu. Lors de nos fêtes religieuses, nous échangeons nos spécialités culinaires. Pour les Aïds, c'était soit des gâteaux, soit un bon couscous que nous offrions, et pour le Mouloud, c'était de la tomina (de la semoule grillée mélangée avec du beurre et du miel que nous étalions dans des assiettes et que nous décorions avec de la cannelle et des dragées). À Noël, nous recevions des personnages en chocolat de chez les chrétiens et pour la Pâque juive des galettes croustillantes sans sel ni levain. Tout le monde était heureux, ou du moins le paraissait.

Un jour, pourtant, les masques tombèrent et nous nous aperçûmes que c'était une parodie où chacun jouait un rôle imposé par la situation dans laquelle se trouvait le pays.

Le Mouloud, signifie la naissance de notre Prophète Mohammed (que la prière et le salut soient sur lui). En Algérie, c'était une occasion d'exprimer sa foi et sa joie. La veille, au coucher du soleil, des bougies multicolores rutilaient dans toutes les pièces des maisons, les dépendances, et même les magasins. L'odeur de l'encens embaumait la ville entière. Au dîner, la meïda (table basse) était surchargée de plats où le poulet était roi. Dans notre région, surtout à la campagne, il était farci à la semoule grillée, légèrement sucrée et piquante, avec de la cannelle, du poivre noir et des raisins secs. Comme mon frère était le seul mâle de la fratrie, famille et amis lui envoyaient sa part. Nous nous retrouvions alors avec une demi-douzaine de ces volatiles bien bourrés et bien dorés.

La nuit, alors que les hommes priaient durant des heures à la mosquée, nous, enfants, profitions du spectacle du défilé dans toutes les rues. Nous avions des lampions en forme d'octaèdres fabriqués par nos aînés avec des lamelles de roseaux et des papiers de couleurs différentes. Une bougie judicieusement placée à l'intérieur les illuminait. Des jeunes gens portaient sur leurs épaules des brancards de procession sur lesquels étaient posées de grandes maquettes de mosquées fabriquées avec les mêmes matériaux et éclairées de la même façon. Ils psalmodiaient sans relâche des chants religieux. Des bambins aux mains rougies au henné et aux yeux noircis au khôl suivaient avec une boîte de conserve vide, accrochée à un long fil de fer qui, elle aussi, contenait une bougie. C'était une belle réjouissance pour tous et qui ne demandait pas de dépenses importantes.

Parmi mes camarades, Keltoum était la plus âgée. Elle devait avoir dix ou onze ans et était l'aînée de ses cinq frères. Elle aidait sa mère à s'en occuper. Quand elle se joignait à nous, ce n'était pas toujours pour partager nos jeux. Elle s'asseyait au bord du trottoir et, avec les rayons de vélos que nous donnait le réparateur de cycles, et que nous appelions le cycliste, elle tricotait des cache-nez à ses frères. Elle était chétive et très douce. Elle avait une tache blanche qui lui recouvrait un œil. Les voisins, qui n'étaient pas indifférents à leur situation, les aidaient avec de l'alimentation et des vêtements. J'étais très heureuse le jour où je leur ramenaient leur part de tout et, surtout, de chocolat.

Nous ne fêtions pas Noël, même si certaines familles musulmanes avaient cette nuit-là leur sapin richement décoré de guirlandes, de boules de clinquants multicolores, de cadeaux au pied de l'arbre et la dinde farcie sur la table. Nous ne manquions pas de cette denrée si convoitée durant les fêtes : le chocolat. En accord avec notre épicier, et pour une modique somme, papa avait droit à un carton plein de personnages invendables ou invendus. Peu nous importait leur état de santé : un père Noël sans tête ou sans bonnet, un lapin amputé de ses oreilles, un sabot fêlé ou sans la pointe restaient délicieux à croquer. Maman nous en distribuait avec modération. Elle ne souhaitait ni indigestion ni crise de foie ou d'urticaire. Il y avait toujours un lot

pour la famille de Keltoum. Quand elle humait cette bonne odeur, on devinait sa joie. Une petite étincelle brillait dans son œil valide.

Durant plusieurs jours, elle n'apparut pas. Nous aurions aimé aller la voir, mais la visite nous était interdite. Elle avait la tuberculose, on la disait poitrinaire et nous risquions la contamination. Quelques semaines plus tard, elle nous quittait pour l'autre monde. Nous avions beaucoup pleuré notre gentille camarade Keltoum. Elle nous manquait énormément.

Tous les ans, Noël était fêté au commissariat de police. Le personnel était invité ainsi que les enfants. Un immense sapin était dressé dans un coin du hall d'entrée avec des dizaines de cadeaux posés à son pied. Avant leur distribution que nous attendions avec fièvre, il y avait une collation. Pour les adultes, plusieurs boissons étaient servies, alcoolisées et autres, et pour les enfants des sirops, des oranges, des gâteaux et des personnages en chocolat. Comme tout le monde, je levai mon verre à la santé de tous, à Noël et aux vacances. Dans le mien, le sirop de citron était pur. On avait oublié de le couper. Je l'avalai d'un trait et faillis m'étouffer. Je suffoquai comme prise d'une crise d'asthme. L'épouse du commissaire qui me faisait face s'en aperçut et demanda vite de l'eau qu'elle me fit boire en me pinçant le nez. Tous les visages, inquiets, étaient tournés vers moi. Les brûlures s'apaisèrent doucement et les cadeaux furent distribués un peu plus tôt que prévu. Mon père, soulagé, m'avait reproché mon mutisme pour n'avoir pas demandé que l'on ajoute de l'eau dans mon verre. Le berceau de poupée qu'on m'offrit me fit vite oublier ma mésaventure.

Le décès du voisin et le triste fou rire

Après Keltoum, la tuberculose avait atteint beaucoup de gens. L'épidémie était fulgurante. À l'école, les enfants étaient obligatoirement vaccinés contre cette horrible maladie. Ils recevaient le BCG (Bacille de Calmette et Guérin). Ceux qui en étaient atteints et qui s'étaient pris à temps pour la soigner en furent guéris. D'autres

ont eu moins de chance et en ont été victimes. Parmi eux, notre cher voisin que j'appelais tonton Mokhtar puis « Didi », comme le faisaient les membres de sa belle-famille algéroise.

Cela se passait au bas de nos escaliers. Devant la porte, et sous la fenêtre de la chambre mortuaire, s'amoncelaient des dizaines de paires de chaussures. En grimpant dessus, j'avais un poste d'observation duquel rien ne pouvait m'échapper, la vue panoramique d'un vrai spectacle, comme un écran de cinéma. Le défunt était allongé sur un tapis d'environ deux mètres de long et recouvert d'un drap blanc. À sa tête, la veuve éplorée, tata Aïcha, que j'aimais beaucoup, était assise en tailleur. Un foulard lui couvrait la tête et un autre lui serrait le front. Aux pieds du mort, une vieille femme, la pleureuse, chantait les louanges du disparu. Elle rythmait ses plaintes en tapant fortement sur ses cuisses. À chaque fois qu'elle s'arrêtait pour reprendre son souffle, elle sondait la réaction de l'assistance. Les femmes, toutes voilées, poussaient alors des gémissements saccadés et à l'unisson.

Elles s'essuyaient les yeux, parfois secs, et le nez avec leur voile ou le mouchoir qu'elles sortaient de leur poitrine. Elles se regardaient les unes et les autres et leurs lamentations allaient crescendo. Trois d'entre elles étaient assises contre la porte d'un buffet. Une retardataire arriva et elles durent lui faire une place. La pièce étant exiguë, elles étaient serrées comme des sardines en boîte. Elle essaya tant bien que mal de s'introduire dans ce petit espace et se cogna contre le meuble. À ce moment, un plateau en cuivre qui servait de décoration lui tomba sur la tête avec fracas. Ce fut une frayeur générale. La pauvre, les yeux écarquillés, se demandait ce qui lui arrivait. La veuve, comme toute la chambrée, sursauta et se retourna vivement. Lorsqu'elle vit l'assommée se frotter le crâne, elle se courba davantage sur celle de son époux et appuya fortement ses mains sur ses yeux. Elle secouait ses épaules nerveusement et ses pleurs n'étaient plus les mêmes. Elle gloussait. Le fou rire, tel un virus, s'empara de toutes les femmes. Elles essayaient, vainement, de le maîtriser mais il était indomptable. La pleureuse qui ne savait quoi faire les regardait avec stupeur. Cela dura quelques minutes. Les hommes y mirent fin quand ils entrèrent pour la levée du corps. De retour à la maison, maman narra la scène

à mon père. Ils n'avaient pas envie de rire. Didi leur faisait trop de peine. C'était un bon compagnon de mon père. Pour moi, papa ne mourrait jamais. Il n'aurait pas laissé maman seule avec ses enfants.

Leur fils aîné Mohati, diminutif de Mohamed, et moi étions à peu près du même âge et avions grandi ensemble dans une amitié des plus précieuses. En revanche, je garde un mauvais souvenir de sa tante paternelle qui avait fermé une lourde porte sur mon pouce droit en déformant l'ongle pour la vie. J'avais eu très mal durant longtemps.

Celle qui occupait ce logement avant eux se nommait Mme Massia, raccommodeuse de chaussettes. Je ne sais pas si je me souvenais réellement d'elle ou si, à force d'en avoir entendu parler, mon imagination me la faisait paraître comme une gentille vieille dame aux cheveux très longs que Tala aimait coiffer. Avais-je bien vu son œuf en métal et ses écheveaux de fil qui étaient ses outils de travail ? La longue natte blanche qui courait sur son dos ? Les bons plats que lui faisait goûter maman ? Je ne sais pas, je ne sais plus... Toutefois, je crois avoir quelques flashs. Elle souriait toujours.

Le haut mur face à notre rampe se terminait en murette chez nous. Nous pouvions bien voir tout en bas la maison de deux Européennes, toujours vêtues de gris, et grands-mères d'une copine de classe. Leur cour était vaste et les chambres ne communiquaient pas entre elles. Elles faisaient des allers-retours en permanence. De là, les enfants, de passage chez nous, jetaient des cailloux et des noyaux de fruits qui roulaient sur les tuiles pour atterrir et envahir leur cour. Nous avions grande envie de les imiter, mais papa nous l'interdisait aussi avec promesses de punitions au cas où... Elles s'en plaignirent à lui qui y mit le holà.

Mme P, beaucoup plus âgée que maman, était la propriétaire de notre appartement. Elle venait régulièrement encaisser le loyer. Je n'aimais pas quand sa fille, Mme S, la remplaçait. Elle était nerveuse et bafouillait quand elle parlait. Ce que maman supportait m'horripilait. Des geysers de bave giclaient de sa bouche et dégouлинаient sur son menton sans qu'elle prenne la peine de les essuyer. Dès son arrivée, je filais dans une autre pièce, car elle s'éternisait à raconter ses petites misères. Avec elle, c'était toujours le négatif. Un jour, je l'avais

entendue dire que ses rhumatismes l'avertissaient, comme la météo, du changement de la température en lui provoquant des douleurs. Je savais que c'était une maladie qui touchait les personnes âgées et que la plupart d'entre elles prononçaient « roumatiz », mais j'ignorais comment et en quelle langue ils s'adressaient à elle pour l'avertir de ses crises. Je n'osais pas le demander à ma mère qui m'aurait sermonnée pour me mêler des conversations des adultes. Je restai donc sans la résolution de l'énigme. Comme celle du marché noir. Trop de questions sans réponse se bousculaient dans ma tête.

Vers l'âge de huit ans, j'étais maigrichonne et j'avais mal aux genoux. Mes rotules saillantes le prouvaient. Mon tonton, le docteur, conseilla de m'envoyer au grand air chez tata Djazia. Mes parents trouvèrent l'idée géniale, d'autant plus que je m'entendais très bien avec mes cousines. Elles habitaient la ville de Molière dans l'Ouarsenis, plus tard rebaptisée Bordj Bounaâma, au nom d'un héros, martyr de la Révolution de 1954, sur le plateau dominé par l'impressionnant et majestueux pic qui érigeait fièrement sa pointe pour chatouiller le ciel à travers la canopée. La luxuriante forêt aux diverses essences, cèdres, pins et autres arbres, recouvrait presque tout le massif de son tapis vert et parfumé. Je décrirai ce même paysage plus tard et dans une autre circonstance. Je me sentais très à l'aise chez elles en faisant partie intégrante de la famille.

Durant mon séjour, je perdis une dent de lait que je pris soin de mettre la nuit sous mon oreiller. J'espérais que la souris m'aurait gâtée le lendemain. À mon réveil, je m'empressai de regarder, et ce que je découvris me déçut terriblement. La petite bête m'avait déposé un poivron et une tomate. Je n'avais pas vite compris que c'était une farce de Malika et Salima, les deux sœurs qui possédaient un sac plein de malices.

Pendant la sieste qui devait être obligatoire, elles m'entraînaient dans leurs espiègleries et j'adorais ça, car j'y étais prédisposée. Leur maman rangeait au bord de la fenêtre, qui faisait office de garde-manger, des pois chiches trempés pour le dîner et du caramel pour le flan du dessert. Nous les mélangions et les avalions goulûment. L'interdiction d'y toucher leur donnait une saveur spéciale et magique.

Notre jeunesse nous faisait apprécier des goûts bizarres comme les tartines de pain sur lesquelles nous étalions du chocolat et du persil frais. Nous allions, de temps en temps, à Aïn Antar où il y avait des colonies de vacances. Nous partagions les jeux des colons, assistions à leurs fêtes et apprenions leurs chansons. C'était très agréable. Ce séjour d'un mois m'avait fait le plus grand bien et je rentrai chez moi avec quelques kilos de plus, à la grande satisfaction des miens.

Le hammam et Nouredine

Jeunes, nous allions au hammam avec maman, puis mes sœurs, ayant grandi, y allaient seules. Un autre Nouredine, que je citerai plus bas, portait la malle en osier qu'on appelait séppa et qui renfermait, en plus des draps de bain, des serviettes pour essorer les cheveux et les vêtements de rechange. Il y avait aussi le seau de la même matière que les pneus, lourde nouveauté de l'époque, pour tout le nécessaire de toilette, du corps et de la tête : savates antidérapantes, savon et savonnette, gant en tissu rêche ou rondelle de liège recouverte d'un filet en corde pour enlever les peaux mortes, lavette en alfa pour se savonner, l'incontournable henné, l'argile qui était un excellent démêlant et le récipient en cuivre pour puiser l'eau du bassin. La séppa de maman était simple et pratique, pas comme les sophistiquées des mariées, tapissées de satin rose avec plusieurs poches de rangement et un miroir collé au couvercle. Tout-petits, les corps frêles de mon frère et le mien étaient confiés à Mme Chabat, une juive d'un âge certain et dont le corps ressemblait à un paquet d'os. Elle était très douce dans ses gestes. Assise sur un tabouret en bois, elle nous installait chacun son tour entre ses cuisses pour nous laver d'abord les cheveux ; après plusieurs savonnages, elle enduisait les miens d'argile préalablement mouillée, appelée ghassoul dans notre région. Il avait d'autres appellations ailleurs. C'était un excellent démêlant. Elle portait une sorte de langota qui lui cachait les parties intimes à la façon indienne et qu'elle confectionnait elle-même avec

un bout de drap. Ses seins, qui pendaient jusqu'à la taille, ballottaient à chaque mouvement. Ils rappelaient les aubergines que maman faisait griller sur le brasero.

Après ses cinq ans et sa circoncision, le bain avec les femmes était interdit à mon frère car cela devenait indécent. Après la tête, elle s'occupait de nos corps qu'elle frottait énergiquement avec le gant de crin et rinçait les peaux mortes. S'ensuivaient le peignage à l'aide du peigne très fin, lakarrata, qui éliminait l'argile et enfin le rinçage final. Après m'avoir recouvert la tête d'une « bniqa » (bonnet en tissu éponge avec deux pans qu'elle nouait en haut), elle nous savonnait le corps avec la savonnette parfumée. Elle nous enveloppait dans des draps de bains et nous sortions de la salle chaude pour nous reposer. Nous attendions sagement maman, en dégustant une orange ou en nous désaltérant avec un verre de limonade.

Dans ce hammam, appelé bain maure par les Européens, il y avait le jour de « hammam lâroussa » (le bain de la mariée). Cette coutume existait chez les communautés musulmane et juive. Parfois, quand les familles pouvaient se le permettre, tout le local était loué pour la circonstance. Peu de temps avant son mariage, la fiancée devait purifier son corps au hammam pour aborder avec sérénité sa nouvelle vie. C'était une vraie cérémonie où assistaient les membres de sa famille et les amies proches. Les rites étaient pratiquement les mêmes chez les deux ethnies : youyous, encens, henné, bougies allumées et tenues par les vierges, les chants païens et religieux en arabe chez les unes et en hébreu chez les autres. Cela durait assez longtemps et, à la fin de la fête, des boissons et des douceurs étaient offertes à toutes les femmes.

Simone, la fille de Mme Chabat, était dans ma classe et habitait près de chez nous. Il m'arrivait d'aller faire mes devoirs chez elle. C'était agréable, sauf le jour où son jeune frère vida l'encrier, à notre insu, pour le remplir de chorba (soupe) bien grasse. Mon cahier de devoirs en subit les conséquences. Les pleurs étaient inutiles, il fallut le refaire en entier avec la complicité de Tala. Mes parents ne le surent jamais.

Je reviens à Nouredine. C'était un jeune garçon qui vivait avec son grand-père, un beau vieillard bien propre au sourire d'ange que je comparais à M. Vitalis de *Sans famille* d'Hector Malot dont j'avais lu le livre et vu le film. Ils m'avaient arraché tant de larmes. Il avait appris, par le bouche-à-oreille, que maman soignait bénévolement et « pour Dieu », disait-elle, des maladies comme la teigne, les entorses, les furoncles, etc. Elle n'était pas guérisseuse, loin de là, mais elle n'était ni repoussée ni écœurée par certains maux qu'elle essayait d'éradiquer.

Nouredine était atteint d'une teigne très avancée et préoccupante. Je me souviens qu'elle frottait les grosses croûtes jaunes avec de l'ail et si ma mémoire ne me fait pas défaut aussi avec de l'huile de cade. Il a fallu plusieurs séances pour en venir à bout. Une fois guéri (il avait été expulsé de l'école), papa proposa au tuteur de nous le confier toute la journée pour faire les courses, moyennant un salaire, le couvert et même l'habillement à l'occasion. C'est ainsi qu'il devint comme un membre de la famille.

Le Ramadhan avait lieu pendant les grosses chaleurs et, selon les préceptes de l'islam, il est recommandé de nourrir une personne nécessiteuse. Le grand-père venait donc manger chez nous tous les soirs. Leur *meïda*, bien garnie, les attendait dans la cour. Cela dura quelques années. Quand il devint adolescent, il fallait nous en séparer, car nous étions quatre jeunes filles et ce n'était pas prudent. Papa lui conseilla de trouver un travail d'avenir. Deux ou trois ans après nous avoir quittés, il partit combattre au maquis où il est mort en héros. Qu'il repose en paix.

En ce temps-là, il y avait aussi une habitude noble, mais qui posait problème avec les années. Comme beaucoup d'autres jeunes femmes dont les seins étaient engorgés de lait, maman offrait le sien en allaitant les bébés qui en manquaient. C'était une bonne action, néanmoins à double tranchant. On se retrouvait ainsi avec plusieurs sœurs et frères de lait. Donc, à l'avenir, aucune espérance de mariage n'était envisageable. Encore fallait-il les avoir ! Là était l'inconvénient. Et pourtant, cela m'arriva.

Près de trois ans après mon premier quart de siècle, en 1966, je me rendis à El Asnam dans la maison familiale. C'était l'heure de

la tétée de mon premier enfant, Soâd Amina. Alors que je l'allaitais, une protégée de maman vint nous rendre visite. Elle portait son bébé complètement sous-alimenté dans ses bras. Ses seins tout secs n'assouvissaient pas la faim de son enfant. Il n'avait même plus la force de pleurer pour exprimer son besoin ; il gémissait. Nous nous faisons face, avec des gestes identiques. Le rot de ma fille ne se fit pas attendre, mais bien entendre. Je la posai, repue, dans son berceau pour un bon dodo. Sans réfléchir, j'arrachai presque le bébé à sa mère pour lui offrir mon sein encore gonflé de lait. Je ne pouvais pas voir ce petit être souffrir et je devins ainsi sa nourrice d'un jour.

Les animations de la ville

Dans notre ville, nous ne manquions pas d'animations. Il y avait un terrain vague idéal pour l'installation des fêtes foraines et des cirques. Lorsque les premières roulottes arrivaient, c'était l'effervescence dans la ville. Adultes et enfants, poussés par la curiosité, accouraient pour assister aux préparatifs des stands. Pendant quelques jours, nous étions gâtés en loisirs. Ceux du tir ne chômaient pas. Les ballons exposés à la carabine explosaient les uns après les autres à la grande joie de celui qui était habile en visant bien et qui repartait avec le cadeau gagné. La jeune dame qui tenait l'un d'eux était très belle et avait une poitrine opulente qu'elle ne dissimulait pas. Elle avait pour prénom *Perla Blanca*. Son stand avait un grand succès auprès de la gent masculine qui s'y agglutinait. Un autre jeu consistait à faire disparaître une balle dans un trou. Ce n'était pas facile, mais il y avait des personnes adroites qui y arrivaient et qui gagnaient quelque chose.

Des baraques mobiles offraient aux yeux ébahis une multitude d'articles de vaisselle, des lustres, des bibelots, des postes radio, etc. D'autres étaient pleines de peluches, poupées, vélos et différents jouets. Dans chacune d'elles, il y avait un homme en pull-over marin, les cheveux gominés et coiffés à la Tino Rossi, qui hurlait dans un micro :

« Approchez, mesdames et messieurs ! Aujourd'hui, c'est celui de votre chance ! » Et en arabe : « Ezhar bezhar wè zhar bel couradje ! » (Ayez du courage et provoquez votre chance.) Aujourd'hui encore, j'emploie cette devise. Lorsque je veux entreprendre quelque chose et que j'hésite un peu, alors je fonce.

Avec l'homme gominé, une femme vêtue d'une robe bariolée, les cheveux d'un blond criard, les bras et les doigts chargés de gros et lourds bijoux de pacotilles, distribuait les billets numérotés en happant l'argent qu'on lui tendait. Papa avait eu un billet gagnant. Il choisit un lot de douze assiettes incassables. Le « gominé » le leur avait démontré en lançant une au sol, qui resta intacte. À la maison, il voulait nous épater avec son acquisition. Il nous réunit pour l'expérience des assiettes miraculeuses. Il les souleva toutes et les laissa tomber sur le carrelage. Patatras ! Papa avait porté la main à la bouche, envahi par une grosse frayeur. Maman fut tellement surprise qu'elle en perdit la parole. Elle resta coite devant les dégâts. Pour nous, nous imaginions la besogne qui nous attendait. Il nous fallut des heures pour ramasser les milliers de débris de verre qui envahissaient la chambre et s'infiltraient partout, même sous les meubles. Heureusement, il n'y avait pas eu de blessures. Les saints étaient venus à notre secours.

Les parents bourraient leurs enfants de friandises comme s'ils sortaient d'une longue maladie. Cela sentait bon la barbe à papa, le nougat, les pommes d'amour, les roudoudous, (coquillages remplis de caramel dur et coloré) et les bliblis (pois chiches grillés, salés ou enrobés dans du sucre). Les glaces aux parfums d'anis et de pistache étaient présentées dans des coquillages ou entre de larges gaufrettes. Elles tentaient même les obèses qui faisaient un régime pour perdre du poids et qui les avalaient, peut-être, sans même les apprécier.

Les enfants traînaient leurs parents vers les balançoires et les manèges. Ce jour-là, ces derniers étaient complets. Je chevauchais un beau cheval blanc et derrière moi, il y avait une place. Une fillette européenne le fit remarquer à sa maman qui, sèche comme une vieille branche, chapeauté et gantée de blanc, pinça ses lèvres en cul de poule et lui répondit : « Pas question que tu montes derrière une Arabe ! »

Les pleurs de la petite n'ont fait aucun effet ni sur la mère ni sur moi. Sans sentir le racisme, j'étais heureuse d'avoir cette jolie bête en bois pour moi seule.

Une balançoire en forme de sabot géant ne recevait que les adultes. Ils se ceinturaient pour rester bien en place lorsqu'après avoir fait plusieurs tours, elle s'immobilisait durant quelques secondes à la verticale. On entendait leurs hurlements. Ce jour-là,

Mlle C. était montée avec son fiancé. Quand la balançoire stoppa en haut, un filet de liquide se mit à couler sur le sol. Elle avait uriné de peur et à l'arrêt, elle avait été huée par une minorité malveillante du public. Elle s'était enfuie en pleurant et en essayant de se cacher le visage. Bien entendu, toute la ville fut au courant de cet événement. Elle n'osait plus sortir de chez elle pour ne pas provoquer la risée.

La musique s'entendait aux quatre coins de la ville. Nos cœurs et nos tympanes battaient à son rythme. Le cirque faisait le ravissement de la population. À son passage, il avait droit aux applaudissements des Orléansvillois. Nous étions là à son arrivée pour assister au déroulement de l'installation. De grands malabars en tricots sans manches appelés « marcel » , qui laissaient apparaître leurs muscles tatoués, s'activaient au dressage du chapiteau. D'autres préparaient les cages des ménageries. Les femmes, vêtues de longues robes fleuries et richement volantées, sortaient de leurs roulottes à la recherche de leurs bambins qui fuyaient de tous côtés comme des moustiques.

À Orléansville, l'effervescence était à son comble lorsqu'on venait de partout admirer les numéros des trapézistes, des clowns, des jongleurs, des dompteurs de toutes sortes d'animaux. Les fauves étaient présentés dans une immense cage dressée sur la piste par sécurité pour le public. La ménagerie était très visitée pour sa faune variée.

À l'extérieur, parmi les curiosités, un couple de Lilliputiens était exposé aux regards de ceux qui étaient en quête de sensations fortes. Maman avait les larmes aux yeux, elle me tira par le bras en chuchotant : « C'est malsain ». Je ne savais pas ce que cela voulait dire, mais je devinais sa peine. Je trouvais ce petit bonhomme en smoking et chapeau haut de forme très élégant, et la mariée en robe et voile blancs très chic aussi. De vraies poupées d'environ soixante centimètres de hauteur, mais avec le visage ridé comme celui de ma grand-mère. Ils n'arrêtaient pas de sourire.

Chez nous aussi, nous avions deux phénomènes gentils, mais pas aussi mignons. L'un était surnommé en arabe « El qarwi » à cause de

la taille énorme de sa tête. Son cou ne la stabilisait pas, ce qui la faisait balloter de tous côtés. Ne pouvant marcher normalement, il se déplaçait dans une sorte de triporteur avec klaxon, aménagé spécialement pour son corps, avec support pour caler la tête. L'autre était un cul-de-jatte. Son tronc prenait racine sur une planche à quatre roulettes. C'était son moyen de locomotion. Des lanières de cuir entouraient ses mains rugueuses avec lesquelles il se mouvait. Ses longs bras étaient vigoureux et ses paumes ralentissaient et accéléraient son allure en se frottant au sol.

La nuit, les cris des bêtes nous faisaient penser à Tarzan, Jane et Cheetah. Après le départ du cirque ou de la kermesse, nous nous rendions sur le terrain, devenu triste, pour glaner soit des pièces de monnaie, soit des ballons ou autres jouets tombés des baraques. Hélas ! Il n'y avait que des bouts de bois, des clous et des milliers de tickets déchirés. Un jour que je rangeais des bouts de bois dans une boîte, je grimpai sur un gros caillou et perdis l'équilibre. L'un d'eux se planta dans ma paupière gauche et je me mis à hurler, aveuglée par le sang. Ma sœur Fatouma, qui devait me surveiller, s'affola et ôta la tige pointue. Elle me prit dans ses bras jusqu'à la maison en pleurant. De suite, maman me conduisit chez le médecin qui lui avoua que j'avais échappé de justesse à un éborgnement. Mon œil n'avait pas été atteint et j'eus droit à deux agrafes et ma sœur à une bonne tannée pour avoir négligé de me prêter attention.

De temps en temps, sur ce terrain nettoyé des mauvaises herbes, un énorme camion venait s'installer à la joie de tous les habitants. C'était un cinéma ambulancier. Au moment de l'installation de l'écran géant, il y avait déjà foule. Cela se passait en été et à la tombée de la nuit pour éviter la grosse chaleur. Tous les âges étaient présents, de l'aïeul plié en deux, au bébé qui tétait sa mère durant la séance. Les gens arrivaient parfois de très loin, à pied, à cheval ou en calèche. Ceux qui habitaient tout près ramenaient leurs chaises pour éviter les bancs en bois ou le sol. Les films de Charlot, Zorro, Laurel et Hardy, et les dessins animés étaient muets, en noir et blanc, avec un fond musical. Ils réussissaient à faire échapper des éclats de rire et des cascades de larmes. Nous aimions beaucoup ce bonhomme tout de noir vêtu aux chaussures immenses, la drôle de moustache, le chapeau melon et la démarche spéciale. Par la suite, les enfants l'imitaient dans tous ses mouvements. Les films de Zorro provoquaient une excitation

explosive. Le public participait au scénario en s'adressant au héros. Lorsqu'un traître voulait lui tirer dans le dos, on entendait la foule, dont je faisais partie, lui crier et l'avertir de se retourner. Vif comme un éclair, il abattait son ennemi, le bandit. Un ouf ! de soulagement jaillissait des poumons fébriles accompagné de bravos et de vivats.

Le lendemain, le quartier se transformait en un vrai western. Les garçons enfourchaient des bâtons ou des balais à la façon des sorcières des contes, mais avec la brosse à l'avant pour représenter la tête du cheval. Des journaux retenus au cou par une épingle à linge servaient de cape et les chapeaux avaient plutôt l'air napoléonien ou la forme de bateaux. Les pan ! pan ! sortaient des pistolets (bouts de bois ou de carton en forme de cylindre). C'était la joie et l'espoir du prochain retour du camion.

Parfois, le samedi soir, une agréable distraction, et pas des moindres, s'offrait surtout aux Européens. C'était celle du bal. Il y avait dans notre ville un régiment de la Légion étrangère cantonné dans une grande caserne. Nous les voyions souvent déambuler en ville en tenue beige et képi blanc. Ils avaient leur clique qui se produisait les weekends d'été dans le kiosque érigé au milieu de la place Paul-Robert. Les gens affluaient de partout, même des villages avoisinants. Tout autour de la piste, des tables et des chaises étaient installées pour permettre de se désaltérer et de se reposer après la danse. Des guirlandes d'ampoules renforçaient l'éclairage de la place. Les couples des danseurs n'étaient pas toujours mixtes. Plusieurs femmes dansaient entre elles. En dehors de la place, les curieux passaient la soirée à les regarder se mouvoir. Les copines et moi en profitions pour nous faufiler au milieu de cette foule mobile et apprendre tous les pas de danse de l'époque : la valse, le tango, le paso doble qu'on appelait la marche, et des danses endiablées comme le boogie-woogie et le rock'n'roll. Nous assistions à des chutes qui provoquaient l'hilarité des assistants. C'était le week-end et il nous était permis de veiller.

Messa et moi

Pour le succès à l'examen de sixième de Fatouma, Messa lui offrit *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling et plus tard, pour le mien, *Les Petites Filles modèles* de la *Comtesse de Ségur* que je garde précieusement. C'était du sérieux avec elle. Elle était très directe et disait tout haut ce que les autres pensaient tout bas.

Un jour, je lui racontai que la fille de la sage-femme de maman, une Européenne, m'avait révélé un petit secret. Sa mère lui avait trouvé un pou arabe dans les cheveux. Voyant que je faisais les yeux ronds, elle m'expliqua que les poux français étaient blancs et les poux arabes étaient noirs. Cela m'avait fait rire, car, pour moi, un pou n'avait ni race ni religion que c'était une vilaine bête qu'il fallait éliminer de notre tête et rien de plus. Messa me traita alors d'idiote. Elle voyait dans ces paroles puériles le racisme des adultes qui s'incrustait sournoisement dans l'esprit des enfants. Cette soi-disant entente entre les ethnies n'était qu'une mascarade, du théâtre que colons, juifs et musulmans n'ignoraient pas.

En plus de l'histoire du pou, il y a eu celle du boudin. Une copine m'en avait donné deux rondelles m'affirmant que c'était du chocolat américain. J'en avalai une et je gardai l'autre pour Messa. Je croyais lui faire découvrir un goût nouveau. Elle hurla comme toujours, m'apprenant que c'était du cochon et que si je ne le vomissais pas, j'aurais réservé ma place en enfer. Malgré tous mes efforts, je ne réussis qu'à m'irriter la gorge avec le savon et l'eau de Javel. Je fis part de ma crainte à ma grand-mère. Elle me rassura avec ses douces paroles. Comme j'avais été induite en erreur, Dieu me pardonnerait. J'étais soulagée de ne plus être candidate au feu éternel. J'étais toujours prête à raconter à ma grande sœur ce que mes copines me confiaient. Le comble du comble était le jour où l'une d'elles, Européenne, me dévoila le passé de son arrière-grand-père. C'était un ancien bagnard de Cayenne. Elle s'en enorgueillissait tellement que j'en étais jalouse. Quelle chance elle avait d'être petite fille d'un roi ou d'un prince ! Moi, mon grand-père que je n'avais pas connu n'était que musicien à Laghouat. Il jouait du violon.

Comme je l'admirais, elle, issue d'une si noble descendance ! Messa était là pour faire tomber l'aïeul de son piédestal et m'expliquer ce qu'était un bagnard. Elle avait ajouté que ma copine devrait être discrète à ce sujet, car le bagnard était celui qui avait fait de la prison comme criminel ou voleur et qu'il n'y avait rien de flatteur à en être la petite-fille. J'apprenais beaucoup avec ma sœur. N'était-elle pas la plus instruite de la fratrie ?

Je la craignais un peu Messa, parce que c'était la seule de mes sœurs à m'avoir donné une correction. Il faut dire qu'elle était méritée et que c'était une bonne leçon à retenir. En haut du placard de notre chambre, elle cachait une bouteille de lait remplie de petites pièces de monnaie percées au milieu. Un jour, alors que je la croyais sortie pour longtemps, elle rentra plus tôt que prévu. Elle me surprit, perchée sur une chaise, en train de lancer les sous à mon petit frère. Il relevait la tête exagérément pour exprimer sa docilité et les ramassait une à une dès qu'elles touchaient le sol. Le tintement qu'elles provoquaient le ravissait. Cela m'encourageait à continuer. Il ignorait que c'était mal ce que je faisais, et cela l'amusait. Au cri de Messa, je faillis lâcher la bouteille. Je me mis à trembler, à bafouiller et à pleurer.

— « Remets ça à sa place », hurla-t-elle.

J'obéis immédiatement, la chaise tremblait aussi. À peine avais-je mis le pied à terre que j'eus droit à une fessée magistrale. Je ne l'avais jamais vue aussi en colère. Elle faisait peur. Plus jamais je n'avais touché à ses affaires.

M. Kilomètre passait dans le quartier et maman n'était pas là pour me donner quelques centimes, alors je m'étais servie chez ma sœur. Cet homme que les petits musulmans appelaient *âmmi* (oncle) vendait une sorte de caramel mou, élastique, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nous l'adorions malgré les dégâts que provoquait cette sucrerie sur nos visages, nos mains et surtout nos vêtements qui faisaient office de serviettes. Cette sucrerie était enroulée autour d'une perche accrochée à sa ceinture ; ce qui le faisait ressembler à un porte-drapeau. Il attirait les enfants en criant : « Halaouèt ya oulidèt » (sucreries, les petits). Ça nous mettait l'eau à la bouche. Il nous demandait ainsi d'acheter son kilomètre et nous étions toutes et tous partants. Son slogan était accompagné toujours du même air

de pipeau. Avant de nous servir, il humectait son pouce et son index de sa salive pour pouvoir tirer et couper cette torsade brillante et collante. Il mesurait à l'œil la longueur que l'on demandait suivant notre argent. Il s'essuyait ensuite les mains avec un chiffon humide noué à sa taille. Nous suivions ses moindres gestes en salivant.

En plus de M. kilomètre, il y avait le marchand de bonbons ambulant. Il avait une énorme jambe de bois qui résonnait lorsqu'il marchait. Il exposait sa marchandise sur une charrette qu'il poussait et arrêta, surtout devant l'école. Il avait une grande clientèle parmi les enfants. J'aimais acheter ce qu'il vendait car il me faisait de la peine. Pour grand-mère, c'étaient des berlingots, pour mon frère des sucettes, des chewing-gums pour Messa et Fatouma et pour maman et Tala des tramousses chez l'épicier européen. C'étaient des graines de lupin cuites dans de l'eau salée et vendues en cornet de papier.

Dans le séjour, ma mère rangeait toutes les denrées en réserve dans un grand placard mural. Le couscous roulé et à l'abri de la buée de la cuisine, les épices en grains, les fruits secs et tout en haut les pots de confiture de toutes sortes de fruits. Elle excellait en la matière. Ce qu'elle réussissait à merveille, c'étaient les abricots glacés que les communs des mortels ne connaissaient pas. Une voisine juive lui en avait exceptionnellement donné la recette. Elle préparait un sirop dans une grande bassine en cuivre et elle y plongeait les fruits fendus sans ôter le noyau. Elle les faisait cuire quelques minutes dans cette préparation, puis les laissait mijoter dans la bassine qu'elle couvrait d'une vitre et posait en plein soleil. Étant brûlant à El Asnam, il permettait ainsi la fin de la cuisson. Au bout de deux ou trois jours, elle les égouttait, les saupoudrait de sucre semoule et ils étaient prêts à la consommation. Cela ravissait ceux qui y goûtaient.

L'indispensable confiturier était toujours rempli pour être posé aux invités et aux visiteurs à n'importe quelle heure de la journée. C'était un rituel chez tout le monde à cette époque. Maman se servait donc de l'énergie solaire déjà dans les années quarante.

Dans mes petits larcins qui me coûtaient toujours des punitions, je faisais de mon petit frère mon complice malgré lui. Son rôle était de faire le guet et c'était moi qui agissais. Je grimpais sur une chaise puis, sur la pointe des pieds, je réussissais à ouvrir le confiturier. Après m'être régalée, je le récompensais en lui donnant mes doigts à

lécher. Je fus surprise un jour et maman m'ordonna d'avaler tout le contenu du pot que j'avais trouvé énorme. Cette leçon était un vrai supplice pour moi et m'avait fait exécrer ce délice de fin gourmet.

Cela me ramène aussi, hélas, à l'arnaque dont furent victimes bon nombre d'Orléansvillois. Un monsieur impeccablement vêtu se présentait, un cartable en cuir à la main, dans les domiciles. Il inspirait la totale confiance. Il prétendait faire de simples photos, des photos d'art en couleurs et avec les transformations que l'on souhaitait. Fatouma avait demandé que l'on rajoute une chaîne et un médaillon à son portrait, mon désir était que l'on me change de coiffure et Tala préférait un haut plus chic que celui de la photo initiale. Pendant qu'il prenait des notes, deux fameux abricots lui furent servis. Il ne tarissait pas d'éloges. Remarquant le piano, il demanda qui en jouait. Et voilà l'occasion tant espérée par maman pour me faire interpréter *La Lettre à Élise*. Je haïssais ce prénom, heureusement qu'aucune de mes copines ne le portait. Il nous promit de revenir la semaine d'après et demanda trois mille francs d'arrhes (c'était énorme à l'époque). Après son arnaque, il disparut dans la nature et resta introuvable aux recherches de la police.

L'école primaire

À l'école primaire, en 1947, j'avais huit ans et j'étais au cours élémentaire première année. Pour moi, la maîtresse symbolisait la beauté. Je ne cessais de l'admirer tout en ne perdant rien des leçons qu'elle nous prodiguait. En 1948-1949, c'était le cours élémentaire deuxième année. Mlle Azaïs me paraissait de l'ère des dinosaures. Elle avait les cheveux tout gris ainsi que des moustaches aussi importantes que celles d'un homme. C'était une broussaille, sous son nez, qui descendait de chaque côté des lèvres. Elle représentait bien « nos ancêtres les Gaulois » et je me demandais toujours pourquoi j'étais brune, alors qu'ils étaient blonds.

Quand elle nous annonçait la quête pour les enfants nécessiteux, nous étions prêtes à tout partager : vêtements, chaussures, fournitures scolaires et même jouets. Elle précisait que tout devait être remis

avec l'accord des parents. À la fin de la semaine, elle sollicitait notre aide pour faire le tri des nombreux cartons qui attendaient sur l'estrade. Cette bonne action nous couronnait de fierté.

Elle avait une autre habitude qui était moins plaisante, surtout avec celles qui en faisaient les frais. Lorsqu'elle donnait la fessée à l'élève qui la méritait, elle ne se contentait pas de la mettre sur ses genoux et de la corriger mais elle lui soulevait la robe. Ce jour-là, Y avait la culotte d'une propreté douteuse. La maîtresse grimaçante le lui fit remarquer à voix haute. Quelques filles rirent et moi aussi. Comme j'étais assise à la première table, ses yeux ne me loupèrent pas. Elle en fit part à son frère plus âgé que nous de trois ou quatre ans. Depuis, dès qu'il me voyait, il me frappait. C'était une façon de venger sa sœur. Ni mes pleurs ni mes cris ne le décourageaient. Cette habitude ayant trop duré, j'en fis part à papa qui mit au courant celui du méchant garçon. Les coups cessèrent, mais j'eus droit au geste d'égoïsme et aux crachats qui visaient mes jambes. On fit encore intervenir son père, toujours sans résultat. Il a fallu que papa, lors d'une rencontre, saisisse mon persécuteur par l'oreille en le menaçant de le mettre en prison s'il continuait. Je fus enfin sauvée. Il ne recommença plus.

Nous aimions beaucoup Mlle Azaïs. Le jour où elle nous raconta l'histoire de *mère Barberin* (personnage central du roman *Sans Famille d'Hector Malot*), elle nous fit des crêpes au sarrasin cuites sur le poêle de la classe. Il était allumé par le gardien avant l'heure des cours. Ensuite, chacune son tour, nous entretenions le feu en ajoutant des bûches de temps en temps. Il était protégé par un grillage pour notre sécurité. C'était une journée merveilleuse. Nous avions ramené tous les ingrédients et les crêpes sucrées étaient délicieuses. Maman, elle, nous les faisait au beurre saupoudré de sucre, à la confiture et au chocolat. Elle nous permettait de les retourner pour faire cuire l'autre face en projetant la crêpe vers le haut. Ce n'était pas toujours une réussite quand elle atterrissait sur le buffet ou par terre, mais c'était un moment agréable que nous partagions. L'idée des crêpes était venue après que nous eûmes vu le film *Sans famille* au cinéma où il y avait eu une projection spéciale pour les écoles. Les mouchoirs étaient bons à essorer. Ils avaient

aussi leur histoire. Il les fallait absolument à l'école pour ne pas se moucher dans les mains et s'essuyer sur la manche. Les mamans qui en avaient assez de les voir disparaître en cousaient un coin sur le bout d'un ruban et accrochaient l'autre avec une épingle à nourrice dans la poche du tablier. Ils ne risquaient plus de se volatiliser.

C'est cette maîtresse qui annonça ce grand événement qui fit arrondir les yeux de mes copines : « Mes enfants à partir d'aujourd'hui, vous ne direz plus Amar Farida, Amar n'étant que le prénom de son père, mais Bedj Farida. C'est son vrai nom. »

Tous les regards s'étaient tournés vers moi. Je savais qu'après cette annonce insolite mes camarades n'allaient pas tarir de questions, comme le font les journalistes avec les personnalités. Je devins le centre d'intérêt de la classe, et même de l'école durant plusieurs jours.

Après un jugement, papa avait obtenu son vrai nom. Je trouvais le premier plus joli, d'autant plus que je faisais croire à mes copines que le cirque Amar appartenait à mon oncle. Officieusement, pour tous les gens, nous restions "la famille Amar".

Certains samedis de beau temps ou alors la veille des vacances étaient réservés soit au nettoyage des tables, soit à des promenades. Dans le premier cas, nous passions de la bougie sur toute la surface en bois et nous frottions énergiquement. Les encriers en porcelaine étaient cachés par une plaque en cuivre avec tirette. Nous faisons briller celle-ci avec du citron mélangé à du sable ou du tuf. Nos plumiers en bois avec tirette aussi, plus tard remplacés par les trousses, contenaient le crayon, le taille-crayon, la gomme, la craie, l'éponge pour l'ardoise et le porte-plume. La plume *Sergent Major* était la plus indiquée pour l'écriture en italique, penchée vers la droite, très élégante avec ses pleins et ses déliés. La maîtresse était très exigeante et faisait la guerre aux gauchères. Pour les réticentes, elle les obligeait à garder la main gauche dans leur poche. Je n'avais jamais compris pourquoi Michelle, qui était la première de la classe, penchait ses lettres sur la gauche. Elle remuait tellement qu'un jour, elle avait été attachée à son dossier par la maîtresse. Une autre copine tordait les « L » comme s'ils se reflétaient dans une glace déformante.

Pour les promenades, nous allions passer l'après-midi dans une jolie forêt, à la sortie de la ville, pas très éloignée de la gare où nous pouvions suivre le trafic des trains. Elle était traversée par un canal d'irrigation surélevé par des piliers. En été, il donnait énormément de plaisir aux enfants qui s'y baignaient pour échapper à la chaleur. Cependant, il était à l'origine de beaucoup de deuils lorsque l'on retrouvait des cadavres retenus par les sas, mêlés à des branchages et autres détritiques. Nous pouvions ainsi suivre le trafic des trains. Nous emportions nos goûters dans nos petits paniers en osier. Nous ramassions des pâquerettes avec leur terre et de la mousse pour les déposer plus tard sur des morceaux de liège. Nous nous intéressions aux différents arbres et à leurs feuilles qui finissaient séchées dans du papier journal puis collées dans un cahier de botanique que la maîtresse appelait « herbier ». Nous avions vraiment cette chance qui nous donnait la joie de vivre et l'amour des études...

Dans une autre classe, le cours moyen première ou deuxième année, la directrice, Mme Paravel, qui remplaçait l'enseignante absente, me surnommait Farina. Était-ce par sympathie pour ma personne ou par ironie parce que j'étais bien brune ? Je préférerais l'interpréter comme un privilège qui me réjouissait. Durant les cours, elle m'envoyait lui acheter des pastilles Valda dont elle était friande jusqu'à en abuser. Je me rendais donc à la pharmacie du coin sans me douter du risque qu'elle me faisait prendre et qu'elle-même prenait. Je ne l'entendais ni tousser ni se racler la gorge. Elle devait prendre ces bonbons piquants simplement par gourmandise.

En fin d'année, il y avait la distribution des prix dans la cour de l'école. Les parents étaient invités. Il y avait des saynètes et des chorales sur la grande estrade placée contre le mur, afin que tous puissent apprécier le spectacle. La grande fête des écoles se déroulait, elle, dans une salle de cinéma. En plus des parents des élèves, les autorités de la ville étaient là. Bien entendu, le spectacle débutait par La Marseillaise chantée par une chorale de filles et garçons des trois communautés. Nous nous levions tous.

Je me souviens de ma sœur Fatouma, sur scène avec des filles de sa classe. Elles tenaient dans leurs bras une poupée qu'elles berçaient

avec cette chanson de Déodat de Séverac qui avait fait couler des larmes aux personnes sensibles. En voici la première strophe gravée dans ma mémoire.

*Ma poupée chérie ne veut pas dormir
Petit ange mien, tu me fais souffrir.
Ferme tes grands yeux, tes yeux de saphir,
Dors, poupée, dors, dors ou je vais mourir.*

Messa, avec une dizaine de ses copines, jouait aux poupées mécaniques. Leurs gestes étaient ceux de marionnettes. Elles étaient maquillées et portaient de magnifiques toilettes. La robe de ma sœur ressemblait à celle d'une reine. Elle était en satin grenat avec des volants de dentelle rose, serrée à la taille. Le bas avait plusieurs jupons en singalette et un cerceau qui le rendaient bouffant comme une robe à panier. Elle était coiffée par son aînée d'anglaises qui lui tombaient sur les épaules et étaient retenues en haut de la tête par un nœud de ruban rose aussi. Comme elle était belle ! Le public applaudissait tous les numéros.

J'étais au cours moyen première année le jour où tonton Abdelkader m'avait vexée. J'aimais bien quand les tontons Mahdi, Djazouli, instituteurs, et le Dr Abdelkader venaient à la maison. Ils me posaient des questions sur mon travail à l'école sans s'éterniser. Un jour, le toubib avait blessé ma sensibilité d'enfant, alors que je lui récitais le poème de Victor Hugo *Demain, dès l'aube* dédié à sa fille Léopoldine disparue et que j'y mettais mon cœur et mon âme. Mon ton plein de tristesse et de désespoir ne l'avait point touché. Il tenait mon cahier où j'avais illustré la récitation et il riait aux éclats en se tapant les genoux et en voulant faire participer mon père à cette euphorie que je trouvais méchante. Il se moquait de mon dessin. Je m'étais tellement appliquée à l'exécuter : Victor Hugo debout, de face, en costume, la tête et les pieds de profil comme les peintures de l'Égypte ancienne. De la poche de son pantalon, s'échappait un mouchoir de la taille d'une serviette de table qui lui arrivait presque

au genou. De l'œil droit, de grosses larmes coulaient en se suivant jusqu'au sol où elles formaient une grande flaque près de la tombe. Celle-ci était pareille à celles de nos cimetières, un amas de terre rectangulaire marron, entouré de pierres jaunes. Tout au bout, j'avais placé une croix avec deux bâtons. Alors que j'admirais mon chef-d'œuvre, mon oncle continuait à rire malgré les supplications de papa pour y mettre fin. Il m'avait vexée au plus profond de mon être et longtemps, je lui en avais voulu. Après cela, dès qu'il nous rendait visite, je fuyais chez la voisine en guettant son départ pour regagner la maison. La morale de cette histoire est qu'un enfant a sa fierté qu'il ne faut pas froisser.

Comme l'école se trouvait non loin de chez nous, mon père, le cœur sur la main et pétri de bonté, proposa à quelques-unes de ses connaissances qui habitaient hors de la ville de laisser chez nous leurs enfants durant l'interclasse. En partageant notre repas quotidien, ils n'auraient pas à s'alourdir de leur goûter. À seize heures trente, les parents viendraient les chercher comme de coutume en calèche ou à cheval. Je me souviens vaguement des fils Benbouali et nettement des enfants Bombassa, dont le père appartenait à l'un des plus riches colons de la région « Germain ». C'était avec enthousiasme qu'ils accueillirent cette généreuse attention.

Ce jour-là, c'était le tour de Slimane, le jeune frère du docteur, qui était chez nous. Nous avions le même âge. Alors que nous nous apprêtions à déjeuner, il fut pris d'une envie pressante qu'il ne put contenir. Il urina dans son pantalon et il fondit en larmes. Je me moquai de lui en riant aux éclats, cela doublait l'intensité de ses pleurs. Ma tante, sa belle-sœur, qui était chez nous, me traita de méchante et souligna que cela pourrait m'arriver. Dieu l'avait-il entendue ?

Une dizaine de jours plus tard, après l'école, alors que je rentrais à la maison, je fus prise de fortes douleurs au ventre. Elles empiraient au fur et à mesure que je marchais. Des gargouillements jouaient à cache-cache dans le labyrinthe de mes intestins. À mi-chemin, je sentis un écoulement chaud et nauséabond me mouiller les cuisses puis les jambes pour s'étaler sur le sol et me suivre fidèlement. Je gémissais car je souffrais trop. Je ne faisais pas la différence entre la pitié et le

dégoût dans l'attitude des passants. Je m'assis sur le bord du trottoir et plaçai mon cartable devant moi comme paravent ou bouclier. Je pensais faire dévier ces regards insupportables qui se posaient sur moi en appelant papa au lieu de maman « Ya ebouyi ! » (Ô ! Mon père). Pourquoi ce choix ? Cela éviterait peut-être les moqueries, car papa étant policier, ils auraient de la peine pour l'accident de sa fille et peut-être un peu de crainte pour eux. Je craignais de devenir la risée de mon quartier comme la jeune fille de la balançoire. Ma charmante voisine Lalia vint à mon secours, me releva doucement en prenant soin de s'éloigner de moi. Elle m'accompagna jusque chez moi. Elle me promit de jeter quelques seaux d'eau sur les dégâts dus à mon passage. Tata M'barka qui eut la corvée de me doucher après m'avoir donné du Ganidan pour stopper la diarrhée, se bouchait le nez. D'une voix nasillarde, elle me fit remarquer que ce que j'avais eu était pire que ce qu'avait eu Slimane car, pour lui, nous étions les seuls témoins et ce n'était pas mon cas. Je fis amende honorable. Pour mon grand soulagement, Slimane était déjà parti. Ce souvenir m'a poursuivie durant des décennies. J'avais froissé l'amour-propre de Slimane et piétiné le mien.

Mes mauvais tours, Tala et moi

J'étais une enfant assez espiègle. Je collectionnais les farces que je supposais innocentes, mais qui étaient parfois de mauvais goût. Au cours moyen deuxième année, le poisson était le sujet de la leçon de sciences. Nous avons donc disséqué la pauvre bête pour voir ce qu'elle renfermait. Après le cours, j'avais enveloppé ce tas puant dans un joli papier que j'avais noué avec un fil de grosse laine récupéré chez notre voisin le teinturier. Arrivée à la maison, je le présentai à maman comme un cadeau. Je n'oublierai jamais la réaction de celle que j'aimais le plus au monde lorsqu'elle l'ouvrit. Ses yeux habituellement rieurs furent marqués par une déception et d'une tristesse que je n'aurais jamais imaginées. Je lui sautai au cou pour lui demander pardon et lui promettre de ne plus recommencer. Une autre fois, c'était ma sœur Fatouma qui fut victime de ma stupide

plaisanterie. Papa nous avait fabriqué une table de la longueur du mur du séjour. Elle était très pratique, car nous pouvions tous y faire nos devoirs sans nous gêner. Ma sœur s'apprêtait à s'asseoir lorsque j'eus l'idée de lui retirer la chaise. Elle tomba et se fit mal au dos. Je reçus une bonne correction de la part de mon père malgré les supplications de ma gentille sœur qui se frottait les fesses et qui ne voulait pas me voir pleurer.

Ma grand-mère aussi a eu son lot. C'était le Ramadhan, à environ un quart d'heure de la rupture du jeûne. Celle-ci était annoncée par une sirène. Je me cachai sous la fenêtre et l'imitai jusqu'à en perdre le souffle. Je l'entendis prononcer « au nom d'Allah » avant de porter une datte à la bouche. Je n'eus pas le temps de la stopper que le fruit avait été avalé. Elle fut obligée de faire carême après l'Aïd pour remédier à ce qu'elle qualifiait de sacrilège. Ce pilier de l'islam me ramène à mes six ou sept ans, quand j'avais fait mon premier jour de jeûne. Plusieurs fois dans la journée, je me rendais aux toilettes. Je joignais mes mains sous le robinet qui servait aux ablutions et, à l'occasion à éteindre ma soif. J'étais certaine qu'ici le bon Dieu ne me voyait pas. À la rupture du jeûne, on me fit boire un mélange d'eau sucrée et de fleur d'oranger après y avoir plongé un bracelet en argent. Je n'en ai jamais connu la signification. J'eus droit à plein de câlins et à la starisation avec une belle toilette ainsi que la coiffure et le maquillage des joues et des lèvres. Maman était fière de moi. Elle répétait : « Ma fille n'a souffert ni de la faim ni de la soif. »

J'étais aux anges et ma conscience n'était pas du tout ébranlée ni atteinte par le remords.

Un après-midi, alors que je faisais mes devoirs avec tout le sérieux qui s'imposait à une fillette studieuse, je surpris une conversation entre ma mère et une amie qui prenait le café chez nous. Mon centre d'intérêt dévia et leur fut consacré. Un picotement dans mes oreilles les mua en radars.

– Tu savais, ma chère, que des non-musulmanes portaient un voile usagé pour rejoindre leur amoureux et consulter les cartomancienes ? Ainsi déguisées, elles devenaient anonymes.

– Ce n'est pas possible ! Tu les as surprises ? Répondit maman avec des yeux ronds.

– Moi non, mais je l'ai appris d'une source officielle.

Comme si j'étais assise sur un cactus, je sursautai en criant presque.

– Moi, je les ai vues !

Et maman offusquée me lança :

– De quoi je me mêle ! J'espère que tu ne les as pas suivies.

– Non, maman, je les ai seulement reconnues. Je te le jure sur Allah le Tout-Puissant.

– Attention ! Si tu te mets à jouer les détectives, j'en ferai part à ton père qui ne sera pas content.

Je replongeai mon nez dans mes cahiers et me promis que dorénavant, mes deux copines et moi cesserions notre espionnage et notre filature.

Djedda m'avait surnommée « El H'mama », le pigeon, en faisant allusion au ramier voyageur porteur de nouvelles. Pour moi, c'était flatteur. Je les mettais au courant de tout ce que je voyais et entendais à l'extérieur de la maison. Je devenais en quelque sorte leur dépêche.

Tala et moi prenions des leçons de piano. Papa nous avait acheté un Gaveau droit. Elle était plus motivée et plus douée que moi. Je n'allais pas régulièrement à mes cours jusqu'au jour où mon professeur, Mme Dayan qui me faisait goûter ses délicieux gâteaux, trouva anormales mes absences et finit par prévenir maman. En dépit de tous les arguments élogieux de ma mère pour ce bel instrument de musique, je n'étais pas intéressée et j'avais dû abandonner. Je l'ai amèrement regretté.

Comme dans ses habitudes, lorsque nous recevions des invités, maman me faisait jouer *La Lettre à Elise* et ça m'horripilait surtout lorsque j'étais au piano et que les femmes continuaient à jacasser. Tala qui jouait aussi bien le classique que le moderne et l'oriental mettait une ambiance formidable les après-midis entre femmes reçues au salon pour un café. Sans se faire prier, les jeunes filles se levaient, se nouaient un foulard autour des hanches et dansaient sur des rythmes effrénés. J'avais l'impression que leur postérieur n'appartenait pas au reste du corps tellement il s'agitait. Pour l'oriental, elles étaient sensuelles, presque en pâmoison en s'imaginant sûrement face au regard langoureux de Farid El Atrache, grand chanteur égyptien. La plupart des femmes le sublimaient, cependant, certaines, comme moi, lui trouvaient les yeux de merlan frit et la taille trop haute. J'avais demandé à ma mère s'il l'avait inspirée pour mon

prénom. Elle m'apprit que j'étais née au moment où Farouk, le roi d'Égypte, avait épousé Farida (de son vrai nom Safinaz Zulfikar). Je fus soulagée. Je compris ainsi pourquoi tonton Djazouli, l'un des premiers instituteurs musulmans et ami de mes parents, m'avait surnommé *Slitina* (petite reine).

Parallèlement, Tala apprenait la coupe et couture chez une Espagnole, Mme Hidalgo. Cela la passionnait. Depuis son plus jeune âge, elle dessinait des modèles de robes de mariée, de soirée, etc. Elle ne manquait pas d'imagination et manipulait tissus et ciseaux avec maestria. Elle en fit plus tard son métier dans lequel elle avait un énorme succès et les clientes satisfaites venaient aussi bien d'Algérie que de l'étranger. Je lui faisais toutes ses courses, peu importait l'heure ; elle me récompensait en cousant de très jolies toilettes à mes poupées. Je devais donc me résoudre à ce chantage. Elle avait des doigts de fée et une voix d'or. Elle pouvait rivaliser avec toutes les divas orientales. C'est un peu un héritage de mes parents. Mon grand-père maternel, atteint de cécité, jouait du violon dans les mariages à Laghouat. Quand mon père était jeune, il était surnommé « Opéra » par ses copains pour sa belle voix et comme mes parents étaient cousins, ces dons n'ont pas échappé aux neveux, nièces, cousins et cousines. Deux cousins, Bouali et son frère Kader, avec des camarades, avaient même formé un groupe de musique de tous les genres, mais surtout le rock'n roll. Il se produisait dans plusieurs villes et se nommait *Les Blazers*. Il avait beaucoup de succès.

Les insectes, les vers à soie et nous

À un moment donné, les gamins jouissaient d'une activité des plus passionnantes : l'élevage des vers à soie. Elle intéressait aussi bien les enfants, les adolescents que certains adultes qui y voyaient un gain facile. Il y en avait des blancs, des beiges et des rayés de marron. Nous les achetions, les échangeons entre nous ou les revendions. Nous les mettions dans des boîtes à chaussures, sur un lit de feuilles de mûrier dont ils étaient friands. Des garçons, qui habitaient d'autres quartiers, nous troquaient cette verdure que nos

hôtes dévoraient rapidement contre une orange ou une barre de chocolat. S'il s'agissait d'une branche, il nous fallait doubler la dose. Je me souviens du jour où Messa n'était pas rentrée pour le déjeuner. Papa, inquiet, la cherchait partout. Un voisin, l'ayant aperçue à la sortie de la ville où une rangée de mûriers attirait tous les petits éleveurs, lui en fit part. Ils étaient nombreux autour de l'un des arbres et regardaient vers le haut en criant à l'unisson : « À moi ! »

Papa les imita en relevant la tête. Il aperçut Messa qui brisait des branches pour les jeter à ses admirateurs. Il la somma de descendre. En deux ou trois bonds, elle atterrit à ses pieds. Aucune question, aucune réponse ; s'ensuivit une inoubliable correction que notre père regretta toute sa vie : la retentissante gifle qui lui avait fissuré le tympan. Son acuité auditive fut définitivement affaiblie. Elle bouda ses petites bêtes et les vendit.

Messa n'était pas à sa première manifestation avec les garçons. Celle-ci est assez grave. Un après-midi, une femme du quartier vint voir maman. Elle tenait par la main son fils d'une douzaine d'années, en pleurs. Maman les reçut et constatant la chemise en lambeaux du garçon se demanda ce qu'il lui était arrivé. La mère qui avait un grand respect pour la mienne, se retenait pour ne pas exploser.

– Regarde, ma chère voisine, ce que ta fille a fait à mon fils qui souffre depuis tout à l'heure.

– Mais pour quelle raison l'aurait-elle frappé ?

– Par méchanceté tout simplement ; d'ailleurs, certains garçons ont peur d'elle.

Maman somma ma sœur de venir se rendre compte de ce qu'elle avait fait. D'un pas assuré, elle se pointa devant sa victime qui se cacha derrière sa mère. Elle n'attendit pas le pourquoi de maman et débita d'un trait :

– J'en avais assez qu'il me traite de grosse dans la rue, je lui ai donné une leçon pour qu'il ne recommence plus.

Le garçon ne nia pas et Messa eut gain de cause. Pas de reproches, ni de punition pour cette fois-ci. C'était de la légitime défense.

Avec ces invertébrés, nous avions des leçons de choses concrètes et directes, à domicile, sans l'aide de la maîtresse. Nous les voyions

lorsqu'ils fabriquaient un fil de soie dont ils s'entouraient entièrement. Nous suivions avec attention leur momification. Ils disparaissaient peu à peu puis complètement dans un joli cocon brillant, blanc ou écru. Au bout d'un temps indéterminé, le cercueil de soie se mettait à bouger. Nous mettions des heures à l'observer pour assister au phénomène de l'éclosion de la chrysalide. Il se fissurait doucement pour laisser apparaître un papillon gros et trapu aux ailes courtes. Il n'était pas beau comme ses congénères qui se posaient sur les fleurs. C'était très instructif.

Je ne me rappelle plus l'année où il y avait eu cette invasion de sauterelles. Un énorme essaim couvrait le ciel, en plongeant la ville et ses environs dans une obscurité inattendue. Tout le monde s'appliquait à aider les pompiers pour exterminer ces insectes malfaisants dont les stridulations étaient assourdissantes. Elles étaient capables de provoquer la famine. Dévastatrices, elles ravageaient tout sur leur passage, pas une pointe verte ne leur résistait. Les pauvres agriculteurs voyaient avec horreur leurs plantations très affectées. Lorsque la couche était moins dense, elles étaient capturées vivantes. Les mortes jonchaient le sol. Si elles remuaient encore, nous les écrasions avec nos chaussures. Pour les plus jeunes, c'était un jeu. Nous employions toutes sortes de pièges : filets, marmites, casseroles, boîtes de conserve vides et des pots à lait avec couvercles. Nous jubilions en les voyant s'entasser les unes sur les autres. Certaines personnes les mangeaient grillées. J'en avais goûté, ça avait le goût des cacahuètes, et c'était très bon. Les maudits insectes qui avaient échappé à la mort s'étaient enfuis vers d'autres horizons pour continuer leur assassinat de la nature.

Restons avec un autre genre d'insectes : les fourmis. Un matin, au réveil, nous découvrîmes la cuisine envahie de ces petites bestioles. Elles avaient dû avoir une insomnie pour faire tout ce cheminement durant notre sommeil. Le plafond et les murs en étaient tapissés. À la vue de cette horreur, grand-mère n'eut pas du tout notre réaction de dégoût. Tout heureuse, elle répétait : « kheir ! kheir ! » (C'est de bon augure). Pour elle, c'était un présage divin qui annonçait une entrée consistante d'argent. Je m'imaginais des milliers de pièces

de monnaie rutilantes et de billets flambant neufs se déverser sur le sol et nous garantir un avenir dans l'opulence la plus totale. Voilà la pompe de Fly-Tox qui entraînait en jeu. Plus elle était actionnée, plus une pluie noire couvrait les tomettes rouges du sol. Ce n'était pas aisé de ramasser à la pelle ce qui devenait une sorte de pâte. La poubelle en était saturée. En ce qui me concernait, durant des jours, j'espérais le miracle. Rien du tout, que dalle. Adieu veaux, vaches, moutons, couvées, aucune corne d'abondance n'avait fait son apparition, aucun projet en vue. Fallait-il croire grand-mère ?

En bas, au fond de la cour, des toilettes communes étaient utilisées par les deux familles. Elles les nettoyaient à tour de rôle. Elles étaient toujours propres même après le passage des enfants.

Lorsque des hommes venaient rendre visite, ils cognaient sur la porte d'entrée avec leur main ou leur canne en prononçant à haute voix le mot magique « ettrig », (la route), qui signifiait aux femmes qu'elles devaient se cacher pour leur laisser le passage. Elles fuyaient comme des souris dans leurs trous, mais curiosité oblige, elles avaient toujours une astuce pour voir qui arrivait. Quand c'était pour nous, elles n'attendaient pas que le convive soit au bout de l'escalier pour sortir leur tête et jeter un regard furtif vers le haut.

Nous jouions rarement dans la cour, car le bruit dérangeait les locataires. Pour ma part, le préau de notre appartement me suffisait amplement pour recevoir toutes mes camarades.

De temps en temps, une vieille dame espagnole, toute vêtue de noir, la tête recouverte d'une mantille de la même couleur, venait vendre des articles de mercerie : bobines de fil, boutons, galons et dentelles de toutes sortes. Elle se prénommaient Marie, mais on l'appelait Mèrrie. Elle s'installait au milieu de la cour et toute la maisonnée l'entourait. Elle étalait sur un drap d'une blancheur douteuse sa marchandise qu'elle sortait d'une grande corbeille en osier. Ma sœur étant sa meilleure cliente, elle lui faisait de bons prix. Quand elle était satisfaite de sa vente, elle plongeait sa main au fond d'une interminable poche dans une multitude de jupons pour en sortir un jeu de cartes qu'elle mélangeait avec dextérité. Elle disait donc la bonne aventure aux femmes qui l'écoutaient avec grand intérêt. J'observais leurs visages qui se crispaient ou se détendaient,

suivant ce qu'elle leur annonçait. Suivie d'un « que Dieu noircisse ton destin » murmuré par les mécontentes. Elle partait satisfaite de sa vente en criant :

« Dentella ! Dentella ! »

Les petits voisins et moi lui faisions écho en nous moquant de son accent et en l'imitant. De dos, elle avait la silhouette d'une calebasse tellement ses jupons lui grossissaient le bas du corps alors que le buste était normal. Elle se dandinait comme un canard. C'était comique.

Dans notre rue, il y avait un café maure appelé « Dar el âsekri » (le foyer du soldat) où se réunissaient les militaires retraités ou réformés. Pour tromper leur oisiveté souvent insupportable, ils passaient des journées entières à jouer aux dominos, en savourant un bon café. Son arôme pénétrait chez nous par les fenêtres. Ils connaissaient tous mon père, comme eux, ancien combattant et pour moi, c'était une chance à ne pas rater. Lorsque j'avais bien travaillé en classe et avancé dans le classement, je passais leur montrer mon carnet de correspondance avant de rentrer chez moi. J'attendais patiemment la petite pièce qui devait récompenser mes progrès. Le jour où le pot aux roses fut découvert par papa, il me pinça assez fort la joue. Depuis la malencontreuse gifle qui avait affaibli l'ouïe de Messa, il avait renoncé à ce châtiment. Je ne remis plus les pieds au foyer de ces traîtres qui m'avaient dénoncée.

La maison cossue

La population d'Orléansville comptait beaucoup de juifs, comme toutes les autres villes d'Algérie, et qui vivaient en harmonie avec les musulmans. À gauche du café, dans une maison cossue, habitait une vieille dame juive très gentille, Mme Dadoun. C'était celle qui avait donné à maman les plus jolies choses pour le bébé. Plus tard, quand lui et moi lui rendions visite, elle nous gâtait avec plein de bonnes choses. Elle nous permettait aussi de nous balancer dans son rocking-chair en bambou qui brillait et qui sentait bon la cire comme tout l'intérieur de la belle demeure. Cette habitation avait tout d'un appartement de château avec les belles choses qu'elle contenait.

Environ un lustre après, alors que j'étais à ma première année au collège, sa description m'avait valu la meilleure note en composition française. Elle en imposait dès l'extérieur avec sa lourde porte en bois à deux battants. L'un percé d'une boîte aux lettres en cuivre, l'autre présentant un heurtoir en forme de tête de lion aux narines jointes par un anneau du même métal et toujours bien astiqué. Il permettait aux visiteurs de s'annoncer. Au ras du sol, un grattoir sortant du mur les invitait à débarrasser leurs chaussures de tout ce qui pouvait salir le hall. Celui-ci carrelé de blanc et noir, présentait un grand paillason sous la première marche des escaliers. Il était éclairé par une imposte en verre martelé. La rampe tout en bois, embellie d'une main courante bombée et lisse et de barreaux torsadés, faisait face à un tire-veille, gros cordon retenu par des anneaux en cuivre également, scellés au mur. Malgré l'interdiction de maman, pour redescendre, je ne pouvais m'empêcher d'enfourcher la rampe et de glisser jusqu'à la boule en verre bleue qui la terminait en beauté.

Pour nous les enfants, le salon aux riches meubles de bois précieux et foncé nous paraissait lugubre. Maman disait qu'ils étaient de style. La grande table ronde couverte d'une légère tapisserie devait son équilibre à un pied unique terminé par trois branches sculptées en forme de pétales. Des tableaux de maîtres embellissaient une bonne partie des murs. Une gigantesque bibliothèque tapissait tout un côté de la salle. Elle contenait autant de livres richement reliés que de bibelots de toutes sortes. Sur la cheminée en marbre, un immense miroir au cadre en nacre plein de fioritures reflétait les statuettes en étain et en porcelaine posées sur le bord. Des napperons en dentelle faits à la main s'étendaient élégamment sur les dossiers et les accoudoirs des fauteuils. Ce qui nous impressionnait, c'était l'horloge noire qui était plaquée contre le mur en face de l'entrée. Ses chiffres étaient dorés ainsi que son balancier au rythme régulier, interrompu toutes les heures par une sorte de musique et des coups de gong qui en indiquaient le nombre. Ils agressaient le calme et les oreilles. Les hautes fenêtres qu'embellissaient des rideaux en voile et des panneaux de velours laissaient pénétrer une douce lumière. La dame, vêtue en permanence de noir, était bien calée dans son confortable fauteuil. À portée de sa main était posée une corne en

forme de trompette qu'elle utilisait pour mieux entendre. Elle en mettait le bout dans son oreille et, en se penchant vers maman, elle présentait le côté évasé en répétant :

– « Hein ? »

Devinant notre curiosité, elle précisait :

– « Cela s'appelle un cornet acoustique ».

Son acuité auditive avait été altérée par son âge avancé. Les innombrables rides et les larmes permanentes n'ôtaient rien à la douceur de son visage. Elle les essuyait d'une main tremblante. Une torsade longue, souple, blanche et fluide fuyait du foulard noir pour épouser la forme de son dos voûté, presque bossu. Je faisais la comparaison des deux faces et j'étais émerveillée par les joues de ma mère, fermes et roses comme des pommes. Pour moi, plus tard, maman n'aurait jamais de rides. Cette dame m'avait marquée durant toute mon enfance.

Un poêle imposant trônait dans le hall pour réchauffer la totalité des pièces. Il était en fonte avec une grille qui couvrait tout le dessus. Ce poêle avait une histoire tragique avec la petite-fille de notre hôtesse. Elle raconta à ma mère que sa petite-fille, en faisant marche arrière, s'était cognée contre le poêle et s'était retrouvée assise dessus alors qu'il était allumé. Elle appela donc Marlène avec ses « rh » qui s'échappaient du fond de sa gorge comme un gargarisme qui nous faisait froncer les sourcils d'étonnement mon frère et moi. Aussi quand elle prononçait mon prénom en arabe, cela devenait : « Férhidéé ».

La fillette, qui était un peu plus âgée que moi, vêtue, chaussée et coiffée comme une princesse, arriva. Un énorme nœud de ruban en taffetas s'épanouissait sur le côté de ses cheveux aux magnifiques anglaises. Un léger renflement apparaissait au niveau de son buste. La grand-mère nous apprit donc qu'un jour la princesse s'était assise sur le fameux poêle et qu'elle s'était brûlée au deuxième degré.

– Mon Dieu ! cria maman.

Je me demandais où pouvait bien se trouver ce deuxième degré. Lorsqu'elle entra dans le salon, j'avais l'impression qu'elle glissait sur des patins. Elle nous avait toisés du regard, comme des minus.

– Viens, ma chérhie ! Montre à Mme Amarh ta cicatrice et combien tu as été courhageuse !

Sans aucune gêne, elle devait en avoir l'habitude, elle releva sa robe fleurie qu'elle tint avec ses dents et d'un geste théâtral rabaissa sa culotte. Elle nous offrit, à notre grande stupeur, ses fesses zébrées de marron. Maman lança un oh ! En portant la main à sa joue. J'avais envie de rire, mais ses gros yeux me stoppèrent. Je sus ainsi que le deuxième degré n'était rien d'autre que le postérieur. Du moins, je le crus. Comme elle était venue, elle repartit, silencieuse, et se mit à son piano. Elle jouait divinement bien.

À une certaine période, une partie de la maison cossue avait été louée à un jeune couple de Français. Un matin que papa se pressait pour se rendre au commissariat, il aperçut un drap par terre. Il leva la tête et vit la femme qui fumait sur son balcon. Il la salua en ôtant sa chéchia qu'il prit soin de remettre légèrement penchée et lui dit :

– Bonjour madame ! Votre drap est tombé.

Elle lui répondit :

– J'm'en fous.

Papa, outré car ne pouvant répliquer, revint à la maison pour faire part de sa colère à ma mère. Elle éclata de rire et, frottant le poing droit sur la paume de la main gauche, elle lui lança : « Echèh fik ! (Bien fait pour toi.) Tu n'avais pas à lever les yeux sur une femme et, en plus de cela, une inconnue qui se prend pour un homme. » Maman jubilait alors qu'il s'attendait à ce qu'elle prenne son parti. Il sortit doublement vexé. Je la trouvais bizarre, cette nouvelle voisine. En effet, elle fumait sa cigarette comme un homme. Je n'avais jamais vu ça. Elle tenait ce petit cylindre blanc au coin de sa bouche, alors qu'il se consumait lentement. De temps en temps, elle le pinçait entre son majeur et son index, tordait ses lèvres, ce qui l'enlaidissait. Elle renvoyait par les narines une fumée blanche qui devait lui piquer les yeux car elle fermait l'œil droit et relevait le sourcil gauche. Elle faisait penser à un taureau prêt à charger. Quand papa fumait, il ne faisait pas autant de grimaces. Elle était antipathique. Plus tard, je sus que bon nombre de femmes fumaient.

Les différents métiers du quartier

Le quartier regroupait plusieurs artisans. Il y avait le teinturier de laine vierge. Les gros écheveaux de couleurs criardes accrochés dehors à des eses dégouлинаient sur le trottoir. Nous ramassions les bouts qui en tombaient et, à l'aide d'allumettes et de rayons de vélos, nous tricotions des cordelières. Les passants évitaient de marcher sur le trottoir pour ne pas se salir avec l'eau colorée. Lorsque nous le gênions dans son travail en envahissant sa porte, il saisissait un écheveau bien trempé et le secouait pour nous en asperger. C'était sa façon de nous chasser.

Comme les gens ne possédaient pas de four chez eux, le boulanger était là pour y remédier. Toutes les matinées, en plus de la vente du pain, il faisait la cuisson des gâteaux, des gratins, des poissons et des rôtis que les clients ramenaient dans de grands plateaux en fer et des moules du même métal, portés sur la tête ou l'épaule. Un jour, une voisine lui apporta une drôle de tarte qui avait un aspect très appétissant, à vous faire mourir d'envie d'y goûter même crue. Elle était composée d'une couche de pâte en fond, tapissée de rondelles de tomates, d'oignons, de fines languettes de poivron rouge et vert, d'anchois et saupoudrée de fromage râpé. Des olives noires posées çà et là la garnissaient. Elle avait précisé que sa « pidja » devait être prête pour midi car elle recevait du monde. Quand je la décrivis à maman, elle lui en demanda la recette. Elle lui apprit que c'était très courant en Italie, d'où elle était originaire, et que cela s'appelait pizza. Maman nous la prépara et j'étais toute fière devant mes copines en exhibant mon plateau avec cette nouveauté qui changeait des tartes à la confiture habituelles.

En majorité, les femmes, toutes races et religions confondues, étaient gardiennes du foyer. Elles aidaient les époux en évitant le gaspillage. Durant les périodes où le prix des fruits et légumes devenait accessible, elles en faisaient des conserves. Sur les balcons et les rebords des fenêtres, des guirlandes de petits poivrons rouges effilés et brillants séchaient au soleil. Ensuite, ils étaient moulus

pour devenir poivre rouge ou harissa. Les tomates coupées en deux et salées étaient disposées dans des plateaux en fer au soleil. Une fois bien séchées, elles étaient plongées dans des pots en verre et recouvertes d'huile. Les olives concassées étaient noyées dans de l'eau salée et vinaigrée, parfumée avec toutes sortes d'herbes aromatiques dans des jarres où elles masseraient durant plusieurs jours, ainsi que les cœurs d'artichauts et les variantes (un mélange de plusieurs légumes). Les astuces ne manquaient pas chez nos mères pour être de parfaites femmes au foyer.

Le suivant était le plombier. Son atelier lui servait aussi de logement. Je n'avais jamais compris pourquoi il n'avait pas de maison comme tout le monde. Le local était très spacieux et fuyait en profondeur avec le plafond très haut. Il avait construit une sorte de mezzanine et accroché des rideaux de grosse toile pour préserver leur intimité. Ils y accédaient par des escaliers en bois sur le côté gauche, suivis d'une rambarde solide bordée d'une main courante en zinc. Elle contenait le minimum de meubles et autres affaires pour pouvoir y vivre dans un confort sommaire. Il nous avait fabriqué notre première glacière en zinc, petite armoire avec deux étagères. Dans celle du haut, nous déposions les aliments à conserver, dans l'autre, nous rangions la glace et au-dessous, un tiroir qui recueillait l'eau de la fonte. C'était astucieux. Plus tard, elle fit place au réfrigérateur. À cette époque, les aliments périssables étaient conservés pas plus de vingt-quatre heures dans le garde-manger, (un ensemble d'étagères protégées par du grillage). Nous achetions de gros morceaux de glace enveloppés dans des sacs en jute, pas loin de la maison et tout près du cabinet du dentiste M. Loustric qui avait soigné mes premières dents cariées. Pour les cafés, les bars et les restaurants, c'étaient d'énormes blocs toujours dans les mêmes sacs pour qu'ils ne fondent pas rapidement. Ils étaient véhiculés sur les épaules des porteurs musulmans lorsque la destination était proche, et sur des charrettes tirées par un âne ou par des triporteurs quand elle était éloignée.

Son épouse, Mme Attia, et lui étaient très sympathiques. Dans le couple, chacun avait une particularité. Elle était une vraie taupe et ses lunettes aux verres très épais lui faisaient des yeux minuscules.

Lui, il portait souvent des pantalons qu'il retroussait jusqu'au bas des genoux, laissant ainsi apparaître d'énormes varices telles des reptiles qui s'enchevêtraient dans ses mollets, les rendant difformes. Je pensais que cela était réservé aux femmes seulement ; je m'étais lourdement trompée. Ils avaient tardé à procréer et ils prenaient de l'âge. Lorsqu'enfin la petite Annie fut conçue, les rondeurs du ventre de sa maman n'échappaient à personne. À sa naissance, toute la rue avait fêté l'événement et le bébé reçut de nombreux cadeaux.

Quand sa maman la promenait dans sa poussette, elle faisait des risettes à tous. À l'âge où elle fit ses premiers pas, Annie accompagnait sa mère chez nous quand celle-ci était sollicitée par maman pour l'épilation de ses sourcils. Malgré sa forte myopie, elle était très habile. Elle réussissait bien les arcs de cercle qu'elle soulignait d'un léger coup de crayon. Maman était toujours satisfaite du résultat. La coiffure d'Annie avait la forme d'un casque noir de jais et sa frange dense rehaussait la malice de ses yeux. Elle adorait jouer avec les enfants du quartier qui devenaient pour elle des gardes du corps. Hélas, trois ans après, le malheur frappa cette gentille famille. Annie avala un comprimé posé à sa portée dans le tiroir de la table de nuit de ses parents. Il lui fut fatal. Le deuil remplaça la joie éphémère et tout le quartier, grands et petits, partagea la douleur des parents.

La laitière Mme R. avait un appartement dans la rue d'Illens, situé à l'étage et semblable au nôtre. On y accédait par un escalier d'une douzaine de marches. Il était longé d'un préau où les clients munis de leur pot ou de leur bouteille attendaient leur tour d'être servis. Quelques-uns étaient ciselés et colorés plus ou moins grossièrement, ce qui leur donnait néanmoins un certain attrait. C'était le travail de prisonniers à l'âme artistique qui gagnaient ainsi un peu d'argent pour subvenir à leurs besoins quotidiens. Ils représentaient des mosquées, des églises, des croix entourées d'un chapelet, des palmeraies, des chameaux et des portraits de femmes à l'allure un peu osée. Ces mêmes dessins figuraient aussi sur des obus, souvenirs de la guerre, qui décoraient avec les autres cuivres, les intérieurs des maisons. Elle recevait de sa ferme, où paissaient ses nombreuses vaches, le bon liquide nourricier dans d'énormes bidons en laiton. Elle se tenait derrière une grande table recouverte d'une éternelle

toile cirée qui servait de comptoir dans la cuisine où la fenêtre était grande ouverte. Toutes les mesures de lait, munies d'une tige verticale, étaient rangées par ordre de leur capacité. Parfois, il y avait des mottes de beurre dont l'odeur nous faisait saliver. Il suffisait de s'imaginer cette substance sur du pain maison tout chaud. Elle donnait l'impression d'être toujours en colère et qu'elle en voulait à la terre entière. Pourtant, sa caisse se remplissait à vue d'œil, sans compter les crédits des gens qui possédaient un carnet mensuel bien chargé. Elle portait un sarrau bleu délavé, victime d'innombrables lavages. Ses yeux, de la même couleur que le tablier, avaient dû être beaux jadis. Ils étaient cernés par deux cercles en métal. Un petit chignon plus blanc que gris retenu par un filet trônait sur le sommet de sa tête. Quand elle s'adressait à ses clients, c'était juste pour lancer : combien ? Ou, Comme d'habitude ?

Je ne pourrais passer sur cette anecdote qui avait troublé mon enfance. Un jour, alors que j'attendais mon tour, je devais avoir une dizaine d'années, je sentis quelque chose d'humide dans ma nuque accompagné d'un smack. Je me retournai brusquement pour en découvrir l'auteur. C'était un voisin d'au moins douze ans qui m'avait fait un bisou. Je lui hurlai : « Tu n'as pas honte ? » et sans réfléchir, du haut de mon jeune âge, je lui plaquai de toutes mes forces ma main sur la joue. Une gifle cinglante qui lui fit sûrement entendre les cloches de l'église. Il dévala les escaliers avec son pot vide, comme un voleur. Un homme, qui avait tout compris et peiné par mes chaudes larmes qui ne tarissaient pas, lui cria : « Petit voyou, je le dirai à ton père. »

Je devins la pauvre petite victime d'un futur sadique et qui avait besoin de réconfort. Ceux qui étaient avant moi me cédèrent leur place. Plus tard, alors que nous étions devenus adultes, cette péripétie de mon enfance me faisait sourire. Le pauvre jeune homme changeait de trottoir en baissant la tête et en rougissant dès qu'il m'apercevait.

Sous notre appartement, il y avait le barbier. Tous les jours, il rasait les crânes des hommes et des enfants, surtout en été. Un rideau fait d'une frange de perles en bois cachait l'entrée de l'échoppe. Son cliquetis était agréable à l'oreille. On pouvait apercevoir une chaise

face à une glace à laquelle il manquait un morceau en pointe. Des cheveux de toutes les couleurs et qualités jonchaient le sol. Il les balayait après les avoir piétinés et en faisait un tas dans un coin.

L'arracheur de dents aussi ne manquait pas de clientèle. Il les extirpait à l'aide de grosses tenailles. D'en haut, nous entendions les ouille ! et les aïe ! des pauvres patients. Ensuite, il leur faisait rincer la bouche sanguinolente avec de l'eau et du vinaigre ou de l'alun. Pour terminer, il leur donnait une touffe de laine vierge à mordre le temps qu'il fallait afin de stopper l'écoulement du sang. Il était expert aussi pour débarrasser les gens de leurs verrues. Il employait trois méthodes : Pour les petites, un coup de rasoir suffisait, suivi d'un jet d'eau de Cologne. Pour les moyennes, un fil de pêche qu'il nouait autour et d'un coup sec, elles tombaient. Pour les grosses, il fendait la peau et appuyait fort avec ses doigts pour dégager une boule semblable à de la graisse. L'asepsie se faisait toujours de la même façon.

À sa droite et directement sous notre chambre, c'était le tailleur kabyle qui piquait à longueur de journée. Le tic-tac de la machine à coudre résonnait dans nos oreilles lorsque nous dormions sur les matelas ou les édredons posés à même le sol. Quand Tala, qui s'initiait à son métier de couturière, m'envoyait chez lui pour le prêt d'une canette ou de l'huile de graissage, il quittait sa machine comme si on le punissait. Il portait toujours le même saroual et la même chéchia. Je ne l'avais jamais vu sourire comme s'il portait toutes les misères du monde sur son dos. C'était le contraire dans l'autre façade où le fils de l'épicier âmmi Bendhouib, qui était universitaire, avait fait du magasin un lieu de rencontre de l'élite musulmane de la ville : professeurs, instituteurs, étudiants et scouts. Ils se racontaient un tas de choses et papa disait qu'ils faisaient de la politique. J'ignorais ce que cela voulait dire. On les entendait bien de notre chambre mais sans les comprendre.

Dans l'un des quatre coins des rues qui s'entrecoupaient, il y avait la maison de madame Fassi qu'elle avait transformée en petit restaurant très convivial. Quand maman ne pouvait pas ou ne voulait pas cuisiner car occupée par d'autres choses, elle m'envoyait acheter le plat du jour. Je n'oublierai jamais le goût divin des petits pois aux

cœurs d'artichauts. J'en arrivais à souhaiter que ma mère soit plus souvent fatiguée pour me délecter des plats d'à côté.

Les dames juives étaient réputées pour exceller en cuisine et pâtisserie. Il y avait beaucoup d'échanges de recettes entre elles et les musulmanes. Toujours dans le quartier, une autre faisait des gâteaux sur commande. On l'appelait « Âroussa » (nouvelle mariée). Je n'ai jamais su si c'était un surnom dû au fait qu'elle les fournissait pour les mariages ou si c'était son prénom arabe comme beaucoup d'entre elles. Ses gâteaux secs glacés au sucre coloré fondaient dans la bouche. Elle en avait dévoilé le secret à maman : quelques gouttes de vinaigre dans la pâte.

Lorsque, toute petite, je me promenais avec papa, l'arrêt devant l'atelier de confection du tailleur faisait partie de la routine. Il ne me fallait pas rater la séance du repassage. C'était presque un rite et je ne m'en lassais guère. Je le regardais préparer son fer à repasser. Ce dernier était énorme et très lourd. Il avait un couvercle que le tailleur soulevait avec une serviette pour le remplir de braises. Il les cueillait à l'aide de longues pinces d'un brasero en métal. Il le refermait et le déposait sur son support. Sur une grande table recouverte d'un drap blanc, il étalait le vêtement sur lequel il posait un linge blanc aussi, mouillé et essoré. J'appris plus tard que cela s'appelait une pattemouille. Dès qu'il posait l'engin dessus, on entendait un agréable crépitement suivi d'un nuage de buée. J'étais fascinée par le bruit au moment du contact avec le tissu et la vapeur qui s'élevait en panache. Pour me voir rire, il lui faisait faire des ondulations et des allers-retours. Une fois le travail terminé, il accrochait avec des pinces à linge les pantalons à une corde qui faisait le tour de son atelier. Il utilisait des cintres pour les vestes. Papa alors me secouait la main et on repartait. C'était l'une des plus belles promenades avec lui.

Quand je fus capable de procéder à un vrai repassage, non plus les taies d'oreillers, les mouchoirs et napperons sans broderie, je me lançai dans les tenues de travail de mon père en toile épaisse. Ce n'était pas une sinécure, surtout en été où cela se passait dans la cour.

Ma famille de Laghouat

Quand maman épousa son cousin, elle quitta Laghouat pour Orléansville. Peu de temps après, sa mère disparut, précédée par son père. Papa décida donc de prendre en charge ses trois jeunes cousins orphelins : mon oncle Khineche, dit Laghouati, et mes tantes Khadidja et M'barka, ainsi que sa mère qui restait seule après la mort de sa sœur. Elle n'avait plus que mon père après la mort de ses onze autres enfants. Nous faisons tout pour combler ce vide par notre amour et elle nous le rendait bien. Nous l'appelions « Djedda ». Elle était le pilier de la maison. Maman et elle s'adoraient. Elle était douce, discrète, intelligente et, comme beaucoup de femmes du Sud, elle composait de très jolis poèmes en arabe dialectal. Son langage foisonnait d'adages justes et précis. Je pense qu'avec le temps, j'en ai hérité. Elle possédait une malle en bois où des peintures naïves mariaient des couleurs vives. C'était une propriété privée, posée près de son lit. Elle en gardait la clef dans sa poche. La vraie caverne d'Ali Baba qui contenait un mélange hétéroclite. En plus de ses affaires vestimentaires, il y avait des foulards, des mouchoirs, des chapelets, du henné, du khôl, des savonnettes, de l'encens, d'anciens bijoux en argent et corail finement ciselés par des artisans bijoutiers juifs de Laghouat et même des friandises. Inutile de décrire l'odeur des gâteaux qu'elle nous offrait et le goût écœurant qui donnait la nausée. Elle comptait plusieurs porte-monnaie qui lui étaient offerts par la famille et les amis. Les plus jolis étaient en cuir noir, beige ou rouge avec un bouton-pression en métal pour les fermer. Un chameau et un palmier, ou une « goubba », coupole de marabout, y étaient représentés en relief avec l'inscription « *Souvenir d'Algérie* ». Mais rien ne lui paraissait plus commode et plus sûr que le mouchoir dans lequel elle cachait sa fortune et qu'elle glissait dans son buste. Comme ses robes se portaient avec ceinture, il devenait son coffre-fort. Elle nous donnait parfois un peu d'argent et la plus grosse somme était réservée à maman qui se réjouissait de ce don.

Une année, son frère, donc l'oncle de mes parents qui s'était retrouvé seul à Laghouat, était venu vivre chez nous. Nous l'appelions Sidi Ahmed en le considérant comme notre grand-père. Il dépassait sa sœur de deux ou trois années. Après ses cent ans, il se mit à divaguer. Un jour, alors qu'il avait cent deux ans, il revêtit son burnous en poils de chameau pour aller prendre l'air. Il enjamba la fenêtre croyant que c'était la porte. Il se retrouva sur le trottoir, un étage plus bas, face au barbier qui lui porta secours tout en remerciant Dieu qu'à ce moment, il ne se servait pas de son rasoir. Le choc lui aurait fait faire un grave accident, alors que celui du centenaire se limita à une foulure de la cheville.

Une autre fois, il nous fit subir une grosse frayeur. Il avait arrêté de respirer. Il était mort. Maman appela les voisines pour la soutenir en attendant l'arrivée de papa. Ils firent appel à un homme pour la « chahada », attestation de foi de l'islam. Celui-ci vint tout de suite. Il avait une gandoura blanche, une barbe blanche, des sourcils blancs et un chèche blanc. Il aurait porté une chechia rouge, ç'aurait été un vrai père Noël. Il s'assit donc près de lui, lui prit la main droite et souleva l'index en signe de reconnaissance de sa religion. Alors qu'il récitait des versets du Coran, il fut soulagé de voir arriver mon père qui venait d'apprendre la nouvelle. Il avait quitté son travail afin de prendre les mesures nécessaires pour la toilette mortuaire.

Nous attendions l'arrivée de mon oncle médecin pour le constat de la mort et l'obtention du permis d'inhumer. Alors que nous pleurions notre cher disparu, il se redressa à la stupeur de tous et hurla : « Fatima ! Fatima ! J'ai faim. » Toute l'assistance était tétanisée. Maman tremblante lui ramena en titubant un bol de soupe qu'il avala d'un trait. C'était une sorte de coma dont il est sorti indemne. Tous ces événements que je rapportais à l'école faisaient de moi un personnage important. Même la maîtresse me prêtait une oreille attentive. J'étais fière de moi comme toujours.

Un an après, il nous quitta, laissant un grand vide et je n'avais plus d'histoires à raconter. Il fut enterré au cimetière de Sidi Amer, qui était situé très loin de la maison, bien en dehors de la ville. Pour

y accéder, il fallait escalader une colline boueuse et glissante en hiver. Aucune route carrossable n'y menait, si ce n'était une piste étroite pour les ânes et que les visiteurs des disparus empruntaient. Sa tombe en granito vert pâle moucheté de blanc, voisinait avec celle de Didi qui, elle, était en faïence blanche ornée d'un livre de Coran en marbre, ouvert et scellé au niveau de la tête.

Le monsieur tout en blanc que maman avait sollicité pour Sidi Ahmed était toujours assis sur une chaise devant chez lui. Il était allergique aux enfants qui le dérangeaient par leurs jeux bruyants. Ses éternuements fréquents s'entendaient dans tout le quartier. Il devait sûrement se chatouiller les narines avec un brin d'herbe. Il était le patriarche d'une famille où les femmes, nombreuses, ne sortaient que très rarement. Elles maîtrisaient la langue arabe littéraire et le Saint Coran. Lorsqu'elles recevaient du courrier en français, elles faisaient appel à ma sœur Fatouma ou à moi pour la lecture et la traduction. Elles étaient ravies au moment des vacances quand j'allais chez elles pour répondre à leurs lettres et que je leur racontais, plus tard, ma vie à Alger.

La sieste obligatoire

À compter du 15 mai, les écoles ne fonctionnaient que la matinée à cause de la chaleur. Elles se vidaient des élèves et du personnel à midi et demi. Comme les adultes, les enfants devaient se reposer et dormir un peu après le déjeuner, même si pour eux ce n'était pas une faveur. Les grands-mères étaient là pour faire admettre ce somme bienfaisant. Cette corvée leur incombait. Sachant que Djedda avait beaucoup de belles histoires à raconter, parfois, les petits voisins et cousins se joignaient à nous. Nous l'écoutions avec passion en vivant ses récits : son mariage alors qu'elle était âgée de douze ans et qu'elle jouait encore avec sa poupée en roseaux, *les contes des Mille et Une Nuits* et les mésaventures de Djeha. Toutes ces belles histoires n'avaient aucun secret pour elle. Il y en avait une que nous lui faisions répéter, c'était celle de Laghouat. La première fois qu'une

automobile avait fait son apparition dans sa ville, c'était la panique. Les enfants qui jouaient dans la rue s'étaient précipités chez eux en hurlant « ghoul ! ghoul ! » (ogresse ou monstre). Toutes les portes se refermaient aussitôt. Nous nous moquions d'elle, cela l'amusait en pensant à la frayeur de tous ses petits camarades de jeu.

Malgré cela, il y avait des jours où il nous était, sinon impossible, du moins difficile de fermer les yeux. Comme toute mémé futée, elle avait recours à une astuce qui marchait à tous les coups. Filtrant à travers les persiennes, les ombres des gens et des rares voitures qui passaient dans la rue se projetaient sur le plafond de la chambre et disparaissaient rapidement. C'était, disait-elle, « el feyta » (celle qui passe) à la recherche des enfants qui ne dormaient pas. Nous nous imaginions le pire, une ogresse ou une sorcière comme celles des contes. Aussitôt nos paupières tombaient tels des rideaux de fer pour ne se relever qu'à l'heure du goûter. Que de naïveté de notre part ! Il faut dire que les grands-mères étaient des êtres exceptionnels et qu'elles avaient plus d'un tour dans leur sac. Adolescente, j'avais été imprégnée par une histoire que je comprenais et qui dévoilait l'égoïsme et l'indifférence de certains humains. Alors que Djedda la narrait, les larmes envahissaient mon visage.

C'était l'histoire d'une pauvre femme que je nommerai Aïcha. Il était une fois, une jeune fille, Aïcha, que le père maria à ce qu'il croyait être un brave garçon. Elle quitta donc les siens pour la nouvelle famille. Dès le début, elle fut considérée comme la bonne à tout faire. Elle n'avait pas le droit de se plaindre. Tous étaient égoïstes et méchants. Le grand-père, impotent et impuissant, ne disait mot. Les rares moments de répit qu'elle avait, elle se rendait au jardin. Là, elle s'asseyait sous un arbre beau et robuste et elle pleurait et parlait... parlait. Ils disaient qu'elle était folle. Le temps passait sans aucune amélioration dans la vie de la pauvre femme. La santé lui fit défaut et trop épuisée, elle mourut. Chose extraordinaire, à cet instant, l'arbre s'écroula. Le veuf, bien que surpris, décida d'en faire du bois de chauffage. Au premier coup de hache, le tronc se fendit, pourri et envahi de milliers de bestioles. Il se mit à courir et s'adressa à son aïeul qui, lui, avait su donner une explication à ce phénomène. Il lui répondit avec tristesse :

– Tu n’as rien compris mon enfant, ceci est le cœur pourri de ta femme que tu as si maltraitée. Elle n’avait que cet arbre à qui se confier. Que Dieu et elle te pardonnent.

Le fils honteux et confus alla près de la carcasse de l’arbre, s’agenouilla et se mit à pleurer à son tour, regrettant, hélas tardivement, la souffrance qu’avait endurée son épouse par sa faute. Cette histoire a une morale comme celle des *Fables de La Fontaine* : l’être humain, adulte ou enfant, a toujours besoin qu’on lui prête une oreille attentive.

Comme Djedda était d’un âge avancé, elle recevait plein de cadeaux des gens qui nous rendaient visite et qui quémandaient sa bénédiction. Dormir à ses côtés était une faveur que nous nous disputions. Étant la plus jeune des filles, j’avais ce privilège même si je remuais beaucoup en lui donnant des coups de pied. Mon frère, lui, dormait dans la chambre de mes parents dans son petit lit. Elle avait des pieds minuscules régulièrement rougis au henné comme ses magnifiques cheveux et ses menottes au dos desquelles couraient des petits serpents verts, témoins du temps qui file. Elle était la confidente de tous, elle ne laissait rien filtrer de nos secrets.

Un jour qu’elle se trouvait chez tata Mina, la sieste devint impossible. Maman, pour sauvegarder son repos, me permit de jouer silencieusement dans la cuisine avec mon voisin Mohati. J’avais un poupon en celluloïd dont la face était cabossée. Sous l’évier un brasero était caché. Mon ami eut alors une idée géniale pour redonner le visage initial au baigneur. Il le souleva par les pieds et le tint à une dizaine de centimètres au-dessus de la cendre qui était encore chaude. Ô miracle ! Les creux commençaient à enfler. Le visage prenait doucement forme. J’étais aux anges en pensant retrouver enfin le joli minois de mon bébé.

– Attends, dit-il, on va le rapprocher pour avoir plus de chaleur et ça ira plus vite.

Il joignit le geste à la parole et... pfft la tête entière s’enflamma. Tremblant de peur, nous eûmes la présence d’esprit de mettre le poupon sous le robinet de la cuisine. L’odeur acide et étouffante qui s’en dégageait fit accourir maman. Elle nous trouva tout penauds,

les yeux rivés sur le baigneur sans tête. Le soulagement de nous voir sains et saufs adoucissait ses reproches.

Chaque printemps, le barbier d'en bas venait à la maison pour la saignée de grand-mère. Il ramenait avec lui tout son attirail. Elle s'asseyait par terre sur une peau de mouton bien peignée et lui, sur un tabouret derrière elle. Messa le surnommait le vampire. Il commençait par lui dégager la nuque, à l'aide d'un rasoir. Je ramassais vite les longues mèches qui tombaient pour en faire la chevelure de ma poupée en roseaux que je préférais aux vraies. J'étais là, accroupie, les bras croisés sur les genoux, et je suivais tous ses gestes. Il faisait des incisions de chaque côté de la nuque, puis il plaçait une corne de vache sur les plaies. Il aspirait le sang qu'il versait ensuite dans un bol. Ce que je ressentais était bizarre, un mélange de curiosité, d'horreur, de haine pour celui qui martyrisait ma gentille Djedda. Durant toute la séance, elle discutait avec son tortionnaire. J'avais de la peine pour elle. Tout ce liquide rouge m'effrayait, mais j'étais hypnotisée. Après cela, elle disait qu'elle se sentait mieux. C'était à ne rien y comprendre !

Fatouma et Messa

Après son Certificat d'études primaires (CEP), Fatouma continua ses études dans une école professionnelle où elle apprenait la couture, la broderie, la cuisine et bien entendu la culture générale où elle excellait grâce à ses nombreuses lectures et sa volonté de réussir. Cette école ouvrier n'accueillait que les indigènes. Une astuce méprisante des Européens pour ne limiter leurs diplômes qu'au Certificat d'aptitude professionnelle (CAP) et ainsi stopper l'évolution du parcours dans leurs études.

Lors d'une exposition vente des travaux des élèves, la directrice s'était approprié un magnifique chemisier en dentelle que Fatouma avait brodé. L'étiquette « vendu » posée dessous avait déçu pas mal d'éventuelles clientes. Ma sœur était quand même fière que

son chef-d'œuvre ait été choisi par la directrice. Elle composait des poèmes comme ma grand-mère. Elle avait un cahier sur lequel elle recopiait les paroles des chansons orientales et françaises. Elle était romantique et la seule à appeler papa par son prénom.

Un jour, elle nous raconta le drame qui s'était déroulé dans sa classe et avait provoqué l'affolement de la maîtresse et des élèves. Chez les musulmanes, la chevelure était plutôt longue et coiffée avec un kardoun. C'était un ruban tressé en fils rouge et jaune qui retenait les cheveux en les recouvrant de haut en bas. Cela les lissait et leur donnait la forme d'un fuseau qui tombait sur le dos. Cette coiffure, pourtant belle et hygiénique, était interdite dans les écoles. Qualifiée de coiffure indigène, elle devenait un signe ostentatoire musulman. Ce jour-là, une copine à Fatouma, ayant eu peur d'arriver en retard à ses cours, s'était présentée avec le kardoun qui lui arrivait à mi-dos. La maîtresse se saisit de ciseaux qu'elle sortit du tiroir du bureau et, sans l'avertir, le lui coupa à partir de la nuque. La pauvre fille, réalisant ce qu'il lui arrivait, la perte de sa parure, se mit à hurler comme une forcenée jusqu'à en perdre connaissance. La maîtresse, devenue blême, essayait de lui faire reprendre ses esprits en criant son nom tout en la giflant. C'était l'effervescence ou plutôt l'affolement parmi les élèves. La directrice, qui se trouvait à proximité, entendit le vacarme et déboula dans la classe. Après avoir constaté le désastre et soulagée de voir la fille sortie de son évanouissement, elle sermonna l'institutrice.

Comment cela s'était-il terminé ? Je me souviens seulement que le père convoqué avait été rappelé à l'ordre pour avoir enfreint la loi. La réaction du pauvre homme fut de retirer sa fille de l'école sans aucune forme de procès.

Messaouda dessinait beaucoup. Elle aimait le crayon, le fusain et l'encre de Chine. Elle faisait des portraits, surtout de danseuses en tutu et de danseurs. Peut-être rêvait-elle de pratiquer la danse classique ! Qui sait ? Car, malgré sa corpulence, elle était d'une grande souplesse. Elle n'avait aucune difficulté à exécuter un grand écart ou un tour de rein, comme moi.

Cela me rappelle ce que m'avait raconté maman, qu'étant âgée de deux ou trois ans, des soldats américains, qui se trouvaient en Algérie

lors de la Seconde Guerre mondiale, m'avaient photographiée, alors que je faisais le grand écart sur le rebord d'une fenêtre protégée par des barreaux. Messa était un vrai garçon manqué et elle disait de mon père que c'était son vieux copain.

Elle adorait se déguiser pour se faire photographier. Elle mettait le saroual que papa portait sous sa gandoura, ajoutait un oreiller pour être bedonnante, se couvrait la tête d'un chèche, se traçait au crayon noir de maman de belles moustaches et faisait le clown. Comme disait papa, elle ferait rire un mort. En parlant de rire, celui de Messa était spécial. Il se terminait toujours par un grognement qui se répétait parfois. À toute remarque qui lui était faite, elle répondait que c'était involontaire et qu'elle n'y pouvait rien. Elle mettait ainsi fin au dialogue. Fatouma, étant plutôt une rêveuse, se déguisait en danseuse orientale ou en tahitienne. Elle symbolisait bien la féminité.

Papa et la guerre 1914-1918

Comme papa était fonctionnaire de police, pour tout le monde, nous restions la famille d'*Amar el boulist*. Quand il faisait ses gardes, il rentrait tard la nuit à bicyclette. Son deux-roues lui était très utile. Il se mettait sous la fenêtre de sa chambre et sifflait toujours le même air aux sept notes. C'était un code entre lui et maman. Elle ouvrait alors doucement la fenêtre pour ne pas nous réveiller et lui lançait habilement l'énorme clef de la porte d'entrée qu'on appelait « passe ». Une nouvelle version de Roméo et Juliette avec sérénade à l'appui. Heureusement qu'elle visait bien. Lorsqu'il sortait de très bonne heure pour se rendre au travail, il allait prendre son petit-déjeuner chez le marchand de beignets, le Tunisien. Celui-ci lui ajoutait toujours un œuf qui cuisait au milieu de la pâte. Il nous en ramenait des tout chauds au retour de sa garde qui parfois se terminait tôt le matin. Il était bon bricoleur, très adroit. Il aimait peindre non pas des tableaux mais les tables, les tabourets et autres meubles qui souvent n'en avaient pas besoin. Un coup de pinceau par-ci, un autre par-là avec à chaque fois une couleur différente. Une fois, au grand dam de maman, il avait peint en jaune un très joli poste radio qui avait sa

place au salon et qui ne demandait rien... C'était un brave homme, mon père, malgré ses bizarreries.

Lorsque nous fûmes en âge de comprendre la guerre, papa nous la raconta. Plus il se dégageait de ces odieux souvenirs, comme s'il les vomissait, mieux il se sentait. Il se remémorait la sinistre ambiance qui régnait à ce moment-là ; les morts et les blessés graves qui ne se comptaient plus et que les soldats encore sains ou blessés légers piétinaient dans les tranchées. Celles-ci étaient boueuses, inondées par les rus sanguinolents à l'odeur âcre et les corps en putréfaction. Ils manquaient d'eau potable pour se désaltérer et faire un petit brin de toilette. Certains étanchaient leur soif en buvant leur urine. Les poux trouvaient en eux un terrain idéal pour se régaler et les rats faisaient un festin des cadavres qui jonchaient le sol. Nul ne pouvait échapper à ce triste sort. Les gaz avaient fait aussi beaucoup de victimes, parmi eux papa qui avait récolté un asthme handicapant et une blessure à la main (perte d'une phalange de son index droit due à un éclat d'obus). Nous étions toujours sur le qui-vive lorsque sa crise le prenait. Nous lui ramenions immédiatement ses cigarettes spéciales. Ses yeux se remplissaient de larmes quand il se remémorait les plaintes, les cris, les gémissements et les appels désespérés aux mamans. Ces mots si tendres habituellement et prononcés en plusieurs langues prenaient un sens de reproches en se faisant écho.

Il continuait son récit. Les rares jours où il y avait distribution du courrier, les réactions étaient différentes : joie, peine, déception souvent accompagnée de pleurs. Les éléments naturels, pluie, boue, neige, froid, chaleur et la sueur devenaient des ennemis sournois qui s'alliaient à ceux qui leur faisaient face avec leurs armes. Il n'omettait pas de préciser que tous ces jeunes, dont il faisait partie, et qui étaient habitués à la machine à écrire et au stylo, aux livres et aux cahiers, à la pelle et à la fourche, à la scie et au rabot, au fer à souder puis à la sacoche de facteur, se trouvaient du jour au lendemain avec un fusil entre les mains. C'était effrayant. Il prenait toutefois plaisir à décrire la camaraderie qui existait, les histoires de leurs vies, les blagues, les chansons comme La Madelon avec ses paroles légèrement osées qui nous faisaient rire et que nous reprenions avec lui, ainsi que le Chant des partisans, tout plein d'émotion.

Ils étaient des milliers de jeunes à avoir connu l'enfer créé par les hommes. Les corps étaient prêts au sacrifice, mais les cœurs, eux,

étaient ailleurs. Parmi ses reliques, il avait ramené une photo d'un champ de bataille à Verdun : horrible tapis de chair humaine. Nous l'avions gardée dans un album jusqu'au jour où il fut réquisitionné par la police lors de mon arrestation en 1958 pour atteinte à la sûreté de l'État. J'y reviendrai plus tard.

Il survola les souvenirs qui le rattachaient aussi à la guerre de Syrie en 1925, appelée la Grande révolte syrienne. Très peu de commentaires si ce n'était encore la photo d'un champ de bataille au djebel Druze qui a été épargnée et figure tristement de nos jours dans un album échappé aussi à la perquisition. Nous nous demandions par quel miracle papa était revenu sain d'esprit.

Les habitudes de l'été

Dès les grosses chaleurs, les nôtres battaient les records. Les Européens portaient des shorts et le casque colonial ainsi que des chaussures en toile blanche que l'on appelait « tennis », nettoyées au blanc d'Espagne. Les femmes étaient aussi en shorts évasés comme des jupettes et aux pieds, des espadrilles fabriquées par des Espagnoles. Des chemisiers noués à la taille laissaient apparaître la peau du ventre qui n'était pas bronzée comme les visages et les membres, car elles portaient à la plage des maillots faits d'une seule pièce. La mode en avait été lancée par la championne de natation et actrice hollywoodienne Esther Williams. Un foulard porté à la créole leur couvrait la tête, à l'exception d'un rouleau de cheveux au-dessus du front. Les musulmans enfilait des gandouras blanches, de grands chapeaux de paille appelés en arabe m'dhal (pare-soleil), ou des turbans pour protéger leurs crânes rasés des chauds rayons que le soleil dardait. La ville était connue pour sa canicule estivale. Il y avait trois rituels sacrés en été : Le premier était la boule à zéro de presque toutes les têtes. Aussi bien ceux des adultes que ceux des enfants. Le deuxième, la sieste que tout le monde faisait. La ville dormait, les maisons dormaient, les animaux dormaient et même les voitures dormaient à l'ombre des arbres ou dans les garages.

Seul le ronronnement des ventilateurs dénonçait un signe de vie. Le troisième venait après le sommeil salvateur. Les Orléansvillois envahissaient les trottoirs. Les Européens sortaient tables et chaises pour déguster leur apéritif en faisant des parties de dominos ou de belote. Ils riaient, criaient et tapaient du poing sur la table ou sur leurs cuisses. Une agréable odeur d'anis s'échappait de leurs verres pour venir nous chatouiller les narines. Il y avait celle des grillades de sardines, de fruits secs et salés, cacahuètes, amandes, etc. Les musulmans, eux, s'asseyaient ou s'allongeaient sur des nattes, accoudés à des coussins. Ils sirotaient du thé à la menthe ou du café préparé sur la braise et servi dans une cafetière en émail aux fleurs de couleurs chatoyantes et en relief. Les petites tasses étaient assorties. L'arôme fumant de cette divine boisson emplissait le quartier. L'anisette et le café offraient un mélange sublime et enivrant. Ils jouaient, eux aussi, aux cartes ou alors ils avaient des discussions interminables. L'indispensable gargoulette d'eau fraîche parfumée à l'huile de cade était toujours présente à leurs côtés.

Je garde un souvenir indélébile de certains dimanches où toute la famille, parents, enfants, oncles, tantes, cousins et cousines, allait passer la journée à Ténès, jolie ville portuaire à cinquante kilomètres d'El Asnam. Un grand camion était loué pour les enfants. Les adultes avaient leurs voitures. Une seule tante, tata Khadidja, le boute-en-train de la famille, grimpait avec nous, munie de sa darbouka qu'elle manipulait comme un chef. Elle chantait, nous tapions des mains et Messa, la plus courageuse, dansait sur la plate-forme du véhicule. De temps en temps, les secousses dues aux nombreuses ornières la faisaient chuter et les vocalises de ma tante devenaient bizarres comme le bêlement d'une chèvre ou une tyrolienne. C'était le fou rire général qui ne les faisait pas renoncer et elles reprenaient de plus belle. Messa continuait à se désarticuler sans complexe. Arrivés à bon port, nous prenions possession du vivier qui était abandonné depuis longtemps. Les marmites pleines de bons plats étaient rangées dans un coin, alors que les boissons prenaient le frais dans un des bassins. Une partie des hommes s'activait dans la préparation du feu qui accueillerait le butin de nos pêcheurs. Nous

ne sortions pas de la mer. La journée avait agréablement démarré et voilà qu'un sérieux hic vint en interrompre le charme. Deux de mes petits cousins posaient problème. Ils ne cessaient de ronchonner et de pleurer avec des cris de plus en plus aigus. Le plus jeune, âgé de deux ans, trouvait que l'eau était salée et qu'il fallait changer de mer. L'autre se lamentait en voyant que ses pieds se salissaient de sable à chaque fois qu'il ressortait de l'eau après y avoir pataugé. Ce problème était difficile à résoudre. Il fallait le subir.

Messa croquait la vie à pleines dents comme les délicieuses choses qui nous attendaient. Elle nous amusait en faisant des acrobaties dans l'eau. Un vrai clown qui nous communiquait sa bonne humeur durant toute cette inoubliable journée. Le temps paraissait trop court, mais il fallait se résoudre à partir.

Au retour au bercail, les corps halés et les cheveux remplis de sable, nous étions si fatigués qu'après la douche obligatoire et nécessaire, nous avalions un chocolat au lait avec de la galette beurrée que préparait maman sur les braises de la cheminée. Le cliquetis de ses bracelets nous berçait ainsi que le craquement des souches qu'elle taquinait avec le tisonnier. Nous plongions alors dans un profond sommeil où il n'y avait même pas de place pour les rêves.

Après son veuvage, ma tante Khadidja, qui habitait à Médéa, était venue s'installer dans notre ville auprès des siens. Elle logeait dans une gentille maison à la Bocca Sahnoun en dehors de la ville. Elle en fit un havre de repos et de paix pour tous, avec sa vigne généreuse, son jasmin odorant et ses multiples plantes. Quand nous allions chez elle à Médéa, le voyage en taxi était très fatigant. La région montagneuse avec ses nombreux virages nous faisait vider nos estomacs. Il était déconseillé de ralentir ou de s'arrêter. Un endroit était particulièrement craint de tous les usagers de la route, c'était celui d'une source qui déversait ses eaux dans un grand bassin en ciment et qui permettait aux voyageurs en voiture ou à cheval de se désaltérer. Elle était surnommée « Aïn echrob oua h'rob » (fontaine où tu bois et tu te sauves). Des bandits de grands chemins se cachaient dans la forêt et faisaient irruption pour les détrousser de tous leurs biens. Je me serrais très fort contre maman en fermant les yeux.

Parmi les distractions de la ville, j'avais omis de citer les cinémas. Elle comptait deux salles : Le Splendide et Le Comoedia plus, une en plein air lorsque la température l'exigeait. On ne manquait jamais de films ou d'autres spectacles. Un couple d'Européens, les Gourgeon, en avait la gérance. Comme ils nous connaissaient, nous avions la gratuité des entrées. Durant les vacances, nous les enfants, en profitions bien. Il nous arrivait d'assister aux trois séances de la journée. La dame ne perdait jamais l'occasion de dire avec fierté et à qui voulait l'entendre qu'elle était la cousine d'Albert Camus. J'ignorais qui il était. Peut-être une vedette de cinéma ou un champion de course cycliste. Je n'en avais cure. Elle sentait toujours bon.

Un après-midi, toutes les deux semaines, était réservé aux musulmanes, soit pour un film, des ballets ou autres variétés comme des pièces théâtrales en arabe. Maman allait voir aussi celles en français avec mon père. Souvent, elle demandait à la dame le nom de son parfum, de le communiquer à mon père et à lui de s'exécuter. Elle aimait beaucoup les films comiques et les policiers. Elle était peut-être illettrée mais très cultivée par papa et les lectures que nous lui faisions. Elle appréciait tous les genres musicaux et pourtant elle ne chantait pas souvent. Les rares fois où je l'entendais fredonner un air presque inaudible, j'abandonnais tout ce que je faisais pour écouter sa voix si douce que je comparais au miaulement d'un petit chat. Dès qu'elle sentait une présence, elle s'arrêtait. Je n'en ai jamais compris la cause. Il m'arrivait de m'approcher d'elle à pas feutrés pour défaire le nœud de son tablier de cuisine et me sauver.

Je ne pourrais passer sur cet épisode de mes souvenirs sans raconter la mésaventure de l'autre Slimane, mon cousin germain. Ce soir-là, nous étions allés voir un film en famille. Les enfants dont nous faisons partie étaient assis sur les bancs en bois, les plus proches de l'écran. Il y avait les premières places à l'entrée de la salle, les plus éloignées de l'écran avec de beaux fauteuils en velours bleu ; ensuite venaient les chaises, puis les bancs. Les prix étaient différents suivant les trois cas. La séance terminée, nous regagnâmes nos domiciles respectifs. Une bonne heure après, c'était l'affolement général. Slimane avait disparu. Mais où était-il ? Les adultes se posaient des tas de questions lorsque la h'mama que

j'étais leur fit remarquer qu'il n'était peut-être pas sorti de la salle. Nous nous rendîmes vite chez Ben Aïssa le pompier qui possédait en permanence les clefs des cinémas, en cas d'incendie. Nous le suivîmes et, arrivés à la porte d'entrée, nous entendîmes des pleurs. La porte ouverte et la lumière allumée, nous nous engouffrâmes dans la salle qui paraissait immense. Slimane, enfin sain et sauf, raconta en sanglotant qu'il s'était endormi et, une fois réveillé dans le noir, il avait été pris de panique car des souris lui frôlaient les pieds.

Le collège et la fête du sport

Le temps s'écoulait, les années se suivaient et je passai mon examen de sixième avec succès, puis la cinquième se termina pour moi en apothéose. Je garde beaucoup de souvenirs de ma première année au collège. Les cours d'arabe avec monsieur Bestandji étaient très intéressants. Le samedi après-midi, il nous faisait lire les contes de *Mille et Une Nuits*. Il nous apprenait aussi des chants de scouts. Il était l'un des pionniers des Scouts musulmans algériens (SMA). Monsieur Shravol, le professeur de musique, était un Allemand avec un accent très prononcé. Il utilisait une trompette pour ses cours. Le bout évasé servait de cible aux garçons qui y lançaient des boulettes de papier préalablement mâché. En plus du solfège, il nous faisait chanter la Truite de Schubert, *l'Hymne à la joie* et Le chant du régiment de Sambre-et-Meuse. Quel sérieux ! Un détail qui m'avait échappé m'a été rappelé il y a peu de temps par mon ami d'enfance Mohati. Nous étions assis à la même table. Lors de la dictée des notes de musique, il copiait sur moi. Il devinait qu'il me restait quelques traces de mes cours de piano. D'après lui, je l'aurais répété à maman. Il n'a pas précisé si la sienne l'avait su et grondé.

À la fin de l'année scolaire 1952-1953, il y eut la fête du sport au collège. Nous étions deux, Colette et moi, à avoir été choisies pour faire partie du spectacle avec un numéro de danse rythmique. Notre souplesse n'avait rien à envier à celle d'un contorsionniste. Il

y avait plusieurs disciplines : les acrobaties sur la poutre, les lancers de poids, de javelots et de disques. Le public était considérable. Il se composait des autorités locales et départementales, des enseignants, des parents d'élèves ainsi que d'autres invités. Tout au début, les participants vêtus de survêtements blancs et de chaussures de tennis assorties se mirent en face du public pour le saluer. Nous fûmes très applaudis. Nous retournâmes dans les coulisses où nous attendions notre tour, tout en suivant ceux qui étaient sur la piste. Mon nom fut enfin prononcé. Je me hâtai d'ôter mon survêtement pour rester en cuissette et polo blancs en filet. Ma sœur Tala m'avait tiré les cheveux et retenu les anglaises avec un ruban de la même couleur.

J'avais un gros furoncle à la joue qui me faisait souffrir en plus de la fièvre. Malgré cela, je tenais à jouer d'autant plus que ma famille était présente. J'étais sujette à ce genre de boutons. Quelques années auparavant, il y avait eu une épidémie de furonculose. Je n'étais pas épargnée. Mon oncle, le médecin, avait interdit à mon père d'utiliser le fameux vaccin qui devait enrayer la maladie et de nous en protéger. En effet, il n'était qu'au stade expérimental, donc pas sûr du tout. Il avait raison, tonton, car il y eut de nombreuses victimes. Lorsque nous étions plus jeunes, il nous avait fait des séances de rayons ultraviolets pour combattre le rachitisme qui sévissait. Papa lui-même nous faisait ingurgiter l'horrible huile de foie de morue tous les matins avant d'aller à l'école. Pire encore, la tranche d'orange qui suivait, de quoi lui en vouloir profondément.

Je pris alors mon courage à deux mains et, après avoir fait appel à Dieu, j'entrai en piste. Mon numéro se déroulait on ne pouvait mieux. Chacun de mes mouvements provoquait des élancements qui me prenaient tout le crâne. Lorsque je baissais la tête, ma joue brûlante devenait lourde au point où je croyais qu'elle allait se détacher. Au moment où je levai ma jambe à la verticale pour me laisser tomber en grand écart sur le sol comme le French cancan du cinéma, j'eus droit à de chaleureux applaudissements qui augmentèrent quand je baissai mon buste sur ma jambe droite en tenant ma cheville et fis plusieurs tours sur moi-même, à l'horizontale. J'avais aussi réussi mon tour de rein et le clou de mon numéro, c'était quand je mis mes jambes sur

ma nuque et que je me tenais en équilibre sur les mains en balançant mon corps d'avant en arrière comme une grenouille prête à sauter. Je fus stimulée par des oh ! À la fin, en plus des bravos, j'eus droit à des bis ! bis ! qui fusaient de partout. J'étais contente et j'aurais bien pu recommencer car la présence de ma famille m'insufflait une énergie jusque-là inconnue. Le professeur me saisit brutalement par le bras, provoquant une forte douleur. Il m'ordonna de saluer une seconde fois et de partir. Les rappels continuaient et M. R. ne voulait rien entendre. Il bouscula même Colette, dite Coco, qui était son poulain, et lui lança :

« Allez ! C'est ton tour et tâche de faire encore mieux ! »

Il l'avait tellement stressée qu'elle avait démarré à l'envers. Elle s'était trompée de côté en donnant le dos aux spectateurs. Elle fut huée et au bout de quelques secondes, elle s'était enfuie en pleurant.

Celui qui avait mis tous ses espoirs en elle me lança un regard furibond d'un coq prêt au combat. Il resta assommé par la défaite d'une Européenne face à une Arabe. On ose dire que dans le sport il n'y a pas de place pour le racisme. Cette devise : Que la meilleure gagne serait-elle du bluff ? Après tout, c'était lui qui l'avait poussée à bout. Je n'y étais donc pour rien. Les miens étaient fiers de moi et c'était le principal. D'autre part, un événement malheureux avait frappé de stupeur et d'effroi l'assistance. Il aurait été tragique si le miracle n'avait pas eu lieu. Le lanceur de disque, qui avait trébuché au moment du jet, le fit dévier de sa trajectoire en l'envoyant dans les tribunes. Le lourd objet rasa le visage du petit-fils du maire et fils de la directrice de l'école-ouvrier. Lui-même avait dû subir une trépanation quelques années plus tôt. Il en avait gardé des séquelles, comme le regard fixe et la démarche légèrement robotisée. Il était gentil, Pierrot, que toutes les élèves aimaient. Heureusement, il y avait eu plus de peur que de mal, mais la fête prit fin plus tôt que prévu. Le lendemain, le furoncle éclata et le germe en sortit grâce à une pommade chaude, une sorte d'argile grise que maman m'avait appliquée dessus le soir même. Je me sentis mieux, mais je ne leur avais pas avoué tous les efforts que ce succès m'avait demandés, ils m'en auraient voulu et auraient culpabilisé de m'avoir laissé jouer.

La scolarité dans le moyen se passait assez bien. Je devais passer en quatrième lorsque papa nous parla d'un concours qui devait avoir lieu bientôt pour l'ouverture d'un lycée franco-musulman de jeunes filles à Alger. C'était de l'inédit. Celui des garçons existait déjà à Ben Aknoun. Pensant qu'un jour la langue arabe reprendrait ses droits dans notre pays, il m'inscrivit. J'obtins cet examen, mais comme cela commençait à partir de la sixième, je perdais ainsi deux années. Peu importait du moment que j'allais apprendre à lire et à écrire ma langue maternelle que je déchiffrais seulement sur les planches coraniques avec le taleb, après l'école. J'essayais de m'imaginer dans un internat comme Messa, mais ce n'était pas évident.



A l'école primaire, 1947



Avec mes soeurs, mon frère et Kheïra



Ma soeur Tala au piano



*L'auteure avec ses cousins germains, les enfants du Dr Bensouna Abdelkader,
Fatma assise*



Messaouda le jour de ses 18 ans

Deuxième Période

*Ma jeunesse et notre participation
à la lutte pour l'indépendance*

Le déchirement du départ pour Alger

Les vacances terminées, arriva le jour de mon départ vers l'inconnu. C'est papa qui m'accompagna à Alger et qui m'installa au lycée. La séparation d'avec les miens était douloureuse, une déchirure difficile à supporter. Durant le voyage, j'étais bouleversée, saisie d'un sentiment nouveau : l'angoisse. Pourquoi maman avait-elle accepté cette décision ? Pourquoi ne s'était-elle pas opposée à ce projet qui lui enlevait sa benjamine ? Pourquoi n'avait-elle pas chassé cette idée saugrenue de la tête de son mari comme elle l'avait fait le jour où il avait décidé de nous envoyer ma sœur Fatouma et moi à Tikjda en colonie de vacances de la police ? Son veto avait bien marché ; elle ne voulait pas se séparer de nous. Et pourquoi papa avait-il relégué dans un coin de son cerveau les dires des gens qui nous comparaient à des cobayes, puisque je faisais partie de la première promotion de cette nouvelle institution ? Amnésie totale. Les « pourquoi » se suivaient sourds et muets dans ma pauvre tête. Maman m'aimait-elle vraiment ? À cet instant, j'en doutais. Je l'imaginais saisissant de grandes cisailles et coupant une seconde fois le cordon ombilical. J'avais mal, très mal. Me faire quitter le nid d'amour dans lequel j'ai vécu était un vrai crime. N'était-elle que ma génitrice ?

Je fixais le paysage qui se déroulait derrière la vitre de la voiture sans le voir. Les montagnes, les plaines, les champs et les fleurs qui défilaient ne m'intéressaient pas. Je les haïssais. Le dangereux passage du Zaccar ajoutait à mon malaise physique et moral. La route étroite et tortueuse faisait de moi une motte de beurre que l'on secouait dans une baratte. Les virages en S se suivaient à la queue leu leu et les montagnes semblaient vouloir lécher les côtés de la voiture pour l'engloutir. Je n'entendais que mon cœur qui battait dans ma

tête, dans mes membres et mes doigts. Tout mon corps vibrait à son rythme. Je l'entendais hurler : « Maman ! Maman ! »

Je ne percevais que ça. Constatant ma tristesse, papa se mit à parler sans arrêt, à raconter des blagues qui ne me faisaient pas rire. Plus il parlait, plus j'avais les oreilles qui bourdonnaient et une envie de vomir. J'étais remplie de ma mère qui assiégeait tout mon être. Et cette question qui me hantait : « Pourquoi maman ? » restait sans réponse.

Quand ma sœur Messa quitta la maison pour le lycée de Blida, c'était un vrai déchirement. Je n'avais plus à qui raconter ce qu'elle appelait des idioties. C'était une forte tête, une révoltée qui n'avait peur de rien. Je me souviens que lorsqu'elle était adolescente, papa, auquel on avait bourré le crâne, voulait lui faire porter le voile comme ma sœur aînée qui, contre son gré, avait obéi. Pour Messa, pas question ! Elle refusa tout de go. Elle tapa des pieds, hurla, bouda sans succès. Elle eut une idée géniale, mais dangereuse. Elle entama une grève de la faim qui lui devint une arme redoutable et efficace, puisque grâce à elle, elle arriva à ses fins. Elle l'utilisa plus tard au lycée pour les revendications des pensionnaires. Papa, dont la conscience fut perturbée, céda. Tala, elle, avait gagné sa liberté vestimentaire, celle de ses mouvements, en abandonnant le voile qui exigeait le concours de la main, pour la djellaba marocaine très à la mode avec capuche et, surtout, manches longues.

Ma vie en internat

À mon arrivée, au lycée, il y avait déjà quelques filles qui venaient des frontières marocaine et tunisienne. Elles étaient là depuis deux ou trois jours. Elles avaient fait connaissance avec les lieux. La première nuit, j'avais versé toutes les larmes de mon corps. Mon sommeil était perturbé par des cauchemars. J'étais tellement agitée que je tombai du lit et me fendis la lèvre contre le radiateur qui se trouvait à proximité. Une des copines, Aouali, légèrement plus âgée

que moi, arrivée plus tôt de Tlemcen, me réconforta gentiment et me guida vers l'infirmerie tôt le lendemain. Elle m'apprit le règlement intérieur de l'internat, sa rigueur, et m'assura que dans peu de temps, je m'habituerai à tout et même à l'éloignement de ma famille. Je ne savais pas s'il fallait la croire.

La première année, nous n'étions que vingt-neuf élèves, toutes musulmanes, dont vingt-sept internes venues de tous les coins du pays. Étant peu nombreuses, nous nous entendions très bien. Nous enrichissions notre culture par nos différences dans notre mode de vie, selon notre région : l'accent, l'habit, la cuisine, les fêtes et toutes les autres coutumes. C'était très intéressant. Toutes sérieuses durant les cours, nous nous défoulions aux moments de la récréation. Nous portions le tablier rose obligatoire qui faisait partie du trousseau. J'avais le numéro trois cousu sur le mien, le même que celui de Messa sur le sien. Dans la cour d'une moyenne superficie, il y avait quelques arbres, dont un pin centenaire, tordu, qui penchait dangereusement vers le bas-fond où il y avait le lycée de garçons, Bugeaud, devenu plus tard le lycée Émir Abdelkader. Ce pin sentait bon la résine, et il était régulièrement squatté par des chenilles processionnaires. Un mur, au-dessus duquel était fixé un grillage, nous séparait du mausolée de Sidi Abderrahmane Et Thaâlibi, situé comme le lycée dans la basse Casbah. Nous entendions assez nettement les prières et les pleurs des femmes qui le visitaient du matin au soir. Les cris d'enfants ne les dérangeaient guère. De temps à autre, nous étions surprises par des youyous. Les odeurs d'encens, de henné et de bougies qui se consumaient remplissaient la cour.

Notre passe-temps favori était le chant, souvent à plusieurs voix ; de l'oriental, de l'occidental, et même les chants patriotiques. Les hymnes nationaux arabes faisaient partie de notre répertoire. À l'époque, nous ne mesurions pas tout à fait leur portée. Nafissa, Fatiha et moi formions un solide trio des grands pharaons : Khéops, Khéphren et Ramsès reconnu officiellement par toutes les filles.

Fatiha était ma meilleure amie, ma cadette de dix mois. J'aimais la voir et l'entendre rire aux éclats lorsqu'un œil devenait plus petit

que l'autre. Elle possédait une chevelure dense qui était toujours bien coiffée. Il lui arrivait de me brosser les miens, qui me donnaient parfois du fil à retordre. Je n'aimais pas la voir en colère, car, quand elle s'énervait, ses lèvres tremblaient jusqu'à lui provoquer un léger bégaiement.

Le lycée ne ressemblait en rien au collège d'Orléansville que je venais de quitter et qui n'était qu'une grande bâtisse sans âme, avec une enfilade de fenêtres le long de tristes couloirs. Celui-ci était de style mauresque, ce qui nous transportait dans un palais des *Mille et Une Nuits*. Son entrée était imposante avec son arcade ogivale, ses faïences plaquées sur les murs et sa porte en bois sculpté. Sur le toit, trois coupoles blanches et stylées confirmaient la magnificence du lieu. Telle une reine, plus grande que les autres, celle du milieu trônait entre ses dames de compagnie. Elles étaient percées par une ronde d'ouvertures vitrées qui éclairaient l'intérieur de l'établissement. L'entrée donnait accès à un immense hall. Les murs tapissés de faïences en relief recevaient une multitude de fenêtres aux vitres multicolores qui tamisaient la lumière. Les boiseries finement sculptées rappelaient un ouvrage de dentelle. Ce chef-d'œuvre était la création d'artistes experts.

Le personnel de l'encadrement et celui de l'entretien

La directrice, madame Noël, était d'une beauté racée. Elle était aussi lumineuse que l'arbre dont elle portait le nom et élégante aussi bien dans sa démarche que dans ses gestes. Elle semait de la clarté partout où elle passait. En revanche, son époux, un vrai géant à l'allure du parfait paysan, avait un visage sculpté à la hache et de larges et solides mâchoires qui lui donnaient l'air d'un personnage d'Émile Zola. Aucune expression ne s'en dégageait. Il ne se séparait jamais de son vieux chien. On avait l'impression que ce fidèle ami était sa raison de vivre. Il se servait d'une canne car il traînait une jambe. Étaient-ce des séquelles de la guerre ou un accident ? Nous n'en avions jamais connu la cause. Lorsqu'il montait l'escalier qui le

menait chez lui, tout le bâtiment s'ébranlait. Nous étions invisibles à ses yeux.

La surveillante générale, Mme G, était une vraie peste et raciste en plus. Elle avait de petits yeux bleus, perçants, derrière de gros verres. Ils nous scrutaient comme pour lire ou deviner nos pensées. Un vrai regard de goupil. Son nez crochu et ses cheveux gris qui formaient une boule en perpétuelle mobilité lui ont valu le surnom de « coq gaulois ». Elle marchait à pas feutrés, tel un loup qui cherche quoi se mettre sous les dents. Elle était machiavélique. Elle essayait toujours de nous surprendre en flagrant délit de je-ne-sais-quoi et nous sentions bien sa déception quand elle ne trouvait rien à glaner pour nous piéger, nous faire des reproches ou nous punir. Elle repartait bredouille, le dos voûté, les bras ballants. Presque tout le monde avait un sobriquet et pour nous, les élèves, c'était un régal.

Le principal professeur d'arabe, Cheikh Nourredine, vu son âge avancé et le respect que nous lui devons, était tout simplement notre *Sidi* (maître). C'était un tout petit bonhomme mais si grand par son savoir et son érudition, un vrai « *Little Big Man* ». Toute l'année, il portait une chéchia tunisienne et un burnous noir dans lequel son corps frêle flottait. Il était très sympathique et toujours souriant. Quand il parlait beaucoup, une écume se formait aux commissures de ses lèvres. Il l'essuyait soigneusement avec ses doigts, on entendait un ssff ! et il avalait sa salive. Nous nous regardions malicieusement en retenant notre fou rire. Lorsqu'il traversait le hall d'un pas précipité, les pans de son burnous se relevaient comme les ailes d'une hirondelle prête à s'envoler. C'était un savant qui traduisait nombre de chefs-d'œuvre en arabe et en français. Pour nous toutes, il était le père bienveillant.

Le deuxième professeur d'arabe, M. Lazib était élégant dans ses costumes et ses cravates assorties. Nous ne cernions pas son caractère : timide ou fier. En dehors des cours, il restait muet comme une carpe. Il avait les yeux si petits que nous l'appelions "*âynine el fellouss*" (les yeux du poussin).

La troisième professeure d'arabe, Mlle Lalami, jeune et toujours de bonne humeur, ce qui la rendait pleine de grâce, nous faisait

chanter en canon de très jolies mélodies anciennes, genre andalou. C'était une totale réussite. Elle était formidable.

Celle des mathématiques, une adorable Française de souche, était âgée et bien enrobée. Deux cercles en métal tenaient miraculeusement sur son petit nez. Ses cheveux blancs comme un nuage auréolaient son doux visage. Elle faisait penser aux grands-mères des contes de fées. Nous lui portions toute notre affection. Elle nous demandait toujours de fermer nos casiers au fond de la classe car cela provoquait un courant d'air.

Celle de français, Mlle Mass, qui approchait de la quarantaine, était encore célibataire. C'était une véritable miniature. Tout en elle était mini. Elle avait des mains magnifiques aux ongles parfaitement soignés et vernis d'un rouge vif, comme celui de ses lèvres. Sa bouche, une vraie cerise, la faisait ressembler à une poupée de collection. J'aimais admirer ses menottes quand elle écrivait sur le tableau ou lors du geste pour relever ses lunettes et nous faire découvrir ses sourcils pas plus importants que le germe d'une fève verte.

La surveillante générale, Mlle U, qui succéda au coq gaulois, était pire. Elle avait exercé, auparavant, à El Asnam. C'était une vieille fille aigrie. Elle se tenait droite comme un i dans son éternel tailleur bleu délavé comme ses yeux. On avait l'impression qu'elle portait un corset en fer. Elle devait ignorer que l'on pouvait se désaltérer avec de l'eau, car son nez était rouge, été comme hiver. Elle ne nous aimait pas et nous le lui rendions bien.

Une pionne, Mlle M, qui débarquait fraîchement de la métropole avec toute la naïveté de ses vingt-cinq ans, était tellement bonne et conciliante que nous l'appelions « bahloula » (bébête). Elle était poilue au point qu'une fourrure châtain clair s'échappait de ses gros bas. Son visage aussi était velu, les poils teints à l'eau oxygénée brillaient comme les blés au soleil. Ses sourcils broussailleux devaient intimider la pince à épiler, et ses jambes n'avaient jamais ressenti la douleur de la cire réparatrice que tant de femmes chérissaient et utilisaient pour faire peau neuve. Elle était très masculine aussi bien dans sa démarche que dans sa façon de s'habiller, de se coiffer et de se chausser. Elle était très proche de nous, nous nous confiions à elle

et aimions la voir s'étonner de tout. Je ne pourrais m'arrêter là, sans la description de l'autre personnel, celui de l'entretien.

En Algérie, la majorité de la population non musulmane était composée d'Italiens, d'Espagnoles, de Maltais, de Portugais et de gens des pays de l'Est. Une des femmes de ménage, espagnole ou portugaise, baragouinait le français en roulant les r. Elle avait une poitrine phénoménale. Ses seins surgissaient de son buste tel des obus. Un plateau y tiendrait en équilibre. Elle aurait fait pâlir de jalousie Marilyn Monroe.

La lingère, boulotte, n'avait rien de spécial. Elle plaisantait et riait avec nous. Elle était très sympathique.

Le factotum, Européen dont nous ignorions l'origine, était trapu avec un torse et des épaules de bûcheron. Une petite frange grisonnante était plaquée sur son large front. Deux grands yeux bleus comme la Méditerranée un jour d'été lui dévoraient le visage en forme de lune. Pour vaincre sa timidité, il passait devant nous sans nous octroyer le moindre regard, mais en roulant les épaules pour se donner une contenance. À l'aide d'une grande échelle, il se démenait à détruire les nids des chenilles processionnaires, poches soyeuses et brillantes.

J'avais aussi droit au surnom de *Pi XII* à cause de la cape bleu marine que je portais en hiver et que maman avait ajoutée dans mon trousseau. Le pape en avait une noire.

Chaque année, le nombre d'élèves augmentait et le bouquet de tabliers roses grossissait. Lors de nos promenades, nous marchions deux par deux en nous tenant par la main. Nous devenions un spectacle pour les badauds. Les jardins Marengo et Pitolet, le square Bresson et le Front de mer n'avaient pas de secrets pour nous. Cela en devenait même lassant. Il y avait pourtant un fait surprenant : nous y rencontrions souvent les garçons du lycée de Ben Aknoun. Comment étaient-ils au courant de nos itinéraires ? Il devait y avoir une taupe parmi nous. Les rendez-vous galants avec les filles se limitaient à des échanges de regards et des petits mots griffonnés sur un bout de papier et lancés lorsque la surveillante avait le dos tourné. C'était dangereux et amusant en même temps, car elles et ils y mettaient un petit caillou pour atteindre l'élue(e).

Le départ en vacances et la tradition

La veille du départ en vacances, nous étions tristes de la séparation. Nous échangeions nos adresses pour avoir des nouvelles les uns des autres. En plus des échanges de coordonnées, il y avait une tradition qui se rapportait à ma grand-mère. Toutes les copines la connaissaient, tellement j'en parlais. Il lui fallait son cadeau de retrouvailles. Comme elle adorait les parfums, je prenais une bouteille vide et chaque fille y versait un peu de son eau de toilette. S'il en manquait, l'eau du robinet des lavabos était là pour compenser. Cela devenait un liquide blanchâtre, pareil à l'anisette, boisson tant appréciée par les Algériens et les Méditerranéens. Peu à peu tout rentrait dans l'ordre. Quand je le lui offrais, elle n'y voyait que du feu. Ma conscience n'était pas ébranlée du moment qu'elle était ravie. Je lui ramenaient des berlingots à la menthe pouliot (*el fliyou*) qu'elle trouvait délicieux et efficaces pour rafraîchir l'haleine. Elle en offrait aux gens qui lui rendaient visite. Elle riait à chacune de mes apparitions car j'avais toujours une blague à lui raconter. Elle me répétait souvent que j'étais bonne comédienne et que j'étais faite pour le théâtre. Pour toutes les filles de l'Ouest, c'était le même train que nous prenions. Il y avait aussi quelques garçons du lycée franco-musulman de Ben Aknoun. Il était lent, un vrai teuf-teuf. Lorsque ma sœur revenait de Blida, elle s'asseyait sur les marches durant le voyage. Une fois arrivée à la maison, elle était toute noire de fumée. Papa la comparait à un papou.

Nous avions deux compartiments réservés et notre casse-croûte dans des sacs en papier pour le repas. Environ trente minutes après le départ, un homme en tablier blanc noué à la taille, gilet noir et nœud papillon circulait dans les couloirs en faisant tinter une clochette assourdissante. Il annonçait ainsi l'ouverture du wagon-restaurant et c'était le défilé des voyageurs dans sa direction. Ils revenaient avec des sandwiches et des boissons. J'appréciais autant les discussions

et anecdotes de mes copines que la beauté du paysage que j'avais négligé lors de mon premier voyage en taxi. J'aimais bien quitter ma place pour aller dans l'étroit couloir, baisser la vitre et profiter du spectacle panoramique qui s'offrait à mes yeux. Les bas-côtés du chemin de fer étaient plantés de majestueux aloès qui dressaient fièrement leurs hampes fleuries comme des soldats brandissant leurs baïonnettes. Cela me rappelle l'expression (la fleur au fusil) mais là, pour faire halte à l'érosion.

La nature entière se métamorphosait au gré des saisons et du relief. Les plaines, les collines, les montagnes se suivaient, se poursuivaient, se rattrapaient et se séparaient pour se renouveler à nos yeux. De hautes tiges de blé encore vertes pliaient sous les rafales de vent. En été, elles jaunissaient, devenaient dorées, ondoyaient au soleil et donnaient vie à un mélange harmonieux de coquelicots et de glaïeuls. Il y avait une règle bien observée par les superstitieux qui déconseillait de mettre des bouquets de coquelicots dans des vases en verre, car ils les briseraient. Après avoir été fauchés, il restait les chaumes, territoire des cailles et des perdreaux qui, eux, préféraient les flancs de montagnes. Les meules de paille s'élevaient comme des sentinelles dans les champs rasés. Les tut ! tut ! stridents du sifflet prévenaient d'un passage à niveau, de l'entrée d'une agglomération ou de celle d'un tunnel. Parfois, les passagers étaient obligés de remonter les vitres, car, selon le caprice du vent, un épais nuage de fumée enveloppait tout le paysage. Une fois dissipé, les vitres étaient rabaissées au soulagement de tous. Elles se relevaient aussi lorsque l'énorme serpent métallique s'engouffrait dans les entrailles des montagnes. Aussitôt, les conversations baissaient le ton pour ne devenir que murmures et chuchotements comme dans un musée, un lieu de prière où le silence devenait synonyme de respect.

Des champs de pommes de terre s'étaient à perte de vue. Pour la cueillette de la production, les ouvriers agricoles musulmans, voûtés par ce dur labeur, remplissaient des cageots qu'ils rangeaient ensuite en bordure du champ, face à la route nationale. Des tracteurs, conduits par les Européens, venaient les récupérer pour la pesée avant la vente. Les enfants des alentours, de tous les âges,

en guenilles et pieds nus, se précipitaient pour glaner ce qui restait. Ils les revendaient parfois sur le bord de la route aux usagers qui faisaient là une bonne affaire, le prix étant plus intéressant que celui du marché.

L'été, la verdure était roussie par le soleil, presque brûlée, et l'ombrage de certains arbres était pris d'assaut par les travailleurs à l'heure du déjeuner. Par-ci, par-là, on apercevait une cahute en roseaux construite de leurs mains rugueuses pour une éventuelle pause. Souvent, ils se contentaient d'un morceau de pain et d'un peu d'eau. À regarder les plaines verdoyantes où couraient des petits bergers qui ignoraient l'école et qui s'occupaient des troupeaux d'ovins et de bovins, je ne pouvais m'empêcher de penser à leur avenir incertain.

Les maisonnettes qui s'accrochaient aux flancs des collines et des montagnes étaient minuscules. La plupart d'entre elles paraissaient vétustes. Les gourbis faits de terre et de paille mélangées formaient des petits groupes qui donnaient naissance à des hameaux où la misère était reine. Des chiens faméliques, à l'abolement enroué, traînaient autour, en quête d'un bout de pain sec.

Les cimetières chrétiens, limités par des grilles ou des murs bordés d'une rangée de cyprès qui piquaient le ciel de leurs pointes vertes, étaient impressionnants avec leurs sépultures en marbre richement décorées de fleurs, d'angelots et de crucifix en porcelaine. Ceux des musulmans, cernés de figuiers de barbarie et de cactus, unique barrage aux intrus rampants ou autres bêtes, protégeaient les tombes ; amoncellements de terre entourée de grosses pierres. Des oliviers épars aux troncs noueux semblaient être les gardiens des corps sans âme. Les immenses vignobles qui se déployaient au fur et à mesure que le train avançait, pareils à des éventails géants, ne me laissaient pas insensible à cette sorte de valse. Je ne me lassais pas de regarder ces paysages si changeants.

Chaque saison qui les modifiait leur donnait un charme nouveau. Les arbres prenaient des couleurs chaudes en automne, ocre, doré, roux et se dénudaient en hiver pour devenir des squelettes qui aspiraient au renouveau. Des tapis jaunes d'oxalis puis de marguerites fleurissaient sur presque tout le trajet. Les jardins

potagers bien tracés ressemblaient à des maquettes. Dans les vergers, les arbres fruitiers exhalaient leurs odeurs et exhibaient leurs fruits aux usagers du train. Les villas des colons, opulentes aux tuiles rouges, se cachaient derrière des rideaux de glycines, de volubilis ou de plumbagos (jasmin bleu). Leur toiture réchauffée par le soleil offrait à leur intérieur une ambiance de nid de douceur. Quelques-unes se protégeaient des voleurs en plantant des tessons de bouteilles sur leurs murs d'enceinte. On y accédait par des allées bordées de palmiers majestueux ou des tunnels de platanes qui laissaient filtrer la lumière du jour grâce à des milliers de flèches ensoleillées. Les gourbis, eux, faisaient face aux intempéries en se couvrant de tôles retenues avec de grosses pierres, de vieux vélos, de pneus et de portières de voitures accidentées. Parfois, un malingre jasmin était planté dans un bidon et posé devant la porte.

En hiver, les monts de Blida, du Zaccar et de l'Ouarsenis revêtaient leur immense manteau blanc. Je n'avais jamais vu de près cette masse moelleuse. En 1954, quand il avait neigé à El Asnam, je me trouvais à Alger. La pluie engendrait de multiples rus qui se confondaient pour former des flaques où se miraient les rayons du soleil. Même en hiver, on distinguait très nettement le coupe-feu, large route qui partageait la forêt du Zaccar en deux pour éviter la propagation des flammes en cas d'incendie.

Toutes ces découvertes m'émerveillaient. Je me sentais l'âme bucolique. Des bribes de poèmes germaient dans mon esprit. J'en avais couché quelques-unes dans un de mes cahiers de souvenirs que l'on m'avait saisis des années plus tard lors de mon arrestation. Mon retour à la maison était très attendu, aussi bien par la famille que par les voisines qui ne voyageaient jamais. Elles montaient chez nous pour s'enquérir des nouveautés de la capitale au détriment de leurs tâches ménagères. Parfois, c'était moi qui rendais visite à celles qui ne sortaient pas. Je racontais et décrivais cette mégapole distante de plus de deux cents kilomètres d'El Asnam. Je voyais leurs yeux s'écarquiller lorsque je parlais de ses avenues pavées qui ne gênaient aucunement les véhicules, mais qui provoquaient souvent des chutes chez les dames en hauts talons, de ses immeubles, de son trolley et de son tramway, de ses cinémas, de ses théâtres et de

ses musées. Je décrivais son Jardin d'essai avec son lion qui n'avait plus d'âge. Des journalistes s'étaient intéressés à lui et venaient, de partout, le photographier. J'avais appris qu'un épisode du premier film de Tarzan avec Johnny Weissmuller et Cheetah, la guenon, y avait été tourné. Les lianes de ces arbres centenaires qui frôlaient le sol servaient pour le déplacement de l'homme sauvage. J'insistais surtout sur la télévision que je découvrais et qui m'avait marquée au plus haut point.

Je ne manquais pas de parler des petits cireurs indigènes du square Bresson (Port-Saïd). C'étaient des gamins en haillons qui tambourinaient avec une brosse sur leurs caisses en bois pour attirer les clients en majorité européens. Ceux-ci posaient leur pied sur un petit socle après que l'enfant eut sorti tout son matériel : cirage de la couleur de la chaussure, brosses et chiffons pour les faire briller. Certains étaient indifférents en lisant le journal, d'autres, insatisfaits du résultat, les sermonnaient avec mépris. Quand la chaussette ou le pan du pantalon étaient tachés par inadvertance, c'était puni par le non-paiement ou par un coup de pied aveugle. Étant dans l'incapacité de répondre ou de réagir, le pauvre enfant, meurtri dans sa chair et dans son ego, n'avait que ses yeux pour pleurer et moins d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille. Du dos de la main, il chassait la morve provoquée par les larmes et l'essuyait ensuite sur son pantalon aux multiples pièces. Les élégantes à la démarche chaloupée, nullement touchées par ce spectacle quotidien, se pavanaient à l'ombre des ficus. Je précisais que les gens se côtoyaient dans une totale indifférence, alors que dans notre ville, on entendait des « bonjour ! » Par-ci et des « ça va ? » par-là.

Elles buvaient mes paroles et j'en profitais pour exagérer un peu.

Cela les faisait sortir du train-train quotidien et de sa monotonie.

Le clou de nos sorties était la visite de la Casbah, ce coin fascinant de la capitale, témoin de la période ottomane : la mystérieuse que je décrivais comme la huitième merveille du monde. Un joyau unique autour duquel s'était construite *Alger la Blanche*. Ce cœur battant au rythme du bouillonnement de ses habitants et qui puisait son énergie dans la Méditerranée. Elle offrait aux visiteurs un bouquet

de multiples et agréables senteurs ; celles du pain aux grains d'anis et des beignets tout chauds, celles du café torréfié dans les demeures et qui s'échappait des minuscules fenêtres ou des claustres, celles du petit-lait et du fromage salé ou non, exposé savamment sur des feuilles de figuier, celles de la menthe fraîche, de la coriandre et autres herbes aromatiques, celles du miel et de l'huile d'olive si appréciées dans la cuisine. Il y avait aussi les odeurs du cuir et du cuivre qui hantaient les échoppes des artisans. Les touristes étrangers avides du pittoresque ne restaient pas insensibles à toutes ces œuvres qui attiraient leur regard gourmand. Ils repartaient toujours avec un souvenir d'Algérie. Les cordonniers fabriquaient des babouches et réparaient les chaussures usées. Les tailleurs cousaient les gandouras sur mesure, les marchands de beignets régalaient les clients.

Les vieillards déambulaient à travers tout le quartier, en burnous et chèche, voûtés et se soutenant le dos à la recherche d'un endroit où oublier le temps qui passe. Parfois, ils tenaient les petits enfants qui leur étaient confiés mais ne pouvaient pas suivre leur cadence endiablée. Les femmes voilées de blanc sortaient avec un panier à provisions. Elles avaient toujours quelque chose à acheter ou à glaner. Les hommes en pyjamas et pantoufles faisaient balancer l'indispensable pot à lait. C'était une habitude typiquement algéroise. Les venelles grimpantes serpentaient entre les maisons. Celles-ci, d'apparence modeste, cachaient de véritables trésors d'architecture. Elles se frôlaient vers le haut, ce qui bloquait les rayons du soleil et de la lumière. La chaleur humaine emplissait les intérieurs et les cœurs. Des poutres apparentes soutenaient les petits balcons. Nous étions obligées dans certaines ruelles de marcher en file indienne. Nous croisions les bourricots qui faisaient tous les jours la toilette de la Casbah. L'ânier remplissait leurs chouras des ordures ménagères déposées dans des seaux ou des cartons devant les portes. Quand nous leur cédions le passage, leur doux regard semblait nous remercier. Des fontaines qui coulaient dans des bassins en céramiques multicolores permettaient aux gens de se désaltérer et de faire leurs ablutions pour la prière. Un gros anneau en bois ou en cuivre scellé dans le mur servait à attacher les montures des

cavaliers. Ces nobles animaux pouvaient s'abreuver tranquillement. Les bambins qui s'amusaient à patauger dans les rus que formaient les écoulements des eaux savonneuses se lavaient les pieds avant de regagner leurs domiciles. Les « Ouled el Casbah » (enfants de la Casbah) se considéraient comme les Algérois de souche, les vrais de vrai. Je ne tarissais pas d'éloges sur cette partie d'Alger.

Je passais difficilement à autre chose. Avant mon retour au lycée, les voisines me remettaient un peu d'argent que je devais glisser dans l'urne du mausolée de Sidi Abderrahmane, afin qu'il exauce leurs prières écrites en arabe ou en français et qui restaient secrètes. Cependant, je ne révélais pas mes petites et grandes misères telles que mes sorties chez mes premiers correspondants et mon premier coup de téléphone.

Mes correspondants

Il me fallait une famille pour m'accueillir le week-end. Papa m'en trouva une musulmane qu'il connaissait. Ce fut la plus grande erreur de sa vie. Dès ma première sortie chez eux, je me sentis très mal à l'aise. J'avais l'impression de leur avoir été imposée. Le père venait me chercher au lycée. La mère était froide et ne possédait pas une once d'affection. Avait-elle démissionné dans ce milieu d'indifférence ? D'après ma constatation, c'était fort possible. Ses deux filles ne faisaient nul cas de ma présence. Elles se jalousaient en se disputant sans cesse. Très égocentriques, elles ne pensaient qu'à leur petite personne et à leurs garde-robes. Je me sentais si seule, si mal acceptée, *Cosette chez les Thénardier* (Les Misérables de Victor Hugo). Il fallait que j'en fasse part à mes parents afin de leur faire changer d'avis et me laisser sans sorties s'il le fallait. Je préférerais encore rester au lycée que de continuer à subir ce calvaire. Je prenais mes repas seule au fond d'une immense salle obscure et je dormais dans un lit dont le sommier gémissait plus que moi. Parfois, ma sœur, Messa, qui étudiait à la clinique de la Croix-Rouge (Verdun), plus tard Aït Idir, venait me cueillir le dimanche matin pour me ramener le

soir. Elle était fière de me présenter à ses amis de la cité universitaire mixte de Ben Aknoun où elle résidait. La clinique était située face à un immeuble où habitait de la famille par alliance que nous avions découverte depuis peu, les Aït Amer. Ma sœur les connaissait et leur rendait visite assez souvent. Elle y trouvait un havre de repos. Elle leur parla de moi et demanda à papa de les contacter à mon sujet. Ce qu'il fit sans tarder. La réponse positive ne se fit pas attendre. Ils devinrent mes nouveaux correspondants.

C'était une famille formidable avec plusieurs enfants qui m'adoptèrent aussitôt. Le premier jour, j'eus quand même un choc qui se transforma en agréable surprise. Au moment du repas, deux tables rondes et basses étaient dressées, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Il y avait toujours des personnes en plus, c'était la maison du bon Dieu. Sur les meïdas bien garnies, il y avait des bouteilles remplies d'un liquide rouge. Je croyais que c'était du vin et je ne voulais pas en boire. Messa, étonnée par mon refus et devinant ma pensée, m'apprit que c'était une délicieuse limonade qui n'était pas en vente chez nous à El Asnam. J'en bus un grand verre et trouvai cela très bon, c'était du Selecto. Quant à la surprise, c'était la télévision. Je la voyais pour la première fois et pour de vrai, pas au cinéma. J'étais tellement impressionnée que je restais vissée à mon siège pour regarder ou plutôt fixer cette boîte magique qui m'intimidait avec tous ses personnages.

Comme je l'ai dit, je n'avais pas raconté l'histoire de la limonade ni celle du téléphone à mes voisines. Je leur aurais paru trop ridicule.

Un matin, la directrice m'appela à son bureau. Mon Dieu, qu'y a-t-il ? Elle m'apprit qu'on me demandait au téléphone et elle sortit de cette pièce aussi imposante qu'elle. J'y pénétrai donc et restai seule et paralysée devant cet engin totalement inconnu pour moi, ce gros insecte noir à deux énormes têtes. Comment l'utiliser ? De quel côté le saisir pour parler ? Je tremblais comme une feuille dans le tourbillon du vent d'automne. Une chaleur moite me monta des reins pour envahir mon dos, lorsque j'entendis « Allo ! Allo ! » C'était Messa, je reconnus sa voix. Je le plaquai alors fortement contre mon oreille et il ne me restait qu'à écouter, puis répondre. Toutes

ces sueurs pour m'entendre annoncer que la sortie du samedi était reportée à dimanche et qu'elle m'emmènerait au cinéma. Je balbutiai le mot « d'accord » et après son bisou, un deuxième problème se posait ; comment le remettre sur son socle ? Je n'eus pas à réfléchir et je le laissai sur la table comme je l'avais trouvé. Une sonnerie tenace et exaspérante m'accompagna jusqu'à la porte. Je me fis toute petite devant la directrice qui me souriait. Je lui envoyai un merci plein de trémolos et je dévalai avec soulagement les escaliers qui menaient à la cour. Je mis un point d'honneur à dire aux copines que j'avais reçu un coup de fil en omettant, bien entendu, de dévoiler mon comportement d'ignorante.

Messa au lycée

Messa était très estimée au lycée. Elle n'était avare ni de sourires ni de mots gentils. La directrice aimait bien discuter avec elle jusqu'à lui confier, un jour, que deux élèves allaient passer en conseil de discipline, parce qu'elles avaient été surprises dans le même lit. Bien entendu, ma sœur se fit leur avocate secrète, car elles ne l'ont jamais su, et défendit leur cause avec la meilleure des plaidoiries. Elle fit savoir que chez nous, c'était normal de dormir les unes à côté des autres, entre sœurs, cousines, amies et voisines que l'on recevait pour passer la nuit entre filles. Cela faisait partie de nos habitudes et on n'y voyait rien de mal ni de suspect. On étalait à même le sol un grand tapis de haute laine appelé « djebel Amour », des oreillers, des draps, c'était très chaleureux. Le conseil donc n'avait pas eu lieu.

Cette confiance et cette sympathie que le personnel européen faisait croire qu'il éprouvait pour elle se transformèrent en suspicion et méfiance le jour où elle vint me voir vêtue de la tenue des Scouts musulmans d'Algérie (SMA). Ce n'était plus l'accueil premier, mais, sinon celui de la crainte, du moins celui du doute et de la méfiance.

Comme de coutume, je la mettais au courant de tout ce qui se passait au lycée. Elle relevait un sourcil en écoutant le récit de nos mutineries au réfectoire, qui lui rappelaient les siennes à Blida.

Lorsque nous étions insatisfaites du repas, nous faisions un boucan terrible. Avec nos couverts, nous cognions sur les verres et les assiettes et nos poings atterrissaient comme des boulets de canon sur les tables pour tout faire sauter. Nous toussions fort et faisons claquer notre langue et nos ongles. Cela se terminait souvent par une punition générale : privation de sortie.

Au dortoir, c'était le goût de l'interdit. Comme si toute la journée ne suffisait pas, la nuit nous éprouvions le besoin de parler de tout et de n'importe quoi, après l'extinction des feux. La cabine de la surveillante de garde se situait au milieu du dortoir. Elle était carrée d'environ trois mètres de côté. D'épais rideaux la protégeaient de nos regards curieux. Au moindre murmure, elle nous lançait un chut ! que nous reprenions en écho. Elle apparaissait alors vêtue d'une robe de chambre nouée à la taille, des pantoufles de grand-mère, une torche à la main. Silence total. Elle passait ce faisceau lumineux d'un lit à l'autre. De plus, il nous était formellement interdit de lire la nuit. Elle nous surprenait parfois en relevant nos couvertures avec soit un roman, soit en train de réviser un cours. C'était la confiscation de notre lampe électrique et, en bonus, un avertissement.

L'ambiance n'était pas toujours au beau fixe. Il y avait des anicroches sans gravité entre copines. Quand l'une se permettait d'ouvrir le placard de l'autre sans sa permission pour se servir de ses vêtements, c'était la dispute. La jalousie provoquait parfois des drames. La pauvre Sounine en fut victime. Elle était issue d'une famille aisée et avait toujours de jolies choses, ce qui dérangeait certaines envieuses. Un matin, au réveil, elle poussa un cri effroyable qui nous fit sursauter. Elle grimaçait de douleur en pleurant à chaudes larmes. Une aiguille à coudre avait été plantée dans sa pantoufle et s'était enfoncée dans son pied. Elle nous avait fait de la peine. Nous doutions de l'auteure de cet acte odieux, mais personne ne l'avait dénoncée comme pour la disparition de la rose blanche, unique fleur qui venait d'éclore dans un coin de la cour. Nous savions qui l'avait cueillie pour la lancer à un élève du lycée Bugeaud. Motus et bouche cousue même si nous en avions payé les frais en étant privées de sortie le dimanche suivant.

Un jour, en 1954, une triste nouvelle nous avait provoqué une grève de la faim par solidarité avec les lycéens de Ben Aknoun. Ils

avaient été intoxiqués par des haricots et hospitalisés. Cela avait semé le doute dans nos esprits. Était-ce vraiment un accident ? ou un empoisonnement ? Nous avions pleuré car ils étaient formidables. Lors d'une fête de fin d'année qu'ils avaient organisée, nous étions les invitées d'honneur. Le discours de bienvenue était des plus touchants. Ils avaient chanté, récité des poèmes, s'étaient déguisés en femmes pour le besoin des rôles dans les saynètes. L'ambiance était très sympathique. Plus tard, plusieurs d'entre eux avaient participé à la lutte armée pour mourir en martyrs. Parmi eux, il y avait Amara Rachid qui avait si bien interprété la chanson du grand chanteur égyptien Mohamed Abdelwahab *Lastou Adri* (Je ne sais pas). Le lycée portera plus tard son nom. Gloire éternelle à nos valeureux martyrs !

De temps en temps, nous allions à la salle Pierre Bordes, devenue plus tard la salle Ibn Khaldoun, apprécier les grands musiciens, les chanteurs comme *les Compagnons de la chanson*, *Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois*, la grande chanteuse noire Nina Simone et voir des pièces théâtrales. Nous possédions toutes notre carte de JMF (Jeunesse Musicale Française) qui réduisait le prix de l'entrée.

Nous avions aussi nos pièces au lycée.

Celle du petit cireur était émouvante. Le décor planté dans un coin de la cour se composait de couvertures, de coussins et de palmes que le factotum nous avait ramenées. Le garçonnet (Hafida S), endormi avec sa boîte, son outil de travail qui lui servait d'oreiller rêvait du merveilleux pays des mille et une nuits. Quatre copines vêtues de voiles et de foulards multicolores se mouvaient autour de lui comme des danseuses orientales. Nous avions tant applaudi que nous en avions eu mal aux mains. Plus tard, une autre pièce avait été prévue, comique cette fois, mais elle avait avorté à cause de la grève de 1956. J'avais le rôle du loup à cause de mes yeux foncés et brillants. À propos de cette lueur, lorsque j'étais petite, on me disait que cette particularité et celle de la ligne droite qui traversait la paume de ma main pouvaient me porter préjudice. Je risquais d'être kidnappée par des chercheurs de trésors qui, grâce à moi, trouveraient l'objet de leur convoitise. Mes yeux leur indiqueraient l'endroit où chercher

et ma main leur ferait creuser le sol. Il ne fallait surtout pas que je suive un inconnu qui m'appâterait avec une friandise, de l'argent ou un jouet. Je m'imaginai des malles de bijoux et de pièces d'or comme dans les films de corsaires. Et comme on dit si bien : charité bien ordonnée commence par soi-même. Pourquoi n'avais-je pas fait la richesse de mes parents ? J'aurais été leur corne d'abondance. Comme les milliers de fourmis de la cuisine, je n'ai servi à rien.

La visite de mes parents

Quand ils me rendaient visite, ils me sortaient le week-end. Nous logions à l'hôtel de la poste dont papa connaissait le directeur. On ajoutait un lit dans la chambre. Juste au-dessous, un restaurant, *le Tlemcen* offrait à sa clientèle de délicieux plats algériens. Nous les savourions dans la chambre. Après le régal, maman préparait du café sur une petite lampe à alcool. Elle allumait les petites plaquettes blanches d'alcool pareilles à des morceaux de sucre qu'elle ramenait dans sa valise. Papa nous gâtait en fruits, glaces, pâtisseries et autres friandises. Il en restait toujours pour les copines. Nous faisons de longues promenades en bord de mer, nous allions au cinéma, à l'opéra, visitons les musées et les jardins où nous flânions. Lui, il était toujours en costume-cravate. Il n'ôtait sa chéchia turque toujours penchée que pour saluer les dames. Il était très galant. Maman était très élégante, enveloppée dans son haïk en soie blanche et une voilette en organdi bordée d'une fine dentelle, œuvre de ma sœur Fatouma, qui lui cachait le bas du visage. Cela mettait en valeur ses yeux noirs, accentués avec du khôl et ses sourcils épilés finement et foncés au crayon gras. Le voile cachait un léger tatouage sur le front. Elle n'avait jamais aimé ces signes qui lui avaient été imposés dès son plus jeune âge, jusqu'au jour, où, des décennies plus tard, elle eut recours à la chirurgie esthétique pour les faire disparaître. Ses mains blanches et potelées avaient les paumes et les bouts des doigts rougis au henné. Elle était très coquette. Ses chaussures à hauts talons faisaient ressortir la finesse de ses chevilles. Elle était

rondelette et cela lui allait bien. J'étais fière de mes parents et je leur donnais pleine satisfaction dans mes études.

Le tremblement de terre

L'été 1954, ma sœur Fatouma et moi avions passé une partie de nos grandes vacances à Maghnia, chez ma copine Fatiha. Nous fîmes un grand nombre de visites, de découvertes et eûmes beaucoup d'invitations. C'était formidable, mais il fallait quand même retourner à la maison. En septembre, il fait très chaud à El Asnam. L'entrée de l'automne se faisait difficilement sentir et la rentrée scolaire était prévue pour le mois d'octobre. Le 8, au coucher du soleil, nous avions eu un spectacle extraordinaire. Le ciel paraissait s'embraser par la boule de feu qui s'apprêtait à disparaître. Le bleu était envahi de flammèches rouges et oranges. Un spectacle magique, un vrai feu d'artifice qui avait laissé les Orléansvillois bouche bée d'admiration. Pourtant, les superstitieux y voyaient là un mauvais présage et semèrent le doute dans les esprits de ceux qui ne l'étaient pas.

Tard dans la nuit, après que papa eut éteint la radio, nous tombâmes tous dans les bras de Morphée : mon père, ma mère, ma grand-mère, mes trois sœurs, mon frère, Khéira et moi-même. Nous étions tous plongés dans un sommeil plein de rêves lorsque brusquement la maison s'ébranla avec un grand fracas, comme secouée par un géant. Était-ce un gros camion qui passait ? Ce fut ma première pensée. Non ! Une bombe, alors ? Non plus. C'était une secousse tellurique et pas des moindres. Nous sursautâmes, effrayés. Ce tremblement de terre nous réveilla en traître à une heure du matin. C'était l'affolement, la panique totale, tout s'écroulait : les cloisons de briques murales, les lattes, les plaques de plâtre du plafond et les tuiles du toit pleuvaient sur nous. Les vitres vibraient et éclataient en mille morceaux, à l'intérieur et à l'extérieur de notre domicile. Tous se précipitaient vers la porte de sortie, pieds nus, chancelant, toussant, manquant d'air dans cette atmosphère viciée. Hélas ! je ne les accompagnais pas, j'étais ensevelie sous les décombres de notre

chambre, sous un tas de gravats. Je les sentais me piétiner. Grand-mère, octogénaire, avait dû retrouver les jambes de ses vingt ans. Les voix s'estompaient, mais je percevais le mot *zelzla* et l'appel à Dieu et son Prophète qui se répétaient sans cesse. Ils purent sortir de la maison en empruntant les escaliers miraculeusement scellés au mur. Au loin, la voix tremblante de Tala qui les comptait plusieurs fois s'éleva, lorsqu'elle s'aperçut que je ne les avais pas suivis.

Elle hurlait :

– Mon Dieu ! Il manque Farida ! Où est-elle ?

Elle fit demi-tour à ses risques et périls en gravissant les escaliers branlants. Elle criait comme une folle :

– Farida où es-tu ? réponds-moi ya Rabbi ! (Ô mon Dieu) !

– Je suis là, répondis-je faiblement.

J'avais peur de trop ouvrir ma bouche et d'avaler la terre qui me couvrait le visage et qui m'aurait étouffée.

– Où là ?

– Au-dessous de toi.

En effet, je me trouvais sous les décombres et elle marchait sur ce qui aurait pu être ma tombe. Je l'entendais écraser les gravats et sentais son poids qui les plaquait contre mon corps. J'étais dans la position de mon sommeil habituelle, sur le ventre, la jambe droite repliée, mon bras et ma main sous mon oreiller. Il fallait vite me dégager, car je risquais l'asphyxie. Elle me suppliait de parler pour bien me capter. Je lui obéis et, bien qu'inaudible, ma voix lui parvint et cela l'aida à me situer. La pauvre, alors qu'elle essayait de me sauver, elle recevait un tas de débris sur le dos et les fesses. Elle ôtait les grosses pierres, les briques, les morceaux de bois, de verre et de plâtre sans penser à la douleur dans ses mains blessées. Après m'avoir extirpée de là, elle me tint fortement la main et nous sortîmes pieds nus, en priant. Nous faisons abstraction de nos maux, il fallait fuir au plus vite ce désastre. Les escaliers tenaient à un fil. À chaque marche, nous craignions qu'ils ne s'affaissent. Tala avait gardé tous ses esprits car elle ne craignit pas de remonter encore une fois, comme une automate pour récupérer les cigarettes spéciales de mon père qui était asthmatique. Sans elles, il n'aurait pu survivre à

la poussière, la crise lui aurait été fatale. Elle les trouva encore par miracle. Nous ne voyions rien à cause de toute cette grisaille. Nous nous devinions. Nous étions enveloppés d'un nuage dense. Ceux qui habitaient notre rue criaient, pleuraient en faisant appel à Dieu en arabe, en kabyle, en français, en hébreu, en espagnol et autres langues. Un seul et unique Dieu que nous implorions tous. Après la forte secousse qui avait duré douze interminables secondes, Messa, téméraire qu'elle était, grimpa à son tour à la maison, bravant le danger des escaliers pour ramener sa blouse blanche trouvée dans l'armoire éventrée. Elle l'enfila sur sa chemise de nuit. Comme elle était rassurée de notre côté, elle n'hésita pas un instant pour se rendre à l'hôpital au bout de la ville, pas loin de chez nous, pour s'acquitter de son devoir. Il y avait énormément de blessés et de victimes.

En sortant de la maison, maman avait pris soin de ramasser, sur son tortueux passage, au milieu du désastre, des draps et des couvertures. Elle pensait que la situation demandait une certaine pudeur. Aussitôt dans la rue, elle jeta un drap sur une jeune Française qui était venue passer des vacances chez une parente à elle et qui dormait en tenue d'Ève. Elle ne savait comment cacher sa nudité. Elle était très gênée et sauta au cou de maman pour la remercier de ce geste maternel.

Dès qu'il y avait une accalmie, tout se précipitaient chez eux, ou ce qu'il en restait, pour récupérer ce qui était urgent et indispensable, tels que vêtements, médicaments, lunettes de vue, biberons, bijoux et d'autres choses encore. Messa profita de ce petit instant de répit pour venir ôter sa chemise de nuit et enfiler une robe sous sa blouse d'infirmière. Elle avait les cheveux et le visage tout blancs, comme enfarinés, un vrai papou, âgé cette fois. Elle nous raconta les horreurs qu'elle découvrait et qu'elle vivait. Hommes, femmes et enfants couverts de sang, certains le corps en bouillie, d'autres presque décapités ou les membres arrachés. Sur sa blouse tachée de sang, il y avait même des morceaux de chair et de cervelle qui se détachaient des corps des victimes. Elle subissait l'horreur, mais elle était forte et courageuse et elle adorait le noble métier d'infirmière. Cette espèce de stage lui a bien servi lorsque la révolution de notre pays fut déclarée et peu de temps après, elle dut prendre le maquis avec un grand nombre de ses camarades.

Les gens étaient assis sur le bord du trottoir de la plus grande école de la ville appelée, Lallemand, qui sera baptisée plus tard, à notre indépendance, du nom des *Sœurs Bedj*. La rigole ruisselait d'urine provoquée par la peur, et alors qu'il faisait très chaud, nous claquions des dents, réaction naturelle causée par la frayeur. Nous nous serrions les uns contre les autres pour nous protéger, sans cesser de prier à haute voix.

Ce séisme était d'une magnitude de 6,8 sur l'échelle de Richter. Il avait fait environ 1 500 morts, près de 5 000 blessés, des milliers de sinistrés et près de 90 % de la ville avait été détruite. Les Asnamis s'interpellaient : « Salamet ! Salamet ? » C'était horrible ! Pas de lumière, seuls de temps en temps les phares des voitures nous faisaient découvrir l'ampleur des dégâts. Les visages hagards étaient sillonnés de stries boueuses creusées par les larmes et la poussière. Les réactions étaient nombreuses et paradoxales comme les hurlements et les fous rires nerveux. Cette lumière artificielle s'était projetée sur des jumeaux juifs d'environ 20 ans qui marchaient au milieu de la route. Ils avaient seulement un drap sur le dos qu'ils tenaient d'une main et de l'autre, comme Adam, avec la feuille de vigne, ils cachaient leurs parties intimes. Un voisin, rassuré par sa famille saine et sauve, s'inquiétait de ne pas voir la dinde qu'ils élevaient sur la terrasse. Il devait lui être très attaché, car il criait à qui voulait l'entendre : « Où est la dinde ? édinda ! édinda ! » Certaines situations étaient vraiment rocambolesques.

Des incendies provoqués par les fuites de gaz apparaissaient çà et là, ainsi que les coulées de boue par les conduites d'eau éclatées. On entendait les craquements de pans de murs qui s'écrasaient au sol, des gémissements, des braillements de bébés qui avaient faim. Quand le jour se leva, la réalité apparut là, sans pitié ni empathie. Ceux qui découvraient leurs habitations s'évanouissaient, piquaient des crises de nerfs ou se frappaient la tête en hurlant. Nous étions tous impuissants devant cette catastrophe. Ceux dont la famille n'était pas au complet se ruaient vers les ruines dans l'espoir de trouver des survivants. Ils ne se souciaient guère des écorchures qu'ils avaient

aux mains et aux pieds. Ils tâtonnaient fébrilement en captant tout ce qui bougeait. Désespoir, espoir ! Des mots qui avaient toute leur signification.

La synagogue était située dans notre quartier. Le rabbin, père de 16 enfants, faisait des allers et retours chez lui pour ramener des vêtements qu'il distribuait à ceux qui en avaient besoin. À chaque réplique, c'était la même terreur qui s'emparait de tous. Que faire ? Où aller ?

Tala avait des hématomes sur tout le corps et elle souffrait du dos.

Cela dura des semaines. Pour moi, la miraculée, un gros bleu au genou m'avait fait boiter quelques jours, puis plus rien, grâce à Dieu. Avec l'apparition de l'aube tant espérée, les tristes nouvelles nous abattirent totalement. Notre voisine, une adorable personne, la maman de Keltoum, fut ensevelie avec tous ses enfants comme elle l'avait dit un jour :

– « Mes enfants m'accompagneront partout et toujours, même dans la mort. »

Était-ce une prémonition ? Un pressentiment ? Elle avait eu cette triste phrase lors d'un mariage où elle s'était rendue avec toute sa progéniture. L'hôtesse lui fit remarquer que c'était incorrect et qu'elle profitait de ces occasions pour gaver ses enfants de couscous et de gâteaux. Sa réponse avait été entendue par le Tout-Puissant. Seul le père, gardien de nuit dans une boulangerie, échappa à la mort pour une cruelle fin de vie. Il perdit la tête et errait partout à la recherche des siens.

L'égoïsme des premières heures fit vite place à la solidarité. Nous nous partagions tout ce qui avait été récupéré d'utile. Dès le lendemain, les autorités nous firent quitter la ville pour permettre aux pompiers et aux volontaires d'effectuer leur travail de fouilles. Il nous fallait vivre avec les moyens du bord. Des abris furent construits à l'aide de planches, de couvertures et de draps, insuffisants pour un semblant de vie. Nous subîmes cette situation jusqu'à ce que, assez rapidement, l'armée installa des camps un peu partout hors de la ville et du danger. D'immenses tentes militaires nous furent attribuées. Chacune d'elles devait abriter deux familles. Nous avions partagé

la nôtre avec ma tante khadidja et ses quatre garçons. Nous étions dans une forêt à proximité de la ville, celle de nos promenades de l'école primaire. À chaque réplique, nous entendions les chutes des constructions suivies de nuages gris qui couvraient nos habitations de fortune. Nous craignons que le sol ne s'entrouvre.

Les habitants des campagnes témoignaient en jurant par tous les marabouts qu'ils avaient vu la terre se fissurer et des flammes en jaillir. Ils disaient la vérité et, pour eux, c'était la fin du monde. En effet, certaines routes présentaient de petites et grandes failles que les véhicules et les piétons contournaient avec prudence. C'était notre hantise d'être aspirés dans ces gouffres. Cela n'avait pas eu lieu de notre côté, louanges à Dieu.

Un campement militaire nous faisait face à moins d'un kilomètre. Cela était insupportable pour les jeunes filles qui craignaient la réaction des pères, des frères et autres hommes de la famille, à cause des comportements des soldats qui provoqueraient leur colère. En effet, munis de jumelles qu'ils braquaient sur les femmes et les jeunes filles, ils ne cessaient de les espionner. Ils osaient même s'adresser à elles en faisant leur description à haute voix. Un jour, l'un d'eux se mit à crier comme dans un micro : « Vu, deux jolies brunettes avec foulards bleus et rouges étendant des chaussettes. »

Il s'agissait de Fatouma et moi. Nous venions de terminer la lessive. Pour ce jeu qui se répétait et qui dépassait les limites du respect, nous les dénonçâmes à mon cousin Ali qui avait fait son service militaire. Il alla trouver le chef du camp qui y mit fin. Les appels et l'espionnage cessèrent tout de suite, heureusement.

Pendant la catastrophe et par la suite, il y avait des journalistes-reporters du monde entier. Des photos du triste événement figuraient dans toutes les presses. Souvent de fausses légendes étaient écrites sous des photos. Je citerai en exemple celle de mon voisin qui habitait avec l'homme en blanc aux forts éternuements. Toute une page du magazine *Paris Match* lui était réservée. Il s'appelait M. Zerrouki et il tenait sa fille Assia. Sous la photo, il y avait écrit : « M. Mohand Essaïd tenant par la main une petite orpheline. » Mon Dieu, pourquoi inventaient-ils des choses pareilles ? Faut-il se méfier de ce que racontent certains journalistes ?

La vie sous les tentes

Nous vécûmes ainsi durant environ six mois avec la chaleur et l'humidité en automne, le froid, la pluie et la boue en hiver avec les eaux stagnantes malsaines qui pullulaient de moustiques. Un grand brasero nous servait de chauffage. Une petite tente que mon père nous avait ramenée devint notre cuisine. C'était loin d'être commode avec les toilettes à l'extérieur. Nous étions vivants et c'était l'essentiel. Nous nous éclairions à l'aide de bougies, de lampes électriques et de quinquets. L'installation de l'électricité ne tarda pas trop. Les repas étaient cuisinés sur des réchauds à pétrole qui demandaient plusieurs coups de pompe. Nous avions récupéré ce qui restait de meubles et de vaisselle. Les buffets et armoires défoncés ainsi que le piano séparaient les hommes des femmes pour la nuit. Les étagères servaient de caillebotis pour atteindre la cuisine en évitant de marcher dans la boue. Les chaises étaient bancales, les magnifiques cuivres qui faisaient le charme de notre salon étaient cabossés, les vases de Chine, le cristal et le verre partis en miettes. Le piano avait perdu presque toutes ses touches. Il ressemblait à une bouche édentée.

Une très belle horloge avait reçu un bloc qui lui démolit le dessus. Elle devint comme folle en sonnant toutes les minutes. C'était tellement énervant que mon cousin la bloqua avec une fourchette. De la table de toilette de la chambre de mes parents, il ne restait que le squelette. Plus rien de la belle cuvette et le broc en porcelaine, du porte-savon et du verre à brosses à dents blanc à petites fleurs champêtres, de l'ensemble de coiffure avec son atomiseur en cristal ciselé et sa pompe recouverte de satin rose terminée par un pompon brillant. Partie aussi la multitude de petits tiroirs, où maman rangeait ses parfums, ses épingles à foulards, son maquillage et un tas d'autres choses. En mille morceaux, la grande glace où j'aimais me regarder lorsque maman me coiffait surtout lorsque j'oubliais mon capuchon à la maison les jours de pluie et que je m'amusais à passer sous

toutes les gouttières. Les soins de mes cheveux revenaient alors à maman et non plus à Tala ou à Kheira.

La maison de ma jeunesse, celle de mes souvenirs les plus tendres avait disparu à jamais. Mais, nous étions vivants.

En ville, la chasse aux détrousseurs de morts a permis d'arrêter plusieurs personnes en flagrant délit de vol de bijoux et autres objets de valeur. Malgré les produits utilisés pour désinfecter l'atmosphère, l'odeur des cadavres se dégageait de partout, persistante, et nous mettait mal à l'aise en nous donnant des crampes d'estomac.

Mon professeur d'arabe, Cheikh Noureddine, était venu d'Alger en quête de mes nouvelles et de celles de ma famille. Il avait rendu visite à mon père au commissariat, car c'était le seul endroit où il pouvait le contacter. Il avait proposé son aide en se mettant à notre disposition pour quoi que ce soit. J'en avais pleuré à chaudes larmes. La rentrée des classes s'était faite sans Messa et moi. Quelques jours après le séisme, les parents de plusieurs camarades nous envoyèrent des vêtements et de la nourriture, conserves, légumes crus et cuisinés.

C'était très généreux de leur part, d'autant plus que la distribution des secours n'était pas encore faite. Le père de mon amie Fatiha était venu de Maghnia (la frontière marocaine), pour s'assurer que nous étions bien en vie. Il avait ramené une grosse valise pleine de vêtements, dont deux robes que sa fille Khadidja, couturière, m'avait confectionnées ainsi que des serviettes de toilette, des draps et d'autres choses utiles pour la circonstance. Papa, très ému, l'avait remercié pour sa générosité, toutefois il refusa l'argent plié dans un petit sac en tissu qu'oncle Boumediene voulait lui glisser dans la poche. Nous eûmes aussi la visite de mes cousins de Laghouat qui étaient chargés de provisions nécessaires à notre nouvelle vie. Tout cet élan de solidarité nous avait fait chaud au cœur. Peu de temps après, les dons de tous les pays arrivèrent. Il y avait une parfaite organisation dans les partages des denrées alimentaires, des couvertures, des vêtements, des bouteilles de gaz et ustensiles de cuisine, des boîtes à pharmacie complètes pour les premiers secours. Nous ne manquions de presque rien si ce n'était de nos murs, nos habitudes, nos familles éparpillées çà et là, de nos voisins et amis disparus.

Messa, que nous ne voyions que rarement tellement elle était prise par son travail dans les hôpitaux de fortune, fut décorée par le sous-préfet de notre département. Devant les autorités de la ville et un chaleureux public qui l'ovationna, elle reçut la médaille du courage et du mérite. Nous étions très fiers d'elle. Elle la valait. Elle s'était dévouée corps et âme aux blessés, en les soignant et en leur remontant le moral. C'était un don qu'elle avait avec son sourire permanent.

La vie reprit. Bien qu'atténués, il y avait toujours des pleurs et des plaintes. Le deuil, lui, flottait toujours dans l'air et les blessures se cicatrisaient difficilement. Au mois de novembre, nous décidâmes, ma sœur et moi, de reprendre le chemin de nos destinations respectives, il le fallait bien. Pour rejoindre la gare ferroviaire, on devait traverser une bonne partie de la ville. Ce que nous découvrions était un parfait décor apocalyptique, digne d'un film catastrophe ou de science-fiction. J'en avais la chair de poule. Des croix peintes sur les murs indiquaient le degré du désastre. Les rouges signifiaient que les bâtisses étaient irrécupérables, donc à raser. Les oranges demandaient beaucoup de travaux dans la mesure du possible et les vertes pouvaient être habitées après avoir été confortées. Les beaux trottoirs tant piétinés par les talons aiguilles des belles dames et les semelles de crêpes des « zazous » avaient leurs dalles qui se chevauchaient, fêlées, brisées, désintégrées. El Asnam, l'une des plus belles et modernes villes d'Algérie, était devenue la ville fantôme. Il ne restait que des ruines du nid de notre enfance.

Les copines pour lesquelles je devenais la miraculée étaient ravies de me voir saine et sauve. Elles me serraient dans leurs bras et m'embrassaient en pleurant. Fatima, qui était de Bousaâda, m'offrit sa jolie broche en argent sertie de corail qu'elle me prêtait lors de mes sorties en famille. Je passais des heures à répondre à leurs questions, à tout expliquer car leur curiosité était légitime. Ce qui les intriguait et les peinait en même temps, c'était le camping en plein hiver avec ses conséquences : angines, gripes, bronchites et même tuberculose.

Alors que nous vivions sous les tentes, des chalets poussaient un peu partout comme des champignons. Le plus grand nombre en

dehors de la ville et certains à l'intérieur, dans des zones jugées sans danger. Les nombreuses répliques étaient ressenties très longtemps encore. Nous y étions habitués.

La distribution des chalets et Zénobie

En 1955, les nouvelles demeures furent distribuées. Notre chalet était bien situé au bout de la ville, au Boulevard-Est à environ quatre mètres des remparts. Cet espace nous servit de cour. Papa y fit des aménagements très intéressants : un débarras, des toilettes avec une douche, un lavabo sur pieds et une glace accrochée au-dessus. On ne pouvait rêver mieux. Le long du mur, il créa une plate-bande de fleurs en creusant le sol et il cimenta le reste. Elle était plantée de roses sélectionnées qu'il soignait avec amour. À l'aide de madriers et de planches, il fabriqua des étagères en escalier où il rangea avec art des pots de plantes grasses peints de plusieurs couleurs, surtout en jaune et rouge, qu'il mariait. C'était magnifique ! Il recevait avec fierté les compliments de tous ceux qui nous rendaient visite. Curieusement, le parfum de l'une des roses qui portait une étiquette avec le prénom de l'impératrice d'Iran *Soraya*, me ramenait à ma petite enfance. C'était le même que celui d'une valise de couture en carton rouge que papa m'avait achetée pour le travail manuel du samedi après-midi à l'école. Elle contenait un carré de canevas, une minuscule paire de ciseaux, des aiguilles, un dé à coudre et un sac en tulle plein de perles multicolores. J'aimais la sentir.

Étant situés au fond de la ville, il y avait derrière notre chalet un bout de terrain qui n'aurait servi à rien, ni à personne. Papa le demanda alors à la mairie qui le lui céda. Il y fit construire un grand séjour car nous n'avions que trois pièces et c'était insuffisant puis une immense cuisine très bien équipée pour l'époque. Une fenêtre donnait sur un petit jardin qu'il avait aménagé et qui était limité par les remparts en angle droit. Il avait dressé une barrière en bois d'un mètre vingt de hauteur du côté de la route. Au départ, le sol était jonché de mauvaises herbes qui nous blessaient. Nous nous en

débarrassâmes pour planter les herbes aromatiques nécessaires à la cuisine : un laurier, de la menthe, du persil, de la coriandre et même des céleris ainsi que quelques légumes. Un vrai potager qui nous évitait pas mal de dépenses et de courses. Pour diminuer l'austérité de la muraille, papa eut l'excellente idée de planter à son pied une guirlande de pois de senteur multicolores. C'était très joli et cela parfumait les alentours. J'y passais de bons moments à déguster les savoureuses clémentines que j'emportais dans les grandes poches du peignoir que m'avait cousu Tala. Ami Djilali, le fidèle jardinier de la ferme de mon oncle, nous gâtait avec de délicieux fruits gorgés de soleil. Selon les saisons, nous avions droit à des pommes juteuses, des poires fondantes, des oranges dorées, des figues, des abricots au goût de miel, des raisins gonflés de jus, ainsi que des grenades qui éclataient pour nous offrir leurs perles rouges et sucrées. De temps en temps un magnifique bouquet de roses sélectionnées venait embaumer la maison. C'était un vrai régal et l'excitation des trois sens : le goût, l'odorat et la vue.

La cour, en forme de L, avait un côté face à la cuisine, ombragée par un énorme platane salvateur en été et l'autre longeait deux chambres et le salon. Les jours de fournaise, elle était arrosée et nettoyée durant des heures pour rafraîchir le sol en ciment vert et nous permettre d'y passer la nuit sur des édredons que maman fabriquait avec de vieilles couvertures recouvertes de velours ou de satin et matelassées.

Comme nous vivions entourés de verdure, platanes, arbres du jardin et multiples plantes entretenus par papa, les cigales s'en donnaient à cœur joie. Dès le mois de mai, nous subissions leurs stridulations exaspérantes qui ne cessaient, même durant la nuit. Elles ne dormaient pas, et bien au contraire, leur concert se faisait plus aigu. Elles nous empêchaient de nous reposer. Pauvre grand-mère qui les entendait même en hiver ! Des sons incongrus parvenaient à ses oreilles pour coloniser son crâne, tels des klaxons, l'appel du muezzin à toute heure, le sifflement du train et même de la musique. C'était la première fois que je découvrais le mot acouphène et sa signification grâce à papa. Peu de temps après, maman fut victime, elle aussi, de ce phénomène.

Un jour, durant les vacances de printemps, de Pâques à l'époque, il faisait très beau. Messa et moi étions à la maison. Tala, notre couturière et celle des Orléansvilloises, avait décidé de sortir sa table de travail que papa avait fait fabriquer par un ami menuisier. Elle était très pratique, comportait plusieurs tiroirs pour son matériel et même un espace spécial pour poser le fer à repasser. Elle l'installa donc dans la cour où je rêvassais sur une chaise longue en feuilletant une revue de mode et en ne perdant pas un mot du papotage de mes aînées. Messa, elle, était allongée sur le lit de mes parents, recouvert d'un très joli tissu à fleurs et volants sur les côtés. Elle eut l'envie de se confectionner un tablier de cuisine avec le bout de tissu qui lui avait plu et qu'elle avait acheté à Alger. Tala l'avait un peu initiée à cet art qui ne lui déplaisait point. De temps en temps, elle se faisait un petit quelque chose qu'elle était fière de faire admirer par la famille et les copines. Elle posa son tissu bien à plat sur le lit, prit les énormes ciseaux bien acérés et s'apprêta à faire sa découpe. Leur conversation très intéressante portait sur l'histoire ou la légende de la reine de Palmyre « Zénobie », qu'elle venait de lire. Elle était envoûtée par cette femme guerrière et téméraire qui avait combattu tant d'hommes pour les vaincre. Je l'entendais qui disait : « Tu sais Tala ! je me sens l'âme de cette vaillante femme, elle m'obsède, habite tout mon être. Je pense que dans une vie antérieure, je devais être elle ou son double ». Dans la fièvre de sa narration, elle ne s'aperçut pas que les ciseaux ne se heurtaient pas à une simple popeline, mais à un tissu plus épais. Étonnée par cette sensation inhabituelle, elle souleva son tissu accompagné d'un énorme morceau du fameux couvre-lit qui laissait un trou béant. Il faisait apparaître le drap blanc, heureusement intact. Elle écarquilla les yeux, s'assena un coup sur la bouche, lâcha les maudites lames pour se prendre la tête dans les mains. Elle se mit à gémir puis hurler : « Ô mon Dieu ! J'ai zénobé le couvre-lit. »

Je sursautai pour constater les dégâts. Horreur ! Fallait-il en rire ou en pleurer ? Un vrai mélodrame qui se déroulait sous mes yeux.

Maman entendant les cris de sa fille et croyant à un accident surgit dans la chambre, affolée... Quand elle vit le spectacle désolant et que ses filles étaient saines et sauvées, cela tempéra sa colère. Elle

murmura, la gorge étranglée : « Je n'ai rien à dire. » Et elle disparut vers le séjour. À ce moment, Messa, la forte, la guerrière, la Zénobie, éclata en sanglots et alla s'excuser auprès de notre mère. Depuis ce jour, cette phrase « J'ai zénobé » a enrichi notre vocabulaire du nouveau verbe « zénober ». Il signalait des catastrophes dues à une maladresse avec les ciseaux. Elles étaient nombreuses, surtout celles de la coupe des cheveux. Ma sœur avait-elle eu une prémonition ?

Une année plus tard (1956), Messa devint cette brave guerrière qui combattait, à son tour, au maquis, les ennemis de son beau pays. Hélas ! Elle n'en revint pas ! Dès qu'elle venait en vacances, sa première visite hors de la maison était pour tata M'barka. Celle-ci, étant l'épouse de médecin, était très aisée, grâce à Dieu. Elle possédait en permanence des chaussures neuves que les vendeuses européennes lui présentaient à domicile, comme toute sa garde-robe, car elle ne sortait qu'à certaines occasions. Elle et Messa avaient la même pointure. Elles chaussaient du quarante, ce qui arrangeait ma sœur qui revenait à tous les coups avec une ou deux paires neuves. Il faut préciser qu'à Alger, elle marchait beaucoup trop et nous en connûmes la raison plus tard. Ses souliers avaient de ce fait une courte durée de vie. Une fois, grand-mère lui posa cette question inattendue qui nous fit éclater de rire :

– Dis-moi « Ô ! mon prénom » (parce qu'elle portait le sien), tu n'as pas autre chose à te mettre sous la dent ? Te nourris-tu de tes chaussures à Alger ? Pourtant, tu n'es pas maigre !

Charmante Djedda pleine d'humour à près de quatre-vingt-dix ans et d'ajouter sentencieusement :

– Pourquoi ne m'écoutez-vous pas, toi et tes sœurs, lorsque je vous répète par mon expérience qu'il faut souvent inverser vos chaussures, mettre le pied droit dans la chaussure gauche et vice versa ? Vous les garderez plus longtemps sans usure ni déformation. Je me souviens rarement d'elle avec des chaussures mais avec des babouches en cuir brodé que lui ramenait la famille de Laghouat, sa ville natale. Pour le peu qu'elle marchait, elle était très à l'aise dans sa façon de se chausser.

Depuis quelques années, elle ne mangeait plus avec nous. Elle avait sa petite table basse légèrement éloignée de la nôtre. Avant le séisme de 1954, on la lui plaçait sous le préau quand il faisait beau. Plus tard lorsque nous habitâmes les chalets, c'était soit dans la cour, soit au seuil de la maison sous le platane auquel elle se confiait et qui l'inspirait pour ses poèmes. Quand c'était le tour de Messa de lui apporter son repas, elle remarquait qu'il lui manquait toujours quelque chose. Il lui fallait trouver une astuce pour mettre fin à ces petits larcins de gourmande. Elle eut une idée géniale. Dorénavant, avait-elle décidé, celle qui lui ramènera son repas, devra, dès la sortie de la cuisine, répéter à haute voix et sans arrêt le mot « Djedda » jusqu'à sa table. Et c'est ainsi qu'elle mit fin à l'amputation de ses repas puisque les bouches n'étaient plus aptes à dévorer quoique ce soit.

Que de souvenirs nous a laissés Messa dans sa manière de parler et qui, comme je l'ai dit pour « zénober », sont restés pour la postérité. Cela se passait dans la maison en dur avant le séisme de 1954. Elle était malade et alitée toute la journée dans la chambre de mes parents pour ne regagner la nôtre que le soir. Face au lit, il y avait un matelas recouvert d'un tapis qui lui-même était posé sur un plus grand, rouge et noir, le *djebel Amour*, pour recevoir des visiteuses. Ce jour-là, c'était une hadja, vieille dame très estimée par la famille.

Messa était très mal à l'aise à cause de tous les gargouillis dans son ventre. Il était urgent qu'elle s'en débarrasse, car cela devenait insupportable et douloureux. Elle s'adressa alors en français à maman :

– Maman ! je peux pétatouiller ?

Et maman de lui répondre comme la tirade d'un auteur ou acteur à la fin de son spectacle :

– Pétatouille, ma fille.

Après cet accord maternel qu'elle considéra comme une bénédiction, elle donna libre cours aux échappements bruyants des gaz enfermés jusque-là et ce, dans la totale indifférence de tante Arbia. Depuis, lorsque l'une de nous avait le besoin de se soulager, elle disait : « Tante Arbia va venir ».

L'ambiance électrique au lycée

Au lycée, l'ambiance changeait et une nouvelle loi nous interdisait de parler en arabe en dehors des cours. C'était inadmissible surtout dans un établissement franco-musulman. Un jour, je fus surprise par le coq gaulois (la surveillante générale) en train de fredonner une chanson égyptienne intitulée *Les Pigeons*. Elle entra dans une rage folle et exigea que je la lui traduise. Elle ne s'attendait pas à ce que ce soit : « Soulève tes ailes, ô pigeon, et conduis-moi au pays de l'amour. » Elle me foudroya du regard et leva la main comme pour me frapper. J'eus droit à un chapelet de mauvais points, ce qui fit éclater de rire les copines. Dès qu'elle tourna le dos, bien que vexée, je me joignis à elles. Elle avait sûrement appris que dans nos chansons, il y en avait qui poussaient à la révolte.

Avant d'obtenir sa chambre à la cité universitaire mixte de Ben Aknoun, Messa logeait dans un immeuble où elle avait un studio. Des voisins à elle, que nous connaissions, qui étaient d'El Asnam et de mauvaise foi, avaient fait dire à papa qu'il y avait un va-et-vient incessant chez elle et qu'ils pensaient que c'était malsain. Mon père, qui était au courant de l'activité de sa fille, se rendit illico presto à Alger, en taxi. Il lui conseilla alors d'être prudente, car il y avait des commérages à son sujet. Ses camarades et elle se réunissaient pour discuter de la situation dans le pays et préparer des tracts. Ils avaient une machine à écrire et un des leurs savait s'en servir. Elle obéit et devint discrète. Je me demande si ces gens qui ont dit du mal de ma sœur ont eu la conscience tranquille quand ils ont su, plus tard, qu'elle faisait son devoir d'Algérienne et qu'elle était morte en héroïne. Que Dieu les pardonne pour leur ignorance et leur méchanceté d'avoir voulu salir sa réputation.

La veille de mes départs à la maison, elle me donnait des tracts que je cachais dans mes sous-vêtements. Ils étaient destinés à mon père qui les distribuait aux voisins et aux amis de confiance. Il nous

arrivait de les recevoir du mausolée de Sidi Abderrahmane. On nous les lançait et ils atterrissaient dans la cour.

Le climat se dégradait de jour en jour au lycée et ailleurs. On chuchotait, on se méfiait, on se préparait à ce virage que prenait l'Algérie. Une grande nervosité s'installait chez les Européens. Ce n'était qu'à la maison, en les lisant, que je compris que le pays se réveillait d'un sommeil profond et peuplé de leurres et de cauchemars. Les bouts de papiers blancs, véritables armes, ouvraient les yeux aux Algériens afin qu'ils sortent de leur torpeur. Déjà, les poèmes de la romantique Fatouma eurent un autre thème, patriotique cette fois. Ils parlaient de révolte, de sacrifices et de liberté.

Quand elle venait à la maison, Messa s'enfermait des heures durant avec papa à discuter. Après cela, elle sortait pour ne revenir que le soir. Elle faisait la tournée de la famille et des amis pour leur expliquer ce qui se tramait à Alger et l'agitation qui y régnait. Elle obtint enfin sa chambre à la cité universitaire. Le dimanche, j'allais avec elle au restaurant étudiant *la Robertsau* où ses camarades et elle parlaient plus qu'ils ne mangeaient, ou bien elle me laissait seule dans la chambre et disparaissait. Je ne m'ennuyais pas. J'écoutais de la musique dans son petit poste radio transistor et je dessinais. Je lui avais fait une sympathique décoration pour sa chambre en reproduisant les nains de Blanche-Neige en couleurs que l'on trouvait dans l'emballage de savonnettes.

Comme les fêtes musulmanes suivent le calendrier lunaire et non le grégorien, leurs dates changent tous les ans. Quand les congés étaient très courts, soit que nous restions au lycée, soit que nous les passions chez nos correspondants. Nous ne pouvions les fêter en famille que lorsqu'elles correspondaient à celles de Noël, de Pâques ou les vacances d'été. Il arrivait que Messa vienne me sortir pour aller passer la journée avec elle et ses camarades à la cité universitaire. Je ne me souviens plus par quel moyen maman nous faisait parvenir notre part de toutes les bonnes choses qu'elle préparait pour ces occasions. Tout était en double : un poulet farci chacune, des crêpes feuilletées, des confitures, des pâtisseries et des fruits secs et frais. Un vrai festin qu'elle nous offrait. Messa alors invoquait le droit d'aïnesse. Fine mouche, elle ne le présentait pas comme tel. Elle

jouait avec mes sentiments en prétendant qu'il y avait les invitations entre étudiants et qu'elle avait besoin d'une plus grande quantité que moi. Je n'y voyais aucun inconvénient du moment que cela la comblait de joie. J'étais récompensée soit par un colifichet dont elle voulait se débarrasser ou qu'elle m'achetait, soit par une sortie à deux. J'aimais la voir admirée par la gent masculine. Elle en imposait tellement. Au fond de moi, je souhaitais lui ressembler un jour.



A la cité de Ben Aknoun ou Messaouda résidait et d'où elle a rejoint le maquis avec ses camarades étudiants

Plus d'une décennie plus tard, alors que je me trouvais en famille à Palma de Majorque, j'aperçus, attablé à un café, un ancien copain de la cité universitaire où créchait Messa. C'était Yahia Rahal, ancien moudjahid devenu général dans l'armée algérienne. Je l'ai abordé car je le voyais souvent à Ben Aknoun avant la grève de

1956. Coïncidence, mon époux, Ziouche Aïssa, le connaissait déjà pour avoir travaillé dans le même domaine. Bien sûr, le sujet de conversation était Messa. Il nous apprit alors que le jour du départ au maquis de ma sœur, il l'avait accompagnée en vespa à l'endroit où l'attendait le guide. Il a ajouté, très ému, qu'elle lui avait demandé d'attendre qu'elle fasse la prière d'El Asar.

Quant à son amie d'internat de Blida et de la cité d'Alger, Salima Sahraoui, la grande championne sportive des années 50 qui refusa de participer aux Jeux olympiques, pour ne pas représenter la France, elle devint médecin à la clinique Aït Idir, en face de notre logement des années 70. Un après-midi, elle était venue prendre le café et, elle aussi, nous apprit que le jour J de Messa, elle lui avait fait endosser la veste de son survêtement et offert son sac de sport des JO où ma sœur fourra quelques affaires personnelles. Deux chaleureux gestes d'adieu qui restèrent gravés dans ma mémoire.

Autre virée à la Casbah et le réveil des Algériens

Alors que je me trouvais chez elle, Messa me surprit en m'annonçant que nous étions invitées chez des amis à elle qui habitaient la Casbah. Quel bonheur pour moi de redécouvrir cette belle citadelle ! J'étais ravie de visiter l'une de ses antiques maisons.

Je fus d'abord frappée par la robuste porte d'entrée en bois massif, parsemée de gros clous en cuivre. En cuivre aussi, une petite main tenant une boule servait de heurtoir. Le son qu'elle émettait était très agréable à l'ouïe. Plusieurs femmes nous accueillirent chaleureusement. Après les embrassades résonnantes, nous entrâmes dans une cour carrée. Elle était pavée de grès rouge délavé. En son milieu, trônait un joli bassin en marbre avec une fontaine de laquelle normalement devait jaillir de l'eau, mais ce n'était pas le cas. Sur le large bord étaient disposés des pots de plantes grasses, surtout des bégonias et des herbes aromatiques de toutes les sortes. Dans un coin, une petite fontaine près de laquelle croissait un jasmin servait aux ablutions, à la lessive et à la vaisselle. Un préau légèrement surélevé par rapport à la cour en faisait le tour. Les murs étaient tapissés de

faïences de couleurs chaudes sur un mètre vingt de hauteur. Il n'y avait en guise de plafond que le ciel d'une grande clarté.

Une jeune fille souriante nous ramena de petits tabourets en bois sur lesquels elle déposa des coussins tissés à la main. Nous prîmes place et aussitôt, elle mit devant nous un plateau sur pieds en métal argenté. Des verres à thé rayés de doré comme les soucoupes et la théière formaient un ensemble stylé. Un bouquet de menthe sortait du bec de la théière pour rendre plus savoureuse cette boisson magique. Une assiette sur socle était remplie de Montécaos, petits gâteaux fondants au beurre garnis d'une pointe de cannelle sur le dessus. C'était alléchant. Des serviettes carrées brodées de fleurettes rouges étaient pliées en triangle. Alors que nous finissions notre dégustation, Messa disparut avec les femmes pour s'enfermer dans une chambre. Elles donnaient libre cours à de longs conciliabules. J'étais accoutumée à ses éclipses quand je sortais avec elle. Cela ne me dérangeait pas, j'en profitais pour visiter le reste de la maison avec la plus jeune des sœurs.

Les pièces étaient toutes rectangulaires et d'une grande propreté. Le rangement était parfait, chaque chose à sa place. Armoire sculptée et nacrée, commode aux nombreux tiroirs, machine à coudre Singer sur table et à grande pédale, cadres avec les photos de famille légèrement jaunies où les personnes en tenue traditionnelle avaient belle prestance, cuivres bien astiqués, une multitude de bibelots, et une darbouka au corps en cuivre ciselé était posée sur une meïda.

Un vrai musée. Sur une chaise étaient méticuleusement pliées des couvertures sur lesquelles il y avait des coussins. Le tout était recouvert d'un drap immaculé. Dans une pièce moins vaste brillait un grand lit tout en métal doré et plein de fioritures. Nous grimpâmes ensuite à la terrasse par des escaliers grossièrement façonnés dans la pierre et suivis d'une courte échelle. Malgré la lumière qu'il y avait en bas, nous fûmes éblouies par la clarté du ciel. C'était une vraie merveille que je découvris. Un océan de terrasses blanches faisant face au bleu de la mer. Des rebords bas que l'on enjambait facilement permettaient de passer d'une maison à l'autre aisément. Du linge étendu un peu partout flottait, caressé par la brise. Des

enfants assis à même le sol jouaient aux osselets et nous faisions des signes de la main auxquels nous répondions. Nous dominions Alger comme si nous étions sur un nuage. Avec la capitale à mes pieds et la mer à l'infini, j'avais l'impression que le monde entier m'appartenait. C'était grisant. De retour sur terre, je vis ma sœur qui discutait avec de grands gestes. Je n'entendais pas ce qu'elles disaient, elles avaient toutes l'air si sérieux. Nous les quittâmes avec regret mais avec, pour chacune, une petite assiette de gâteaux. Nous prîmes la route du lycée. Je ne posais aucune question car je savais qu'elle m'aurait répondu : moins tu en sauras, mieux cela vaudra.

Je reviens au lycée avec les concours de dessin et peinture. Le professeur inscrivit quelques volontaires pour celui ayant pour thème : Les agrumes en Algérie. Je me souviens de celui de Fatma D, véritable artiste. Un verre rempli d'un jus d'orange sur lequel une tranche servait de barque à un petit ange, genre Cupidon. Il tenait deux flèches qui lui servaient de rames. C'était magnifique. Khalida, elle, pas plus douée que le commun des mortels, avait peint une grande feuille verte avec deux prunes pour les yeux, un poivron pour le nez et une banane pour la bouche au grand sourire. Le tout formait un visage amusant. Surprise générale, c'est Khalida qui eut le premier prix ; une boîte à couture. Il ne faut pas être un génie pour épater son monde avec une belle création. Cela me ramenait aux musées que j'avais visités et où étaient exposés de très nombreux tableaux de maîtres, vendus parfois à des prix faramineux.

Pour certains, j'avais le torticolis en essayant de deviner le sens dans lequel il fallait les regarder et pour d'autres, j'imaginai que c'était un barbouillage puéril de menottes de cinq ou six ans. On entendait des oh ! et des ah ! De ceux qui soi-disant comprenaient l'art.

Un second concours se présenta à nous. Toujours le dessin et la peinture. Le thème : Le rail et la route en Algérie. Cette fois, j'y participai mais le concours n'eut pas lieu et nos œuvres stagnèrent dans nos casiers. La raison en était les prémices de la révolution et l'ambiance d'incertitude très vive au lycée. Le travail manuel était très intéressant et surtout utile. Je me souviens des brassières pour

nourrissons que nous avions cousues, la mienne avait été portée plus tard par ma fille Soâd. Aussi, des sacs de sport en grosse toile beige à rayures rouges que nous portions sur l'épaule quand nous nous rendions au stade Marcel-Cerdan pour notre cours de sport. Cela devenait un spectacle pour les passants. Enfin, la reliure qui avait donné une deuxième jeunesse à mon vieux dictionnaire Larousse.

Depuis longtemps déjà, les Algériens en avaient assez de cette vie d'opprimés, de ces injustices et de ce manque de considération. On appelait cette triste situation « la hogra ». Ils s'étaient réveillés d'un sommeil profond comme d'une amnésie et les consciences étaient sorties de leur atrophie. Le mot indigène, qui révélait notre appartenance au pays, avait un sens péjoratif chez les colonisateurs. Il fallait agir pour libérer le pays du joug colonial. Dans les villes et partout ailleurs, les attentats se multipliaient ainsi que les représailles. Les morts dans les deux camps ne se comptaient plus. Les rafles étaient de plus en plus nombreuses. Les musulmans sans distinction d'âge étaient parqués comme des moutons dans des espaces clôturés et cernés par les soldats. Ils restaient, des heures entières, les mains sur la tête, sous un soleil brûlant ou une pluie glaciale. La fuite leur était impossible. Les jours s'écoulaient de plus en plus sanglants. Les tortures de l'ennemi faisaient rage chez les prisonniers pour les faire avouer même ce qui n'était pas avouable. Les maquis avaient de plus en plus d'adeptes comme le militantisme discret, partout en Algérie.

Fatma, ma sœur, qui suivait de près les événements à la radio et dans les journaux, sentait en elle une forte rage de ne pouvoir rien faire. Elle avait alors confié à une feuille de papier bleu un très joli poème plein d'espoir de liberté, en arabe dialectal. En voici la traduction.

*Alger, Oran, Constantine, Bientôt sera terre d'islam.
Bienvenue à la liberté Et nous seront heureux mes frères.*

*O ! Afrique du Nord Se répandra le bien-être et nous serons
libres Après 125 ans, Le jour succédera à la nuit.*

*Me comprendra celui qui a l'esprit vif On en a marre de
boire du fiel. Terminé pour nous le commandement par l'épée.
Pour le Roumi, il ne restera plus un jour.*

O ! libres dans l'univers, Allah est avec vous les jeunes Et vous profiterez de la vie Où, inchaallah, vous serez les maîtres.

On sacrifiera à la chère gloire Nos âmes, nos enfants et la fortune, Combattants successeurs de Esseyed Ali. Les Arabes dans les montagnes.

Une bonne nouvelle nous viendra avec la paix Demain apparaîtra le croissant Notre terre nous appartiendra

Illuminée par l'indépendance.

La grève et les adieux de Messaouda

L'année 1956 arriva avec toute son effervescence. De plus en plus d'Algériens s'impliquaient dans ce qui allait être une guerre. Et voilà le 19 mai qui fut une vraie bombe. Le Front de libération nationale (FLN) et l'Union générale des étudiants musulmans algériens (UGEMA) appelèrent à une grève générale et illimitée. Ils demandèrent aux jeunes de rejoindre le maquis. Étudiants, lycéens, artistes, comédiens, sportifs... et scouts répondirent présents. C'était l'occasion exceptionnelle pour cette jeunesse qui rêvait d'un avenir meilleur. Ce fut un véritable exode au djebel de ceux qui optèrent pour la lutte armée, comme Messa, et nombreux furent les autres, auxquels je me joignais pour agir en ville et dans la clandestinité. La grève fut suivie totalement et nous regagnâmes nos domiciles respectifs.

Messa vint nous faire part de sa décision de rejoindre les maquisards et nous faire ses adieux. Elle demanda la bénédiction de mes parents et leur pardon au cas où elle ne reviendrait pas. Sa décision fut respectée même si nous avions le cœur gros. Nous l'accompagnâmes au seuil de la maison où les embrassades n'en finissaient pas. Elle nous quitta difficilement. Nous ne voulions plus la lâcher. Nous n'étions pas rassasiés de ses baisers. En m'entreignant très fort, elle me murmura à l'oreille : « je suis fière de ma Fidou chérie qui a grandi et est sollicitée maintenant pour fonder un foyer ». Je goûtais ses paroles comme un divin nectar. Je n'étais pas habituée à ce genre d'effusions de sa part. Je dois préciser qu'environ une dizaine de jours avant sa visite, j'ai eu ma première demande en

mariage. J'avais 17 ans. Une connaissance de mon père s'était présentée pour demander ma main. C'était un bijoutier dont le fils, qui était le prétendant, avait 20 ans. Le père ne tarissait pas d'éloges, attribuant toutes les qualités à son enfant. Bien entendu, il avait ajouté fièrement qu'un jour la bijouterie lui reviendrait. Mon père ne fut ni épaté ni appâté. Il déclina respectueusement la demande prétextant que je devais continuer mes études. Avant moi, mes sœurs avaient eu leur lot de demandes, même Fatouma qui était pourtant promise à mon cousin. Du vivant de mon père, cela passait par lui. Après sa disparition, ce rôle revenait à maman, mes oncles, les amis et même mon frère pour un copain ou un collègue. Les esprits ayant évolué, je recevais de charmantes lettres et de très belles déclarations souvent versifiées de mes prétendants. J'y répondais gentiment pour enlever tout espoir jusqu'à la fin de mon premier quart de siècle, où je répondis affirmativement au prince charmant que j'attendais.

En nous quittant, Messa se retournait de temps en temps pour nous envoyer des bises. Elle les déposait sur la paume de sa main et soufflait dessus dans notre direction. La séparation était très dure et c'était la dernière vision que nous eûmes de notre sœur chérie. Tala, Fatouma et moi l'envions pour son courage, tandis que mes parents pleuraient à chaudes larmes. Avant son départ, elle me fit promettre de prendre la relève de sa correspondance avec son amie tahitienne. Ce que je fis durant près de soixante ans jusqu'au décès de celle-ci en 2012.

Elle eut comme nom de maquis *Meriem* dans la Wilaya IV de l'Ouarsenis. Son départ nous rapprocha davantage, Fatouma et moi. Pour combler le vide qu'elle avait laissé, nous effectuions les travaux ménagers aidées des deux jeunes filles qui vivaient chez nous. Nous passions beaucoup de temps à frotter et astiquer les magnifiques cuivres. J'avais rangé mes affaires scolaires au fond d'un placard. On dit que le temps guérit les blessures comme celles provoquées par le séisme ; mais faut-il y croire ? Messa nous manquait. Le contact si espéré finit par se faire dans la plus grande discrétion, nous nous employions à faire tout ce que l'on nous demandait. C'était notre devoir de militants. Du fait que ma sœur était devenue une fellaga, nous devenions une famille suspecte et à surveiller. Nous faisions en sorte de vivre normalement comme si nous n'étions pas

concernés. Il le fallait pour ne pas attirer sur nous l'attention des Européens. Alors, nous sortions aux courses, au cinéma, au cirque et aux visites familiales et amicales. Malgré cela, plus d'une fois papa était convoqué chez la police pour interrogatoire sur sa fille et son compagnon de guerre, un voisin âgé de 24 ans qui avait fait deux années de médecine : Youcef Khatib, devenu plus tard le colonel Si Hassan, l'un des responsables de la Wilaya IV. Ma sœur, infirmière de métier qui voulait être sage-femme, et lui effectuèrent un travail colossal dans le domaine sanitaire.

En 1962, nous sûmes par son témoignage qu'elle avait rejoint les rangs de l'ALN dans la Zone 1 où étaient acheminés la plupart des étudiants grévistes qui avaient opté pour la lutte armée. Elle avait traversé les monts de Blida puis le Zaccar pour se fixer dans le Dahra, dans le djebel Bissa en automne 1956. Elle était la principale animatrice du premier service de santé organisé par le Dr Harmouche (Si Said) aidé de Youcef Khatib. Courageuse et dynamique, elle n'a jamais failli à sa tâche. Dans le Dahra, elle a laissé le souvenir d'une djoundiya qui honore la femme algérienne.



Bedj Messaouda (Meriem) et Youcef Khatib (Si Hassan) au maquis.



Messaouda (Meriem) au maquis



Bedj Messaouda (gauche), Youcef Khatib (droite) et Dr Harmouche Arezki au milieu.

Pour l'ennemi, les deux devenaient des pestiférés qu'il fallait abattre absolument. Leurs photos paraissaient sur les journaux, surtout *Le Bled*, un journal militaire où il était surnommé « l'homme à l'oreille coupée », à cause d'une blessure de balle qui lui en avait arraché un bout, et où elle était surnommée « la terroriste d'Orléansville ». Ils étaient condamnés à mort par contumace et leurs têtes étaient mises à prix. Quiconque les renseignerait à leur sujet aurait eu une récompense. Comme il s'agissait d'argent, c'était plus alléchant pour les traîtres cupides. Depuis la parution des photos, papa, alors retraité, collectionnait les arrestations. Elles duraient une ou deux journées au début. Cela ne l'empêchait pas de faire son devoir de patriote même si sa santé s'en ressentait. Il était en contact avec un homme que l'on appelait le « Fil » qui était l'intermédiaire entre le maquis et nous. Le mot de passe qu'il devait prononcer à la porte d'entrée était « Saha Aïdkom » (bonne fête). Papa lui remettait les cotisations,

les armes qu'on lui apportait, des médicaments que lui fournissait mon oncle médecin... des cigarettes et les réponses à leur courrier. *Le Fil* se munissait toujours d'un panier où il cachait les affaires en les recouvrant de paille, de poulets, d'œufs ou de pains ronds.

La ville pullulait de militaires. En face de chez nous, il y avait un dépôt de boissons où venait se ravitailler l'armée française dans de gros camions. Les soldats nous demandaient parfois un peu d'eau fraîche. C'était mon frère qui les servait. Nous, les filles, n'avions pas intérêt à le faire, car ils auraient pris l'habitude de nous voir et de vouloir causer avec nous.

L'abus de pouvoir

Certains soldats abusaient de leur pouvoir. Ils se croyaient tout permis avec les autochtones, surtout les femmes. Sans aucun motif, ils les abordaient dans la rue simplement pour discuter avec elles. Ils le firent un jour avec ma sœur Fatouma et moi. Nous les avions ignorés et ils ne supportèrent pas l'échec. Ils se mirent à presser le pas derrière nous en nous sommant de nous arrêter. Nous prîmes nos jambes à notre cou et courûmes vers la maison la plus proche, qui appartenait heureusement à des gens que nous connaissions. Nous avions frappé à leur porte comme des forcenées en criant que nous étions les filles Amar et que des militaires français nous poursuivaient en nous menaçant. Grâce à Dieu, ils nous ouvrirent immédiatement et verrouillèrent la porte. Nous étions sauvées. Ce ne fut qu'une fois la frayeur passée et leurs pas éloignés que nous pûmes regagner notre domicile, qui se trouvait à une centaine de mètres.

Une autre fois, plus grave celle-ci, j'étais avec maman et Tala, Fatouma étant restée à la maison. J'avais une angine et je me tâtais souvent le cou lorsqu'une jeep qui nous avait dépassées fit une brusque marche arrière. Un jeune soldat à peine sorti de l'adolescence en descendit, furibond, pour se diriger vers nous, l'arme à la main. Il la pointa vers moi méchamment en vociférant :

– Pourquoi as-tu fait le geste de nous égorger ? Tu vas me suivre. Maman éberluée le suppliait de me lâcher le bras. Je lui demandai alors de se taire pour être mon propre avocat. Je ne sais pas si à ce moment, c'était du courage de ma part, de l'inconscience, de la témérité ou de la provocation. Avec un faux calme, je lui dis :

– Et veuillez ne pas me tutoyer, s'il vous plaît.

Ma mère me pinçait la cuisse pour me faire taire. Il devint tout rouge et gêné, présenta ses excuses. Maman et ma sœur n'en revenaient pas. Il fallait faire très attention à notre langage qui pouvait nous nuire. J'étais allée un peu trop loin. J'avais les nerfs à vif, mes jambes flageolaient et mes intestins se bouscullaient dans mes entrailles. Il faut dire que nous faisions en sorte de ne pas montrer notre crainte du danger aux ennemis sans pour cela les provoquer. Nous vivions avec une épée de Damoclès sur nos têtes. Chaque jour avait sa baraka.

Beaucoup de personnes non musulmanes ne supportaient pas que nous les surpassions dans plusieurs domaines, tels que la maîtrise du français, les études, l'habillement dont on suivait la mode et la vie décente que nous menions.

Ils s'étaient arrogé le droit de privatiser l'une des plus belles plages d'Alger, *le Club des Pins*, et d'y placer des écriteaux où il était écrit ostensiblement : « Plage interdite aux chiens, aux juifs et aux arabes ». Cela rejoignait dans une certaine mesure la ségrégation des Noirs en Amérique. Quelques lieux huppés comme des hôtels, des cinémas ou des clubs sportifs n'acceptaient qu'une catégorie de musulmans, les « civilisés », comme ils les qualifiaient, et les grosses fortunes. Les autres étaient, pour eux, des sauvages ou des moins que rien, des sous-hommes, quoi !

Pour avoir l'air de vivre normalement, nous allions à tous les spectacles qui avaient lieu en ville, ce qui nous permettait le contact sûr et discret avec les militants. Nous ne faisons pas cas de certaines réflexions plus ou moins racistes telles que : « Je ne savais pas que les mouquères savaient marcher avec tes talons hauts ! » qui sortaient des bouches puantes de jeunes désœuvrés.

Nos animaux

Nous possédions un chien, Bob, sans pedigree, petit de taille, au museau fin et aux poils mi-longs noirs formant un collier blanc autour du cou. Maman, qui était maniaque pour les soins de l'animal, avait pensé le débarrasser des puces et des tiques en le frottant avec des cristaux, véritables exterminateurs des taches les plus rebelles incrustées dans les draps. Quarante-huit heures après, il perdait tout son pelage et se grattait sans arrêt. Le pauvre avait son corps tout rouge, griffé et mordu. Il fallut faire appel au vétérinaire qui lui donna un sérieux traitement, en plus du badigeonnage quotidien au Mercurochrome. Maman regretta longtemps son geste. Un jour, il vomit un ténia. C'était la première fois que j'en voyais un vrai en dehors des livres scolaires. Un ruban blanc annelé et d'au moins quarante-cinq centimètres. Il n'avait hélas pas expulsé la tête. Il allait donc se reconstituer. Pour couronner le tout, à six ans, il fut atteint d'une maladie bizarre qui ressemblait à la rage mais qui était tout autre car il avait été vacciné. Son comportement avait changé brusquement. Il tournait sur lui-même à vous donner le vertige. Ensuite, comme si quelque chose en face de lui l'effarouchait, il faisait d'énormes bonds en arrière. Les militaires, qui venaient se ravitailler en toutes sortes de boissons en face de chez nous, assistèrent à l'une de ses crises. Ils firent remarquer à papa le danger public que représentait cet animal. Ils lui proposèrent alors de le montrer à des spécialistes de la santé animale qui le garderaient pour expérience. Bob ne nous fut jamais rendu, nous avions compris qu'il avait été euthanasié.

Avant la disparition de Bob, Fatouma et moi avions assisté à un spectacle de variétés qui se déroulait dans une salle de cinéma. Le clou était le passage de l'hypnotiseur. Il nous avait époustouflés. Il avait fait monter sur scène quelques spectateurs pour leur faire faire un tas de choses de plus en plus grotesques et surtout comiques : aboyer, ramper, pleurer comme des bébés, chanter et même se dévêtir dans

une certaine limite. Nous fûmes marquées par ce numéro au point que le lendemain, je surpris ma sœur en train de l'imiter. Elle tenait Bob debout sur les pattes arrière, plaqué contre le mur. Je l'observais en silence par la fenêtre et je l'entendais lui dire : « Tu as les paupières lourdes, lourdes, tu as sommeil et tu vas t'endormir. » Elle le fixait en ouvrant bien grands ses yeux, alors que la pauvre bête ne cessait de s'agiter. Elle devait se demander ce qui lui arrivait. J'avais dû faire du bruit, car elle se retourna brusquement, rougit et porta son index à la bouche. Ce qui m'intimait de me taire et de n'en parler à personne. C'était trop me demander. Je faillis à ma parole et je le racontai à mes parents. Ils se moquèrent d'elle gentiment. Elle ne digéra pas ma trahison et me bouda jusqu'au soir. Les bons sentiments prirent le dessus et nous éclatâmes de rire. Elle était quand même déçue de ne pas avoir réussi à hypnotiser le pauvre animal.

Nous avions aussi, Farha, (Joie), une chatte ordinaire mais avec un œil jaune et l'autre marron, ce qui faisait son originalité. Elle était très attachée à mon frère qui souvent la nourrissait. Elle ne mettait ses chatons au monde qu'en sa présence. Une fois, alors qu'il était accoudé au buffet du séjour, elle s'était installée dans un côté de son blouson pour y déposer sa portée. Il avait fallu une grande patience à M'hamed. Il ne la déposa avec sa famille dans son panier que quand elle eut terminé de toiletter ses petits en les léchant délicatement. Un jour qu'elle était sortie de la maison, c'était pour ne plus revenir. Avait-elle été volée ou écrasée par une voiture ? Nous ne le sûmes jamais. Nous avions donné ses petits pour ne garder que le seul tout noir avec le bout de la queue blanc et d'immenses yeux verts. Il était vraiment très imposant, lorsqu'il s'asseyait sur le buffet où il est né et qu'il restait immobile comme une statue. Il surprenait tous nos hôtes. Il avait pour nom Ben doudou. S'il avait vécu dans l'Égypte ancienne, il aurait été momifié comme animal sacré pour accompagner l'un des plus grands pharaons dans son tombeau.

C'est à l'extérieur que vivait Bélus. Un doberman noir que mon oncle, le Dr Bensouna, nous avait confié avant de s'exiler avec sa famille à l'étranger en 1957. C'était un chien de garde émérite. Il était relié à sa niche par une grosse chaîne en fer qui lui permettait de se mouvoir aisément. Il n'aboyait que lorsqu'il sentait le danger. Quand il découvrait ses crocs, le plus futé des rôdeurs jetait l'éponge. Avec

nous, il était doux, et comme Bob, Farha et Ben doudou, lui aussi avait une particularité. Sous sa courte queue, une tache blanche qui auréolait son anus attirait le regard. Grand-mère, d'une grande pudeur, trouvait cela honteux. Elle finit par me chuchoter à l'oreille :

– Ma fille, que vont penser de nous les gens en voyant un animal pareil ? Ils vont croire que nous leur manquons de respect. Et à mon grand étonnement, elle ajouta :

– Toi qui fais de la peinture, fais-moi plaisir et peints cette tache en noir avec un de tes tubes, du cirage ou alors du goudron, ce serait plus correct.

Ainsi, elle pensait que ce qui était un problème pour elle, serait vite résolu par mes soins. Je ne savais que dire, sinon que c'était impossible et qu'il pourrait en mourir. Le pauvre, quelques mois après, nous l'avions trouvé inerte dans sa niche. Rien ne laissait supposer sa mort étant donné qu'il était en parfaite santé. Le vétérinaire, voyant les écumes que dégageait sa gueule, en conclut qu'il avait été empoisonné. Qui avait fait cela, si ce n'était une personne ne craignant pas le couvre-feu ?

Le coin de grand-mère et son bain

Nous habitions le Boulevard-Est depuis 1955. Comme je l'ai décrit, il était bordé de platanes centenaires. Il y en avait un en face de la porte d'entrée et un autre dans la cour. Nous profitions de son ombre les jours fortement ensoleillés. Une plate-bande cimentée d'environ un mètre et demi longeait notre chalet comme un trottoir privé. C'est là que ma grand-mère, sous le platane extérieur, passait des heures entières, son chapelet à la main. Maman lui avait confectionné un édredon que nous posions sur une natte. Deux coussins lui servaient d'accoudoir. Son éventail, sa gnouna et son chapelet lui étaient indispensables. La gnouna est une jatte en alfa, tissée très serré, imperméabilisée par plusieurs couches d'huile de cade (gatrane). Elle avait ainsi de l'eau au goût très agréable. Une

peau de mouton bien tannée était destinée aux visiteurs qui aimaient discuter avec elle. Même les soldats, qui venaient au dépôt de boissons et souvent appelés contre leur gré en Algérie, s'asseyaient près d'elle. Ils regrettaient de ne pouvoir lui faire la causette en français. Elle répondait avec douceur à leur salut.

Oh ! De combien d'éventails Djedda s'est-elle servie pour épargner son visage de la canicule orléansvilloise et le rafraîchir un peu ? Il y avait ceux en paille tressée et brodés naïvement de gros fils de laine vierge aux couleurs très vives. Le carré de paille était cloué à une baguette de bois légèrement sculptée. Ceux en plumes d'autruche grises qui venaient du Sud avaient beaucoup de succès auprès des jeunes soldats qui venaient se reposer près d'elle à l'ombre et qui découvraient ce joli plumage. Celui d'Espagne représentait une danseuse en robe rouge à pois noirs jouant du tambourin face à un picador cambré brandissant deux piques au-dessus de l'échine sanguinolente d'un taureau. Comme il ne restait jamais accroché au mur du séjour, Djedda finit par le demander pour s'en servir avec la grâce d'une Andalouse, comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Sous ce platane, à environ trois mètres de la porte d'entrée, nous avions placé un trépied en bois et accroché une guerba (outre en peau de chèvre remplie d'eau). Une tasse ansée y était suspendue. Son intérieur aussi était enduit d'huile de cade. Au bout de plusieurs remplissages et vidanges, l'eau devenait consommable. Les passants et surtout les femmes enceintes ne manquaient pas de s'en désaltérer. Pour nous, c'était une bonne action que nous faisions au regard de ma grand-mère.

Près de ses quatre-vingt-dix ans, elle ne fut plus apte à supporter le hammam. Cela se passait donc à la maison. Nous nous y mettions à deux ou trois avec plaisir, car nous n'étions jamais rassasiées de ses bénédictions. C'était tout un cérémonial qui se déroulait dans la vaste cuisine préalablement chauffée à la bonne température, par une flambée d'alcool. Nous utilisions aussi le brasero pour chauffer les chambres dans la journée et qui était posé dehors durant la nuit. Nous craignons les émanations de monoxyde de carbone qui faisaient des victimes dans de nombreux foyers.

Un grand tabouret en bois fabriqué par mon père était posé dans une énorme bassine en fer qui devenait une baignoire. Après l'avoir déshabillée, nous la soulevions délicatement par les aisselles et l'y faisions asseoir. Ses petons plongeaient dans un fond d'eau chaude, et en remplacement du lait d'ânesse de Cléopâtre, des feuilles de verveine et des fleurs de lavande fraîches les parfumaient tout en les délassant. Après deux bons savonnages de ses cheveux, ils étaient rincés à l'eau claire prise d'une autre bassine posée sur la fameuse lampe à pétrole unique par sa grande taille. Maman en était si fière. L'une de nous coiffait ses cheveux longs et lisses pour en faire un chignon et les protéger avec une légère serviette. Djedda n'oubliait jamais de nous rappeler la façon dont sa mère lui lavait la tête. Elle saupoudrait de sable fin toute la chevelure. Elle massait durant quelques minutes et à l'aide du peigne fin (karata), elle la débarrassait du sable et du sébum. Les cheveux étaient alors propres et brillants. Ainsi, le shampoing sec existait déjà au XIX^e siècle. Nous nous occupions ensuite de son corps fragile. Elle n'hésitait pas à nous faire remarquer et nous indiquer les endroits où le gant de crin n'était passé qu'une seule fois et pour notre propre toilette, elle nous conseillait de bien frotter le menton, les coudes et les genoux qui étaient plus foncés que le reste du corps.

Il lui arrivait de se sentir si bien qu'elle récitait des poèmes ou fredonnait des airs de sa tendre enfance, vite arrachée par son mariage avant sa puberté. Le bain terminé, nous la déposions sur une chaise, la séchions dans son drap de bain et la frictionnions à l'eau de Cologne. Nous ramenions toutes les affaires qu'elle avait elle-même préparées sur sa malle : saroual, combinaison, robe avec ceinture et la bniqa. Nous lui enfiliions ses minuscules babouches en cuir qu'elle portait tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers pour qu'elles gardent leur forme initiale. À petits pas, nous la ramenions à sa couche. Nous l'embrassions en lui souhaitant bon bain et bonne santé comme l'exige la coutume. Nous lui servions un café brûlant avec une pincée de poivre ou un brin d'armoise blanche suivant sa fantaisie du jour. Elle prenait son chapelet et louait Dieu. Avant la première gorgée, elle relevait ses sourcils clairsemés, ouvrait grand les yeux pour projeter un léger souffle de ses lèvres aspirées complètement

par sa bouche édentée. L'arôme suave qui se dégageait de son petit noir faisait frémir ses narines, pénétrait dans ses sinus et envahissait son crâne. C'était le meilleur remède pour les maux de tête disait-elle. Elle savourait en pointant avec grâce son auriculaire vers le haut. Elle avait toujours des clous de girofle pour la bonne haleine. Elle nous en offrait, car pour elle, le chewing-gum nous usait les molaires et nous faisait ressembler à des ruminants. Malgré son âge avancé et le fait qu'elle était la plupart du temps assise en tailleur, elle aimait se rendre utile. Elle écossait les petits pois et les haricots rouges, coupait les bouts des verts, pelait habilement les pommes de terre et incisait les glands et les marrons qui cuisaient ensuite dans la cendre chaude du brasero. Elle pliait le linge propre qui lui était présenté dans une corbeille en osier et elle cardait même la laine des matelas et des coussins qui était lavée et séchée. J'associais souvent la laine vierge à Djedda. Je la revois la filant en manipulant avec grâce et adresse le fuseau au bout arrondi et multicolore, seulement je ne me souviens pas dans quel but puisque nous ne possédions pas de métier à tisser.

Avec sa coiffure aux triples foulards qui grossissaient sa tête, ses tresses enroulées en macarons sur ses oreilles, elle aurait été un parfait modèle pour Étienne Dinet. Ce grand artiste peintre me rappelle le jour où je reçus une carte postale d'une copine de Bousaâda. J'avais poussé le bouchon un peu trop loin dans ma plaisanterie et ne sus plus comment me rétracter. Elle représentait le mausolée où était enterré le peintre Étienne Dinet, converti à l'islam. En lisant le message, je vis que la photo était l'œuvre des éditions Jomone, spécialisées dans les anciennes vues d'Algérie. Je fis alors croire à Djedda que c'était le mausolée du plus grand marabout de Bousaâda qui s'appelait « Sidi Joumoun » (Maître Joumoun). Elle frota la carte plusieurs fois sur son cœur en psalmodiant cette prière :

« Ô ! Maître de Bousaâda, je te demande d'intervenir auprès de Dieu afin qu'Il exauce mes vœux. »

Elle embrassait l'image comme une icône. Je voyais que cela devenait très sérieux et qu'elle y croyait dur comme fer. Aucune solution pour mettre fin à cette duperie n'était plausible pour venir à mon secours et me sortir de cette impasse vicieuse. Maman, qui

n'avait pas apprécié cette farce idiote, la qualifiant de méchante, me refusa son aide pour résoudre cet imbroglio. Je finis par dire la vérité à ma victime adorée qui ne tarda pas à me pardonner. Elle garda quand même la carte dans sa malle.

Comment ne pas se souvenir de la pose pour la photo de cette sacrée bonne femme ? Elle aimait se faire photographier aussi bien par notre voisin d'avant le séisme que plus tard par ses petites-filles. C'était une sorte de revanche sur son lointain passé, où on lui disait que c'était un péché. Elle préférait la chaise au fauteuil qui l'enfonçait trop. Elle mettait sa plus belle robe, tenue à la poitrine par une broche ronde en argent finement ciselée et sertie de petites perles de corail qui avait appartenu à sa mère, et ses foulards les plus colorés. Elle se tenait bien droite, les mains plaquées sur ses cuisses, elle ne souriait pas, cela lui donnait plus de prestance. Sur les photos, il fallait toujours fermer la bouche. Le clou de la séance, c'était qu'elle se parfumait avant la prise et au moment de l'encadrement, elle coupait sa respiration. Il fallait faire vite afin qu'elle reprenne son souffle après le clic. Elle nous sortait toujours quelque chose pour nous étonner et nous amuser. Elle avait un langage châtié enrichi par de nombreux adages employés toujours à bon escient. Comme je l'ai déjà dit, j'en ai hérité, car j'aime beaucoup les proverbes et les employer dans mon parler aussi bien en arabe qu'en français.

Nos occupations ménagères

En plus du bain de Djedda, après le départ de Messa en 1956, nous ne manquions pas d'occupations à la maison. Le dimanche était le jour de la lessive. Parfois, mes cousines Yamina et Halima ainsi que la petite Hassiba, que nous appelions *Bichette* à cause de ses yeux, venaient le passer chez nous. En cas de besoin, elles nous donnaient un coup de main. La puce s'asseyait sur un tabouret, le visage entre les mains, elle était spectatrice. Nous la sollicitons pour ramasser le morceau de savon qui nous avait échappé des mains, ou, en temps voulu, nous passer les

épingles à linge. Grand-mère adorait Hassiba. Elle aimait la faire danser et la puce ne se faisait pas prier. Elle lui attachait un foulard autour des hanches et au rythme de « zdeg ! zdeg ! », elle se tortillait et frétillait comme un poisson au bout d'un hameçon.

Halima était la préférée de mon père. La dernière lettre qu'il avait écrite avant sa mort lui était adressée à l'étranger. Elle la garda précieusement et bien plus tard, elle donna le prénom *Amar* à l'un de ses fils.

Trois bassines en fer avec les planches à laver se suivaient dans la cour : une pour Tala, une pour Fatouma et l'autre pour moi. De temps en temps, les cousines prenaient la relève. Dans une lessiveuse posée sur l'énorme réchaud à pétrole que papa avait déniché je ne sais où, nous faisions bouillir le linge blanc taché en ajoutant des cristaux de soude et en remuant à l'aide d'un bâton. Toutes les taches disparaissaient. Chacune de nous avait sa bassine qui restait la même jusqu'à la fin. L'une pour le premier lavage, l'autre pour le deuxième et la troisième pour le rinçage. Le blanc était à part, car nous additionnions son eau avec la poudre bleue nila, cela lui donnait plus d'éclat. Pour l'essorage, nous nous y mettions à plusieurs, car les draps étaient en toile épaisse. Enfin, munies de corbeilles, nous enjambions la fenêtre de la cuisine qui donnait accès au jardin. Pour le séchage, le soleil nous gratifiait de ses chauds rayons. Ce jour-là, le dépôt de boissons était fermé et comme nous habitions en bout de ville, personne n'y circulait. Nous n'étions donc pas gênées dans notre besogne. Nous étendions le linge sur plusieurs fils de fer placés par mon père. Une fois les affaires remises à leur place, nous faisions une bonne toilette pour dévorer le goûter que maman nous préparait. L'effort, ça creuse, disait-elle. Nous étions satisfaites de notre besogne et elle était ravie. En hiver, nous nous servions d'un séchoir artisanal très pratique, "el bakhara". Il était fabriqué avec des lamelles de roseaux ou d'osier qui se croisaient tous les dix centimètres environ pour former une coupole que nous posions au-dessus du grand brasero. Elle était couverte de linge qui captait ainsi toute la chaleur des braises. Cette méthode était très efficace et répandue.

Environ une fois par an, il fallait nettoyer les cuivres pour leur donner une nouvelle beauté et comme ils étaient nombreux et différents, on utilisait de l'huile de coude. La besogne n'était pas de tout repos et Fatouma excellait dans ce domaine. On les enduisait d'abord du produit, *mécano*, spécial cuivres, puis à l'aide d'un chiffon propre, on les frottait énergiquement et on répétait l'opération avec du journal. On terminait en les posant au soleil qui les rendait plus brillants. Certains, cabossés par le séisme, avaient pu être réparés. Il y avait une très jolie bassine ciselée finement qui avait un couvercle assorti sur lequel étaient déposés une aiguière et un porte-savon. Elle était présentée aux convives pour se laver les mains avant le repas. L'eau versée passait dans le fond par les trous du couvercle. Des obus de plusieurs tailles servaient de vases pour les fleurs séchées. Comme je l'ai déjà mentionné, certains étaient ciselés comme les pots à lait par des prisonniers. Les sujets de leurs inspirations étaient de plus en plus variés : des femmes aux corps de déesse, des oiseaux, des mosquées et des chameaux sous des palmiers... Il y avait aussi des plateaux, des chandeliers à astiquer.

Nous avions un autre travail, celui du nettoyage du blé. Papa ramenait un quintal de ces beaux petits fuseaux nourrissants qu'il nous fallait trier pour débarrasser les grains de l'ivraie. C'était certes une corvée mais qui avait son charme. Elle nous réunissait entre sœurs, voisines et amies. Nous nous asseyions en tailleur autour de la grande meïda recouverte d'un drap blanc qui dépassait sur nos jambes en les couvrant. Maman y versait le contenu d'un seau. Chacune avait un petit récipient où mettre les saletés alors que les grains tombaient en cascade dans le drap. Cela se déroulait en plusieurs étapes. Ensuite, nous nous levions en même temps et le blé propre récupéré au fond du drap était versé dans des sacs en jute. Papa les faisait moudre chez le meunier qui les transformait en farine.

Quand il prit sa retraite, il ne resta pas oisif. En plus de tous ses travaux à la maison où il devint un vrai factotum, il se fit construire en ville et non loin de chez nous une petite baraque qui devint son bureau d'écrivain public. Il y avait une table, le nécessaire pour

écrire, du papier, des enveloppes et des timbres. Son principal outil de travail était sa sublime écriture. Cela rapportait un petit plus pour notre quotidien et avec la couture de Tala, nous vivions confortablement.

Un matin, il reçut la visite d'une pauvre veuve qui avait plusieurs bouches à nourrir et qui venait demander de l'aide à la commune. Dans des cas pareils, les gens préfèrent voir leurs enfants travailler qu'aller à l'école. Ils devenaient porteurs de lourdes charges dans les marchés, bergers, femmes de ménage, cireurs en ville ou vendeurs de journaux à la criée avec le pesant fardeau sous leurs frêles bras. Papa lui proposa de laisser l'une de ses filles vivre chez nous. Elle ferait seulement de petites courses et aurait une mensualité. Elle sauta de joie en disant :

« C'est Dieu qui m'a envoyée chez vous aujourd'hui. » C'est ainsi que nous eûmes la petite Cherifa. Elle vécut chez nous quelques années. Nous la considérions comme une petite sœur. Au moment où je parle d'elle, elle n'a pas coupé les ponts avec nous et est arrière-grand-mère.

Deux autres anecdotes se sont déroulées dans ce bureau. La première est celle d'un homme qui avait envoyé ses vœux de nouvel an au général de Gaulle. Quelques jours après, le bonhomme revint voir papa en bombant le torse car le général lui avait répondu. Il voulait lui écrire une autre fois pour le remercier de l'avoir remercié. Quand papa nous la raconta, nous avons bien ri. La deuxième était celle d'un rêve que j'avais fait et qui concernait une notoriété de la ville. Il s'agissait de M. Benaourane, qui avait été arrêté comme beaucoup d'Asnamis. Dans mon rêve, je le voyais sorti de prison. Papa, voyant là un bon augure, le raconta à ceux qui venaient faire la causette dans son bureau. Le bouche-à-oreille transforma mon rêve en réalité. Le bruit courut dans la ville que M. Benaourane avait été libéré, et au grand étonnement de sa famille, leur rue fut envahie de gens qui venaient le féliciter. Et voilà ce que l'on appelle la rumeur. Le pauvre homme était toujours incarcéré.

Au début, Messa nous envoyait des petits mots pour donner de ses nouvelles, ainsi que des consignes que nous respections. Le

militantisme était sacré et ne nous faisait pas peur. Nous étions tous impliqués, même mon frère, adolescent. Nous savions que nous étions surveillés, mais peu importaient les risques, c'était pour un idéal.

Vers la fin avril 1957, je répondis à l'invitation de mon amie Fatiha en allant passer une quinzaine de jours chez elle à Maghnia. Cela s'était très bien passé, surtout qu'il y avait un échange de courrier entre mes sœurs et moi.

Je m'habituais vite à la coutume de leur petit-déjeuner qui se composait de thé et de hrira, ainsi que de l'en-cas de dix heures. Beaucoup de sorties et d'invitations très chaleureuses et enrichissantes étaient au programme, comme une journée entière à Tlemcen, jolie ville au riche passé culturel et historique. J'avoue que par la suite, j'avais essayé d'occulter cet épisode de ma vie que j'avais maudit.

Le départ au maquis de Fatouma et ma souffrance

À mon retour, le 9 mai, je m'étonnais de ne pas trouver Fatouma à la gare. Elle le faisait toujours, lorsque je revenais du lycée.

Ma déception était très grande. Il n'y avait que mon cousin Ali. Je m'empressai de lui poser des questions auxquelles il répondait évasivement. Je n'avais rien compris et j'avais hâte de rentrer pour élucider ce mystère. Était-elle malade ? J'allais le savoir. Dès que j'aperçus maman, je vis à son visage qu'on me cachait quelque chose de sérieux. Je me jetai dans ses bras en hurlant : « Où est Fatouma ?

Que lui est-il arrivé ? ». Elle m'enlaça tendrement et me dirigea vers sa chambre. Nous nous assîmes sur son lit et elle me dit ce qu'il en était. Messa avait appris que Fatouma était dans le collimateur des policiers et de l'armée et qu'ils ne tarderaient pas à lui chercher des noises. Elle craignait le pire pour elle. Il fallait qu'elle disparaisse de leur vue, donc qu'elle la rejoigne au maquis avant qu'elle ne subisse leur vengeance. L'accompagnateur, *le Fil*, était venu la chercher la veille. Je n'avais pas encore ouvert ma valise qui contenait les souvenirs que je lui avais ramenés. Je sortis sa photo de mon sac et me mis à sangloter sans larmes. C'était une partie de mon être que

l'on arrachait. Ce qui me peinait, c'était le fait de n'avoir pas assisté à son départ pour lui dire au revoir. La maison qui perdait ses filles, l'une après l'autre, devint funeste. Il fallait du temps pour s'habituer à cette ambiance déprimante.

Toutes les nuits, des bourrasques de cauchemars m'assaillaient asséchant mes yeux de la pluie bénéfique qui m'aurait rafraîchi le visage brûlant. J'avais des hallucinations. Je la voyais souriante, je tendais les bras pour la toucher, elle s'éloignait. Elle réapparaissait triste, j'essayais de la saisir pour la consoler, elle fuyait. Je me réveillais en sursaut, raide sur mon séant, mon oreiller trempé de sueur. Mes hurlements faisaient accourir maman qui ne cessait de répéter « au nom d'Allah » en me serrant fort contre sa poitrine. Elle me faisait répéter ces trois mots qui avaient le pouvoir de chasser le Malin. Même dans ce nid d'amour et de douceur, je culpabilisais d'être restée si longtemps chez ma copine sans me douter de ce qui se tramait à la maison. Les câlins maternels finirent par m'apporter un reflet de calme, je fermais les yeux et maman sortait sur la pointe des pieds, soulagée, me croyant endormie. Je ne l'étais pas du tout. Pour Messa, nous étions au courant de son projet de rejoindre le maquis, puisqu'elle était venue nous faire ses adieux en nous demandant pardon et en nous accordant le sien. C'était un moment très dur pour tous. Dans le cas de Fatouma, qui eut pour nom de maquis *Lalia*, j'étais dans la totale surprise comme mes parents. Moi qui la dépassais de quelques centimètres, j'aurais tant souhaité mettre mon bras autour de ses épaules pour la protéger et l'accompagner au moins au coin de la rue. Je n'aurais pas pu, car on m'a dit que le guide l'attendait au seuil de la maison. Fatouma au maquis ! Cet ange de douceur qui hurlait à la vue d'une souris et qui était incapable de saisir une poule vivante et encore moins morte. Je n'en revenais pas. Certes, le patriotisme coulait dans ses veines jusqu'à lui faire écrire le magnifique poème en 1955 que j'ai gardé. Ce sentiment touchait toute notre famille. Zénobie, elle, avait l'âme guerrière et son départ était prévisible. Il n'y avait aucune comparaison entre leurs caractères en dehors de l'amour pour la patrie. Je me sentais trahie par ma sœur.

Nous prîmes alors notre mal en patience. Elles donnaient de leurs nouvelles dans de très petites enveloppes bien scotchées qui nous parvenaient du maquis. L'écriture était minuscule, mais bien lisible. Elles étaient heureuses du choix de leur destin.

De temps à autre, ma sœur Tala allait leur rendre visite dans les monts de l'Ouarsenis. Pour la circonstance, bien entendu, elle se déguisait en montagnarde. Elle passait la journée avec plusieurs combattants et partageait leur repas frugal. Les bonnes choses que leur envoyait maman restaient pour eux. Tala n'y touchait pas. Comme elle nous le racontait, leurs yeux exorbités fixaient les poulets rôtis, les conserves et les gâteaux. Hélas, elle n'eut jamais la chance de rencontrer Messa qui se trouvait dans la région de Palestro.

J'avais sorti mon gros cahier bleu qui était rangé avec mes affaires scolaires et auquel je me confiais avec des poèmes et de la prose. Il devint le représentant de mes sœurs. Je m'adressais à elles presque tous les jours en leur racontant tout ce que je faisais et ce qui se passait à la maison, mais rien de compromettant. Pourquoi cette précaution ? Parce que de temps en temps, on entendait parler de rafles chez les musulmans. Il fallait être prudent pour ne pas attirer la foudre de l'ennemi qui n'attendait qu'une erreur de notre part.

Pour mes 18 ans, début 1957, Messa m'envoya un petit appareil photo plus sophistiqué que celui que je possédais déjà. Cet instrument qui immortalisait mes souvenirs a toujours fait partie intégrante de mes organes. Ce nouveau avait un étui en cuir et ressemblait à ceux des journalistes reporters alors que le mien faisait penser à une boîte de conserve rectangulaire avec une manette sur le côté qui me donnait quand même pleine satisfaction. Elle y avait joint de très belles photos d'elle en tenue militaire et armée, puis une autre où, Lalia, Malika et elle lavaient du linge dans un ru au milieu d'une forêt. Elles frottaient les épaisses toiles avec des cailloux et se trouvaient à un mètre l'une de l'autre, car le terrain penchait. Dans ces moments d'un peu d'intimité, elles n'étaient pas insensibles à la beauté de la nature et charmées par le gazouillis et le chant des oiseaux. Il leur arrivait de fredonner des airs en arabe et en français. Elles insistaient sur leurs mains et leurs doigts qui devenaient blancs et boudinés.



Les deux soeurs Bedj faisant la lessive dans un ruisseau au maquis

Il y avait aussi un porte-clés représentant un bonhomme tout blanc avec la tête en forme d'une goutte jaune au grand sourire, logo de la marque de l'huile Esso avec une vraie balle accrochée au bout. Dans le mot où elle me souhaitait une longue vie dans une Algérie indépendante, elle me décrivait aussi avec ravissement les magnifiques couchers de soleil et la multitude d'insectes extraordinaires qu'elle découvrait. Cela devait la ramener à sa collection entomologique qu'elle avait créée avec l'aide de papa et conservée dans une boîte en bois vitrée.

Cette année-là, comme tous les ans, le facteur nous avait ramené le nouveau calendrier offert par les PTT et il était reparti avec les étrennes. C'était un Almanach Vermont représentant un beau

paysage et au-dessous trois cent soixante-cinq feuilles détachables qui indiquaient le jour avec une histoire amusante et des caricatures de personnages. Sur celle du 7 octobre, jour où Fatouma bouclait ses vingt-deux ans, j'écrivis au verso et au stylo vert : « Bon anniversaire ma chérie, je te fais de grosses bises et j'espère que le prochain, tu le fêteras avec nous tous. » (Je l'ai toujours gardée).

Je ne m'imaginais pas que la guerre allait durer si longtemps. Vers la fin 1957 ou le début 1958, nous reçûmes aussi des photos de Fatouma. Sur l'une d'elles, elle était vêtue d'une kachabia d'homme en laine dans laquelle elle était noyée. En guise de ceinture, elle avait une cartouchière. Sur une autre, elle était en treillis, toute menue et si belle. Elle portait un bazooka sur ses frêles épaules. Toutes les deux offraient un magnifique sourire. Était-ce à la vie ou aux anges du ciel ? Papa, qui craignait les rafles, préféra les envelopper dans plusieurs couches de toile cirée et les enfouir sous le sol de notre débarras, au fond de la cour. Quatre ans plus tard, au cessez-le-feu, nous les avions déterrées pour ne découvrir qu'une espèce de pâte où les doigts s'enfonçaient. Avec la perte de ces photos souvenirs, c'était un véritable trésor qui disparaissait avec une partie de l'histoire de notre pays libre à présent.

Ma demande rejetée et les arrestations de papa

Un jour, en cachette de mes parents, de ma sœur et de mon frère, je donnais une lettre au messenger à remettre à Fatouma et dans laquelle je souhaitais rejoindre le maquis à mon tour. Quelque temps après, je reçus la réponse de leur chef Si Sadek, de son vrai nom Slimane Dehilès, commandant de la Wilaya IV, qui m'affirmait que deux filles Bedj dans la lutte armée suffisaient et qu'en ville, je leur serais plus utile. Malgré ma grosse déception, je n'avais pas pu brûler cette lettre comme nous le faisions pour toutes les autres. Je l'enroulai délicatement et la glissai dans le stylo à plume en or, offert par mon père pour mes 19 ans.

Je me rapprochais alors davantage de Tala, et notre différence d'âge ne comptait plus. Il fallait que mon aînée devienne mon amie. Dans notre engagement pour l'indépendance de notre pays, chacun de nous avait un rôle précis. Les sœurs cadettes étaient engagées dans la lutte armée et le reste de la famille dans la clandestinité, pleine de dangers. Je fais là un résumé succinct, bien sûr : Papa toujours très actif avec toutes ses collectes en tout genre (armes, vêtements, vivres, médicaments... cigarettes aussi) et ses envois au djebel, Tala, en plus de ses va-et-vient au maquis, nous ramenait des nouvelles et des anecdotes, entre autres celle qui m'avait sérieusement marquée et émue, car elle me faisait sortir de mon adolescence : j'avais 18 ans. Ce jour-là, ils étaient quatre : Tala, Fatouma, Sid-Ali et Si Hamdane. La discussion portait toujours sur le même sujet, celui de la guerre et l'espoir de sa fin qui prenait une tournure nouvelle ; et plus agréable, celle de l'avenir, une fois libres. Sid-Ali demanda à Tala de l'attendre pour bâtir ensemble le leur et Si Hamdane qui avait vu ma photo parmi celles que Fatouma avait prises avec elle lors de son départ au maquis, fit la même chose en ce qui me concernait. Tala me les avait tellement bien décrits en insistant sur l'aura de valeureux combattants qui les enveloppait, que je ne pus que dire oui. Hélas, Si Hamdane, que j'avais vu sur une minuscule photo et que j'avais trouvé mignon, est tombé au champ d'honneur. Gloire éternelle à nos martyrs !

Je reviens à la famille. Tala, en plus de ses visites réconfortantes aux combattants, cousait des tenues militaires selon le modèle qu'on lui remettait et, à la demande de Fatouma, elle confectionnait en grand nombre des robes pour les petites et jeunes filles des douars qui vivaient dans un dénuement total, surtout en hiver. Elle était penchée sur la machine à coudre pendant des heures. Elle fut obligée de porter une ceinture pour maintenir son buste. Mon frère, adolescent, interne à Sidi Bel Abbès, ramenait des pataugas qui étaient très utiles pour la marche en montagne et qu'il devait voler dans la réserve de son école. Maman, courageuse comme elle était, tricotait sans arrêt des pull-overs, des cache-nez, des passe-montagnes et parfois même des gants. Elle veillait tard avec la radio allumée pour ne pas s'endormir.

Elle en avait mal au dos, aux mains et finit par porter des lunettes. Je les aidais toutes les deux en faisant mon apprentissage dans la couture et la fabrication des vêtements en laine. Aucun obstacle ne pouvait stopper maman, même l'argent proposé par l'ALN et qu'elle refusait. Elle vendait petit à petit les Louis d'or (pièces de 10 francs de Napoléon) de ce collier de cordon noir qu'elle gardait précieusement pour ses vieux jours et qu'on appelait « chentouf ».

Un matin, elle nous raconta un rêve qu'elle avait fait la veille. Elle se voyait sur un beau cheval et sa tête était auréolée d'étoiles brillantes.

Ma grand-mère le lui interpréta ainsi : le cheval, c'était la force de maman et la couronne étoilée, son courage, sa bonté et sa foi. Cela me rassura, car pour moi, le cheval, comme Pégase, allait s'envoler vers les étoiles en emportant ma mère qui allait alors nous quitter.

Pour ma part, je faisais alors les achats de toutes les fournitures de bureau et pour la machine à écrire : papier à lettres, enveloppes, règles, crayons, stylos, scotch, colle, encre normale et de Chine, buvards, etc. Bien sûr, nous avions des complices pour tous les achats des tissus et de la laine. Des collectes de vêtements neufs ou en bon état étaient faites pour les gens qui malgré leur infortune, accueillaient les combattants fraternellement dans leurs gourbis pour un peu de repos, un petit somme reposant ainsi que l'incontournable galette bien chaude accompagnée d'eau ou de petit-lait.

À chaque fois qu'il y avait une rumeur au sujet de ses filles, on venait arrêter mon père. Cela le fatiguait énormément. Physiquement, il n'était pas costaud et son asthme n'arrangeait pas les choses. Il y restait des heures et parfois des nuits. Parmi ces tristes périodes, il y en avait une qui était mélodramatique. Il nous la raconta en riant. Alors qu'il était allongé sur une couverture à même le sol, il posa son dentier près de sa tête comme il le faisait à la maison sur sa table de chevet. À son réveil, le lendemain, il ne retrouva plus son appareil dentaire. Aidé des autres prisonniers, il chercha partout dans la cellule et finit par le trouver contre le mur. Il obstruait un petit trou. Dame souris avait fait sa tournée nocturne et l'avait traîné jusqu'à son repère. N'ayant pu le faire pénétrer dans ses appartements, elle y renonça. Malgré le contexte du moment, nous avions bien ri. Ces

arrestations l'épuisaient et après chacune d'elles, sa santé déclinait. Le FLN annonça la fin de la grève à compter de la rentrée de l'année scolaire 1957-1958.

Mon renvoi du lycée

La grève prit fin et je me préparais à reprendre les cours comme toutes les camarades qui n'avaient pas pris le maquis ou qui n'avaient pas été arrêtées. Et voilà que mon père reçut une lettre du lycée qui signifiait mon renvoi. Le motif invoqué, souligné deux fois en rouge me traitait d'élément perturbateur et de dangereux pour les élèves. Nous avons bien compris que la raison en était tout autre et que le départ au djebel de mes sœurs en était la vraie cause ainsi que toute ma famille qui était à craindre. Je restai donc à la maison. Mon père ne supportant pas l'arrêt de mes études m'inscrivit rapidement dans une école par correspondance. Il opta pour L'École nord-africaine.

Dans le prospectus que l'on nous avait envoyé, il y avait les noms et adresses des lauréats du baccalauréat. Puisque je disposais de plus de temps, je pouvais me faire des amis qui me feraient découvrir d'autres horizons. J'écrivis à un jeune Tunisien pour lui demander une correspondante. La réponse ne se fit pas tarder, avec l'adresse de sa cousine Saadia, lycéenne de mon âge, qui devint plus tard son épouse. Deux décennies plus tard, nous nous sommes rencontrées à Tunis en famille où nous eûmes, mon époux, mes enfants et moi, un accueil des plus chaleureux. Très émues, nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre. Je pris goût à ces échanges intéressants et j'ajoutais à ma Tahitienne Marie, protestante et respectueuse de leurs mœurs séculaires et païennes, Saâdia, Tunisienne, musulmane avec laquelle nous discussions de nos coutumes dictées ou non par le Coran, une Française Élisabeth Bouyer dont la famille était sympathisante de l'Algérie libre. Elle habitait Angers et un de ses frères était dans les ordres. J'appris encore plus sur le catholicisme. Des années après, elle devint elle-même bonne sœur. Elle quitta la France pour l'Afrique afin de prodiguer des soins aux nécessiteux. La liste ne

s'arrêta pas là ; Un Canadien vint ensuite, son style et son écriture étaient si alambiqués qu'il me fallait lire plusieurs fois la phrase pour la comprendre. Cela me lassait et je renonçai à sa correspondance. En revanche, je trouvais très intéressante une Vietnamiennne, Do Kim Mai, étudiante en médecine qui habitait Saigon. Elle me racontait si bien son pays que j'y vivais à travers ses lettres. Elle m'apprit que sa religion était le confucianisme et que ce sage personnage, *Confucius* était leur guide spirituel. Je le découvris grâce à elle. À mon tour, je leur parlais de l'islam et de nos coutumes en Algérie. Je recevais de magnifiques cartes postales, des photos, des timbres et des cadeaux souvenirs de leurs pays respectifs. Tous les jours, notre facteur, un sympathique Espagnol, qui parlait bien l'arabe, me déposait mon courrier dans la boîte. Il m'avertissait en criant : « Farida ! Braya f el boita » (une lettre dans la boîte).

Souvent, c'était au pluriel. Un jour, à ma grande surprise, j'en reçus une du Japon. Elle était écrite en anglais, que je ne maîtrisais pas du tout. Ma petite cousine, qui en avait quelques notions, me la lut. Une revue estudiantine avait mentionné mon nom et mon adresse. Des jeunes, filles et garçons japonais, me sollicitaient pour leur trouver des correspondants algériens anglophones. Ne pouvant leur répondre, j'ai gardé le silence, ce qui fait que je n'ai jamais su qui leur avait communiqué mes coordonnées. J'apprenais beaucoup avec elles.

Je commençais donc mes cours par correspondance. Il me fallait de l'aide en français et en mathématiques. La professeure de français était nulle. Elle se faisait payer grassement pour seulement des dictées, alors que dans le programme, j'avais des études de textes, de la grammaire, etc. Celui des maths était plus sérieux. Je me rendais chez lui trois fois par semaine. Nous les connaissions bien, lui et sa femme. Il nous faisait un prix raisonnable. Je préparais donc mon Brevet d'études du premier cycle (BEPC).

L'année 1957 s'écoula, bien remplie entre notre contact permanent avec le maquis, notre continuation dans le militantisme, mes cours, le ménage, mes correspondantes et les sorties qui étaient moins fréquentes depuis le départ de Fatouma. Celle de 1958 lui succéda avec ses bonnes et mauvaises surprises. Je commence par la meilleure.

Ma sœur chérie et les confidences

Un matin, une amie de ma mère, tata Dida, nous invita, maman, Tala et moi à prendre le café. Elle insista pour que moi aussi je sois voilée. J'obéis sans poser de questions. Il y avait anguille sous roche.

En début d'après-midi, nous arrivâmes chez elle. Elle nous dirigea sans mot dire vers une petite chambre, nous fit entrer et referma la porte derrière nous. Cela nous intrigua. Il y avait là une femme, montagnarde, vêtue d'une robe sale ainsi que son foulard. Elle nous tournait le dos. Doucement, elle se retourna et... stupeur ! C'était Fatouma. Je ne pourrais décrire ce moment car il n'y a pas de mots assez forts. Maman, bouche bée, restait muette, hébétée, n'en croyant pas ses yeux qui ont tant versé de larmes silencieuses. Oui, elle avait toujours gardé l'espoir de voir revenir ses filles après la guerre qu'elle s'imaginait de courte durée. Elle s'était approchée, timidement, lentement, au bord de l'évanouissement. Elle avait sa fille en face d'elle. N'était-ce pas un mirage ? Non, c'était la réalité. Quand ses mains tremblantes frôlèrent les frêles épaules de sa fille, elle l'enlaça tendrement en lui prodiguant les caresses maternelles dont Fatouma était privée depuis si longtemps. Elle ne cessait de l'embrasser sur tout le visage. Nous l'étreignions toutes les trois jusqu'à presque l'étouffer. Nous riions, nous pleurions, c'était si bon !

Une autorisation spéciale lui avait été accordée de voir sa mère dont elle s'était languie. À partir du moment où elle avait rejoint le maquis, il lui était formellement interdit de regagner la ville, comme tous les autres compagnons, si ce n'était pour une mission importante, car le danger était prévisible et surtout imminent. Elle nous raconta brièvement le maquis sous les flèches brûlantes du soleil ou sous la rigueur du froid et de la neige. Un orateur de grande envergure n'aurait pas mieux décrit la misère des gens des douars, leur liesse quand ils recevaient les combattants, les difficultés de l'approvisionnement en denrées alimentaires et en médicaments,

celles des soins pour les blessés et les malades qui leur étaient confiés. Elle était fière de ses performances en ce qui concerne les soins qu'elle prodiguait là-bas. Son stage de secourisme lui avait été très bénéfique. Elle faisait aisément les injections après avoir stérilisé les seringues par ébullition. Elle désinfectait et pansait les blessures des moudjahidine et des civils et faisait même les massages cardiaques. Elle riait franchement en disant que sa broderie l'avait aidée à suturer des petites plaies, les grandes étant réservées à ceux qui possédaient de sérieuses notions en médecine et chirurgie. Elle insistait sur les nuits blanches, les guets, la fraternité et le sacrifice. En hiver, les blocs de glace leur servaient d'oreillers lorsqu'ils étaient épuisés et quémandaient un moment de sommeil. Nous buvions ses paroles. Je serrais les dents quand elle décrivait la douleur de ses pieds lors des longues marches par monts et par vaux. En plus des cloques qui éclataient pour se transformer en cors très durs, ses talons tailladés et crevassés saignaient sans arrêt. Les femmes des douars qui prirent en pitié cette frêle créature venue de la ville, les lui couvrirent de henné mélangé à de la poudre d'alun et les enveloppèrent d'épaisses chaussettes. Elle ajouta qu'après tout ce qu'elle vivait, son cœur s'était endurci, que ce n'était plus la fragile Fatouma que l'on connaissait. Dans certaines circonstances comme la mort ou l'arrestation d'un des leurs, elle éclatait en sanglots.

Ma sœur chérie en face de nous ! C'était inimaginable, cela frôlait la fiction. Je la dévorais des yeux. Les siens étaient protégés par ses lunettes de vue retenues par un lacet. Le visage basané, presque brûlé par le soleil et la neige, la peau rêche de ses petites mains aux ongles rongés me ramenait au temps où elles étaient si bien traitées avec les crèmes et les vernis. De temps en temps, elle les portait à sa tête pour se gratter. C'était la première fois que je découvrais la couleur naturelle de ses cheveux, châains entre le clair et le foncé. Ils étaient toujours teints au henné. Un pou dérangé tomba sur son épaule. Je le lui fis remarquer en me forçant à sourire. Elle le prit entre les ongles des pouces et nous entendîmes un « crac » ! Elle lança un : « Ouf ! un de moins ! Vous savez, je reste des jours sans me servir d'un peigne, quant aux poux, on nourrit les fourmis avec. »

Je retenais mes larmes devant ce petit bout de femme qui était une maniaque de l'hygiène et qui adorait le hammam. Lorsque nous étions plus jeunes, elle brossait ses magnifiques cheveux tous les soirs, devant le miroir, comme elle le voyait faire au cinéma. À ces moments de fatigue, c'était à moi que cela incombait moyennant une pièce de vingt sous. C'était une convention entre nous et pour cette somme, il fallait au minimum trente coups de brosse. Non pas qu'elle fut narcissique, non, mais elle aimait bien prendre soin d'elle et de son apparence. J'admirais cette cascade qui chutait sur son dos. Satisfaite et heureuse d'avoir pu avoir cette permission de nous voir à ses risques et périls et d'avoir eu des nouvelles de la famille, des voisins et des amis, elle avala rapidement le café au lait et les gâteaux qui nous étaient servis. Elle en mit quelques-uns enveloppés dans du journal sous sa robe au niveau de sa poitrine, pour « les autres ». Je n'avais pas osé lui demander si elle souffrait comme à la maison de ses menstruations. Après nous avoir embrassées comme pour un adieu, avec son vieux panier, ses chaussures éculées attachées avec de la ficelle, son voile crasseux, elle regagna le maquis avec son guide qui l'attendait dehors. Au moment de notre séparation, elle me murmura à l'oreille : « Demande à Tala de te raconter ce que je lui ai confié, mais pas devant maman. » C'était la dernière fois que je la voyais. J'attendais le moment propice pour en parler à ma grande sœur. J'étais trop émue. Je garde le murmure de mes deux sœurs à mon oreille comme un adieu.

1958 arriva à pas de géant, avec de temps en temps les arrestations de mon père qui l'épuisaient sensiblement. La routine continua son cours dans une certaine diversité, car nos occupations étaient peut-être toujours les mêmes, cependant, elles différaient les unes des autres.

Quelque temps après le merveilleux jour de la rencontre avec Fatouma, papa nous mit au courant de la rumeur qui courait au sujet de Messa. Elle et ses compagnons d'armes seraient tombés dans une embuscade, alors qu'ils se dirigeaient vers le Maroc soit pour continuer leurs études, soit pour se reposer. Plusieurs d'entre eux dont Messa, auraient été tués après avoir vaillamment riposté et fait plusieurs victimes parmi les assaillants.

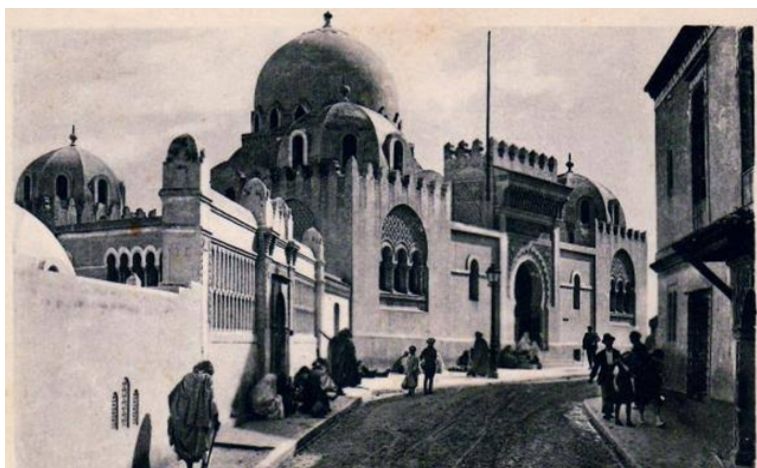
Il y avait tellement de fausses rumeurs que nous espérions que celle-ci en était une. Nous gardions toujours une lueur d'espoir. Nous nous retenions pour ne rien ajouter à la peine si profonde de mon père. Il nous fallait être courageux et prier pour la paix de son âme et celle de ses compagnons. Et comme nous disait notre sage grand-mère, « Mettez une pierre sur votre cœur et Dieu vous aidera. »

Le moment crucial arriva pour être éclairée sur la ou les fameuses confidences. Pour saisir la valeur et l'importance de la première, il faut la situer dans le contexte de l'époque. Dans certaines familles, il existait une coutume séculaire. Une ou plusieurs filles, dès la naissance ou un peu plus tard, étaient promises à un cousin paternel ou maternel. C'était le cas de Fatouma. Elle allait lier sa destinée à celle d'Ali pour devenir son épouse et mère de ses enfants. Comme il habitait Médéa, ils avaient tous deux une correspondance suivie et quand il nous rendait visite, leur comportement n'avait rien de spécial. Elle était la seule à connaître ses vrais sentiments envers lui.

— Après tout, c'est mon cousin, disait-elle, il est beau, il est sérieux, il a un métier et je serai en sécurité avec lui, que demander de plus ?

Avec le temps, les esprits ont changé et celui de Fatouma aussi. Tala raconte alors que le jour de leur rencontre au djebel, Fatouma sortit de la poche de son treillis une feuille de papier pliée plusieurs fois. Elle la déplia et, la voix tremblante, les larmes ruisselant sur ses pauvres joues burinées, elle lui en lut le contenu. C'était un émouvant poème plein de douleur qu'elle avait écrit après la perte d'un moudjahid. Elle décrivait les sentiments qu'elle éprouvait pour lui et qu'elle n'avait jamais ressentis auparavant. Elle ajouta qu'une partie d'elle-même avait été emportée avec lui. Il avait « Mourad » comme pseudonyme et était descendant de l'Émir Abdelkader. Un jour, il l'avait présentée à sa mère qui, elle aussi, avait eu une autorisation spéciale pour les rencontrer. Après quelques heures passées ensemble, elle la serra dans ses bras en souhaitant l'avoir comme bru à la fin de la guerre. Ce secret, Fatouma tenait à le partager avec ses sœurs. Nous sûmes, des années plus tard, qu'en 1960 elle tomba à son tour au champ d'honneur et le rejoignit là-haut pour une éternelle union.

Il y eut un deuxième secret qu'il fallut aussi cacher à mes parents, celui du buisson. Il aurait augmenté leur angoisse déjà bien installée en eux. Comme toute histoire ou anecdote, cela commence par : Un jour... un énorme ratissage eut lieu dans un douar de l'Ouarsenis. L'alerte fut donnée par des enfants qui voyaient venir au loin les camions remplis de militaires. Un groupe de moudjahidine que les Français appelaient « fellaga » se trouvait là pour se nourrir et se reposer un peu. Fatouma était parmi eux. Comme des éclairs, ils se sont munis de leurs armes, se sont séparés pour disparaître dans la nature verdoyante. Le napalm n'y avait pas encore sévi. Fatouma, petite de taille, s'était tapie derrière un gros buisson. L'endroit grouillait de soldats ennemis. Voilà qu'un jeune militaire d'à peu près son âge s'approcha, son arme pointée sur le buisson. Même scénario pour ma sœur qui, le souffle coupé, dirigea son arme vers lui sans oublier la chahada (prière avant le dernier souffle), a-t-elle ajouté à Tala. Le jeune homme, ahuri, s'apercevant que c'était une femme qui lui faisait face resta pétrifié durant quelques secondes. Il baissa aussitôt sa mitraillette. Son regard devint celui d'un enfant bouleversé par la vision extraordinaire, réelle ou imaginaire de ce visage féminin qui avait dû être beau malgré le teint ravagé par le soleil et les gerçures. Il fit lentement demi-tour puis, sans se retourner, disparut dans la nature, raide comme un robot. Leurs deux jeunes cœurs devaient battre à se rompre. Les miracles existent parfois. Deux vies sauvées en un clin d'œil. Les êtres humains ne sont pas tous mauvais. Dieu les a épargnés tous les deux. N'était-ce pas un vrai conte ?



Au lycée Franco-musulman, Rue Bencheneb, la Casbah d'Alger.



Au lycée Franco-musulman, Rue Bencheneb, la Casbah d'Alger.



Messa, Tala et moi au square Bresson (port Said) à Alger 1956.



Papa dans la chambre où j'ai été ensevelie, séisme 1954.



Papa, Tala et moi.



Avec la chatte "Farha"



Mes exercices de souplesse.



Avec Fatma debout, mon amie Fatiha Benchenafi et le chien Bob.

Troisième Période

*Mon arrestation et ses horreurs,
puis la vie après ma libération.*

L'agréable soirée et le cérémonial du thé

Le Ramadhan, fidèle à sa ronde annuelle, fut notre hôte au mois de mars. C'était la veille de la nuit du Destin (ce soir-là fut le mien), soit le 26^e jour. L'ambiance à la maison était très douce et chacun se préparait à faire un vœu avant de dormir et après avoir récité la chahada. Habituellement, pour les hommes, la dernière prière de la journée, el îcha, se faisait à la mosquée où ils restaient souvent jusqu'à l'aube. À cause du couvre-feu, les gens restaient cloîtrés chez eux. Nous étions tous assis autour de la grande meïda : maman, grand-mère, ma sœur, mon frère et les deux jeunes filles qui vivaient chez nous. Nous sirotions le délicieux thé à la menthe dont l'odeur enveloppait la chambre. Papa, comme tous les soirs, se trouvait dans sa chambre, en pyjamas. Il lisait le journal ou écoutait la radio.

La préparation du thé revenait à grand-mère. C'était sa spécialité. Elle s'employait à en faire un art, partie du patrimoine de son Sud natal. Assise en tailleur, elle avait tous les ingrédients posés devant elle. Elle jetait une poignée de grains verts dans la théière en émail de couleurs vives, les rinçait à l'eau bouillante et ajoutait un généreux bouquet de menthe fraîche ou séchée, suivant la saison. Elle cassait le pain de sucre à l'aide d'un pilon en cuivre dans un "tbaq" (sorte d'écuelle aux bords légèrement surélevés, tressée avec fantaisie de brins d'alfa qui servait aussi bien comme coupe de fruits, panier à pain ou même de décoration murale). Elle n'acceptait pas un autre sucre. Elle disait que cela dénaturait le goût de la boisson. Elle plongeait les morceaux bien blancs dans la théière, remuait le tout avec l'élégance de l'auriculaire pointé vers le haut. Après infusion, elle le goûtait dans un petit verre. Puis, elle nous le servait, d'une hauteur d'au moins cinquante centimètres en le faisant écumer avec un bruit de cascade de la même façon que mama Messaouda (elles avaient le même prénom). C'était la grand-mère de mes cousines.

Elle venait du Sud aussi, mais plus loin que Laghouat, de Timimoun. Elle fredonnait souvent des airs en une langue que l'on ne parlait pas au Nord, celle de sa région, le zétète dérivé du berbère.

Maman nous avait gâtés en cette soirée exceptionnelle. En plus de la traditionnelle et incontournable zlabia, elle nous avait fait des samsas, ainsi que des oreillettes au sucre. Mon père savourait ces douceurs tout seul. J'avais ma petite table basse qui m'attendait pour répondre au courrier de mes correspondantes. C'était le tour de Saâdia, la Tunisienne. L'enveloppe avec adresse et timbre était prête. Ma tête débordait de choses à lui raconter. Je commençais à étaler mes idées sur le romantique papier rose quand toute la maison s'ébranla.

L'arrivée des bourreaux

– Mon Dieu ! Était-ce un nouveau séisme ?

Non, on cognait à la porte en pleine nuit. Elle allait se briser lorsque nous entendîmes hurler :

– Ouvrez ! Police !

Nous avions tous blêmi. Étaient-ils encore venus pour mon père ? Le pauvre, ils ne le laissaient pas tranquille, lui qui aurait dû être intangible. Ils se doutaient qu'il était actif au sein du FLN et surtout l'ALN dont faisaient partie ses deux filles, mais les preuves concrètes de sa participation leur manquaient. Ils lui cherchaient la petite bête. Mon frère, âgé de seize ans, alla leur ouvrir. Il faillit perdre l'équilibre en se levant. Il fut bousculé par un géant en tenue de parachutiste qui déboulait dans le séjour comme un canon, suivi d'une demi-douzaine de militaires et de policiers en civil. Ils envahirent la chambre et l'un d'eux cria :

– Où est Farida ? C'était le « bariolé » de la taille d'un baobab.

– C'est moi, dis-je, la voix chevrotante et le corps tremblant.

Je n'eus même pas le temps de sortir mes pieds de dessous la table pour me lever qu'il me saisit par l'épaule jusqu'à presque me

la déboîter. Il me hurla de les suivre. Mon père accourut, sa cigarette à la main. Lui et maman ne savaient que faire. Quand il voulut savoir ce qui se passait, le para lui répondit avec dédain :

– Tu fumes du hachisch pendant que ta fille fricote avec les fellagas. Tala prit tout de suite la parole pour lui expliquer que ces cigarettes étaient spéciales pour l’asthme et que papa avait été gazé lors de la Première Guerre mondiale. Il les lui fallait absolument pour éviter les crises insupportables qui, à chaque fois, risquaient de provoquer sa mort. Maman, qu’ils ignoraient complètement, pleurait à chaudes larmes. Quand elle voulut parler, il lui lança :

– Toi, tais-toi, on ne t’a pas demandé l’heure.

D’un ton péremptoire, il avait tutoyé cette grande dame que mon oncle, premier médecin musulman à Orléansville, surnommait « La reine mère », tellement elle inspirait le respect dont elle était digne. Les deux jeunes filles s’enfuirent dans la cuisine, Djedda et mon frère étaient pétrifiés. Tala me fixait et je lus sur son visage le message qui me souhaitait d’être forte.

La veille de mon arrestation, oui la veille, j’avais dévissé le stylo à plume dans lequel j’avais glissé la réponse négative de Si Sadek à ma demande de rejoindre le maquis. Je ne sais pas si ce jour-là, j’eus une prémonition, toujours est-il que j’avais trouvé plus prudent de brûler cette lettre. Elle aurait fait l’effet d’une bombe s’ils l’avaient découverte. Ils auraient eu alors la preuve flagrante écrite noir sur blanc de notre contact avec les chefs de la Wilaya IV et mes sœurs. Toute la famille en aurait pâti.

Je suivis donc ce cortège malfaisant qui me guidait vers mon triste et cruel sort. Comme toujours, à la maison, je portais un sérual algérois et un pull. Encore une fois, j’eus juste le temps d’enfiler les pantoufles de mon père qui se présentaient à moi et où mes pieds se perdaient. Maman me jeta sur la tête un châle en laine qu’elle avait elle-même tricoté, car il faisait frais. Ce châle était accroché en permanence à un clou devant la porte pour nous protéger lorsque nous traversions la cour pour aller aux toilettes qui se trouvaient à l’extérieur. Ils prirent mon courrier et la lettre de mon amie tunisienne qui les intrigua. Elle attisa leur colère du fait qu’elle était adressée à

un pays arabe qui accueillait les membres du FLN et ceux de l'ALN, ainsi que les combattants blessés qui y étaient soignés.

Dehors, deux jeeps attendaient avec les chauffeurs. Ils me firent grimper dans l'une d'elles, toujours avec la même brutalité, pour me conduire au commissariat. Ils étaient plusieurs (militaires et policiers en civil) pour la frêle jeune fille que j'étais.

Devant la porte du commissariat, une ampoule poussiéreuse diffusait une lumière blafarde. Un bonhomme ventripotent et flasque comme un éléphant de mer s'enfonçait dans une chaise en bois branlante. Son visage ravagé de plis, avait la forme d'un accent circonflexe et paraissait fondre sur ses bajoues. Un vrai chien battu qui attendait désespérément sa pâtée, ou, mieux encore, un pauvre cerbère déchu auquel on n'avait laissé qu'une tête pendante. À notre passage, il essaya de se lever en faisant de vains efforts, mais son gros postérieur restait coincé entre les accoudoirs. Sa respiration était celle d'un cheval poussif. Comme personne ne lui prêtait attention, il faisait alors la lippe. En d'autres circonstances, cela m'aurait prêté à sourire.

J'avais bien connu cet endroit avant le séisme de 1954 pour y être allée plusieurs fois lorsqu'il fallait demander à papa l'argent des courses, lors des fêtes de Noël et pour les cours de natation à la piscine qui l'avoisinait.

Ils me poussèrent sans ménagement dans une grande pièce pour l'interrogatoire. J'étais prostrée sur un tabouret peu sûr. Je fixais dans un coin, un gros cafard à demi écrasé et agonisant. J'avais peur de ces bestioles. Je les exécrais surtout lorsqu'elles déployaient leurs grandes ailes rousses et luisantes pour un vol aveugle et ronflant comme un hélicoptère qui se cogne partout.

Le parachutiste était un capitaine et s'appelait Château. Il en avait la taille, mais pas la noblesse. Une vraie brute effrayante. Il commença par me questionner sur Messa (Meriem), Fatma (Lalia) et Youcef Khatib (Si Hassan). Je répondis que je n'en savais rien, et paf ! Une gifle qui me fit voir trente-six chandelles.

– Où sont-ils ?

Et re-paf ! Et le leitmotiv était accompagné de gifles cinglantes et de coups de poing dans les côtes :

– Où sont-ils ?

Lorsqu’il flanquait sur mon visage ses énormes mains, de vraies raquettes de trappeurs, je le sentais brûler et un goût de fer envahissait ma bouche. Je saignais aussi du nez. À chaque coup, j’entendais des cloches tinter dans mon cerveau. Ma tête allait exploser comme si tous ceux qui étaient là agitaient des crécelles. Les mouvements de ses bras étaient si rapides que je les apercevais nombreux, comme les tentacules d’une pieuvre géante.

Miraculeusement, mes oreilles avaient gardé leurs tympans intacts. Les mouvements brusques de ma face épargnèrent mes yeux, qui restèrent dans leurs orbites. Mon nez, que l’on trouvait fin, ne subit pas de graves dégâts. Il ne fut pas fracturé comme celui des boxeurs, mais il tripla de volume, comme attaqué par un escadron d’abeilles suicidaires. Mes réponses toujours négatives le rendaient fou furieux. De tout son poids, il m’écrasait les pieds. Je sentais son corps frissonner contre ma poitrine et le battement de son cœur comme celui d’un taureau face à la muleta, prêt à charger. Il m’obligeait à lever la tête pour le regarder. Pour cela, il me prenait le menton en le serrant avec ses gros doigts, le pouce et l’index, comme dans un étau.

Ce geste, qui était si tendre quand maman le faisait pour m’embrasser le bout du nez, me revenait à l’esprit. Je voyais sa pomme d’Adam remuer comme folle, excitée et en transe. Ses naseaux, largement écartés, soufflaient si fort que les poils dérangés prenaient la fuite en se ruant vainement vers l’extérieur. Un tambour résonnait dans son thorax quand il me pinçait le bout des seins, me provoquant des douleurs atroces accompagnées de vertiges. Il me tirait les cheveux presque jusqu’au scalp. Il me remplissait les narines d’un mélange de sueur, de vieux tabac et d’eau de toilette vendue au rabais. J’avais la nausée et je lui aurais volontiers vomi sur sa tenue chamarrée. J’aurais alors signé ma condamnation aux pires souffrances. Il hurlait : « On a trouvé une liste de fournitures de bureau, par terre dans la librairie, *Le Progrès*. Elle venait de ta sœur Lalia et t’était adressée. Qui te l’a remise ? »

À ce moment-là, j'étais obligée d'inventer une histoire, car j'ai eu devant les yeux, la supposée preuve, même si celle-ci était douteuse. Ma vue devenait trouble, je croyais reconnaître l'écriture de ma sœur.

Mais que faisait donc cette liste, nouvelle à mes yeux, sur le sol d'une librairie-papeterie du centre-ville, alors que nous les brûlions dès leur réception ? Mystère ! Il me fallait tout endosser pour épargner les miens et les autres. Cette preuve n'était autre qu'un simulacre pour me piéger. Sans hésiter, car j'étais sûre qu'ils allaient perquisitionner à la maison et trouver tout ce qu'ils cherchaient, je décrivis alors un homme imaginaire qui m'avait abordée sur le chemin de mon cours de maths et obligée à faire ces achats qui passeraient inaperçus grâce à ma situation d'étudiante. Pour ne pas faire d'erreur par la suite et ne pas oublier ma description, je le dépeignis comme un homme tout bleu : les yeux, la chemisette, le gilet, le jean ; quant au turban, il était d'un blanc cassé. J'avais fait, quand même, un léger rapprochement avec le vrai envoyé du djebel pour les yeux bleus. Ainsi, le portrait de mon fantôme restait gravé dans ma mémoire. Il m'avait donné de l'argent et m'avait fait jurer de garder le secret afin d'éviter des problèmes à ma famille. J'eus donc si peur que j'acceptai. Les idées venaient au fur et à mesure que j'avançais dans mon scénario, comme pour trouver les astuces que j'aurais employées pour que personne à la maison ne s'aperçoive de ce que je faisais. Mon récit était si judicieux que je finis par y croire moi-même. Il me collait à la peau, je ne risquais ni défaillance ni oubli. J'étais faite pour ce rôle. Je rendis grâce à Dieu qui me vint en aide.

— On va les chercher, aboya-t-il.

De retour à la maison, tard dans la nuit, je les dirigeai vers le placard où était déposée une partie des achats. Heureusement, il n'y avait rien d'autre, surtout pas d'armes, de vêtements ou de médicaments. Ma famille avait deviné que j'avais été maltraitée. J'avais la face cramoisie, les cheveux en bataille, les lèvres tuméfiées, le nez gonflé et mes mains contre ma poitrine pour atténuer le mal que je ressentais. Maman pleurait de voir sa fille dans cet état et de se

savoir impuissante. Ils prirent tout ce qu'il y avait comme fournitures de bureau, même mes albums de cartes postales et de photos de mes correspondants de tous les continents, ceux des timbres que je collectionnais, mon cahier de souvenirs du lycée qui contenait de gentils mots de mes copines et celui de mes poèmes. Ils avaient brisé la boîte de la collection d'insectes de Messa à laquelle elle tenait. Ils jubilaient à la vue de toutes ces petites bêtes éparpillées sur le sol et qu'ils piétinaient avec leurs grosses godasses. Quand je les vis saisir mon stylo duquel j'avais retiré la veille la lettre de Si Sadek, je levai les yeux vers le ciel et rendis encore et encore grâce à Dieu.

S'ils l'avaient découverte, cela aurait été la catastrophe. Je n'aurais pu alors me défendre et protéger les miens car nous l'aurions payé très cher. C'était écrit, nettement comme toujours, et cela n'aurait épargné personne. Ils auraient eu la preuve flagrante de notre participation à la rébellion de notre pays et nous auraient condamnés aux pires tortures.

Au moment de les quitter, Tala me rappela, avec un mouvement de tête furtif, qu'il me fallait, en plus du courage, rester muette, ne citer aucun nom. Ce geste n'échappa pas à l'un des militaires qui, plein de zèle, se dirigea vers elle, la main levée pour la frapper.

– Que lui as-tu dit ?

Il était menaçant le petit troufion.

– Arrêtez ! criais-je. Elle est malade, c'est une névrosée qui voit des djinns partout et qui essaie de les chasser pour ne pas les suivre ou être habitée par eux. Ils me crurent et l'un d'entre eux, dont la sœur avait été en classe avec elle, la regarda avec pitié et lança :

– La pauvre Talaâbia ! Elle me fait de la peine.

Nous repartîmes pour le commissariat. Le para crachait son venin avec son haleine fétide et des postillons qui m'arrosaient la face. La sueur qui dégoulinait de son front pleuvait de son menton sur son col empesé.

– Tu parles, ou on tue ton père !

– Mais, je n'ai rien à ajouter, j'ai agi en cachette de ma famille par crainte pour sa sécurité.

– Dis-nous où sont Messaouda et Youcef Khatib ?

– Je n'en sais toujours rien, je vous l'ai dit !

Je regardai l'un des civils et lui lançai :

– M. Bernabeu, vous qui avez étudié avec elle, vous savez bien qu'elle n'en faisait qu'à sa tête ; elle ne demandait l'avis de personne et n'avait peur de rien.

Ils étaient déçus par la pauvreté de leur butin qui n'avait rien de palpitant. Le Château (de sable) me faisait répéter la description de mon virtuel contact, l'argent qu'il me ramenait, mon comportement de cachottière et d'ingrate vis-à-vis des miens, etc. Il gobait tout et cela l'agaçait. Il fulminait et, outré par sa totale déconfiture, il déversait sa colère sur ses sbires qu'il avilissait en leur proférant des injures inappropriées à la situation. Il employa alors une nouvelle stratégie : jouer avec mes sentiments filiaux et ma conscience. Il vociférait contre le monde entier, comme un enragé. D'une voix et d'un ton incisifs, il ordonna que l'on fasse venir mon père.

Papa

Les larbins s'exécutèrent et allèrent chercher mon père. Papa, cet homme si bon, si généreux, parfois soupe au lait certes, mais tellement gentil, n'aurait jamais pu être riche, car il partageait tout avec ceux qui le sollicitaient. Ses valeurs morales lui suffisaient largement. Il avait deux passions : les fleurs, dont il s'occupait dans le petit jardin qu'il avait lui-même créé, et les oiseaux. Les roses étaient sélectionnées, des Baccara. Il avait fabriqué une très grande volière. Un arbre sec était placé en son milieu ; des nids et des balançoires y étaient accrochés. Il passait des heures entières à admirer ce bel ensemble de perruches, de bengalis, de canaris et autres belles espèces. Ils avaient droit à une bonne nourriture, à des vitamines et, en été, au ventilateur. Ils devenaient ses compagnons. Il leur parlait même.

Poussé avec force au milieu de la salle, il était là, devant moi, malingre, le corps perdu dans son pardessus, fatigué par toutes ses arrestations, les yeux larmoyants et la respiration saccadée. Lui, l'ancien combattant de la Première Guerre mondiale, gazé et blessé

à la main, le voir réduit à une ruine et se faire molester de la sorte était pour moi le pire des supplices. Je humais la peur viscérale qui se dégageait de tout son être, comme un animal flaire un danger imminent. Voir sa petite dernière, le visage bouffi, la bouche saignante, les cheveux tout embrouillés, témoins des mauvais traitements qu'elle avait subis et qui allaient sûrement se prolonger, le tétanisait. Papa, si loquace, au verbe facile, devint muet. Je priais Dieu pour qu'il n'ait pas eu une crise d'asthme.

À la vue de son visage blême et émacié, mon cœur battait à se rompre, comme s'il voulait quitter la cage qui le protégeait. J'entendais le flux sanguin qui lui faisait écho et qui me martelait le crâne. Je craignais qu'il n'explose et que mon cerveau gicle par les oreilles. Papa me faisait penser à la momie de Ramsès II que j'avais vue dans des revues scientifiques et durant les cours d'histoire, au collège. J'étais plongée dans cette idée, ou plutôt dans cette hantise, lorsqu'un cri me fit sursauter. Le para se plia en deux pour me regarder droit dans les yeux afin de m'intimider. Son doigt, tel un obus, vint aplatis mon pauvre nez, déjà malmené.

Une grande rage l'habitait quand je m'ancrais dans mes positions. À ce moment, que fit cet être démunie de la moindre empathie, en rugissant non pas comme un lion, mais plutôt en aboyant comme un chien enragé ou une hyène ? Il s'empara du cache-nez de papa et commença à lui serrer le cou.

« Ô ! Seigneur ! Papa allait-il mourir sous mes yeux et à cause de moi ? »

Son visage était cramoisi. Il ouvrait la bouche à la recherche d'un peu d'air, ses yeux étaient exorbités. Papa, aux cheveux gris, me paraissait si vieux. Du plus profond de ma mémoire, je ne lui avais connu que cette jolie couleur. Je sentais la faucheuse planer au-dessus de sa tête. « Allah, aidez-moi à sauver mon père des griffes de ces harpies ! », je criais intérieurement. Je souffrais le martyre.

Face à cette masse hystérique, il me fallait faire quelque chose. Comme on m'avait toujours assuré que j'avais des dons de comédienne, le moment était venu de montrer mes prouesses dans cet art. Une petite voix, comme celle d'une bonne fée, me guida

et une idée lumineuse me chatouilla l'esprit : feindre une crise de nerfs ? Et pourquoi pas ? Je me jetai lourdement au sol, et me mis à gigoter dans tous les sens, en hurlant comme une bête que l'on égorge. Je me surpris moi-même. Ma comédie allait crescendo. Ma bouche, jusque-là sèche, devint ma complice en fabriquant de la salive ensanglantée que je laissais échapper. Le mastodonte devint blême et fébrile. Il lâcha mon père en criant : « Bon Dieu ! Occupez-vous d'elle, elle va nous clamser entre les mains. »

Sitôt dit, sitôt fait. L'un d'eux prit un pot crasseux qu'il remplait d'eau, d'un lavabo aussi sale, et me le jeta sur le visage en feu. Je continuai mon cinéma jusqu'à ce que l'ordre fut donné à papa de ficher le camp.

Comme il était formellement interdit aux gens de circuler après le couvre-feu, il dut lever les bras tout au long du chemin qui le menait à la maison, comme s'il brandissait le drapeau blanc. S'il ne l'avait pas fait, une patrouille de nuit l'aurait tué sans sommation et, le lendemain, on aurait lu dans la presse qu'un grand chef rebelle avait été abattu, à Orléansville, alors qu'il s'apprêtait à poser une bombe.

Je sus plus tard qu'il était rentré chez nous, non pas sain, mais sauf. Ses jambes pouvaient à peine le soutenir. Ah ! Si la télépathie pouvait fonctionner, je lui aurais envoyé ce message : « Papa, rassure-toi, c'était du bluff, ma crise. »

J'admirais les femmes des films d'action qui, pour échapper à leur agresseur, attendaient le moment opportun pour lui porter un coup de genou dans les parties les plus sensibles avant de prendre la fuite. Il se plierait en deux, tomberait au sol en se tenant le bas-ventre, hurlerait, pesterait, et même pleurerait. Château faisait le double de ma taille. Avant que mon genou ne l'atteigne, il m'aurait écrasée comme une punaise.

À ce moment-là, je me sentais pétrie de haine avec un instinct de bête sauvage prête à tuer. J'étais prise d'une envie impulsive criminelle.

On me fit asseoir face à un policier en civil qui écrivait à la main ma déposition. Il me connaissait et je voyais qu'il évitait de me regarder. Il prit ensuite une feuille blanche qu'il plaça dans la machine à écrire, et commença à taper. Chaque lettre résonnait dans

mes tempes comme un coup de marteau sur une enclume ou celui d'un gong des temples tibétains. Cela atteignait même mes gencives. Quand il eut terminé, il me la présenta pour y apposer mes empreintes digitales et ma signature. À 19 ans, mes sens étaient très aiguisés, surtout dans cette circonstance, mon odorat et mon ouïe étaient restés intacts. Malgré le tintamarre dans ma tête et le bourdonnement de mes oreilles, je captais le murmure d'un agent à son collègue au sujet du parachutiste. Il disait : « S'il pousse le bouchon trop loin, il y aura les repréailles de ses sœurs et des autres. Ils feront péter le commissariat et on risquera d'y rester. »

Ma nuit chez la police et la fin de ma garde à vue

C'était presque l'aube ; leur échec à me soutirer ne serait ce qu'un nom les épuisa moralement. Ils rentrèrent chez eux, me laissant avec le policier de garde aux cheveux poisseux. En sortant, M. Bernabeu passa tout près de moi et chuchota :

– « Farida, moi, je ne t'ai rien fait de mal, hein ? Ça m'a peiné de savoir que ta grande sœur était habitée par des démons. »

Il pointa son index sur sa tempe en le faisant tourner. Le lâche, avec son air obséquieux, devait sûrement craindre le retour de leur boomerang.

Je restais seule avec le policier de permanence, un pied-noir d'origine espagnole, trapu, borgne et en tenue négligée.

– « Allez ! dit-il, d'un ton condescendant. Tu vas dormir un peu pour être en forme demain ; sois tranquille, je ne te violerai pas. »

J'avais des frissons dans le dos et, malgré le bouillonnement dans ma tête, j'échafaudais un stratagème au cas où il changerait d'avis et déciderait de porter atteinte à mon honneur. J'avais les ongles assez longs, que pas mal de jeunes filles m'enviaient. Je m'en serais servi comme des serres pour lui arracher l'œil qui lui restait, mais, cela aurait été "signer mon arrêt de mort" ; ou alors, j'aurais tout cassé, même la lourde machine à écrire, et appelé : « À l'aide ! au viol ! »

Je guettais le moindre bruit, celui de ses pas qui allaient et venaient sans cesse. J'entendais de temps en temps un ruissellement dans le lavabo qui devait être celui de son urine. Le jour perçait lorsqu'il éteignit la lumière, je poussais enfin un ouf de soulagement. Je passai ma première nuit blanche dans le noir. C'était dans les WC turcs des prisonniers. Ils étaient très étroits et puants, avec juste une petite ouverture en forme de losange, en haut de la porte. Une forte odeur d'ammoniaque s'échappait du trou couvert d'une couche verdâtre de moisissure. Des virgules d'excréments secs tapissaient les murs. Je suffoquais. Mes poumons et mes yeux me brûlaient. Il me jeta un carton qu'il qualifia de matelas Simmons (haut de gamme) et un autre qui faisait office de couverture chauffante (une nouveauté électrique de l'époque). Comme un chiot qui reniflait quelques pitances à se mettre sous les crocs, je ne cherchais qu'un peu d'air moins vicié par le mince rai de lumière qui filtrait sous la porte. Ma gorge et mes narines étaient incendiées par ce souffle âcre. Je fermai ma bouche en serrant mes lèvres si fort que je risquais la crampe ou la paralysie faciale. Je sollicitais le concours de ces deux petits trous de mon nez, déjà martyrisés. J'avais envie de vomir toutes les bonnes choses dégustées à la maison. Je me recroquevillai sur moi-même dans une position fœtale. J'étais obsédée par le coléoptère de la salle. Je m'étais barricadée entièrement dans le châle de maman. La souplesse de mon corps aidant, je m'étais lovée dans un vrai cocon. Je n'osais pas faire appel à Dieu dans un endroit pareil ; cela aurait été inconvenant, voire blasphématoire.

Cela me ramenait à mon premier carême. J'avais six ou sept ans et je croyais que Dieu ne s'aventurerait pas dans ce genre de lieux pour me voir boire en cachette l'eau du robinet. J'avais subitement une envie de sucer mon pouce, mais comme mes mains étaient sales et sentaient mauvais à force d'avoir été mises en contact avec des nids à microbes, je renonçai rapidement à cette idée. Je pensais à nos draps et à nos couvertures que maman parfumait à la lavande séchée. Elle en remplissait de petits sacs en gaze qu'elle cousait et glissait entre les couches de linge de maison. Cela sentait si bon. Quand elle ouvrait l'armoire, c'est toute la chambre qui était embaumée. Le fait de me remémorer ma mère m'apportait un semblant de sécurité. Je me

leurrais, car je savais qu'il n'y en avait aucune tant que j'étais entre les mains de ces êtres abjects. M'enfermer dans des WC turcs était la pire humiliation que l'on m'avait fait subir. Comment croire à une sécurité virtuelle ou réelle quand j'ignorais ce qu'allait être mon lendemain ?

Ma garde à vue n'était pas de tout repos. Tôt le matin, alors que je n'en avais jamais bu, on me donna un café noir dans une tasse sale et ébréchée. Comme il me fallait un remontant, je l'avalai d'un trait. Ce goût horriblement amer me ramenait au temps où l'on nous donnait à boire l'huile de foie de morue pour prévenir du rachitisme. Beaucoup d'enfants avaient les jambes arquées, le dos voûté et la colonne vertébrale tordue. Danielle, une copine de classe, était obligée de porter un corset en fer pour la redresser. Papa nous obligeait à ingurgiter cette horreur et, en plus, nous faisait avaler une tranche d'orange. C'était un vrai supplice auquel nous devions notre bonne santé.

L'heure du travail arriva, et chacun reprit son poste. On me mit une ardoise que je tins au niveau de mon buste douloureux et sur laquelle était inscrit, à la craie, mon numéro d'écrou 2448. On me prit en photo de face et de profil.



D'AL - ALGER

N° 830 / 2

EXTRAIT DU REGISTRE D'ENTRÉE.

LE GREFFIER-COMPTABLE DES ETABLISSEMENTS PENITENTIAIRES D'AL-ALGER

certifie que le nommé: Bach Farida Bent Omar
né le: 6 Janvier 1939 Orléansville (Sa femme)
fils de: Omar ben Youssef et de: Elcheche Fatma bent Omar
Profession: Sans a été écroué le: 23 Avril 1958
Sous le n°: 2.448 à la Maison d'Arrêt d'Al-Alger, sous
l'inculpation de: atteinte à la Liberté d'Citoyenneté
de l'Etat
L'intéressé a été écroué le: 23 Avril 1958 à Orléansville
a été condamné le: 5 Juin 1958 par les: Jurés
à une peine d'emprisonnement avec sursis
a été libéré le: 5 Juin 1958 par: Jurés
OBSERVATIONS:

Le présent extrait est délivré sur la demande de l'intéressé
pour servir et valoir ce que de droit.

CERTIFIE CONFORME A L'ORIGINAL

AL - ALGER, le 30 Novembre 1968

Le Greffier-Comptable,

Mun.

Le Directeur,

Vu au Parquet Général

AL - ALGER, le 29 NOV 1968

Le Procureur Général,

MINISTRE DE LA JUSTICE

Direction de l'application des
peines et des régimes pénitentiaires

CERTIFICAT DE PRESENCE EN DETENTION

~~CONFIDENTIEL~~

CERTIFICAT N° 07158 ASP

Je, soussigné, Directeur de l'application des peines et des régimes pénitentiaires, certifie que M. ~~M. EL~~ BEDJ Farida

né à EL-ANASSER

le 6 Janvier 1939 à Amar ben Youssef

et de Kendhe Fatma bent Abdelkader

A été détenu, à la Maison d'Arrêt d'El-Anasser

sous le n° 2448, du 23 Avril 1958 au 5 Juin 1958

La sus-nommée été ~~condamnée~~ libérée le 5 Juin 1958

après avoir été inculpé pour Atteinte à la Sécurité Extérieure
par de l'Etat.

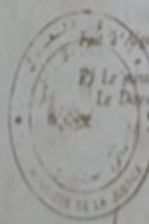
// // //

// // //

Il a été détenu auparavant à //

// // //

En foi de quoi le présent certificat est délivré pour servir et valoir ce que
de droit.



15 DEC. 1971

Le Ministre de la Justice, garde des Sceaux,
Le Directeur de l'Application des peines
et des Régimes pénitentiaires

M. ZERROUKI

Il s'est défilé qu'une seule accusa-
tion.

Il appartient à l'autorité de faire tra-
vailler des copies conformes du présent
certificat.

Ah ! Comme nos beaux portraits faits avec art au studio photos de M. Sixous, la tête légèrement penchée, le sourire omniprésent, la coiffure impeccable, et le joli décolleté, me paraissaient lointains. À ce moment, j'avais les cheveux hirsutes, les yeux hagards et les joues enflées. J'étais défigurée et je devais avoir l'air d'une malade mentale échappée d'un asile. Quelques coups de poings sur ma pauvre tête lourde et engourdie m'avaient provoqué un déséquilibre de la mâchoire qui dura quelques années puis, la spécialité du para, des coups de coude dans mes côtes. Il me proposa une belle promenade et il me dirigea vers la porte en me tirant fortement par l'oreille jusqu'à presque l'arracher. Dehors, une jeep nous attendait. Le chauffeur et un autre militaire étaient assis à l'avant et le mastodonte et moi à l'arrière. J'ignorais la destination de cette promenade. Le trajet n'était pas long lorsque j'aperçus le camp de concentration, pour hommes uniquement, qui avait pour appellation : L'abattoir, nom prédestiné qui lui seyait très bien.

L'abattoir. Le mardi 15 avril

Une fois le grand portail en fer franchi, une très longue allée de gravillons nous faisait face. Elle partageait le camp en deux parties. D'un côté, le baraquement de la direction militaire et son personnel, de l'autre, celui des prisonniers, derrière un haut grillage imprenable. À l'heure de mon arrivée, ceux-ci étaient déjà dehors. Au fur et à mesure que j'avancais, je lisais la surprise dans leurs yeux. Certains me reconnurent et malgré ce bruit incessant dans mes oreilles, j'entendais leurs paroles comme un slogan dans une manifestation :

— Courage, fille de l'oncle Amar, ne crains rien, nous sommes là !

De temps à autre, un timide « Tahya El Djezaïr » (Vive l'Algérie) me réchauffait le cœur et me rassurait. C'était une première que de voir une jeune fille parmi eux, dans cet endroit réservé seulement aux hommes. Escortée par deux jeunes appelés, j'arrivais, tout au bout, dans ce qui allait être ma cellule, pour un temps incertain.

C'était une pièce tout en ciment, du sol au plafond. Elle était assez spacieuse, lugubre et surtout glaciale. Un des murs était flanqué d'une lucarne avec barreaudage d'environ soixante sur quatre-vingt-dix centimètres de côtés ; la vraie prison. J'apercevais quand même un bout de ciel plutôt gris et boudeur en ce mois d'avril. Dans le fond, ce devait être la réserve. Des centaines de couvertures sombres et des lits de camp y étaient stockés. On m'en sortit un, deux couvertures, et on me ramena un seau en fer pour mes besoins naturels qu'on déposa sous un lavabo avec l'eau courante.

Depuis mon départ de la maison, je ne m'étais pas soulagée, ce qui avait provoqué un blocage. Je ressentais le poids d'une grosse pierre dans ma vessie. Il me fallait boire. Je remplissais mes mains sales en attendant d'avoir un verre pour me désaltérer. Un autre seau en fer était posé au-dessous. J'étais hantée par le bruit que mon urine allait faire dans ce bidon et qu'on allait entendre de loin. Je me risquai quand même en me crispant et cela augmenta ma douleur. Je souffrais en craignant de provoquer des crampes à l'aîne ou à la cuisse.

Après l'horrible nuit passée au commissariat, celle du camp n'était guère meilleure. L'humidité me collait à la peau et, très tôt, la geôle plongeait dans l'obscurité. La plupart des soldats étaient de mon âge. Durant mon séjour, certains venaient faire la causette avec moi en prenant soin de laisser la porte grande ouverte pour montrer aux prisonniers qu'ils ne me faisaient aucun mal. Bien au contraire, parmi eux, il y en avait deux très gentils. L'un était sergent, il venait de Metz et s'appelait Simon. Sa démarche alerte, plutôt un sautillement, allait bien avec son minois d'adolescent ; il était pourtant conscient de ses responsabilités. L'autre, dont je ne me souviens plus du nom, venait d'Angers et connaissait la famille de ma correspondante angevine : Élisabeth. Il avait les joues d'un bébé creusées de fossettes. Elles se coloraient dès qu'il m'adressait la parole.

Ce n'est qu'une fois dans la cellule que je m'aperçus de l'odeur que je dégageais. J'avais l'impression d'être enveloppée de la tête

aux pieds d'une bulle de puanteurs. Tout se mêlait ; la transpiration du para et des policiers, celle des vieux mégots de cigarettes, des cheveux et des chaussettes sales et, pour couronner le tout, des relents écœurants des WC qui m'avaient été imposés comme chambre à coucher. Je ne sentais pas la rose.

La rose ! Je pensais à la plus belle de notre jardin. Celle qui portait sur une étiquette le prénom de Soraya, l'épouse du shah d'Iran et que Tala s'était appropriée. Lorsqu'un vilain liseron s'accrochait à une fleur, papa le déroulait délicatement pour la libérer. Il disait :

« Quand on aime les plantes, il faut les soigner et leur parler. »

Je retins cette leçon. Non pas que j'eusse des conversations avec elles, mais je leur exprimais ma joie en les flattant lorsqu'elles étaient belles et évoluaient normalement, ou je leur demandais ce qui n'allait pas quand je constatais un flétrissement, je leur réservais alors des soins particuliers.

Je ne me supportais plus et j'étais gênée devant mes geôliers. Le sergent y remédia assez rapidement en me ramenant de la maison des vêtements et des sous-vêtements propres ainsi que le nécessaire de toilette. Je me sentais mieux après m'être lavée à l'aide d'un gant savonné.

Le courrier était très rapide entre la France et l'Algérie et les militaires qui s'étaient habitués à ma présence venaient me lire les lettres de leurs mères, leurs sœurs ou leurs fiancées qui leur disaient d'être bons et corrects avec moi. Ils étaient heureux de me montrer la dernière phrase où elles me transmettaient leurs amitiés. Il leur arrivait même de pleurer en regardant les photos qu'ils recevaient. Nous nous faisions mutuellement de la peine. Nous essayions de nous remonter le moral en nous racontant des bribes de notre vie. Ils apprirent que j'avais des correspondants de par le monde : France, Tunisie, Maroc, Tahiti, Vietnam et Canada, ce qui laissait entendre que j'écrivais beaucoup. Ceux qui avaient un très faible niveau scolaire me sollicitaient pour les aider à rédiger leurs lettres et à corriger leurs fautes.

Les deux premières nuits, je vécus un vrai calvaire. Les soldats qui faisaient la garde de nuit sur le toit de ma cellule n'étaient pas sympathiques, surtout l'un d'eux qui était grossier. Il faisait

exprès du bruit avec ses godasses pour m'empêcher de dormir. Il se moquait de moi en m'appelant Brigitte Bardot, (étoile montante du cinéma.) La pilule était difficile à avaler et le comble, c'était quand il se penchait en se couchant pour me voir de la lucarne et qu'il me demandait d'exécuter une danse du ventre. Il avait dépassé les bornes de la décence. Ce n'était point dans ses attributions. Bien sûr, je n'avais pas obéi et c'était la goutte qui avait fait déborder le vase. Sa dérision s'était retournée contre lui.

Le lendemain, j'en fis part à Simon. Je précisai que j'étais une détenue politique, que je n'avais pas volé une poule dans leur poulailler et qu'ils me devaient donc le respect. Il me conseilla alors d'en parler au lieutenant responsable du camp ; ce qu'il fit lui-même immédiatement. Il prenait très au sérieux son rôle de gardien protecteur vis-à-vis de ma personne. Environ une heure après, le chef vint me voir. Il se découvrit la tête pour me saluer et, un peu gêné, me demanda ce qui s'était passé. Après les explications que je donnai en bon français, très calmement, mais en montrant que j'étais offensée, il convoqua tous ceux qui auraient pu être concernés. Ils étaient quatre et je devais montrer celui dont je me plaignais. J'avais vu son visage à l'envers derrière les barreaux. Mon regard passait de l'un à l'autre. Arrivée devant le responsable de mes insomnies, je le vis pâlir. Il me supplia des yeux de me taire. Il avait un regard d'enfant qui demandait pardon après une grosse bêtise. J'eus pitié de lui et ne le dénonçai pas. Le lieutenant me fit remarquer qu'il avait fait son devoir et que je prenais la responsabilité de mon mutisme.

Je savais que la punition aurait été très lourde de conséquences et lui aurait coûté la prison. Cela fut la plus belle B. A. (bonne action) de ma vie car je n'eus pas à le regretter.

Depuis ce fameux jour, ils me gâtaient tous avec des revues, du papier à lettre, des sucreries de toutes sortes, envoyées par leurs proches, des bougies et des allumettes pour que je puisse lire après l'extinction des feux. J'eus droit même à un miroir qu'on plaça au-dessus du lavabo, alors que c'était interdit, de peur qu'il ne serve à un suicide. C'était génial, surtout qu'en secret, je tenais une

correspondance presque quotidienne avec Tala. Le sergent était ce précieux facteur. Je ne l'oublierai jamais. Je me sentais moins prisonnière avec ce contact de l'extérieur. Il me ramenait du petit linge propre pour que je puisse me changer. Il emportait le sale que j'enveloppais dans des journaux. Je ne faisais pas carême à cause de mon problème mensuel. Je ne pouvais le cacher. On me ramena, de l'économat, un rouleau de gaze et un gros paquet de coton en couches superposées et surtout, on me mit à l'aise en évoquant ce même problème chez les femmes de leur entourage. Lorsque je vis mon visage se refléter dans la glace, j'étais méconnaissable. Il était bouffi, couvert d'hématomes qui allaient du bleu au noir en passant par le vert et le violet. Je remerciais Dieu que maman ne m'ait pas vue ainsi. Elle en aurait beaucoup souffert. Ce qui était presque amusant, c'était la même réflexion de certains militaires pour m'encourager. Ils me répétaient :

— « Soyez sans crainte mademoiselle, vous allez bientôt retrouver votre beau visage. »

Souvent, allongée sur le lit de camp, je fixais le plafond. Il arrivait parfois qu'un faible rayon rose, craché par le soleil somnolant, traverse les nuages pour venir s'écraser sur le sol gris et ingrat. Je le piétinais quand je faisais les mille pas, sans ressentir sa chaleur. Il me fallait marcher dans cet espace réduit pour activer ma circulation sanguine. Souvent, j'arpentais la cellule de long en large et dans tous les sens. Je tournais en rond comme un lion en cage jusqu'à presque m'étourdir. Je grimpais sur le monticule des tristes couvertures, couleur d'orage. Je faisais des cabrioles et je sautais. Il me fallait garder la forme. Allongée sur mon lit, qui devint mon ami, je me blottissais comme dans le giron de ma mère. Je regardais le plafond, territoire de multiples araignées qui se concurrençaient dans le tissage de leurs toiles traîtresses. J'en suivais l'évolution et je me comparais à la pauvre mouche qui s'était laissé prendre dans leur piège. Ceux qui m'ont mise là, vont-ils me dévorer moi aussi ?

Et voilà que la jeep revint pour m'emmener au commissariat. Un autre interrogatoire m'attendait avec un peu plus de brutalité :

— Où caches-tu l'argent que te donne ton fellaga ? J'eus une étincelle hasardeuse pour répondre :

— Dans le trou d’une brique au débarras, au fond de la cour. De retour au camp, je m’empressai d’écrire à Tala pour la mettre au courant de cette nouvelle intrusion du para à la maison. Voyant les rougeurs sur mon visage, le sergent Simon n’eut besoin ni de mes supplications ni d’être diligent. Sans hésiter, il alla lui remettre ma lettre. Les allées et venues des militaires chez mes parents n’étonnaient plus les voisins européens. Le soir même, je sus qu’il y avait eu une nouvelle perquisition chez nous et qu’ils avaient trouvé un billet de dix mille francs dans une brique, comme je l’avais recommandé à ma sœur. Cela corroborait mes dires, ma famille n’était donc pas impliquée dans ce que je faisais, elle était alors hors de cause et de danger, du moins en ce qui concernait mes activités avec le maquis.

Les soldats qui me tenaient souvent compagnie se demandaient ce qu’ils venaient faire en Algérie. Ils parlaient de leurs familles, de leurs amis, de leurs amours laissées de l’autre côté de la Méditerranée et décrivaient leurs villes et leurs spécialités. Ils s’étonnaient de me voir connaître beaucoup de choses sur leur pays qu’ils ignoraient eux-mêmes. Je leur apportais ainsi un peu de consolation et de réconfort malgré ma situation. Je les amusais en leur rappelant que, comme eux, mes ancêtres étaient des Gaulois. Ils saisissaient la plaisanterie, loin d’être une revendication.

L’Aïd arriva avec de la tristesse. J’aurais tant aimé le fêter à la maison. J’eus plus que ma part de gâteaux, que je partageai entre les gentils soldats et les prisonniers. En guise de remerciements, ils m’apportèrent du chocolat. J’avais beaucoup pleuré ce jour-là et certains d’entre eux, très sensibles, essuyaient sans cesse leurs larmes.

Visite des camps de torture

Les fermes Gibier et Rollaz

Vers 7 heures du matin, un soldat me ramena un café au lait que j'avalai rapidement en ignorant le morceau de pain. Il avait l'air gêné en m'annonçant que le para m'attendait au bureau du commandant du camp et qu'il fallait me munir de mon châle. Je trouvais cette attention sournoise. Il y avait, encore une fois, anguille sous roche. Je me rendis donc à l'entrée et là, on me fit grimper sur le siège arrière de la jeep. Sans aucun respect pour notre fête religieuse à laquelle il était réfractaire, mon tortionnaire revint à la charge, accompagné de ses deux sbires. Avant de monter à son tour, il m'ordonna de me couvrir la tête et le visage pour ne pas être reconnue. Baliverne, que cette idée stupide ! Toute la ville et ses environs étaient au courant de mon arrestation. J'avais rêvé qu'un jour, je prendrais le bateau ou l'avion pour voyager, car lors d'une sortie avec les copines du lycée à l'aéroport de Maison-Blanche, nous avions visité un petit avion, mais circuler en jeep dans ma ville natale, c'était inconcevable, inimaginable.

L'air frisquet de la mi-avril, qui me fouettait le visage à travers le châle, me ramena à la réalité. J'étais bien dans un véhicule militaire avec le capitaine et deux soldats. À notre passage dans les alentours, les musulmans, qui devinaient que c'était moi, chuchotaient dans les oreilles des uns et des autres en montrant la jeep du menton. Je devinais dans leurs regards la crainte et la sympathie. La crainte pour moi et pour ceux qui étaient en contact avec mon père. Elle était légitime. Ils craignaient que je les dénonce sous la torture. Ils avaient dû prendre leurs précautions en cachant tout document compromettant. Après la route goudronnée, nous abordâmes un chemin caillouteux. Chaque ornière nous faisait sursauter et projeter vers l'avant. Je me crispais fortement sur mon siège jusqu'à en avoir

les doigts paralysés et mon coccyx en souffrait sérieusement. Le grand panache de poussière que nous provoquions semblait nous poursuivre pour nous happer.

Les aloès gigantesques plantés de chaque côté de la route étaient impressionnants. Les mailles de mon fichu me permettaient de voir tout le paysage. En d'autres circonstances, j'aurais été émerveillée par ce magnifique panorama qui s'offrait à l'œil comme un film sur grand écran. Le ciel grisonnant était tacheté de petits nuages, moutons blancs qui gambadaient en essayant de se rattraper. Les vergers verdoyants et les arbres fruitiers en fleurs s'étendaient à perte de vue et défilaient en embaumant toute la région de leurs subtiles odeurs. Les palissades des maisonnettes offraient un enchevêtrement de volubilis violet et rose. Comme j'étais sur le qui-vive, mon âme de poétesse ne fit même pas appel à l'inspiration, bien au contraire, elle la bloqua pour ne rien en sortir. J'ignorais où cet « Eden du divin » allait nous conduire. Je me contentais de le fixer lorsque je perçus dans la conversation des deux qui se trouvaient à l'avant, un nom que tous les Algériens plus ou moins impliqués dans la lutte armée ou clandestine craignaient comme la peste. C'était celui d'une ferme de colon, *La ferme Gibier*. Elle portait bien son nom elle aussi, spécialisée dans la torture, l'enfer des humains. Mon sang ne fit qu'un tour. Qu'allait-il advenir de ma personne ? Ma température avait dû chuter de plusieurs degrés.

Arrivés au centre des supplices, nous traversâmes un long couloir au carrelage coloré. Nous aboutîmes derrière la bâtisse, dans une grande cour ou plutôt un vaste espace en terre battue, limité par des fils barbelés. Les captifs étaient nombreux. Plusieurs d'entre eux ne m'étaient pas inconnus. Je les voyais nettement à travers l'écran de laine. L'idée du para était que, peut-être, reconnaîtrais-je parmi eux mon complice, lui aussi arrêté. Il ignorait que cela était impossible puisqu'il n'existait que dans mon imagination.

Ils erraient comme de pauvres bêtes privées de leur milieu naturel et mis au rebut dans des cages poussiéreuses de ménageries isolées et interdites au public. Deux étaient adossés au terrible grillage ;

près l'un de l'autre, mais s'ignorant totalement, ils fixaient le vide, ce vide dans lequel ils se noyaient petit à petit. L'œil éteint qui ne devinait que le noir, ils attendaient l'issue de ce calvaire, tunnel sans lumière au bout duquel pas de lueurs d'espoir. Un autre, en position fœtale, se balançait doucement comme un autiste. Plusieurs d'entre eux portaient les traces non cicatrisées de morsures de molosses. Un autre encore, à peine plus âgé que moi, tournait en rond, tête baissée. Il pourchassait son ombre rabougrie, difforme, qui ne le quittait pas. Elle le suivait ou le précédait. Quel malheur, mon Dieu, de voir la déchéance de l'être humain ! Celle de mes frères algériens devenus de vrais croquemitaines, des arbres squelettiques que la foudre n'a pas épargnés ! Je supportais mal cette vue qui ressemblait aux arènes romaines où les prisonniers étaient jetés en pâture aux fauves. Comment des hommes pouvaient-ils atteindre ce degré de cruauté ? Déshumaniser leurs semblables.

Mon estomac était noué et douloureux, comme si des serpents y menaient un combat pour s'entretuer. Mes jambes me supportaient avec peine. Je me forçais à rester stoïque et à ne pas paraître choquée. Surtout ne pas tomber dans les pommes. Cette attitude me rongait intérieurement. Je me trouvais face à des grabataires. Les mots tels que pitié, injustice, torture, douleur, horreur se bousculaient non seulement dans ma tête, mais surtout dans mes tripes. Un, en particulier que je connaissais de vue, attira mon attention, un vrai zombie. Il avait les dents déchaussées et sanguinolentes qui pendaient sur la lèvre inférieure. Sa chemise était maculée de rouge. La boîte de Pandore leur avait été ouverte pour leur saper le physique et le moral. Comme il remarquait qu'à chaque réponse négative, je recevais de violents coups de coudes dans les côtes qui coupaient ma respiration, il me conseilla de dire que c'était lui que je cherchais et il ajouta en arabe : « Bent âmmi Amar selki rassek. Ana roht fi ha. » (Fille d'oncle Amar sauve ta tête, moi, je suis fichu).

Cela m'était impossible.

— Non, je n'en reconnais aucun, dis-je.

Mes côtes me faisaient horriblement mal. Elles devaient être fêlées ou brisées. De retour à l'abattoir que je n'espérais plus, je fus encore bousculée à l'entrée. Les deux soldats qui m'accompagnaient

à ma cellule me demandèrent si l'on m'avait fait du mal, je répondis : — Physiquement un peu, mais moralement, énormément car, j'étais ulcérée par ce que je venais de découvrir. Ce sont des monstres en puissance.

Je fus très agitée toute la nuit, obsédée par ce que j'avais vu dans la journée. Dès l'aube, je m'étais mise devant la lucarne. À peine si j'apercevais les contours de la pièce. Dehors, les lumières diffuses du camp rappelaient où l'on se trouvait. Au bord de l'ouverture, il y avait des briques cassées. Je m'étais dit que peut-être comme moi, pour les dix mille francs, on y avait caché quelque chose. Ne voyant presque rien, je me servis d'une épingle à cheveux que je reçus avec mes affaires et me mis à fouiller dans les trous. Encore une fois, mon intuition ne m'avait ni trompée, ni démentie. Les uns après les autres, je sortis des morceaux de papier avec la même petite écriture que nous recevions du maquis et des bouts d'enveloppe. Je ne cherchais ni à comprendre comment cette lettre avait abouti là, ni à qui elle avait été destinée, je ne pensais qu'au moyen de la faire disparaître. La brûler, c'était hors de question. Il fallait attendre le café du matin pour l'avalier. Je l'avais débarrassée de la toile d'araignée et réduite en miettes pour que la déglutition soit moins pénible. Le petit-déjeuner fut des plus copieux : café au lait et confettis. Grâce à Dieu, je n'avais eu aucune difficulté à tout absorber. De bonne heure, le para qui ne pouvait plus se passer de moi revint m'emmener en promenade. Cette fois, c'était pour un autre camp plus terrible que le précédent.

La ferme Rollaz était située entre Orléansville et Malakoff, plus tard Oued Sly. Elle était occupée par un bataillon militaire et servait de siège de torture des Algériens. Son nom faisait froid dans le dos. Toujours le visage caché, j'avais la même mission que pour l'autre ferme ; reconnaître mon fameux fellaga. J'avais encore face à moi non plus des sous-hommes, mais des loques humaines, cachectiques qui allaient et venaient dans une marche funèbre comme des morts-vivants. Un homme qui n'avait plus d'âge était plié en deux et faisait vainement des efforts pour se redresser comme s'il portait sur son dos le fardeau des malheurs de toute l'humanité. Un pauvre vieillard,

dont les jours étaient comptés, se tenait le bas-ventre en grimaçant de douleur comme l'aurait fait une femme prête à accoucher. Pour elle, les contractions auraient abouti à une heureuse délivrance qui aurait donné la vie à un petit être, mais lui-même préférerait peut-être une autre issue, celle de la mort qui aurait mis fin à toutes ses souffrances. Je voyais ces hommes tituber, dans l'incapacité de marcher. Leurs jambes si maltraitées n'étaient plus contrôlables. Les visages meurtris, tuméfiés et déchirés ressemblaient à des cartes de géographie avec des montagnes, des ravins, des crevasses et des fleuves rouges. Était-ce un soulagement pour eux de lever les yeux vers le ciel en marmonnant un semblant de prière s'ils s'en souvenaient encore ? Ou alors restaient-ils lucides et demandaient à Dieu de ne pas les abandonner dans cet enfer créé par les hommes ? Les feux de la colère me brûlaient les entrailles comme la lave d'un volcan en éruption. Le para était furieux : il ne trouvait personne pour me trahir. Ma famille était hors de cause et le complice qui m'avait été soi-disant imposé par les « terroristes » était irréel, donc introuvable ou invisible. Toujours les mêmes questions de Château et mes réponses négatives qui ne le satisfaisaient pas, mais au contraire l'exaspéraient et le faisaient sortir de ses gonds. Dur était ce camouflet que lui avait infligé une très jeune fille devant sa cour. J'en payais les frais, mais peu importait, car, de mon côté, ma famille était blanchie.

N'ayant rien pu obtenir de plus croustillant, on m'abandonna à mon sort dans le camp. Je passais ainsi près d'une dizaine de jours dans ce monde masculin, lorsque Simon vint, très attristé, m'apprendre que j'allais être transférée à la prison centrale d'El Asnam, et que ses compagnons et lui allaient regretter ma présence, là où j'étais en sécurité. Les prisonniers, ayant appris ma nouvelle destination, étaient compatissants. L'avenir était un point d'interrogation. Une nouvelle vie s'annonçait pour moi. Je n'y étais pas du tout préparée surtout que je m'étais habituée à la tranquillité du camp, aux saluts des prisonniers et aux conversations avec les militaires très respectueux.

La prison centrale. Mercredi 23 avril

Tôt le matin, j'arrivai devant un immense portail en fer dont le grincement me donna la chair de poule jusque sur le cuir chevelu. Cette imposante muraille, qui allait être mon seul horizon et qui décourageait toute tentative d'évasion, était l'enceinte de la ville. On me fit passer d'abord dans une pièce où j'eus droit à une fouille au corps et à celle de mes affaires. La gardienne se contenta de me découvrir et de me palper jusqu'à la taille sans aller plus loin. Elle s'arrêta là. Je fus dessaisie de mon miroir et de mes épingles à cheveux (souvenirs des gentils soldats du camp).

Me voici donc cette fois devant des barreaux très hauts et plus solides que ceux de la petite fenêtre de l'abattoir. Les deux battants de la gigantesque porte étaient retenus par une grosse chaîne cadénassée. Je pénétrai dans cette salle rectangulaire qui sentait bon les produits d'entretien. Le sol était fait de pierres taillées ainsi que le plafond en voûte. Elle fuyait en profondeur comme un tunnel. Une simple ampoule y était suspendue. C'était le dortoir qui me rappelait celui du lycée à Alger. De chaque côté s'alignaient six lits en fer qui se faisaient face. Au centre trônait un poêle et dans un coin des bûches rangées en stère. Je fus envahie par un sentiment de découragement à la vue des dix paires d'yeux qui me fixaient comme si je descendais d'une autre planète. Certaines ne m'inspiraient pas confiance avec leurs mines patibulaires. Je regrettais déjà ma cellule du camp de concentration où j'étais chouchoutée par les jeunes appelés. Je me sentis alors comme une âme en peine.

En ce temps-là, les détenues politiques n'étaient pas séparées des autres criminelles du droit commun. Lisant le malaise et la frayeur sur mon visage, la plus âgée qui devait avoir la soixantaine s'approcha de moi et me prit par l'épaule avec gentillesse. Elle me désigna mon lit qui était près du sien et contre le mur. Nous n'étions que quatre arrêtées pour le même motif : khalti (tante) Yamina, Taous, Evelyne

et moi. Nous restions discrètes sur les agissements qui nous avaient fait atterrir dans ce lieu.

Tante Yamina en imposait. Elle était respectée et crainte par celles du droit commun. Elle me protégea durant tout mon séjour en me prenant sous son aile.

Taous, la trentaine, avait toujours le sourire avec ses fossettes et ses deux nattes qui lui donnaient un air juvénile. Elle était gentille. Je garde encore précieusement la petite brosse à cheveux qu'elle m'avait offerte le jour de mon départ, en souvenir de notre vie en incarcération.

Evelyne, comme son prénom l'indique, était une Européenne. Elle devait avoir quarante ans. Je me méfiais d'elle qui parlait couramment l'arabe. Que faisait-elle parmi nous ? Était-elle une espionne ? Lors de mon premier parloir, j'évoquai son prénom et j'appris, par Tala, que c'était une très grande militante pour l'indépendance de l'Algérie, que les journaux parlaient de ses activités au sein du FLN et de son arrestation. Elle s'appelait Lavalette et avait été condamnée à plusieurs années. Pas très communicative, taciturne, elle s'asseyait durant des heures sur le seuil à regarder le ciel. Rêvait-elle de sa libération ou de celle du pays pour lequel elle s'est engagée ? Après quelques jours, le doute disparut. Elle riait de mes blagues et son visage rayonnait comme celui d'une fillette. Les sept autres avaient commis des crimes odieux. La première nuit, tante Yamina me conseilla de me coucher toute habillée et de me couvrir jusqu'au menton. J'obéis sans comprendre la raison que je devinai plus tard. Ma crédulité n'était pas feinte.

J'ignorais le règlement intérieur de la prison. Lorsque le gardien-chef venait en inspection, dès qu'il pénétrait dans le dortoir, toutes les détenues devaient se lever. Je restai assise croyant que cela ne me concernait pas. Comme il connaissait mon père et surtout savait pour mes sœurs, il me le fit remarquer sans élever le ton. Il me fallait obéir, je m'exécutai donc en me redressant aussitôt. J'avais l'impression que comme le policier du commissariat, il redoutait des représailles en cas de brutalités sur ma personne. L'avantage que j'ai eu dans toutes ces péripéties, c'est que j'habitais une petite ville par rapport à la capitale et que tout le monde se connaissait, donc savait qui j'étais.

Les horreurs de la vie

Il se passait des choses que je découvrais, les ignorant auparavant malgré mes dix-neuf ans et que mon éducation et ma pudeur ne me permettent pas de raconter crûment. Les conseils de notre doyenne étaient judicieux. Elle agissait comme une institutrice qui ramenait le calme dans une classe en effervescence.

Quand elles se disputaient, c'était un vrai carnage. Même khalti Yamina, parfois, n'y pouvait rien. Elles se lançaient des bûches sans se soucier de l'endroit où elles atterrissaient. Elles s'entre-déchiraient à coups de griffes et de dents. Le sang qui coulait ne les empêchait pas de continuer. Elles hurlaient comme des damnées jusqu'à ameuter le gardien-chef qui accourait pour mettre fin à leur combat. Il les vilipendait et les frappait avec une chaîne ou un fouet. Il repartait soulagé comme un dompteur de fauves qui terminait son numéro avec éclat, et c'était le cas de le dire. Le calme revenait enfin. Durant mon séjour avec elles, je ne m'étais pas habituée à ce matraquage sauvage. Cela arrivait souvent et je me demandais si elles n'étaient pas masochistes pour provoquer la colère du gardien qui prenait plaisir à les tabasser.

Au bout de quelques jours, je repris confiance en moi et me sentais plus forte. Pas de barrières sociales, nous étions toutes logées à la même enseigne ou, plutôt, dans la même cage. Elles ne me voyaient plus comme une intruse et m'adoptèrent, jusqu'à me faire des confidences sur ce qui les avait menées dans ce lieu, véritable puits sans fond. Celles qui avaient été jugées et condamnées me donnaient leur dossier à lire. Parallèlement, je lisais le courrier que m'envoyait Tala sous mon numéro de détenue « 3324 ». Elle m'apprit que la voisine, tante Lalia, étant partie pour quelques jours à Alger, leur avait confié ses enfants, de vrais petits diables qui leur en avaient fait voir de toutes les couleurs. Ils se disputaient entre eux et ne respectaient pas le couvre-feu. La fille, âgée d'une dizaine

d'années, piquait les chaussures des femmes qui leur rendaient visite en les laissant à l'entrée du séjour. Elle allait se promener avec et il fallait attendre le retour de la demoiselle pour que les hôtes puissent s'en aller. Elle ajouta que mes correspondants et correspondantes s'étonnaient et s'inquiétaient de mon retard à répondre à leurs lettres, retard auquel je ne les avais pas habitués. Elle prit alors l'initiative de me succéder en leur donnant comme excuse que je m'étais cassé le bras.

Comme elle savait que la censure existait, Tala s'appliquait à employer un code : par exemple, Fatouma devenait « Kaïboâ », Messa « Olga » (elle disait que si elle devait avoir un nom russe, elle choisirait celui de « Messaolga Bedjanovitch ») et, pour Robert Lacoste (homme politique), « Bob », le nom de notre petit chien.

Pour ces femmes, c'était presque une confession qui allégeait leur peine en espérant mon absolution. Au fur et à mesure que j'en découvrais le contenu et que j'entrais dans les détails, je me contrôlais pour ne pas laisser apparaître mes sentiments. Dans mes pires cauchemars, je n'avais vu autant de violence et de cruauté. Ces pauvres créatures avaient agi dans un état second, soit dans un accès de colère, soit par dépit, provocatrices ou provoquées, sinon par contrainte. Je n'avais pas le droit de les juger. Les deux mineures avaient été prises en flagrant délit de racolage sur la voie publique et de prostitution. L'une d'elles, tout juste dix-sept ans, avait des crises de tétanie ; ses yeux se révulsaient, et elle se raidissait sur son lit comme un arc que l'on tend au maximum et elle bavait. Les plus âgées récitaient des versets du Coran en attendant que cela lui passe. C'était impressionnant. Toutes deux attendaient d'être placées en maison de correction. Moi, j'étais sous la tutelle de mon père. Il avait signé des documents où il reconnaissait mon émancipation. J'étais considérée alors comme majeure auprès de la justice et ainsi responsable de mes actes, pas de centre spécialisé pour moi.

Certaines étaient là depuis longtemps. L'une d'elles, F., avait le corps couvert de cicatrices rondes et bleuâtres. Je n'avais jamais vu ce genre de séquelles, dues sans doute à une maladie inconnue. Eh bien non ! Elle m'expliqua qu'elle se les était faites elle-même en écrasant des cigarettes sur sa peau. Elle se punissait pour avoir tué

son bébé nouveau-né et l'avoir jeté dans une poubelle. Quelle triste fin pour cet enfant non désiré !

K avait une grande partie de ses membres tatouée. Avec la complicité de son amant, elle avait assassiné et émasculé son mari. Mon Dieu, où étais-je ? Elles insistaient pour que je sache tout de leurs crimes. Où étaient donc les romans sentimentaux que je lisais à maman ? Même ceux de série noire n'étaient pas aussi noirs et saisissants. Comme elle me manquait ma mère !

Les jours de parloir, cela se passait dans une grande cour. Un grillage nous séparait des visiteurs. La première fois que je vis mes parents et ma sœur, mon visage était presque normal, les signes de maltraitance avaient disparu. Je n'avais cessé de pleurer. Ma mère me suppliait d'arrêter. Plus elle s'efforçait de sourire, plus mon désarroi grandissait. Je ne pleurais pas mon sort mais le sien. Elle avait perdu une incisive et pour moi, ce vide était un signe de vieillesse. Elle avait cinquante et un an.

Papa m'apprit qu'il avait contacté un avocat, Maître Boudel, pour me défendre. Au coup de sifflet qui annonçait la fin des visites, je regagnais le dortoir, suivie des friandises que l'on m'avait apportées et qui avaient été contrôlées. Le partage étant fait, les détenues s'asseyaient en tailleur, à même le sol pour mieux apprécier ce qu'elles goûtaient et pour ne pas salir leurs lits. Étant la seule d'El Asnam, je voyais souvent les miens qui me gâtaient. Toutes en profitaient. Pour éviter l'ennui, elles passaient une partie de leur temps à laver et parfumer le parterre. Elles voulaient une parfaite hygiène et elles y réussissaient.

Une autre F avait tué son mari à coups de hache parce qu'il la battait sans arrêt. Elle ne supportait plus cet avilissement.

L. avait été arrêtée avec vingt-cinq pièces d'or dans le bas-ventre. Cela m'avait intriguée jusqu'à ce que, encore une fois, tante Yamina, amusée par ma naïveté m'en donna l'explication, délicatement, sans me heurter. Les pièces que je croyais avalées étaient introduites dans ses parties intimes.

Le crime le plus terrible était celui de Z. Elle s'était rendue chez sa rivale et l'avait poignardée quarante fois en éprouvant une

grande jouissance. Avec cette même arme encore ensanglantée, elle s'était tartiné d'huile d'olive un morceau de pain qu'elle savoura pleinement. Le jour de son arrestation était celui de son remariage. Elle insistait sur le fait qu'elle portait la robe blanche de circonstance et était très maquillée. Ces détails la faisaient rire aux éclats. Elle avait ou feignait des crises de somnambulisme tard dans la nuit. Elle errait le long de l'allée centrale en tendant les bras en avant et ses cheveux lui couvraient le visage. Elle marmonnait cette phrase : « Oh tueur d'âme où iras-tu ? Tu n'échapperas pas à l'enfer, Dieu ne te pardonnera pas. » Elle me rappelait le film (La Fosse aux serpents) où Olivia de Havilland tenait le rôle d'une folle. Elle rabattait ses cheveux sur sa face et disait : « Je suis la première femme du village, j'ai le droit de cacher mon visage. » Voilà le milieu dans lequel je vivais et qui me montrait une autre face de l'être humain et de la vie qui m'étaient totalement inconnues.

Lorsqu'il y avait corvée de sardines le lendemain, il fallait se lever tôt. Notre doyenne somnait alors Z de nous laisser dormir. Comme par enchantement, elle ne se réveillait pas cette nuit-là. Plusieurs fois, j'avais assisté à des tentatives de suicide, pendaison à l'aide de ceinture ou étranglement avec des foulards attachés aux barreaux sur lesquels elles s'appuyaient. L'une d'elles était adepte de l'auto-strangulation. Heureusement qu'elle était toujours ratée grâce à l'intervention des autres. Quand elles se cognaient la tête contre quelque chose, cela allait jusqu'à l'évanouissement. Elles faisaient pitié. Ma pudeur ne me permet pas de raconter les scènes qui se déroulaient la nuit entre certaines et qui stoppaient dès que tante Yamina menaçait d'appeler la garde. Que de choses bizarres je découvrais ! Oh ! Mon Dieu !

Nous avions nos heures de promenade. La cour étant longue, nous pouvions déambuler à notre aise. Une bande de terre qui aurait dû être plantée de fleurs longeait la muraille. Elle nous servait de miroir, celui-ci étant interdit pour la même raison que dans le camp. Je creusais un trou et le remplissais d'eau. Dès qu'elle devenait claire, je pouvais m'y mirer aisément. La coquetterie, même en milieu carcéral, avait le droit d'exister. Une petite pièce nous

servait de cuisine, de salle de bain avec des toilettes qui fermaient intérieurement. Le jour de la douche (je la prenais seule), nous nous lavions les cheveux avec du savon de Marseille et les démêlions avec l'argile que maman me ramenait. C'était très efficace même pour la peau. Nous en faisons des masques de beauté pour le visage. Nous évitions de nous regarder pour ne pas rire et briser l'effet de l'argile. C'était impossible de garder notre sérieux devant nos faces de clowns, et nous pouffions de bon cœur. Pour me coiffer, je me faisais des papillotes avec des bouts de journaux que je déchirais en lamelles et dans lesquels j'enroulais les mèches de cheveux. Une fois sèche, ma tête était pleine de boucles que je peignais comme je voulais. Je ne pouvais pas en faire à celles qui me regardaient m'activer avec admiration et qui avaient de longs cheveux chez les unes et trop raides chez les autres ; les papillotes auraient été vaines. Ces moments de joie nous faisaient supporter notre inconfort.

La corvée des sardines et la fausse joie

Une à deux fois par mois, les femmes devaient nettoyer les sardines pour toute la prison. J'étais exempte de cette tâche éreintante, salissante et malodorante. Comme je les gâtai les jours de parloir, elles m'en étaient reconnaissantes. Elles me chouchoutaient, elles aussi. Je me contentais de les regarder et chanter avec elles. Elles en mettaient un bon peu de côté qu'elles faisaient cuire après, dans de l'eau salée. C'était un vrai délice. Plus tard, maman avait essayé la recette, je ne les avais pas appréciées comme celles de la prison.

C'était dans ce petit local que mon avocat venait me voir pour me conseiller et me donner des nouvelles de la ville : naissance, mort, mariage, etc.

Il nous arrivait d'oublier notre situation et notre avenir incertain. Peu importait les paroles vulgaires, voire obscènes, des chansons du moment qu'elles étaient bien entraînantes. Une écuelle nous servait de tam-tam, et nous l'accompagnions en claquant des mains. Nous

dansions et les conflits n'existaient plus. Cette promiscuité forcée tissait peu à peu les liens d'une amitié hors du commun, qui se renforçait de jour en jour. Je leur rendais leur gentillesse à mon égard en leur lisant des revues que je recevais, en leur racontant ce que j'avais appris avec mes correspondantes, et même les belles histoires des Mille et Une Nuits. Je les régalais avec tout ce que je recevais comme "extra" de mes parents. Je devenais leur mascotte humaine. Le 13 mai 1958, nous étions dans la cour, lorsque nous entendîmes des youyous stridents, les clameurs de la foule et les centaines de klaxons qui scandaient *Tahya el Djezaïr* (vive l'Algérie). Nous pensions que cela annonçait la fin de la guerre. C'était l'euphorie, nous nous mîmes à danser et à crier « Vive l'Algérie indépendante ! ». Nous en étions persuadées. Nous allions enfin être libérées du joug colonial. Hélas ! Au bout d'un instant, le gardien-chef surgit, hors de lui, muni de son arme et de l'inséparable grosse chaîne. Il tapait sans pitié sur celles qu'il avait surprises en train de danser et de pousser ces fameux youyous que l'ennemi avait en horreur, car il les considérait comme une arme redoutable. Quelle ne fut notre déception, notre peine et même notre désarroi lorsque nous apprîmes que c'était la visite du général Charles de Gaulle et que les gens scandaient : « Algérie française ! »

Les jours s'écoulaient, aussi surprenants les uns que les autres. Arriva enfin celui de mon jugement que l'on m'annonça l'avant-veille. Je me fis une mise en plis pour paraître correctement coiffée, pas comme sur la photo de la police où je devais être horrible. L'une des internées me repassa mon bel ensemble rose à rayures blanches avec deux grandes poches plaquées sur la jupe, confectionné par Tala. À l'aide d'une tasse en fer (un quart) qu'elle chauffait sur des braises, elle faisait disparaître tous les plis. La nuit, je me remémorais les paroles de mon défenseur. Il fallait que je sois humble en regrettant ce que j'avais fait et que je devais verser quelques larmes pour émouvoir les juges. Cela était au-dessus de mes forces. Je devais assumer ce que j'avais fait, la tête haute, du moment où ma famille était hors de cause. Une grande émotion nous envahit toutes lorsque le panier à salade vint me chercher. Je me sentais belle dans ma

tenue. J'avais relevé le col du chemisier comme le voulait la mode. Il faut dire que les musulmanes de ma ville étaient très élégantes, au désespoir des Européennes avec lesquelles elles rivalisaient.

Au tribunal et au Palais de justice

Le panier à salade m'attendait devant le portail pour me conduire au tribunal correctionnel d'Orléansville afin d'y être jugée pour avoir porté atteinte à la sûreté de l'État. Je saluais les dix femmes dans le doute de mon retour parmi elles ou celui de ma libération. Je leur laissai quelques-unes de mes affaires et le châle tricoté par ma mère à ma protectrice.

À mon arrivée, on me fit entrer dans une salle ou plutôt un couloir d'attente avec des bancs de chaque côté. Les deux policiers qui m'escortaient restèrent dehors. Plusieurs personnes attendaient. Quand ils me virent, leurs yeux sortirent de leurs orbites. Ils devaient se demander ce que venait faire dans un endroit pareil cette jeune fille, civilisée, encadrée de deux policiers. Ils me fixaient ostensiblement. Je m'assis donc en attendant mon tour. Une femme, enveloppée d'un voile tout fripé qui ne laissait apparaître qu'un œil, des chaussures éculées, s'assit à mes côtés. Pourquoi se serrait-elle ainsi contre moi ? Il y avait pourtant de la place sur le banc. Qu'elle ne fut ma stupéfaction lorsqu'elle murmura : « Sois courageuse, c'est moi, Tala, et papa est là aussi. »

Je n'avais pas reconnu ma sœur dans ce déguisement. Cela me fit un grand bien de les savoir présents tous les deux. Je me sentais forte et inattaquable, je tenais mon sort entre mes mains.

La première fois où j'ai franchi le seuil d'un palais de justice, je devais avoir huit ou neuf ans. Il n'était pas en préfabriqué celui-là. C'était une grande bâtisse en dur à la porte imposante et intimidante comme les temples des pharaons égyptiens. Il avait été détruit lors du séisme de 1954. Ce jour-là, un monde fou était venu assister au procès d'un homme qui avait tué son frère. Ma copine Halima et moi, nous étions faufilees dans la foule en prenant bien soin d'échapper à

la vigilance des policiers qui faisaient le guet et interdisaient l'entrée aux enfants. Nous pûmes juste apercevoir l'accusé, très grand de taille, en burnous et chèche blanc et l'entendre expliquer qu'il avait tiré sur son frère avec son fusil. Il visa la tête parce que celui-ci avait empiété sur ses terres. Nous étions noyées au milieu de cette foule dense qui s'agitait à l'annonce du verdict. Nous profitâmes de l'agitation générale pour nous frayer un passage et déguerpir comme des lapins. Aucun agent ne nous avait aperçues. Nos parents ignorèrent cette escapade. Nous aurions eu une punition inoubliable. À l'annonce de mon nom, je pénétrai dans la salle pleine de curieux, oisifs, avides d'histoires morbides à raconter plus tard à leur entourage. Je me dirigeais si raide et décidée vers la barre que je faillis la renverser en la cognant avec mon pied. Ceux qui devaient me juger étaient en face de moi, véritables corbeaux ou plutôt oiseaux de proie prêts à se jeter sur moi qui pesais tout juste 40 kg. Je jurai sur le Coran de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Allah me pardonnera ce blasphème. C'était pour la bonne cause. Je devais sauver ma tête, celle des miens et de ceux qui étaient en rapport avec nous. J'avais bien appris mon scénario que j'avais peaufiné et m'étais quelque peu préparée aux questions piège. Je répondais sans ambages, vu que c'étaient les mêmes que celles de l'interrogatoire du commissariat. La plaidoirie de mon avocat avait été un petit plus. Je m'en étais bien tirée. Je les avais bluffés et déstabilisés. Je devenais le prédateur. Après mes deux mois d'incarcération, je fus condamnée à deux mois avec sursis.

Je n'avais pas quitté la salle qu'un youyou inattendu déchira le silence qui suivit la sentence. C'était celui d'une dame qui faisait parler d'elle et qui ne craignait pas l'autorité. Plus tard, elle fit de nombreux pèlerinages à La Mecque, éleva plusieurs orphelins et devint l'une des plus grandes bienfaitrices d'El Asnam. Elle se nommait Khadidja Bent El Mrabta. Je sortis ce jour-là, accompagnée de mon père et d'une petite foule. Tala nous avait devancés pour annoncer la bonne nouvelle à ma mère et à Djedda. À quelques mètres de la maison, je reçus un accueil en fanfare. Nos deux petits voisins, Djamel et Kader, mimaient des guitaristes en chantant *Bambino* de Dalida que j'entendais pour la première fois. Je les remerciai avec

deux bises et les larmes aux yeux. Ils étaient sincères et fiers de leur prestation. Je m'habituais doucement à ma nouvelle vie mais l'ambiance carcérale me manquait quand même. Je m'étais fait « des compagnes d'infortune. »

Ma libération et grand-mère, mon idole

Par la suite, je sus par maman que Djedda avait eu un raisonnement des plus sensés le jour de mon arrestation. Elle avait conseillé à ma mère, alors en pleine tristesse, de ne plus pleurnicher ni quémander sa pitié si le para suivi de ses larbins devait réapparaître. Cela n'aurait fait qu'exciter son ego et il se serait défoulé davantage sur moi.

— Je connais ma petite fille mieux que vous, je l'ai pratiquement élevée. Elle est maligne, et je lui fais confiance. Elle ne se laissera ni impressionner ni intimider par ce malabar puant. Elle s'en sortira sans que nous en pâtissions.

Je buvais ses paroles comme du nectar. Face au platane auquel elle se confiait comme à un ami, elle avait composé un poème me concernant, avec de belles rimes. En voici la traduction intégrale de l'arabe dialectal.

Ô ! Arbre, je suis ta compagne Quand je sors, tu me fais toujours face Tu as perdu les filles qui étaient tout près de toi, Qu'elles soient glorifiées par Dieu le Très-Haut. Farida te saluait matin et soir, Elle se trouve dans les geôles de l'ennemi. Ô ! Ma fille mets ta force en Ton Seigneur, Afin qu'il ouvre cette porte verrouillée de l'intérieur.

Grand-mère était mon idole. Elle avait beaucoup souffert, lorsque je fus brûlée par l'eau bouillante d'une casserole posée à même le sol de la cuisine. Je devais avoir moins de deux ans. Mes fesses et mes jambes avaient été atteintes. Le docteur qui venait me prodiguer des soins quotidiens apercevait ma jolie tante qui traversait la cour. Elle lui plut et cela se termina par le mariage. À partir de la taille, j'étais momifiée avec des bandes de tulle gras. Impossible de m'asseoir ou de dormir dans la position normale. Des lambeaux de peau se

détachaient de mon corps pour se régénérer assez rapidement. Grand-mère s'était alors sacrifiée en me portant sur son dos en permanence. Je crois avoir quelques flashes de cette période mais je n'en suis pas certaine, on me l'avait raconté si souvent que c'est resté ancré dans mon for intérieur, comme l'ancienne voisine Mme Massia. Elle se balançait d'avant en arrière pour me bercer en chantant mon courage. Je n'ai pas gardé de cicatrices, seulement une petite tache blanche au niveau du talon gauche qui disparut après des décennies. Ces quelques lignes (de Djedda) font partie de mes souvenirs les plus tendres et les plus chers.

La réalité reprit le dessus. Le contact avec le maquis n'avait pas cessé. Les arrestations des musulmans étaient de plus en plus nombreuses, n'importe où et n'importe qui. L'abus de pouvoir des militaires allait jusqu'à s'attaquer aux faibles, aux innocents et même aux fous.

Maâmar, le fou

Je ne passerai pas sur l'histoire de Maâmar qui avait ému toute la ville et ses alentours. Sa présence était si marquée que dans son genre, il devenait une personnalité. On l'appelait le fou, mais il ne l'était pas. C'était l'idiot du village, simplet et muet, à la démarche dégingandée. Il gagnait son pain en faisant le porteur au marché couvert où il était très sollicité surtout par les musulmans et les juifs. Il n'était pas du tout agressif mais plutôt gentil. Ce sont les enfants qui, par méchanceté gratuite, lui lançaient des cailloux en criant :

« *Maâmar el mahboul* » (Maâmar le fou). Ses pleurs ressemblaient à des miaulements de chat blessé et à chaque jet de pierre qu'il essayait d'esquiver, il exécutait une sorte de danse de Saint-Guy, qui provoquait l'hilarité de certains inconscients. Son faciès était d'une mobilité et d'une souplesse surprenante. Involontairement, ses traits s'embrouillaient, se tiraillaient, se chamaillaient sans arbitre pour les calmer. La maîtrise de ses muscles lui échappait. Sa bouche édentée était si grande qu'elle lui mangeait le visage.

Une chéchia ronde qui lui couvrait la tête adhérait à son crâne jusqu'à en faire totalement partie. Elle dodelinait sans arrêt. Seule une gandoura courte et crasseuse couvrait la nudité de son corps frêle. Elle laissait apparaître des jambes maigres terminées par des pieds nus recouverts de callosités. Lorsqu'il était gêné de ne pouvoir répondre à ses interlocuteurs, cela se traduisait par le bras qu'il soulevait pour se gratter le haut du crâne ou l'aisselle avec l'index démesurément long. Toutes les parties de son corps non couvertes portaient les stigmates des coups. Pourquoi me direz-vous cet intérêt pour ce pauvre bougre qui symbolisait l'innocence ? Parce qu'il avait fait pleurer une grande partie de la population orléansvilloise. Un matin, à l'horrible surprise des habitants, il avait été découvert criblé de balles et exposé sur la place publique avec à ses pieds un écriteau sur lequel figurait cette phrase : « *Je ne tuerai plus.* » La patrouille de nuit, en faisant sa ronde, avait dû le surprendre après le couvre-feu et abattu comme un chien, sans un coup de semonce. Ces féroces soldats avaient fait de lui un héros, un martyr. Ce passage de mes souvenirs est resté lui aussi indélébile dans mon esprit. J'en frissonne encore aujourd'hui.

Après la prison, la triste nouvelle

À partir de l'été 1958, nous n'eûmes plus de nouvelles de Messa et ce qui devait arriver arriva. Un matin, papa entra à la maison le visage défait. Il bredouilla : « Je crois que ma fille a vraiment été abattue. Que Dieu ait son âme. À Dieu nous appartenons et à Lui nous retournons. » Ce n'était donc pas une simple rumeur. Mon père sanglotait. Nous avions très mal. Le voir ainsi pleurer sa fille était plus que douloureux ; d'autant plus que nous ignorions la date et le lieu exacts de sa mort, aucun détail sur la bataille ne nous avait été donné. Les gens qui se méfiaient les uns des autres avaient peur de parler et ébruiter la mort d'une héroïne. Nous ne savions pas à qui nous fier pour en savoir plus. Je m'adressais comme toujours à une feuille blanche à laquelle je me confiais. Les larmes mouillaient mon

cahier. Mon Dieu ! Je n'entendrai plus Messa rire en ronflant, je ne la reverrai plus.

Tala qui continuait ses visites au djebel, nous avait confirmé le décès de Messa. Elle nous ramenait des nouvelles fraîches de Fatouma qui restait aimante de la rime même au maquis. Elle continuait à écrire de très beaux poèmes qu'elle aimait lire à son aînée. Tala nous dit qu'on lui avait caché la mort de sa sœur pour ne pas la décourager. Elle finit par l'apprendre, avait pleuré et prié pour son âme. Elle répétait sans cesse : « C'est notre destin, nous l'avons choisi. » Tala n'avait pas trahi le secret.

Fatouma culpabilisait lorsqu'elle apprit les arrestations de son père et celle de sa petite sœur.

« C'est notre faute, » gémissait-elle à Tala, qui faisait tous ses efforts pour lui enlever cette sombre idée de la tête et l'apaiser.

Elle lui demanda encore de confectionner des vêtements chauds pour les jeunes filles âgées de douze à seize ans qui habitaient les douars et qui n'avaient presque rien à se mettre sur le dos, surtout en hiver, où le froid était glacial. Elle proposa de l'argent, que Tala refusa, tout comme maman. Nous nous chargeâmes des achats de lainages, et un grand nombre de robes furent cousues. Nous veillions tard afin qu'elles soient envoyées le jour indiqué par l'agent de liaison. Les pauvres gens des douars, qui hébergeaient les soldats de l'ALN, avaient faim et froid. Il fallait penser à eux qui étaient aussi des héros.

La reprise de mes cours et la mort de mon père

Après ma libération, papa insista pour que je continue mes études, car c'était primordial. Mon avenir était en jeu. Je repris donc mes cours par correspondance. Sur le conseil d'un voisin suisse, donc neutre, procureur, qui prévint mon père que je devais être discrète, car notre domicile était surveillé par des policiers en civil, il me fallait donc porter le voile. Comme à l'époque, les

femmes voilées de l'ouest d'Alger ne laissaient apparaître qu'un œil, c'était une épreuve ardue pour moi. J'étais maladroite et j'avais l'impression de marcher comme un crabe. L'habitude ne me vint pas facilement. Avec la voilette, on m'aurait reconnue. La date du BEPC fut enfin fixée. Je pris le train pour la capitale, accompagnée par Tala. Nous logeâmes chez notre famille de Bab Djedid, tout près de la clinique de la Croix-Rouge où avait étudié Messa. Pour accéder à leur logement, en venant de la ville, il fallait prendre un chemin dangereux, des escaliers très larges et interminables, fief des sans-abris et des drogués. Il longeait le lycée Bugeaud d'un côté et le jardin Marengo de l'autre. Il était sale en permanence et parsemé de seringues vides. Avec Messa, il nous arrivait de rentrer le soir, où nous étions obligées de presser le pas en regardant droit devant nous. Avec Tala, nous rentrions plus tôt.

Le logement exigü recevait avec chaleur plein de monde. Les étudiants et lycéens, comme moi, trouvaient là tous les week-ends un havre très animé de repos et de gentillesse. Les gens qui venaient faire leurs courses dans la capitale pour les trousseaux de mariées et les rendez-vous chez les médecins spécialistes débarquaient tous chez eux. Cette adorable famille comptait un autre bon samaritain qui ouvrait ses portes à tous.

C'était la grand-mère que nous appelions « Mani. » Elle logeait à Bab El Oued au numéro 4 de la rue du Dauphiné. Son appartement se trouvait au 2^e étage, alors que le dernier était réservé à l'usine de parfums *Zouaï*. C'était donc un grand avantage de baigner dans d'agréables odeurs dès l'entrée de l'immeuble. Hélas, il y avait un sérieux inconvénient : l'église du quartier lui faisait face de l'autre côté de la rue. Tous les matins à six heures, les cloches des matines nous obligeaient à nous réveiller et à perdre ainsi les meilleurs moments du sommeil. Parmi leurs enfants, il y avait Habib qui était de mon âge et que je considérais comme mon meilleur ami et confident. Il était atteint de sclérodémie due à une erreur de traitement depuis l'âge de quatre ans. Son physique s'en ressentait mais son moral était de plomb. Il avait fait des études universitaires, s'était marié et avait eu des enfants.

L'examen s'étant bien déroulé, nous rassurâmes mes parents de mon travail qui paraissait satisfaisant et nous en profitâmes pour prolonger notre séjour. Ma mémoire olfactive m'a souvent aidée pour retrouver et étaler certains de mes souvenirs. Par exemple, cette odeur de cuisine à l'huile d'olive qui s'échappait de leur immeuble pour envahir le quartier de Bab Djedid. Elle était propre à toute la Casbah. N'étant pas habituées à ce goût, mes papilles avaient des difficultés à l'accepter et à le supporter. Petit à petit, elles s'y firent et je finis par apprécier tous les plats qui m'étaient servis.

Nous avions à peine commencé à faire nos emplettes que nous reçûmes un télégramme d'El Asnam. Il disait que papa n'allait pas bien et qu'il nous fallait vite rentrer à la maison. Nous prîmes aussitôt un taxi, avec l'oncle et son épouse. Le voyage paraissait sans fin. Tala était abrutie par les médicaments qu'elle avait pris contre le mal des transports. Arrivés au début du boulevard où nous habitions, nous entendîmes les tolba qui psalmodiaient les versets du Coran. Nous comprîmes que nous arrivions trop tard, mon père nous avait quittés. Devant la maison, il y avait beaucoup de monde. Une fois à l'intérieur, je courus vers la chambre où gisait papa, entouré d'hommes. Je me jetai sur lui en hurlant : « Papa ! Papa ! » comme s'il allait me répondre. Je ne sus jamais qui m'avait prise par les épaules pour m'arracher à mon très cher papa. Il m'avait dit que c'était pécher que de pleurer ainsi et qu'il me fallait prier pour la paix de son âme. C'était le 15 juin 1959, la semaine de l'Aïd El Kébir (fête du sacrifice du mouton). Juste avant l'enterrement, un orage d'été éclata. Les gens disaient que le ciel pleurait la disparition de cet homme si brave. Il était mort des suites d'une déshydratation qui aurait pu être évitée. S'il n'y avait pas eu le couvre-feu qui obligeait les gens à rester chez eux, le médecin serait venu lui prodiguer les soins nécessaires. Il était déjà très affaibli par toutes ses arrestations. Maman, seule à la maison, ne pouvait le laisser et sortir les bras levés à la recherche du médecin. Il fut enterré au cimetière de Sidi Amer près de son oncle Sidi Ahmed, le ressuscité quelques années plus tôt. Leurs tombes séparées, d'un mètre de broussaille, étaient identiques. Celle de notre voisin, emporté par la tuberculose, les

surplombait. Proches dans leur habitation, ils le restèrent dans leur dernière demeure. Lorsque le temps le permettait, maman ne ratait aucun vendredi pour aller s'y recueillir. Elle prenait soit un taxi, soit qu'elle y allait à pied. Elle se munissait toujours de pièces de monnaie qu'elle offrait aux nombreux mendiants qui tendaient la main.

La porte d'entrée n'était toujours accessible que par la colline boueuse après les pluies et poussiéreuse en été. Cela n'effrayait ni ne désarçonnait ma mère. Elle éprouvait les mêmes difficultés que lorsqu'elle allait se recueillir sur la tombe de mon grand-père. Le chemin qui y menait n'avait bénéficié d'aucune amélioration. Elle quittait la maison tôt le matin afin d'être de retour pour la préparation du déjeuner. C'était une authentique mère courage.

Mon succès, mon entrée dans le monde du travail

Quelque temps après, la bonne nouvelle, que nous ne pouvions partager avec papa, arriva. J'avais réussi à mon examen. Cela ne nous avait pas empêchées de pleurer. Maman s'éclipsa un moment dans sa chambre, ouvrit son armoire d'où elle retira un petit coffret à bijoux en bois sculpté. Elle me le tendit en me précisant que dès que mon père sut que j'avais bien travaillé, il s'était précipité chez le bijoutier juif pour m'acheter une très jolie parure pour jeune fille. Une chaîne en or avec un médaillon serti d'une aigue-marine et la bague assortie qui brillaient sur un fond de velours rouge. Je n'en croyais pas mes yeux. Quel beau geste de mon très cher père !

Il n'était plus là, il fallait penser à notre avenir. Nous avions comme voisins directs un couple de gentils Français qui habitait à l'école du Fortin (maternelle). Mme Ruiz en était la directrice et son époux dirigeait la plus grande école de garçons. Elle s'accordait bien avec ma mère qui avait le don de remonter le moral aux gens au détriment de ses propres peines. La dame se plaignait de la solitude, de plusieurs maux et d'insomnies. Elle pleurait sur l'épaule de

maman et repartait de chez nous, réconfortée et avec le sourire. Tous deux ne montraient aucune animosité envers les musulmans. Vers la fin des vacances scolaires, M. Ruiz comprenant notre situation me proposa de faire un stage pour être enseignante. Le BEPC suffisait pour débiter dans cette branche. Ce n'était pas de refus. Cela tombait au bon moment, même si papa aurait préféré que je fasse des études plus poussées. Je m'inscrivis donc et je commençai mon stage le 9 octobre 1959, quatre mois après le grand départ de mon père. Cela dura trois mois, j'en ressortis avec le diplôme d'institutrice qui allait me permettre de subvenir aux besoins de ma famille et à passer les examens professionnels qui m'auraient fait aboutir au grade d'institutrice. Tala aidait énormément comme couturière très sollicitée et, avec la retraite de papa, nous n'étions pas dans le besoin. En janvier 1960, le monde du travail m'ouvrit ses larges portes pour le soulagement, quoique triste, de maman.

Ma première classe était un cours d'initiation de l'année scolaire 1959-1960. Je m'étais retrouvée face à une quarantaine de petits bouts de choux, aussi adorables les uns que les autres. Elles me fixaient avec curiosité. Je devais inculquer à ces êtres innocents tout mon savoir et ce que j'avais appris durant le stage. Un matin, l'une d'elles, Sabiha, pas plus haute que trois pommes, m'offrit des bonbons à l'anis appelés : tue la toux.

– C'est pour que tu guérisses, maîtresse, parce que, hier, tu as beaucoup toussé, me dit-elle.

Les autres reprirent après elle :

– Oui ! Oui ! Maîtresse.

J'en avais eu les larmes aux yeux. C'est alors que je compris avec soulagement et bonheur que le courant passait entre nous. Comment ne pas évoquer ce jour qui m'a tant marquée au début de ma carrière et longtemps après. Dans la circonscription d'Orléansville, nous avions un inspecteur qui était connu pour sa sévérité. Il était craint comme un soldat SS ou un membre de la Gestapo. Il en avait d'ailleurs le physique. Il fallait s'estimer heureux s'il vous attribuait la moyenne lors de votre première inspection. Un matin, alors que je faisais tranquillement ma leçon, munie des documents de la journée, on toqua à la porte de ma classe qui s'ouvrit aussitôt. C'était lui, M. K. Les élèves se levèrent

comme l'exige le protocole. Il était là, face à moi, au pied de l'estrade. Je me savais émotive, mais pas poltronne, après ce que j'avais subi en 1958. Je lâchai le morceau de craie et je sentis des fourmillements dans mon visage. Mes lèvres tremblaient lorsque je répondis à son bonjour et je ne sentais plus mes jambes. S'étant aperçu de mon état, il me pria de m'asseoir et pour me rassurer, il me dit :

– Ne blâmez pas mademoiselle Bedj, ce n'est qu'une visite de courtoisie.

Le sang reprit l'irrigation de mon crâne.

J'eus droit à quelques questions banales, et avant de me quitter, il ajouta :

– Tâchez de vous ressaisir lors de ma prochaine visite, car ce sera du sérieux.

Pas même un semblant de sourire, je repris mon cours, perturbée par cette forte émotion. Je remerciais Dieu de ne pas m'être évanouie, moi qui avais supporté le pire deux ans plus tôt. Où était donc passé mon stoïcisme ?

Cette année-là, la directrice avait fait passer une circulaire qui proposait aux enseignants des stages de moniteurs de colonie de vacances. Ils devaient se dérouler dans la capitale et durer une quinzaine de jours. Cela m'intéressa au plus haut point, car j'aimais la compagnie des enfants. Maman m'encouragea pour m'inscrire et fournir le dossier demandé. Après la mort de mon père, j'avais beaucoup maigri, à tel point que mes élèves du cours élémentaire 2^e année, qui m'aimaient bien et c'était réciproque, me surnommèrent « M'sissou », la bergeronnette. Mes collègues européens eux, m'appelèrent « Bonjour tristesse » en faisant référence au roman de Françoise Sagan. J'étais fatiguée physiquement et moralement. Papa avait laissé un trop grand vide en plus de celui de mes sœurs. Il me fallait un changement. Je fis donc mon stage et eus mon diplôme. D'autre part, mon activité au sein de l'Éducation nationale me facilitait mes rapports avec l'ALN pour ce qui était des renseignements et achats que l'on me demandait. J'exerçais aussi bien en ville qu'en dehors. Certains musulmans avaient des comportements équivoques. Ils étaient souvent collés aux basques des Européens. Je n'en parlais pas car je pensais qu'ils et elles jouaient peut-être le double jeu.



A l'école de la cité, année scolaire 1960-1961



Avec les coopérantes syriennes et égyptiennes, 1963



Cours élémentaire, 2^{ème} année, 1959-1960



Entourée de mes élèves

Avant les vacances d'été de 1960, on me proposa une colonie en France. Je commençai par demander l'accord de l'ALN qui ne fit aucune objection. Il fallait me comporter le plus naturellement possible. C'était la première fois que j'allais quitter mon pays et traverser la mer.

M. Hamdane, que je connaissais bien, fut désigné pour diriger la colonie. C'était rassurant. Sa famille, aussi, allait prendre part à l'aventure.

Mon état de santé

Après la disparition de mon père et mes études interrompues, ma santé s'était affaiblie. Je devins vulnérable à tous les maux. Un mal chassait l'autre pour le remplacer.

Cette année-là, j'eus ma première crise de paludisme. Maladie handicapante qui m'avait habitée sporadiquement pendant quelques années. J'ai dû la contracter durant notre vie sous les tentes avec l'eau stagnante et le manque d'hygiène, en dépit de tous nos efforts pour avoir une vie saine. Je prenais le seul médicament de l'époque : la Nivaquine. Les trois premiers jours, une fièvre atteignant parfois plus de quarante degrés, m'obligeait à garder le lit. Je ne supportais rien sur ma peau ruisselante de transpiration. Les draps qui ne l'absorbaient plus étaient remplacés par des draps de bain appelés bechkirs. J'avais soif et aucune boisson ne me désaltérait. Ma bouche était sèche jusqu'à provoquer des gerçures sur mes lèvres. J'étais dans une étuve. Heureusement que je pouvais remuer la tête lentement dans tous les sens ainsi, la méningite était écartée. Les trois jours suivants, c'était la chute vertigineuse de la température. Je grelottais et claquais des dents jusqu'à en avoir mal aux mâchoires. J'avais l'impression d'être nue dans un igloo. Les nombreuses couvertures que ma mère, désespérée, me mettait sur le dos n'avaient aucun pouvoir sur cette glaciation qui bleissait mes lèvres. Elle s'étendait alors sur moi comme pour me couvrir. Se voyant impuissante malgré tous ses efforts, elle s'en remettait à Dieu dans de plaintives prières. Aucune amélioration, il fallait que cette période passe.

Après cette semaine de souffrance, je me relevais pétrie de courbatures, fatiguée, blême, avec des cernes qui empiétaient sur mes joues. Je vivais un véritable calvaire, mais je m'en remettais doucement. Ces crises durèrent jusqu'à mes vingt-cinq ans. Il y en avait eu près de cinq. Je collectionnais les angines. En plus des médicaments, je me faisais des gargarismes avec du miel et du citron. Pour les conjonctivites, je provoquais les larmes en passant un morceau d'oignon comme du khôl dans les yeux, et pour les engelures, tous les soirs, je les frottais avec de l'ail. Il m'arrivait de ne pas pouvoir écrire tellement mes doigts étaient enflés, bleus et douloureux. Des décennies plus tard, en allant voir un ophtalmologue pour mes premières lunettes de vue, il m'apprit que j'avais eu un trachome étant fillette qui n'avait jamais été soigné, alors qu'en classe, à la fin des cours, je soignais moi-même mes élèves qui en étaient atteints. Mes problèmes de santé ne s'arrêtaient pas là.

J'étais devenue anorexique. Une autre voisine, corse, fille du maire et directrice de l'école-ouvrier, conseilla à ma mère de me « remplumer. » Maman avait vainement tout essayé et ma maigreur semait des doutes en elle. Comme j'étais sujette à la toux, elle craignait la tuberculose qui sévissait toujours. Cela la désolait.

L'avant-veille des vacances de Pâques, un collègue, Mohamed Riffi, me confia que son frère aîné et son voisin étaient emprisonnés à El Asnam, comme terroristes. Sa mère, sa sœur et la voisine souhaitaient aller les voir et leur apporter quelques gourmandises. Le problème était qu'elles viendraient d'Affreville (l'actuelle Khemis Miliana dans la wilaya d'Aïn Defla) et qu'elles n'auraient pas où aller en attendant l'heure des visites au centre pénitentiaire. Je le dis à ma mère, qui répondit favorablement. Les trois femmes seraient les bienvenues pour se reposer et partager notre déjeuner. Deux jours après, elles étaient là. Nous les avons accueillies chaleureusement et un fluide amical était passé entre nous. La voisine de Mohamed s'inquiéta de la fragilité de mon physique, et ce fut leur sujet de conversation. Maman clamait son impuissance devant ce qui m'arrivait. La bonne femme la rassura en lui proposant un remède employé par ses aïeux.

Il fallait activer la circulation sanguine. Cela demandait du courage pour supporter la douleur qui en découlerait. Elle nous expliqua cette ancienne méthode dont elle avait hérité. C'était effrayant, mais que n'aurais-je pas fait pour quelques grammes en plus ! J'optai donc pour cette vieille médecine : la scarification légère. Elle alluma un brasero en se servant du soufflet en cuir orangé bordé de clous. Quand les braises devinrent bien rouges, elle demanda deux couteaux. Elle me pria de m'allonger sur le tapis couvert d'un drap blanc et de me découvrir le buste et les jambes. À ce moment même, je ne fis plus cas de ma pudeur qui m'aurait desservie. Avant de commencer, elle sollicita l'aide de Dieu et me fit serrer un mouchoir entre les dents. Je ne pensais qu'à une chose : que je n'entende plus les phrases qui me sapaient le moral : « Oh ! Comme tu es maigre, es-tu malade ? Tu es cadavérique, il faut te soigner, etc. »

Elle saisit les couteaux et plongea les lames dans le feu sans s'arrêter de réciter des versets du Coran. Quand elles devinrent rouges et presque transparentes, elle s'en servit avec la dextérité digne des plus grands prestidigitateurs, pour me tambouriner des épaules à la taille puis du haut des cuisses aux genoux comme si elle jouait de la batterie avec deux baguettes. Au début, les brûlures des entailles à fleur de peau se faisaient ressentir et l'espoir d'une amélioration de mon poids me les faisait supporter. Une fois la séance de torture terminée, elle m'enduisit le corps d'huile d'olive et me vêtit d'une combinaison de ma grand-mère, un grand sac avec trois échancrures. J'étais couverte de petites zébrures rouges qui virèrent ensuite au marron. Au bout d'une semaine, j'ôtai le sac pour une tenue toujours large mais plus esthétique. Les marques de scarifications s'estompaient petit à petit. À la fin des vacances de quinze jours, je portais des effets dans lesquels j'étais à l'aise. Au bout d'un an, elles disparurent complètement. Le résultat était hallucinant. J'avais faim et je grossissais à vue d'œil, à la joie et au soulagement de ma famille. C'était un gros risque à prendre et je l'avais pris, sans regret. Je ne l'ai conseillé à personne, car à chacun sa réaction physique et morale.

Et voilà que, quelque temps après ma guérison, mon corps fit face à un autre problème. Je venais de m'offrir une jolie paire de mules à talons avec le dessus en cuir rouge. Au bout de deux jours, le frottement a provoqué une cloque qui apparut au gros orteil du pied droit. S'ensuivirent de fortes démangeaisons que je ne pouvais m'empêcher de gratter. La cloque éclata et les élancements commencèrent. Il me devint impossible de m'appuyer sur le pied. Une sérieuse infection s'était installée et avait atteint les autres orteils. Malgré les soins que je me prodiguais, une odeur nauséabonde s'en dégageait. Mon cousin, qui était véhiculé, proposa à maman de nous conduire chez un médecin. Je proposai le centre de santé et d'hygiène scolaire où je savais trouver le responsable, le Dr Laborde. Il examina tous les orteils qui étaient purulents. Cela l'avait inquiété et en plus des antibiotiques, il me prescrivit un traitement qu'il fallait commencer le jour même, à domicile par un technicien de la santé. Nous fîmes appel à M. Ben Mokhtar qui n'hésita pas à venir tous les soirs après son travail. C'était un vrai calvaire. Il me trempait le pied douloureux dans une bassine remplie d'eau et de Dakin. Après cela, il se servait d'une brosse pour nettoyer les plaies afin d'éviter la nécrose. Au début, je hurlais et maman me serrait dans ses bras. Le bonhomme me disait : « Je suis désolé ma fille, mais je suis obligé d'employer ce moyen et vous faire souffrir pour votre bien et pour éviter le pire. »

Ce qu'il me cachait, je l'ai su après ma guérison par le docteur qui avait pensé à la gangrène donc, amputation des orteils, voire du pied. Après plusieurs séances, je cessais de sautiller, mais je claudiquais. Autant je maudissais mon tortionnaire le para lors de mon arrestation, autant je bénissais la dame d'Affreville et M. Ben Mokhtar qui m'ont martyrisée pour mon bien-être. Je revivais les sages paroles de ma grand-mère, après sa saignée du printemps :

« C'est un mal qui me fait du bien. Ne dit-on pas, guérir le mal par le mal ? »

Que de paroles sensées chez elle. Plus tard, on soupçonna le cuir des mules d'être celui d'un animal malade. Encore une fois, un ange gardien me protégea. J'étais complètement rétablie lorsque la date du départ pour la colonie fut fixée.

Le départ en France et la colonie de Luigny

La veille, nous avons passé la nuit à Alger, dans une école à Hussein Dey. Cela nous avait permis de nous découvrir entre moniteurs, monitrices et encadreurs et faire connaissance avec les petites filles qui nous étaient confiées. Elles étaient âgées de huit à douze ans et venaient de plusieurs régions d'Algérie. Le lendemain, nous embarquions sur le Sidi Mabrouk. Une vraie coquille de noix, presque une épave. Il avait d'ailleurs été réformé quelque trois années plus tard. Nous étions dans les cales du bateau avec des hommes qui se hasardaient à quitter le pays à la recherche d'un ailleurs plutôt incertain, mais qu'ils espéraient meilleur que le leur. La mer était houleuse. Nous étions secoués comme dans un tamis géant. Nous avions tous le mal de mer. Les enfants, auxquels nous avons servi un casse-croûte, ne pouvaient rien avaler. On entendait des « beurk ! » Et ça vomissait partout. Ce liquide à la mauvaise odeur faisait des allers-retours sous nos pieds au rythme du tangage. Les pauvres bougres, qui n'avaient même pas de quoi se nourrir, ramassaient les œufs et les fruits qui roulaient dans la vomissure. Ils les essayaient à la hâte avec un vieux mouchoir ou la manche de leur costume râpé et les gobaient.

Ils étaient affamés, comme s'ils émergeaient d'un abîme de famine. Qu'allaient-ils trouver de l'autre côté de la Méditerranée, si ce n'est la misère et la sueur de leur front ? Enfin ! Leur sort était entre leurs mains, nous n'y pouvions rien. Laissons-les donc à leur utopie : le Pérou, peut-être.

De temps en temps, nous montions sur le pont respirer un peu d'air iodé. Un crachin permanent rendait l'atmosphère humide et le sol était glissant, aspergé par les embruns de la mer. Un grand nombre de jeunes soldats, avec leurs baluchons, étaient heureux de rentrer chez eux après leur séjour au bled. C'était l'euphorie. Ils criaient : « La quille ! » Ils jouaient de l'harmonica, dansaient, chantaient et sifflaient les airs

d'Édith Piaf et des chanteurs en vogue. Les passagers applaudissaient surtout les chansons grivoises qu'ils reprenaient en chœur et savouraient les histoires coquines.

Les monitrices et les moniteurs se régalaient du spectacle, moi pas. J'étais encore trop imprégnée par mes deuils successifs et récents pour m'amuser. Je ne m'attardais pas sur le pont, car il ajoutait à ma tristesse. Lorsque j'imaginai les nombreux bateaux avec leurs équipages qui avaient sombré dans les mystérieux abysses, je frissonnai. La nuit, le ciel chargé de gros nuages semblait encore plus noir. Il laissait entrevoir sporadiquement l'éclat d'une étoile insolente qui cherchait une échappatoire, mais qui était vite engloutie par les ténèbres. Je redescendis donc auprès des fillettes. La traversée avec la mer démontée était épuisante. Parfois, de fortes vagues venaient battre avec force la coque peu rassurante. Après plus de vingt-quatre heures de supplice, nous arrivâmes enfin à ce qui nous semblait être le bout du monde : Marseille. Nous continuions à vaciller sur la terre ferme. Des bus au grand confort furent mis à notre disposition près du port. Nous fûmes reçus dans une cantine scolaire où un repas nous attendait ; des haricots secs en sauce, de la salade et des fruits que nous servit Si Mohamed Baghdadi, très connu dans le milieu du sport, et écrivain qui regagna le maquis en 1961. Nous reprîmes les bus pour découvrir les routes de France. Nous pûmes récupérer un peu de sommeil. Cela nous fit le plus grand bien et nous nous sentîmes beaucoup mieux pour admirer les beaux paysages. Je n'avais jamais vu autant de verdure. Pour la pause « pipi », une halte s'imposait. Les bus stationnaient en bordure de forêts magiques. Les fougères géantes des sous-bois servaient de paravents pour protéger l'intimité de chacune et chacun. Lorsque nous traversions villes et villages, nous ne passions pas inaperçus. Les gamines saluaient les gens en agitant leurs petites mains et en allant de plus en plus fort dans leurs chansons. Ils n'étaient pas insensibles et répondaient avec de larges sourires. Dans les bourgs, les paysans voûtés non pas par l'âge, mais par leurs durs labeurs fournissaient un effort pour lever le bras et offraient un rictus en guise de sourire.

Après avoir traversé presque toute la France, du Sud au Nord, nous arrivâmes à notre point de chute, un charmant village, Luigny, dans l'Eure-et-Loir. Le camp de toile était dressé dans un pré où l'herbe était haute et sentait bon. Là, était construit, à ciel ouvert, un mur d'une dizaine de mètres de long sur un mètre de hauteur et environ vingt centimètres d'épaisseur. De chaque côté, des lavabos rectangulaires en émail blanc y étaient scellés ainsi que des robinets en cuivre jaune. Sur le haut, une étagère le longeait pour recevoir notre nécessaire de toilette. Comme nous nous faisons face, le brossage des dents et le savonnage du visage devenaient une partie de rigolade. La toilette matinale nous revigorait avec son odeur et sa fraîcheur campagnardes. Les tentes de couleurs rouges et vertes étaient spacieuses et les lits séparés par des caillebotis.

Au début, les habitants se méfiaient un peu de nous. Ayant appris que nous venions d'Afrique du Nord, ils craignaient pour leur sécurité. Ils pensaient que nous venions d'un pays de sauvages, qui faisaient la guerre aux métropolitains et qui vivaient avec les fauves. Petit à petit, ils se rassurèrent en voyant notre comportement et notre façon de parler leur langue maternelle. Ils nous adoptèrent d'autant plus que nous les sortions de la monotonie de leur vie et qu'avec tous nos achats, nous mettions du beurre dans leurs épinards.

Dans le camp, une barrière nous séparait d'une marre. La nuit, avec nos torches, nous y surprenions des poules d'eau. Elles étaient maîtresses des lieux. Non loin, était dressée une grande estrade face à une plateforme en ciment qui devenait tous les samedis après-midi une piste de danse. Il y avait bal et cela donnait l'occasion aux villageois de se retrouver, boire et s'amuser. Les hommes, engoncés dans leurs costumes qu'ils ne portaient que ce jour-là avec des cravates aux couleurs criardes, avaient le visage rubicond où couraient de multiples veines violacées. Les pantalons, parfois courts, laissaient entrevoir des chaussettes assorties aux cravates. On voyait qu'ils étaient passés par le coiffeur, certains avaient encore du talc derrière les oreilles.

Les femmes en robes passées de mode, mais bien repassées, ne lésinaient pas sur le maquillage des joues et des lèvres. Les jeunes étaient minoritaires, et tous étaient sympathiques. Cette distraction hebdomadaire nous rapprocha. Après avoir été spectateurs, nous

entrâmes dans la danse, encouragés par l'orchestre. Un jour le directeur me saisit par le bras et me conduisit sur la piste.

Je ne voulais pas, j'étais au bord des larmes. Les camarades scandaient mon prénom, même les villageois étaient de la partie en criant : « Dalida ! » Au lieu de Farida. Ne voulant décevoir personne, je fis quelques pas de valse et regagnai ma place en culpabilisant. Le soir, M. Hamdane et son épouse demandèrent à me parler. Ils me firent la morale. Il fallait que je surmonte ma tristesse, que je mette fin à mes deuils et que je comprenne que je n'allais pas ressusciter les disparus. Il me fallait prier pour la paix de leur âme. Leurs sages paroles firent l'effet escompté et je me remis à rire, plaisanter, chanter et même danser.

Tout autour de la colonie s'étaient des prairies verdoyantes où paissaient de gentils moutons et des vaches aux mamelles gonflées de lait. Les troupeaux étaient gardés par des jeunes filles, écolières ou collégiennes en vacances. Elles étaient vêtues correctement et chaussées de gros sabots en bois. Ceux-ci nous paraissaient très lourds alors qu'elles s'y sentaient très à l'aise. Je pensais automatiquement à nos petits bergers musulmans déguenillés et pieds nus qui n'étaient pas scolarisés. Nous les accompagnions parfois et avions d'agréables discussions avec elles.

Nous comptons de nombreuses excursions, aussi intéressantes et instructives les unes que les autres dans les luxueux bus. La première était magique : Paris, ville des lumières, et sa tour Eiffel, majestueuse, dont le sommet titillait le ciel à travers les nuages. Cependant, cette dame de fer devenait pernicieuse lorsqu'elle offrait, aux désespérés de la vie, un lieu propice pour y mettre fin. Ils se suicidaient en se jetant de ses balcons. Plus tard, ceux-ci furent grillagés, ce qui découragea les candidats à la mort. Le zoo de Vincennes, riche en faune et en flore, ainsi que le musée du Louvre au nombre incalculable de tableaux nous faisaient bêler. Nous nous amusions à nous déplacer devant *La Joconde* au sourire énigmatique et qui nous suivait de son regard mystérieux. Quant au musée Grévin, c'était le fou rire garanti lorsque nous observions les visiteurs qui sursautaient, criaient et reculaient aussitôt qu'ils touchaient de vraies personnes en croyant qu'elles étaient en cire. Nous avons parcouru les Champs-Élysées jusqu'à

l'Arc de Triomphe. Nous étions très impressionnés par leur longueur, leurs cafés, leurs magasins et la foule cosmopolite qui s'y promenait. La deuxième sortie nous fit découvrir le magnifique château de Versailles, caprice époustoufflant de Louis XIV. Nous évoluâmes dans la galerie des Glaces où toutes les filles devinrent narcissiques. Nous restâmes pantoises devant les meubles de l'époque du Roi-Soleil et les jardins où nous avons dégusté notre repas froid dans de petits sachets, près des jets d'eau des fontaines et des statues. Ces dernières, qui étaient peu ou pas vêtues, provoquaient la curiosité et le gloussement des fillettes. Je les aimais mes petites et elles me le rendaient. Il y avait une grande complicité entre nous. Mon groupe se nommait « Les coccinelles » et elles étaient aussi mignonnes que ces petites bêtes à bon Dieu.

En Bretagne, ce qui aurait dû être l'une des sept merveilles du monde était le Mont-Saint-Michel. De loin, il ressemblait à une pyramide basée sur de solides fortifications. Les constructions avaient les toits en ardoises. Le sommet pointu hérissé de sculptures n'était autre que le clocher de l'abbaye. Au bout de la flèche, la statue de l'archange saint Michel dominait toute la baie. Ce travail de titans surgissait tantôt de l'immensité de la mer, tantôt de vastes espaces sablonneux. Nous fûmes fascinés par son originalité et le rôle de la marée. Nous l'escaladâmes jusqu'en haut en nous arrêtant pour admirer les échoppes de souvenirs et les sympathiques petits bistrots. Ni l'eau ne pouvait noyer ce chef-d'œuvre ni le sable l'enliser. Comme dans notre Casbah, les ânes bâtés étaient chargés du ramassage des ordures dans leurs grands paniers, les chouaris. C'était pittoresque et les fillettes les caressaient au passage. Nous arrivâmes essoufflées au sommet, mais ravies de visiter l'église. Saint-Malo aussi était une ville spéciale. Une cité de marins, les Malouins qui étaient jadis des corsaires au service du roi. De solides fortifications les abritaient contre tout envahisseur. La promenade sur les quais était inoubliable, surtout que le temps était de la partie. Les touristes de tous azimuts n'arrêtaient pas de prendre des photos. Il faisait très beau. Une enfilade de magasins achalandés offrait aux passants une grande variété de souvenirs qui alléchait les gens curieux de ce genre

d'objets. À Chartres, nous avons visité la cathédrale avec ses murs de dentelle à vous couper le souffle, ses gargouilles qui donnaient le frisson et ses vitraux aux chauds coloris. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je verrais autant de curiosités.

Nous faisons de très belles promenades, très enrichissantes avec d'autres équipes, dans les bois, les forêts et sur les routes. Nous chantions à tue-tête. Il faisait bon et même froid. Je pensais aux miens qui étouffaient de chaleur à El Asnam. Les fermiers nous montraient comment traire les vaches et les brebis et nous faisaient goûter le lait chaud qui giclait dans le seau avec un agréable « ffit ! ffit ! » Nous étions curieuses de tout. La fabrication du fromage n'avait plus de secret pour nous.

Un jour que nous longions une immense pommeraie, nous fûmes attirées, ou plutôt aimantées, par ses fruits qui nous faisaient saliver. Ils étaient rouges et brillants comme des boules de clinquant. Les branches feuillues ployaient sous leur poids. Regards à droite, puis à gauche, rien à l'horizon, alors nous prîmes d'assaut les arbres bien chargés. Et qui en remplissait ses poches, et qui la capuche de son imperméable ou simplement qui les coinçait entre ses dents. C'était plus qu'une razzia, de la folie. Soudain, nous entendîmes des hurlements qui venaient on ne savait d'où. Au loin, trois hommes surgissant de nulle part, armés de longs bâtons nous sommèrent de déguerpir. Ils nous menaçaient et se mirent à notre poursuite. Nous détalâmes comme des lièvres. Au fur et à mesure de notre fuite, notre butin nous quittait laissant une trace comme celle du Petit Poucet qui jetait des cailloux pour retrouver son chemin dans la forêt. Nos poursuivants devaient être soit trop âgés, soit trop gros. Ils n'arrivaient pas à nous rattraper. Pendant toute la course effrénée, je ne cessais pas de siffler. Chaque moniteur possédait un sifflet. Je l'utilisais pour rassembler mon essaim de coccinelles quand elles étaient éparpillées ou qu'elles échappaient à ma surveillance. Je m'époumonais et à notre grand soulagement, nous réussîmes à fuir. Nous décidâmes d'un commun accord avec les deux équipes qui nous accompagnaient de garder le silence et ne rien raconter de notre mésaventure. De retour au camp, à l'unanimité, le secret fut gardé.

Le courrier arrivait très rapidement. J'avais des nouvelles de la famille et en mots codés, celles de leurs rapports avec le maquis. Rien sur Fatouma. Cela m'intriguait, sans pour cela m'inquiéter car j'étais sûre qu'elle était en vie. Parfois, la nuit, je me remémorais ces agréables journées de la lessive et autres travaux en commun. Ces souvenirs me rendaient nostalgique. Ils étaient interrompus par les pleurs d'une fillette qui avait fait un cauchemar ou pipi au lit. J'étais là pour la consoler et y remédier. Comme je le disais au début, les Français nous prenaient pour des êtres sans un brin de civilisation, des sauvages et peut-être même des cannibales. En fait, eux-mêmes étaient des ignares, la suite va le prouver.

Les deux monitrices, Malika et moi, étions de congé. Elles m'avaient beaucoup aidée moralement, car je broyais encore du noir après la mort de Messa et celle de papa... Nous avions raté le bus pour Châteaudun. D'un commun accord, nous optâmes pour faire de l'auto-stop. Rien à l'horizon de cette route de campagne. Malika L. fut prise d'une petite envie pressante. Toujours au bord de la route, elle déploya son parapluie pour se cacher. Alors qu'elle était en plein soulagement, un automobiliste qui passait s'arrêta. Malika B. et moi lui fîmes de grands gestes pour lui signifier de poursuivre sa route. Il commençait à pleuvoir et ce ne fut qu'une heure après que nos pouces se levèrent à la vue d'un point noir qui grandissait au fur et à mesure qu'il s'approchait. Le conducteur, voyant nos mines désappointées, stoppa pour nous demander où nous voulions aller. Nous répondîmes : « Châteaudun ». Il se proposa de nous y conduire, car c'était sa destination. Nous n'hésitâmes pas à accepter. Nous ne craignions pas une agression de sa part, nous étions trois, armées de parapluies et il était seul. Sa voiture était remplie de boîtes contenant des bibelots. Il devait les livrer à des boutiques de souvenirs. Quand il sut que nous étions Algériennes, il prit peur et son visage devint livide. Il nous demanda d'une voix cassée par de petites quintes de toux si nous n'étions pas des fellagas et si nous avions l'intention de lui faire du mal. Pauvre type ! Il avait dû regretter de nous avoir abordées sur la route. Nous le rassurâmes et le merciâmes de s'être arrêté. Il ajouta qu'il nous trouvait très courageuses de vivre dans un pays où les bêtes féroces côtoyaient les habitants. Malika L. lui apprit

que nos forêts et nos montagnes étaient peuplées de lions. Elle faisait allusion aux combattants maquisards. Il croyait que l'Algérie était un pays non civilisé et il eut la preuve du contraire. À chaque phrase que nous prononcions, il s'étonnait de nous entendre si bien maîtriser sa langue maternelle, celle de Molière. Il nous déposa au centre-ville et nous fit ses adieux en nous offrant à chacune un souvenir de cette jolie cité : une boîte d'allumettes géantes, un sabot et une assiette en bois sculpté. Il devait être très heureux de son arrivée à bon port et de se débarrasser de nous. La pluie avait cessé et nous passâmes une très agréable journée à nous promener. Heureusement, au retour à Luigny, nous étions à l'heure pour prendre le bus jusqu'à la colo. Nous revenions, les yeux pleins de majestueux châteaux et d'anciennes églises que les bénévoles aidaient à la reconstruction.

L'aide-économe, qui possédait une voiture et qui avait un faible pour Malika B., nous avait fait découvrir Orléans et la maison de Jeanne d'Arc, qui faisait partie de notre Histoire à l'époque. Une autre fois, c'était *Nogent-le-Rotrou* avec aussi, ses châteaux et ses nombreuses boutiques de souvenirs. La colonie prit fin avec une séparation en pleurs et échanges d'adresses. Nous retournâmes à Marseille où nous attendait le bateau le *Ville d'Alger*. Le voyage se fit sans désagréments, toujours dans les cales mais sur une mer d'huile. Une fois à la maison, je m'embrouillais dans mes souvenirs, qui étaient nombreux, et d'une grande richesse. Les vacances aussi prirent fin et le travail reprit.

L'élève militant et la cellule de la Ferme

Pour l'année scolaire 1960-1961, je fus nommée à l'école de garçons de La Ferme dirigée par M. Benali, en dehors de la ville. Parmi mes élèves que j'aimais presque maternellement, il y en avait un que j'affectionnais particulièrement. Il se nommait Djillali A. Il était brillant malgré les mauvaises conditions de travail chez lui.



Au Musée océanographique de Monaco, 1961.



Sur la Croisette, Nice.



Avec l'équipe des jaunes.



Avec les moniteurs a Luigny, 1960.

Il faisait ses devoirs sur la « gasâa » retournée et apprenait ses leçons à la seule lueur d'une bougie. Presque tous les foyers musulmans possédaient ce grand plat rond en bois, au bord large relevé, que les femmes utilisaient pour pétrir le pain et rouler le couscous. Ses résultats n'en étaient que plus appréciables. Il habitait la campagne, très loin de l'école. Son père était au maquis et c'était ce petit bonhomme, qui arrivait tout juste à enfourcher son vieux vélo, qui devint un intermédiaire entre le djebel et nous. Il ramenait parfois le courrier des frères combattants qui nous était destiné et prenait la réponse dans son cartable où je la glissais ainsi que des bonbons pendant la récréation. En plus des nouvelles, nous recevions des listes de travaux à effectuer : couture et broderies de drapeaux, de brassards et d'écussons en vue de la fin de la guerre.

Dans le souvenir de mes premières classes, il y a un fait touchant que je sentais nettement chez quelques-uns de mes élèves que je ne dépassais que de huit ou dix ans. Ils rougissaient dès que je m'adressais à eux. Leurs cœurs innocents devaient battre la chamade. Lorsque je me remémore cette période de naïveté et de pureté, je ne peux m'empêcher de sourire à ce passé rempli de tendresse et d'affection. Ce sentiment qu'ils éprouvaient n'était autre que les prémices de celui qu'ils éprouveraient un jour, pour l'élue de leur cœur.

Dans cette école, il y avait le logement du concierge. C'était l'honorable famille « Tammi » chez laquelle j'allais prendre le thé et bavarder pendant mes moments de liberté. Petit à petit, je leur fis une totale confiance et fus aidée par leur fille Lalia, qui recruta ses cousines. Je pus ainsi créer une petite cellule pour la broderie des brassards et des écussons. La discrétion était de rigueur et totale ; le travail satisfaisant. Alors que ma sœur cousait les modèles à la machine, les filles les brodaient et en faisaient les finitions à la main. Nous les remettions ensuite à notre fil qui était toujours le même ainsi que le code : Saha Aïdkoum (bonne fête). Nous continuâmes nos contacts quand les nouvelles de Fatouma cessèrent. Nous apprîmes qu'elle avait quitté la région, mais c'était ce que l'on voulait nous faire croire.

En 1961, je devins un vrai pigeon voyageur. Deux colonies de vacances se présentèrent à moi par le biais de mes voisins, comme d'habitude. La première pour le mois de mai et la seconde pour le mois de juillet. Celle de mai était spéciale : « les classes de plein air. » M. et Mme Ruiz devaient la diriger. Leur habitation, à l'école du Fortin, se situait après notre petit jardin. S'intéressaient-ils vraiment à nous ? Ou, connaissant notre situation en qualité de fellagas, s'assuraient-ils leur sécurité de notre côté ? Je penche plutôt vers mon premier jugement. Ils étaient très braves. Après la mort de papa, ils nous avaient bien soutenus. Lui, il était très prévenant envers son épouse du fait qu'ils étaient seuls sans enfants. Comme elle le faisait, de temps en temps, elle venait pleurer sur l'épaule de ma mère. Elle repartait chez elle soulagée de s'être confiée et extériorisée. Elle souhaitait qu'un jour je sois capable de lui succéder dans la direction de son école. Quelques années plus tard, son vœu fut exaucé.

L'école de plein air de Breil-sur-Roya

La destination de la colonie était Breil-sur-Roya, qui se trouvait dans les Alpes-Maritimes, à la frontière italienne. Tout le personnel féminin était d'El Asnam, ainsi que les élèves, des garçons, choisis dans plusieurs écoles pour terminer leur programme scolaire. Certaines monitrices leur donnaient les cours nécessaires à leur passage en classe supérieure et les autres, comme moi, les encadraient pour les loisirs. Les conditions du voyage par bateau étaient bonnes car la mer était une vraie nappe d'huile. Les enfants n'avaient pas souffert. Le voyage en bus n'était pas aussi long que celui de la traversée de la France et était très agréable. Nous étions logés dans une ancienne caserne. Elle était agréable, accueillante, au milieu d'un magnifique cadre de verdure. Les dortoirs, vastes et ensoleillés, permettaient à la monitrice une réelle intimité, sa chambre se trouvant à l'entrée, bien meublée et isolée par de jolis rideaux en tissu épais. Nous avions à notre disposition un stade de football qui ravissait les enfants et

des panneaux avec panier pour le basket. Nous étions insatiables de promenades dans les différentes campagnes et villages. Nous avions attribué des noms de couleurs aux équipes. J'avais choisi le jaune pour la mienne. Les excursions instructives nous émerveillaient : Les îles de Lérins, le château d'If avec sa légende du comte de Monte-Cristo, de son vrai nom Edmond Dantès, et son fameux trésor ; Cannes et sa Croisette aux hauts palmiers, et Nice, charmante avec sa promenade des Anglais, toujours en fête. Nos jours de congé ne manquaient pas d'attrait. Je les passais avec ma copine Hafidha. Nous découvrîmes plus amplement les deux perles de la Côte d'Azur avec la visite du hall du Negresco et son réputé casino. Nous allâmes aussi à Monte-Carlo et Monaco, où nous eûmes la chance d'assister au changement de la garde devant le Palais Princier, résidence officielle du prince Rainier. Mon appareil photo ne me quittait pas. Il captait tout ce qu'il pouvait. Le musée océanographique nous avait éblouies avec sa riche faune, sa flore maritime et terrestre d'une grande diversité. Un autre jour, les filles du gardien de la caserne nous proposèrent de les accompagner en Italie.

C'était une occasion à ne pas rater, d'autant plus que l'ami de l'une d'elles qui devait nous y conduire en voiture était douanier. Il faisait très beau à Sanremo ainsi qu'à Vintimille. Tout était moins cher qu'en France. Nous en avons bien profité en commençant par la dégustation des glaces, qui étaient uniques. Nos économies fondirent dans les achats de souvenirs pour le retour au pays. Je m'offris un sac très original en osier et cuir qui eut un grand succès à El Asnam. Un jour, un grand monsieur de la ville, je dirais un notable, m'avait croisée dans la rue et demandé d'où venait ce sac si original. Il aurait souhaité offrir le même à sa fille. Il fut déçu lorsqu'il en connut l'origine si lointaine.

Un jour, lorsque la directrice nous annonça que le lendemain, nous serions quatre à sortir avec elle, nous étions très heureuses d'avoir été choisies et frétilantes de joie à l'annonce de la destination : la conquête d'un petit bout de montagne enfanté par les Alpes. Nous allions donc découvrir une infime partie de cette grandiose chaîne que nous ne connaissions que par les livres de géographie. C'était

pour nous plus qu'une simple aventure, un pèlerinage. Le matin, nous remplîmes nos sacs de provisions pour le déjeuner : pain, viande froide, fromage, œufs durs, tomates crues, sel, fruits et une gourde d'eau. En prévision du mauvais temps, nous avions ajouté le nécessaire pour nous protéger. Nous fûmes déposées au pied de la montagne par l'économe. Toutes guillerettes, nous entamâmes la montée en chantant des comptines et en goûtant le panorama qui s'offrait à nous. Le ciel était d'un bleu azur, quelques nuages blancs s'étiraient nonchalamment, changeant de forme au gré de la douce brise ; plumes de cygne, touffes d'ouate ou voile de mariée. Au fur et à mesure de notre parcours, nous découvrions des petits tas de neige qui fondaient lentement pour donner naissance à des rus. Ceux-ci se faufilaient entre les cailloux avec la musique du froufroutement de la soie que l'on froisse. Nous respirions le grand air à pleins poumons jusqu'au moment où les sacs nous parurent pesants et la respiration moins aisée. Nous nous imposâmes le silence. Celui de la montagne était interrompu par un vol d'oiseau ou le frémissement d'une bête rampante qui passait tout près. Nous marchions en file indienne car le chemin rétrécissait pour devenir sentier. Le temps commençait à se gâter. La limpidité du ciel virait peu à peu. Les nuages à présent couraient les uns après les autres et leur couleur était entachée de gris. La température baissait nettement. Malgré les vêtements que nous avions retirés pour les endosser, les sacs paraissaient plus lourds. À chaque expiration nos narines expulsaient une buée dense. L'air vivifiant faisait crier famine à nos estomacs, et la marche devenait ardue. Mais où nous arrêter avec les gouttelettes de pluie qui semblaient vouloir s'intensifier ? Le problème se posait sérieusement lorsque le miracle eut lieu. À quelques dizaines de mètres plus haut, nous aperçûmes un panache de fumée qui tournoyait dans le ciel. Il se libérait de la cheminée d'une maisonnette tout en pierre. Elle semblait habitée par Blanche-Neige et ses compagnons. Deux ouvertures en perçaient la façade : la porte et une petite fenêtre. Un homme, les bras chargés de bûches, s'apprêtait à y pénétrer. À notre approche, il s'arrêta et répondit à notre salut de la tête, en ouvrant la porte avec son pied. Nous comprîmes qu'il nous invitait à entrer. Sans un mot ni expression sur le visage, il tira

une des nombreuses chaises pour nous permettre de nous asseoir. La directrice le remercia, il n'avait pas l'air de l'entendre. Nous nous débarrassâmes de nos sacs et de nos laines car la cheminée bien alimentée diffusait une agréable chaleur. Il sortit, nous laissant en pleine admiration de cet intérieur très accueillant. Tout était en bois. La table mesurait au moins deux mètres de long. On devinait que beaucoup de personnes devaient passer par là, principalement des chasseurs dont c'était le refuge. Dans un coin, un meuble en hauteur exhibait des carabines et des cartouchières. Environ un quart d'heure après notre arrivée, une énorme silhouette surgit à l'entrée, baissant légèrement la tête. L'homme en tenue de chasse ne fut pas surpris de nous voir. L'autre avait dû le mettre au courant. Il ôta galamment sa casquette pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue. Il avoua qu'il était plutôt rare de voir des femmes dans un endroit si éloigné de la civilisation. Il se présenta comme médecin. Il apprit qui nous étions. Notre aînée demanda l'autorisation de prendre nos repas. Non seulement il acquiesça chaleureusement, mais retira d'un placard où étaient rangées les victuailles, du saucisson et du vin pour les unes, du fromage pour ma copine et moi, musulmanes de confession. Une fois repues, nous eûmes droit à un café fort et bien chaud. Il héla le bonhomme qui ne parlait pas et lui demanda en italien de nous ramener de l'eau fraîche. Il se munit d'une carafe ventrue et ansée au long col à bec. Elle nichait dans une sympathique corbeille en osier. Cela me rappela le jour de notre fugue en Italie avec le douanier. Nous avions remarqué que les bonbonnes, les fioles et les bouteilles de vin étaient toutes présentées dans des paniers en osier qui prenaient leur forme. Les touristes en raffolaient et en achetaient beaucoup. Cela se vendait comme des petits pains.

Alors que la conversation entre notre hôte et madame Ruiz était très animée, mon esprit fut transporté une dizaine d'années plus tôt. J'étais au collège en classe de sixième. Notre professeur, surnommé « Goupil » à cause de son regard perçant nous avait organisé une sortie en bus au Zaccar. C'était une belle journée de printemps. Chacun de nous avait son déjeuner que nous avions consommé en forêt. Bobby G., enclin aux farces, sortit de sa boîte de

conserve de grosses saucisses. Il m'en proposa une, me faisant croire que c'étaient des merguez. Le clin d'œil qu'il fit à ses copains ne m'échappa pas. Je déclinai calmement son offre en faisant remarquer que je savais faire la différence et qu'il n'ignorait pas que le porc était interdit dans ma religion. Je le sentis vexé, car il avait perdu son pari. Tout en haut de la montagne, il y avait un joli restaurant qui nous avait permis de nous servir de ses toilettes. Elles avaient les murs couverts de jolies peintures de personnages amusants. Malgré moi, dans ce souvenir, je ne pus m'empêcher de faire la comparaison avec les toilettes du commissariat qui m'avaient été attribuées comme chambre à coucher.

Au moment du départ, notre hôte prit ses jumelles pour nous faire découvrir un ravissant spectacle. Les hauteurs enneigées étaient habitées par des bouquetins. Ils avaient grande allure et paraissaient aussi majestueux que les rochers qui les abritaient et qui dominaient la montagne. Ces jolies bêtes étaient des proies convoitées par les chasseurs. Cette attention du docteur était pour nous pareille à la dédicace exclusive d'un grand écrivain. Nous étions si satisfaites et heureuses que la descente ne posa aucun problème. C'était une journée à marquer d'une pierre blanche. Quelques années plus tard, je crois que cette chasse ou celle des chamois avait été interdite. Merveilleux souvenir qui me poursuivit toute ma vie, lui aussi.

Une fois chez moi, j'eus à peine le temps de me reposer que la troisième colonie me fut proposée pour le mois d'août. Celle-ci était mixte pour les enfants et féminine pour l'encadrement. Elle se situait à Savennes, charmant village dans le Puy-de-Dôme. J'opinais car je commençais vraiment à m'habituer aux voyages, d'autant plus que j'avais l'aval de l'ALN.

Comme je l'ai dit, durant les vacances importantes, il y avait des recyclages. Je prenais le train pour la capitale et cela durait une semaine ou plus. Nous apprenions toujours des comptines, des jeux, des travaux manuels, des saynètes, des sketches, des histoires à raconter le soir et surtout à être à l'écoute de ces enfants que les parents nous confiaient et qui étaient parfois vulnérables.

Cette fois-là, c'était à Oran qu'avait lieu le stage. Oran *El Bahia*, la radieuse ville de *Sidi el Houari* et du raï. Oran que je découvrais avec ses habitants si chaleureux qui s'exprimaient aussi bien en français qu'en espagnol. Ils avaient subi une grande influence ibérique. Nous avions fait quelques visites, dont le mausolée de son saint patron « Sidi El Houari », du gigantesque fort de Santa Cruz qui dominait toute la baie et avions fait des kilomètres sur ses vastes plages. En plus des travaux manuels que nous effectuions habituellement, il y avait une fantastique nouveauté. C'était la fabrication de cerfs-volants que, une fois terminés, nous lancions au-dessus de la mer. L'un était unique en son genre, un parallépipède de plus d'un mètre, fabriqué avec de fines lattes et du papier transparent. Le groupe, très soudé, que nous formions entre moniteurs et encadrements me fit l'incroyable surprise de le baptiser de mon surnom *Fidette*. Cet honneur me paraissait comme une couronne déposée sur ma tête.



La colonie de vacances à Breil-sur-Roya, 1961.

La colonie de vacances de Savennes et le voyage en avion

Le voyage en avion me fit prendre mon baptême de l'air. C'était un Fokker qui faisait un bruit infernal en tiraillant les tympans, malgré les boules anti-bruit que l'on nous avait distribuées à l'embarquement. Les enfants vomissaient dans les sacs mis à la disposition des passagers. En plus des râles, ils faisaient appel à leurs mamans. Nous subissions un vrai supplice. Nous débarquâmes à Clermont-Ferrand tout flapis, avec une forte migraine et des maux aux oreilles pareils à des otites. Le bus que nous prîmes à l'aéroport nous servit de dortoir tellement nous étions fatigués. Il nous fut impossible de découvrir et d'apprécier les paysages du Massif central. À notre arrivée, une contrariété énorme nous attendait. Il n'y avait pas nos bagages. Ils avaient été placés dans la soute d'un autre avion. Il fallait donc attendre leur réception. C'était la panique, surtout chez les colons, quand ils s'aperçurent que les petits Français des quatre coins de la métropole qui devaient partager le séjour étaient arrivés la veille avec leurs bagages. Il fallait beaucoup de tact et de patience pour amoindrir la situation.

Cette mésaventure pris une fin heureuse quand nous nous aperçûmes que nous allions séjourner dans un château et que nos bagages n'allaient pas tarder à arriver.

Un vrai château !

Il était imposant. L'intérieur était en bois, du sol au plafond et il dominait un immense parc. C'était très impressionnant. Nous voici donc devenus châtelaines et châtelains. Mon équipe ne comprenait que des garçons et je la baptisai « les panthères noires ». Aidée par eux, j'avais décoré les murs du dortoir avec du papier Canson noir

sur lequel j'avais dessiné puis découpé le pourtour du fauve. J'avais pris le soin de lui faire les yeux verts et la langue rouge. Quelques hautes herbes et arbres verts représentaient son environnement naturel, la savane. C'était réussi et cela plaisait à tous.

Il y avait quand même un hic : les souris. Elles étaient nombreuses et pas du tout discrètes. Leur grignotage se faisait entendre surtout la nuit lorsqu'elles venaient se délecter des friandises que les petits recevaient de leurs familles. Je les rangeais dans le placard de ma chambre pour les leur distribuer par petites doses.

Je dus faire part à la direction de la présence de ces intruses et on me donna des boîtes hermétiques en fer. Elles quittèrent enfin les lieux de délices si convoités pour aller chercher ailleurs leur nourriture. Comme pour les autres colonies, les visites de villes et de sites ne manquaient pas. Que de découvertes ! Je les racontais brièvement à Tala, par lettres, en attendant les détails à mon retour. Dans sa réponse, elle me faisait part de tout ce qui se passait à El Asnam en me faisant croire que Fatouma avait donné de ses nouvelles alors qu'elle devenait silencieuse. Elle ne voulait pas rompre le charme de mon évasion.

Avec Chérifa, une monitrice, notre entente était excellente et nous décidâmes d'un commun accord de passer nos journées libres ensemble. Pour notre première sortie, nous voulions économiser l'argent du bus et nous optâmes pour l'auto-stop.

Notre congé arriva et nous choisîmes de nous rendre à Clermont-Ferrand. Voyant nos pouces levés et nos grands sourires, un énorme camion de lait s'arrêta et nous grimpâmes dans la cabine très spacieuse. Il y avait de terribles secousses. Ayant constaté que nous nous tenions le buste, le chauffeur lança : « Heureusement que vous n'avez pas les lolos de la Brigida ! ». Cette actrice italienne était au sommet de sa gloire, dotée d'une poitrine plus que généreuse, ce qui, à l'évidence, n'était pas notre cas. Le monsieur était très bavard et nous ne vîmes pas le temps passer. Nous fîmes plus ample connaissance avec cette ville que nous avions traversée le jour de notre atterrissage. La journée au pied du Mont-Dore (en Auvergne), La Bourboule et la visite des thermes pour les asthmatiques faisaient partie du programme. Que de nouveautés pour nous dans la ville

du Mans ! Le joyau central en était la cathédrale *St Julien du Mans* aux styles gothique et roman que nous avions seulement contournée. L'extérieur admirable qui nous fascinait nous faisait percevoir ce qu'elle contenait comme trésors dans sa nef. Cette magnifique cité médiévale avait un passé historique très riche avec ses remparts gallo-romains et son emblématique vieux quartier, berceau des Plantagenêts. Avec la beauté de ses cadres, elle devenait un studio naturel pour le tournage de grands films historiques français. Dans toutes les villes, les villages et les bourgs que j'ai pu visiter, les vestiges témoins, d'un riche passé, se dressaient fièrement. Curieuses de tout, nous avons même assisté à un entraînement de bolides sur son circuit. Leur vitesse nous faisait dresser les cheveux sur la tête. Pour le retour à la colo, il fallait soit faire de nouveau de l'auto-stop, soit prendre le bus.

La lumière du jour commençant à décliner, nos pieds meurtris nous faisaient si mal que nous avons dû ôter nos chaussures et nous étions convenues pour la deuxième solution : attendre, assises au bord du trottoir le transport salubre qui, Dieu merci, était au rendez-vous. Chaque sortie nous faisait découvrir du nouveau. À Vichy, nous avons bu la bonne eau de source et avons acheté des boîtes de bonbons pétillants en bouche. J'en avais réservé une à ma grand-mère. Avec tous les colons, nous avons passé une journée inoubliable à Bort-les-Orgues : Visite du château de Val, où la file d'attente des touristes était très longue, les paysages de rêve et, surtout, le barrage gigantesque. Les multiples promenades avec nos groupes étaient formidables. Une petite anecdote à propos de cette journée. Quelques d'années plus tard, en regardant un de mes albums, j'appris qu'une semaine avant notre visite du barrage, celui qui allait devenir mon époux y était passé. Je me demande quelle aurait été notre réaction si nous nous étions rencontrés ?

Non loin du château, il y avait une scierie désaffectée avec un hangar où étaient entreposés des troncs d'arbres, des planches, une tronçonneuse et autres outils. Aucun gardien en vue, mais nous ne nous y aventurons pas. À la grande joie des colons et des monitrices,

une montagne de sciure nous permettait de nous défouler. Nous grimpons à quatre pattes jusqu'au sommet et nous la dévalions en nous laissant rouler avec des cris et des rires à gorge déployée. Une fois en bas, nous étions pareils à des clowns enfarinés, bons pour la douche. Dans les bois de noisetiers, les écureuils, que je découvrais pour la première fois en vrai, sautaient de branche en branche, nous faisant profiter généreusement des noisettes qu'ils laissaient tomber. Nos poches remplies pour les autres groupes, nous regagnions le château en chantant gaiement. Durant ce séjour, mes yeux en permanence écarquillés, n'étaient pas rassasiés de ce qu'ils découvraient, de ce qu'ils admiraient, de ce qu'ils avalaient goulûment pour tout déverser à mon retour, en plus des photos que je prenais et des cartes postales que j'achetais.

Après la colonie et la maison refuge

Rentrée au pays, je repris mon travail et mon activité secrète avec le maquis. Tala m'avait mis de côté les lettres des « frères », on appelait ainsi les maquisards, reçues durant mon absence. Toujours rien de Fatouma. Après les avoir lues, nous les avons fait disparaître. Les voisins, pieds-noirs, les collègues et d'autres gens ne soufflaient mot sur mon incarcération, par discrétion, par dépit ou par crainte. J'appartenais à une famille de révolutionnaires pour certains et de terroristes pour d'autres. Je me savais surveillée, je faisais très attention à mon langage et à mon comportement. Je me faisais très discrète lorsque je devais récupérer des lettres que me confiaient des militants en ville et que l'on envoyait au maquis.

Je continuais à aller au cinéma avec maman et Tala. Mes souvenirs qui s'y rapportent n'ont pas toujours été agréables. Celui-ci nous avait causé un gros chagrin. C'était en 1961, le jour de la matinée spéciale pour les musulmanes. Une bonne partie de la famille, confortablement assise sur les fauteuils, regardait attentivement le grand écran, intéressée par ce qui s'y déroulait. Je sus des décennies plus tard que le titre du film était Dracula. Tout à coup, cet intérêt

fut interrompu par une voix grave qui émanait d'un haut-parleur. L'appel nous était adressé. Il nous fallait sortir immédiatement pour nous rendre au domicile de tata Djazia qui, auparavant, habitait l'Ouarsenis, où j'avais passé de magnifiques vacances avec ses filles. Nous quittâmes alors la salle obscure et nous dirigeâmes rapidement vers la maison où un attroupement d'hommes nous attendait. C'était la stupeur. Tata Djazia était restée auprès de sa bru qui venait de mettre au monde une deuxième petite fille. Elle nous guettait en sortant sa tête voilée du coin de la porte. Dès que nous fûmes à portée de sa voix, elle me cria : « Farida, toi qui ne portes pas le voile, va te renseigner sur l'état de santé de mon fils et dis-moi la vérité. Ne me cache rien. »

Nous devinâmes qu'un malheur était arrivé et nous sûmes que mon cousin Noureddine avait eu un accident de voiture. Je fonçai vers le groupe et appris qu'il était mort sur le coup. Ma besogne était difficile.

Comment l'annoncer à sa mère ? Je ne pouvais et ne voulais être l'oiseau de mauvais augure. Je décidai de rester évasive, de dire qu'il était à l'hôpital et que nous aurions bientôt de ses nouvelles. Je l'avais laissée dans le doute, mais mon regard avait avoué à mes cousines le décès de leur frère. Toute la ville avait pleuré ce jeune papa. Il était si beau avec ses yeux azur et son généreux sourire. Il était si gentil. Je me souviens que le jour de ma sortie de prison, il était venu déjeuner à la maison. C'était encore une grosse perte pour la famille. Il avait le même âge que Fatouma.

À la fin des grandes vacances de 1961, la nouvelle année scolaire 1961-1962 fut entamée. L'ALN fit encore une fois appel à notre patriotisme pour une mission très importante et dangereuse. Nous devons héberger des moudjahidine descendus du maquis soit pour des missions en ville, soit pour un petit repos. Sans aucune hésitation, maman répondit présente. Ce n'était plus du courage de sa part mais de la témérité. Nous n'étions que des femmes, mon jeune frère étudiait à Sidi Bel Abbès. Notre domicile devint leur refuge, malgré l'emplacement de notre chalet au bout du quartier et face au dépôt de boissons où se ravitaillaient les militaires. Cela montrait le danger

que nous encourions. Nos voisins directs étaient des musulmans, la famille Bellil, dont nous n'étions séparés que par une cloison de planches. Leur gendre était au djebel. Nous leur faisons confiance et formions une famille. Les autres étaient pieds-noirs, dont certains racistes qui me lançaient un regard torve lorsqu'ils me croisaient dans la rue. Nous nous en méfions en restant sur nos gardes.

Les frères venaient à l'aube, par groupes de quatre ou cinq. Ils s'engageaient dans notre rue à pas feutrés, les uns après les autres comme des Sioux. Le jour où nous les attendions, nous ne fermions pas la porte d'entrée. Ils se glissaient furtivement à l'intérieur et se dirigeaient directement vers la chambre qui leur était réservée. Ce n'était qu'au moment où toute l'équipe était là que nous allions leur souhaiter la bienvenue. Malgré la grosse peine que nous avait causée la mort de Bellus, en cette circonstance, nous ne regrettions pas sa disparition. La pauvre bête, qui était très bon chien de garde, n'aurait cessé d'aboyer à leur arrivée.

Ils venaient en tenues militaires et armés jusqu'aux dents. Le café les attendait, à la lueur des bougies qui leur permettaient ainsi de s'orienter avant le lever du soleil. Nous les gâtions, surtout maman à laquelle ils rappelaient ses filles. Nous ne les dérangions pas. Ils travaillaient, s'entretenaient durant des heures, puis se reposaient à tour de rôle. Lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose, nous étions prêtes à les servir. Ils nous parlaient de mes sœurs avec admiration et jamais au passé. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur elles qui étaient plus fortes et efficaces que certains hommes. C'était beau ce qu'ils racontaient. Nous savions pourtant que Messa n'était plus de ce monde. Ils décrivaient Meriem et Lalia comme des combattantes exceptionnelles avec leur courage et leur abnégation. J'en voulais à mes sœurs d'avoir choisi ce destin, et en même temps, je les enviais. Tous ces sentiments se bousculaient dans ma pauvre tête. Je fus d'autant plus attristée quand je sus que Meriem, la *Zénobie*, se souciait de l'avenir de la femme une fois le pays libéré. Cela signifie qu'elle souhaitait quand même vivre ! Pour Lalia, ils nous assuraient qu'elle était très admirée et estimée des djounoud qu'elle soignait

avec dévouement, ainsi que la population des douars dont elle faisait partie intégrante. Mes sœurs étaient de grandes héroïnes.

Ils nous ramenaient des petits mots de ceux qui avaient séjourné chez nous avant eux et qui devaient revenir. Il y avait Si M'Hamed, Si Rachid, Si Allal, Si Youcef, Si Smaïn, Si Tayeb, Si Abdallah, Si Tahar et Si Ahmed Tablati. Ce dernier nous avait appris qu'étant enfant, il avait avalé une petite cuillère qui l'avait blessé au moment de la retirer. Ce qui expliquait son léger défaut de prononciation. Ils ne mentionnaient jamais leur vrai nom, leur famille ou leurs villes respectives, sauf ce dernier. Silence absolu. Ils étaient des moudjahidine et cela s'arrêtait là. Le matin, maman leur préparait un solide petit-déjeuner et pour les repas, elle cuisinait de bons plats faciles à digérer. Ils étaient en permanence sur le qui-vive, et nous aussi. J'allais les saluer avant de me rendre à mon travail. Par les fentes des persiennes, ils me regardaient partir. Ils n'ignoraient pas qu'une collègue pied-noire venait me chercher dans sa voiture. Comme elle ne logeait pas très loin de chez moi, elle me l'avait proposé. L'école où Paule et moi enseignions se trouvait à la Ferme, hors de la ville. Politiquement, d'après moi, elle était neutre. Elle restait discrète sur mes sœurs et nos arrestations et incarcérations. Ils observaient aussi les militaires lorsque ceux-ci attendaient leur tour, et qu'ils venaient faire la causette avec ma grand-mère. Ils s'adossaient aux planches qui les séparaient des « fellagas ». On entendait :

– Bonjour grand-mère, ça va ?

Elle répondait :

– Boudjour, ça fa !

Malgré son âge avancé, elle était fine mouche. Elle savait qu'il y avait quelque chose de pas ordinaire qui se passait à la maison. Elle sentait l'odeur de la cigarette alors que personne ne fumait. Plus tard, elle nous avoua qu'elle voyait des ombres sur le réfrigérateur placé en face de la porte du séjour et qu'elle devinait que c'étaient des silhouettes d'hommes. Elle ne posait aucune question à ce sujet. Elle avait pressenti que quelque chose de sérieux et dangereux se déroulait chez nous. C'est vrai que nos invités devaient marcher un

peu. Ils faisaient donc les cent pas dans la cour. Djedda devenait notre sentinelle nonagénère. Quand les soldats s'approchaient, elle se mettait à tousser pour nous signifier qu'il y avait danger et qu'il ne fallait ni parler ni fumer. Le message passait bien et *les frères* opinait. Ils admiraient Djedda.

De retour de l'école, je leur rapportais les nouvelles de la ville, ce que je voyais et que j'entendais. Parfois, je les faisais rire en leur racontant des situations rocambolesques auxquelles j'assistais. Cela les détendait un peu. Ils restaient vingt-quatre heures quand il n'y avait pas de contretemps, sinon plus.

Vu la situation de notre chalet au bout du quartier, dès qu'il y avait la visite d'une personnalité française dans la ville, une kyrielle de camions militaires stationnait dans le boulevard. Ils étaient remplis d'hommes, de femmes et d'enfants munis de petits drapeaux français pour manifester, soi-disant, leur joie. Ces pauvres ruraux qui n'avaient même pas de quoi assouvir leur faim devaient se vêtir de leurs plus beaux atours et, pour les femmes, ôter leur voile, leur foulard et se maquiller. Nous les observions de nos persiennes, les cheveux ébouriffés et les joues rougies à la brique pilée. Le ridicule des organisateurs atteignait son paroxysme.

Voyage culturel à Paris et la lettre

Alors que les moudjahidine étaient chez nous, M. Ruiz vint me proposer un troisième voyage en France. Cette fois-ci, c'était un voyage d'étude, « découverte de Paris », prévu pour le 12 novembre. Comme les manifestations du 17 octobre 1961 avaient, peu de temps auparavant, coûté la vie à un grand nombre de nos compatriotes, victimes d'une injustice, je lui demandai un temps de réflexion. Il me fallait l'avis et l'accord de nos hôtes. Ils n'y virent aucun inconvénient et ne firent aucune objection. Bien au contraire, il ne fallait toujours pas éveiller les soupçons, car jusqu'alors je n'avais pas répondu négativement aux propositions. Ils me promirent une lettre de recommandation (en cas de besoin) pour la cellule FLN de

là-bas. Ils me la remirent la veille de mon départ. Celui-ci arriva. Nous étions une dizaine d'Algériens, des trois races et religions, avec Édith qui nous encadrait. La traversée fut agréable, car nous étions en deuxième classe. Nous pûmes aisément discuter et faire connaissance les uns avec les autres.

Comme nous devions prendre le train pour la capitale, nous petit-déjeunâmes au café de la gare. Là, je fus prise d'un petit besoin naturel et me rendis aux toilettes. Sur le chemin du retour vers les camarades, je fus accostée par un charmant jeune homme français qui me tendit ma fameuse lettre :

– Tenez mademoiselle, vous avez fait tomber ceci en sortant des toilettes.

Mon Dieu ! Moi qui croyais l'avoir si bien dissimulée dans mes dessous. Je le remerciai en me demandant de quelle couleur était devenu mon visage. Il avait dû passer par les couleurs de l'arc-en-ciel. Une psychose m'envahit.



Voyage culturel à Paris, 1961

– Et si l’on me suivait ? et si l’on m’espionnait ? Comme au camp de concentration, il fallait la faire disparaître. Je la coupai difficilement en menus morceaux à cause du scotch qui la fermait et l’avalai avec ma salive. C’était très dur, mes glandes salivaires et mes papilles étaient martyrisées. Je ressentais la souffrance des pauvres oies qui étaient gavées pour Noël. La preuve de ma participation à la rébellion ayant disparu, je me sentais soulagée mais peinée par le manque de ce soutien. Les copains m’avaient lancé :

– Déjà un Français qui te drague !

En mon for intérieur, je leur répondis :

– Ahhhh ! Mes amis, si vous saviez !

Pour le trajet Marseille-Paris, nous avions des compartiments-couchettes et, pour midi, de délicieux sandwichs au beurre et au fromage pour les uns, et au jambon pour les autres. Le voyage était long, mais peu fatigant. Notre point de chute était Sarcelles (département du Val-d’Oise en région Île-de-France), la banlieue parisienne, où deux étages d’un bel immeuble tout neuf nous étaient réservés. La charmante Edith nous y installa. Chaque stagiaire avait sa chambre. Elle était jolie avec tout le confort nécessaire à notre séjour. C’était la première fois que je découvrais le chauffage par le sol. Une atmosphère très douce s’en dégageait en ce mois frisquet. Le matin, lorsque je tirais les stores rouges qui cachaient une baie vitrée, un très beau panorama d’immeubles et de toits s’offrait à moi. Nous avions tous les jours des cours suivis de visites. Je connaissais déjà certains endroits grâce aux sorties de ma première colonie de vacances à Luigny et j’en découvrais d’autres. Pendant deux jours, ma mission était d’interviewer les peintres de Montmartre. C’était captivant. Comme je trouvais agréable et pittoresque ce quartier d’artistes en tous genres, auquel nous accédions par le funiculaire ! Mes yeux, d’une grande mobilité, ne cessaient d’admirer les tableaux de paysages, de nature morte et de portraits, exécutés sur place. Montmartre, ses bars et ses boutiques respiraient la convivialité. Nous étions trois pour ce travail. L’un enregistrait sur un magnétophone mes questions et les réponses des artistes et l’autre photographiait ces derniers ainsi que leurs œuvres. Nous prenions notre rôle de journalistes très au sérieux.

Nous avons visité l'usine de Flins et suivi avec curiosité et intérêt le travail à la chaîne pour la fabrication des voitures Renault. La majorité des ouvriers était des Maghrébins. Lorsque je les saluai en arabe avec un « Salam âlikoum » tonitruant à cause du bruit des machines, ils faillirent rompre la chaîne pour se retourner et me répondre fièrement.

Un matin, alors qu'il faisait encore sombre, c'était le tour des Halles. Les hommes s'activaient comme des fourmis dans cette immensité de produits frais. Avant de quitter ce lieu aux mille arômes, qui me rappelait ceux de la Casbah d'Alger, nous fûmes conviés à la dégustation d'une soupe à l'oignon avec les travailleurs. Je n'aurais jamais cru que je savourerais une telle soupe aux petits croûtons et au fromage, à l'aube. C'était de l'inédit. Tout ceci devait paraître sur le rapport que nous remettrions plus tard à l'académie d'Orléansville. Dans le groupe, il y avait un jeune étudiant, Pierre D., qui habitait en France et avec lequel j'avais sympathisé. Je l'avais ajouté à mes correspondants. Cela avait duré quelques mois durant lesquels il m'avait offert le disque du Petit Prince de Saint-Exupéry et les paroles écrites de la chanson « le déserteur » de Boris Vian. Interprétée par Marcel Mouloudji, un Franco-Algérien, cette chanson fut censurée et interdite de diffusion à la radio. Je mis fin à cette correspondance lorsqu'il m'annonça qu'il allait faire son service national en Algérie et qu'il avait l'intention de venir me saluer. Je n'osais pas lui faire comprendre de quelque façon, vu la situation du pays, qu'il aurait été considéré comme un ennemi. Cela l'aurait froissé, mais c'était la vérité. Je préfèrai ne plus lui répondre. Notre correspondance s'arrêta.

Durant mes heures libres et mes jours de repos, je sortais avec mon voisin et ami d'enfance Mohati qui connaissait bien Paris. Il y faisait ses études d'architecture et était heureux, tout comme moi, de me servir de guide. Lorsque nous passâmes un soir sur l'un des multiples ponts, nous nous arrêtâmes et nous nous accoudâmes au parapet. Il me dit d'un ton solennel :

—Tu vois, là-dessous, c'est le cimetière de nos frères qui avaient manifesté pacifiquement le 17 octobre à cause du couvre-feu décrété

par le criminel Maurice Papon pour les Maghrébins. Je baissai les yeux et je portai un autre regard sur cette Seine tant admirée pour sa beauté et chantée dans le monde entier et dans plusieurs langues. Tout mon être se mit à frissonner et à la haïr. Son eau était noire, lourde, huileuse. Elle faisait peur. Les réverbères qui y projetaient leurs faisceaux lumineux paraissaient ivres et l'agressaient en exécutant une danse macabre à sa surface. Ils plongeaient pour scruter ses fonds vaseux à la recherche des nombreux cadavres qu'elle avait engloutis et qu'elle avait gobés sans leur laisser une chance de survie. Dans cette prison éternelle gisaient de pauvres innocents balancés sans pitié par la police par-dessus les ponts. Que de drames et de tragédies cache-t-elle en son sein ! Et que de suicides dont elle gardait le secret ! Je maudissais ce fleuve traître et assassin. À chacun de mes passages, je détournais la tête, levais les mains vers le ciel pour réciter une prière (*la Fatiha*). J'étais traumatisée et obnubilée durant longtemps par l'image de ce cruel destin. J'en étais arrivée à avoir la phobie des espaces aquatiques, la nuit. Pour me faire oublier ou plutôt atténuer le chagrin provoqué par ce triste épisode, mon ami me fit découvrir un endroit à la mode, très prisé par les étudiants, les acteurs, les chanteurs de toutes les races, des Blancs, des Jaunes, et surtout des Noirs : les caves de Saint-Germain-des-Prés. Nous descendîmes des escaliers raides et irréguliers jusqu'à une petite salle bourrée de monde en extase devant les musiciens de jazz. Nous ne nous y sommes pas attardés, car je n'avais pas supporté cette atmosphère enfumée où se mêlaient un tas d'odeurs désagréables. Je respirais difficilement, mes yeux me piquaient et larmoyaient. Je demandai de remonter à la surface, contente quand même d'avoir connu ces fameux lieux de hippies si réputés de la capitale française. Le stage fut riche et je rentrais dans mon pays, la tête pleine de connaissances.

Dans cette même semaine, *les frères* revinrent. Leur curiosité me rendait fébrile. Je ne savais pas par quoi commencer. Au moment où j'attaquais le passage de la Seine, ils serraient si fort les poings qu'on entendait leurs os craquer. La rage les faisait bouillir.

Les jours défilaient et vint celui où ils me suggérèrent de passer mon permis de conduire. Cela leur serait utile en cas de départ

brusque, ils ne pourraient compter que sur moi. Ils me rassurèrent que cela n'arriverait peut-être jamais. J'étais soulagée de l'apprendre, car toute la famille en aurait payé les frais. Je pris alors des cours de conduite chez Kader avec une Peugeot 60 et j'obtins mon permis. Ce jour-là, j'étais la seule femme au milieu des soldats français qui se présentaient pour le permis des poids lourds. Il y avait deux gros camions remplis qui attendaient que je passe. Cela m'avait troublée au point où j'oubliai de mettre le clignotant au moment de mon créneau. Ils me le soufflèrent et j'eus juste le temps de me rattraper pendant que l'examineur discutait avec un officier. Il ne s'en était pas aperçu. Ouf ! je l'avais échappé belle encore et encore. Une fois à la maison, *les frères* me félicitèrent et eurent un drôle de rire qui m'intrigua. Ils avaient inventé l'histoire de leur fuite en cas d'urgence tout bonnement pour qu'un jour, comme Paule, je puisse prendre le volant de ma propre voiture.



Avec mon ami d'enfance, Mohati.

La mort en direct

Dans la semaine qui suivit, ce fut le tour de Si M'Hamed, Si Allal et Si Tayeb. Ils venaient et repartaient à l'aube comme toujours, sans oublier le baiser sur la tête de ma mère. Elle les traitait comme ses enfants. Elle disait : « Ils me ramènent l'odeur de mes filles ».

Ce jour-là, ils étaient partis de chez nous pour un autre refuge au centre-ville. En début de matinée, nous entendîmes des échanges de coups de feu, de grenades et d'armes lourdes. Cela empirait. J'étais sortie pour voir ce qui se passait, lorsque mes petits voisins, les deux diabolins qui venaient en courant, m'apprirent qu'il y avait un accrochage entre moudjahidine et l'armée française chez la famille Ould Larbi. Mon sang ne fit qu'un tour !

Quand je le dis à ma sœur et à ma mère, celle-ci eut un mauvais pressentiment. Elle se tint la tête en gémissant : « Ya Rabi, houma ! » (Mon Dieu, ce sont eux !). Ils avaient dû être vendus par on ne sait qui, comme pour moi et ma mystérieuse liste d'achats. Nous enfîlâmes rapidement les voiles et nous rendîmes sur les lieux du carnage.

Il y avait plein de monde qui assistait à cette horrible scène ; certains avec une curiosité malsaine, d'autres, complètement ahuris. Toutes les trois, nous étions pétrifiées à la vue du garage éventré. Nous nous étions infiltrées au milieu d'une foule très dense constamment repoussée par les militaires. L'armée française avait envahi tout le quartier. Nous n'osions et ne pouvions pleurer par crainte d'être considérées comme compatissantes, d'autant plus que nous n'avions qu'un œil visible, l'autre étant caché par le voile.

Le bruit des armes était assourdissant. La porte du garage était pulvérisée et les murs écroulés dégageaient une épaisse poussière. La fumée envahissait la rue. Les pétarades fusaient des deux côtés, car nos frères ripostaient vaillamment en criant : « *Allahou Akbar, tahiya El Djazaïr !* » (Dieu est le plus grand, vive l'Algérie !). (Dieu est le plus grand, vive l'Algérie !). Cela avait duré une éternité. La voix de *Si M'hamed* nous parvenait très nettement, puis plus rien...

Nous priions pour eux. Ils avaient épuisé leurs munitions. Les soldats hurlaient : « Sortez ! Rendez-vous ! Sales fellagas ! ». Au bout d'un court instant, nous vîmes une immense silhouette noire de fumée et de poussière, très impressionnante, sortir de cette fournaise, les bras levés en signe de reddition.

C'était Si Tayeb. Il ressemblait à un épouvantail ou plutôt un fantôme asthmatique qui suffoquait. Les soldats s'étaient rués sur lui, l'avaient ficelé comme un mouton, malmené et jeté dans un véhicule militaire. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, s'il est toujours en vie.

Si M'hamed nous répétait qu'il souhaitait mourir les armes à la main, en martyr. Dieu l'a écouté. Son corps et celui de *Si Allal* furent déchiquetés. Gloire éternelle à nos braves combattants !

De retour à la maison, nous allâmes au salon où il y avait encore les mégots de leurs cigarettes dans le cendrier. Ce dramatique et horrible spectacle nous avait fauché les jambes, nous tombâmes à terre pour donner libre cours à notre chagrin. Nous avions pleuré, pleuré, pleuré. Ils allaient nous manquer, car nous nous étions attachées à eux. Après cette tragédie, nous avions gâté davantage les autres combattants qui avaient repris leurs visites nocturnes, au bout d'une longue absence. Nous n'avions toujours pas de nouvelles officielles de Fatouma mais l'espoir ne nous avait pas abandonnés.

L'O.A. S et la lumière au bout du tunnel

Après le cessez-le-feu du 19 mars 1962, les attentats de l'OAS redoublèrent d'intensité dans toutes les villes et villages. Certains jeunes pieds-noirs avec lesquels nous avons fait nos études à partir du primaire en étaient les auteurs. L'un d'eux, fils unique de marchands de chaussures juifs, avait péri dans l'explosion de son immeuble pour avoir commis une erreur dans la manipulation d'une bombe qu'il fabriquait avec son copain et qui était destinée à éliminer des musulmans. L'Algérie vécut ainsi des moments des plus terribles.

Malgré leurs tentatives de nous décourager en détruisant tout ce qu'ils pouvaient, tels Attila et ses hordes, la lumière au bout du tunnel demeurait visible, palpable et auréolée d'espoir.

Nous fabriquions de plus en plus de drapeaux, brassards et écussons en plus des tenues militaires que Tala s'évertuait à coudre et à repasser. Il fallait qu'à leur descente du maquis nos héros soient beaux et bien vêtus.

Une agréable journée s'offrit à moi, me permettant de sortir de tous ces événements démoralisants. J'avais pris mon rôle très au sérieux, et je le jouais comme une professionnelle. M. Dahmani Z., directeur d'école en préretraite, devait être honoré par la ville et le département en recevant les palmes académiques. Cela se passait dans la plus grande école primaire. Toutes les personnalités civiles et militaires étaient présentes dans la tribune officielle. Notre invité d'honneur devait se présenter avec son épouse. Le problème était que celle-ci portait le voile blanc de l'époque, ce qui ne se prêtait pas à ce genre de situations aussi flatteuses fussent-elles. Il fallait donc une âme charitable pour la remplacer. M. D. Z. s'adressa vainement à deux collègues. Très gêné, il se tourna vers moi. Son épouse étant une amie de ma grande sœur, je ne pus refuser, à la grande joie du pauvre homme qui commençait à désespérer de trouver la compagne d'une matinée. Me voilà donc à ses côtés, vêtue d'une très jolie robe rose à pois blancs et à volants, coiffée avec soin et légèrement maquillée, recevant les salutations de tous ces grands messieurs. J'eus même droit au baisemain d'un colonel français. Comme c'était une première pour moi, je ne savais pas s'il fallait dire quelque chose. Je le gratifiai donc d'un généreux sourire. Les collègues face à moi, faisaient des grimaces pour me désarçonner. J'étais sérieuse et à l'aise comme si j'avais fait cela toute ma vie. N'étais-je pas faite pour le théâtre ? Je tenais parfaitement mon rôle. À la fin de tous les discours, remerciements et applaudissements, on m'offrit un magnifique bouquet de fleurs. Après la cérémonie, je me précipitais vers le domicile de l'écu pour remettre à son épouse, ce qui lui était dû et lui raconter la matinée. Je fus un peu déçue, car je m'attendais à rentrer à la maison avec au moins une rose. Après tout, c'était moi la sauveuse de la situation !

L'échappée nocturne

Après l'annonce du cessez-le-feu, la plupart des pieds-noirs décidèrent de quitter l'Algérie où ils ne se sentaient plus en sécurité, pour d'autres horizons, via la France. Beaucoup de juifs aussi avaient fait leurs valises. Ma collègue Paule proposa de me céder sa Fiat 500 pour un prix très abordable. Je lui demandai un temps de réflexion pour avoir l'avis des moudjahidine comme je le faisais pour mes voyages en France. L'un d'eux me le déconseilla en me promettant une plus solide voiture de cinq places. Je rendis ma réponse négative à Paule avec un peu de regret. J'ai été transportée par l'idée et l'espoir d'avoir ce beau véhicule promis que je n'ai jamais vu.

Un soir, comme il le faisait souvent, mon cousin Ahmed vint nous rendre visite. Il stationnait devant la porte en laissant la clef à l'intérieur de sa Coccinelle. Il se dirigeait vers le séjour où s'ensuivirent de longues discussions. À cette époque, les sujets qui portaient sur les événements et la politique étaient sinon houleux, du moins bruyants avec Tala et Bilili. Je me trouvais à l'autre bout du chalet, dans la chambre de maman face à la coiffeuse où je plaçais des rouleaux dans mes cheveux que je venais de laver. Je les entendais parler si fort qu'on avait l'impression qu'ils se disputaient. Brusquement, une idée explosive traversa mon esprit. Et si je faisais comme mes cousines, une virée nocturne ? Quand du vivant de papa, qui laissait sa mobylette dehors durant la sieste, Hassiba et Zoubida, âgées seulement de dix ans, l'enfourchaient pour faire le tour du quartier une ou deux fois, sans que personne ne les entende ou s'en aperçoive. Je couvris ma tête toute cabossée d'un filet rouge, enfilai un léger peignoir et enjambai la fenêtre sous laquelle grand-mère aimait, dans la journée, regarder le trafic de la rue et bavarder avec les gens qui venaient lui faire la causette. En un temps et deux mouvements, je me retrouvai dans la voiture sur le siège du chauffeur, le volant entre les mains. Avant de tourner la clef, je m'adressai à Dieu pour que je ne cale pas dès le départ. Depuis, la Peugeot 60 de l'auto-école, je ne m'étais exercée sur aucune autre

voiture. J'engageai la première vitesse que je gardai durant tout le trajet. De notre boulevard, je pris la rue d'Isly à gauche, puis la sortie de la ville à droite pour m'enfoncer dans la Bocca Sahnoun où habitait tata Khadidja, la mère d'Ahmed. Je stoppai devant sa porte. Le bruit du freinage la lui fit ouvrir. Elle croyait que son fils rentrait plus tôt que d'habitude. Quand elle me vit seule dans ma tenue de nuit, elle eut le souffle coupé, me fixa de ses grands yeux pour me demander où était son fils et ce que je faisais là.

Après mes explications, sans omettre de préciser qu'il n'y avait ni circulation (les Européens étant partis, il y avait beaucoup moins de voitures sur les routes) ni contrôle de police, elle m'attribua une série de noms et de qualificatifs qui me firent rougir de honte. Avant de repartir toute confuse, je lui fis jurer de garder le secret, et je me précipitai dehors. Je pris le chemin du retour, toujours au même rythme, sans incident, et garai la Coccinelle à sa place. Je passai encore par la fenêtre et me rendis dans le séjour où le débat battait son plein. Ce qui fait qu'ils n'avaient rien entendu. Je fus accueillie avec « à ta santé » qui était redevable à la sortie d'un bain ou d'une douche. Voler pour ainsi dire la voiture du cousin, conduire durant quelques bons kilomètres avec seulement la première vitesse enclenchée, les phares en code, en peignoir et rouleaux sur la tête, il fallait être vraiment intrépide pour le faire, et je l'avais fait. Quelque temps après, j'avouais mon escapade à la famille qui me sermonna mais finit par trouver cela comique. J'avais échappé encore une fois au pire. Merci mon Dieu !

Quatrième Période

Après le 5 juillet 1962

La fête de l'indépendance

Le jour de la déclaration de l'indépendance, le 5 juillet 1962, ce fut le délire. Les gens envahirent les rues. La liesse, la fièvre, l'hystérie s'emparèrent des Algériens. Les drapeaux vert, blanc, rouge surgissaient de partout : balcons, fenêtres, toits et devantures des magasins. Mais où étaient-ils cachés pour apparaître ainsi, comme par magie, et aussi nombreux ? Femmes, hommes, jeunes, enfants et vieux qui retrouvaient leur jeunesse les brandissaient fièrement, les portaient en écharpe ou en cape. Les sirènes nous assourdisaient agréablement, tout comme les pétards. Les feux d'artifice léchaient le ciel. On ne distinguait que les trois couleurs tellement espérées et convoitées, pour lesquelles tant de sang a coulé. Moi-même, j'étais vêtue d'une jupe droite en tergal blanc, d'un pull en raphia vert et d'un collier de perles rouges. À sept ou huit personnes, nous avions grimpé dans la voiture déglinguée de mon voisin. La pauvre guimbarde gémissait sous notre poids, toussait, crachait et avait fini par rendre l'âme. Nous l'avions abandonnée pour nous faufiler au milieu des manifestants dans la rue principale, la rue d'Isly. Tout le monde scandait le même slogan : « Tahya El Djazaïr ! » (Vive l'Algérie). Cela faisait chaud aux cœurs qui souvent étaient gros. Mais il fallait penser aux martyrs, à Messaouda et aux autres. D'un commun accord, maman, ma sœur, mes voisines et moi, nous mîmes à hurler : « Allah yerham echouhada » (Qu'Allah fasse miséricorde aux martyrs). Cela fit boule de neige et nous entendions même des « Tahya Echouhada ! » (Vive les martyrs). Cela nous fit rire malgré notre chagrin de ne pas voir mes sœurs parmi les héros qui allaient descendre du djebel. L'ambiance était triste et joyeuse à la fois. Les sentiments se bousculaient, s'emmêlaient dans cette euphorie. Maman affichait un courage exceptionnel qui m'avait inspirée, plus tard, pour l'écriture d'un poème la concernant. Durant plus d'une semaine, c'était la fête.

Les longs klaxons rappelaient ceux des cortèges de mariage. Cela faisait aussi partie de mes distractions lorsque j'étais enfant. Nous étions nombreux à nous agglutiner devant la porte de l'église, attendant la sortie du couple. En plus des applaudissements auxquels nous nous joignons, il était arrosé de dragées blanches. Nous en remplissions nos poches. Elles pleuvaient de partout. C'était un vrai régal ! J'avais été très marquée par le mariage de la fille aînée de

M. Hadjez, l'hôtelier. C'était un homme imposant qui se promenait toujours avec son chien, Dixy, énorme bête aux longs poils. Il le tenait en laisse et lui faisait porter une muselière. Un vrai lion qui nous faisait dévier de notre trajet. Des décennies plus tard, je donnais son nom à notre chien. Je reviens au couple. Les deux étaient assortis par leur petite taille. Ils ressemblaient aux poupées qui dominent les pièces montées. Ils étaient arrivés à la synagogue en voiture décapotable. C'était de l'inédit qui avait provoqué l'admiration de tous les Orléansvillois. La magnifique mariée ressemblait aux princesses des plus beaux contes qui faisaient rêver les fillettes que nous étions.

Pour ce jour du 5 juillet tant rêvé, les gens ne regardaient pas à la dépense. Les garçons, et même les nourrissons, portaient des petites tenues militaires et les fillettes exhibaient fièrement leurs toilettes neuves aux trois couleurs. De toutes les maisons s'échappaient des odeurs de gâteaux et les plateaux faisaient un va-et-vient continu vers les boulangeries. L'effervescence fut vite remplacée par l'inquiétude. Qui allait revenir du maquis ? des prisons ? et de l'exil ? Il fallait s'armer cette fois d'espoir, de patience et de courage.

Voici le poème dédié à maman

*Ce jour-là ma mère
Tu as tant pleuré maman
Tu as tant gémi ma mère
En te terrant dans un coin maman
Puis tu as essuyé tes larmes ma mère
Et pleine de courage maman
Tu as saisi le drapeau ma mère*

*Et tu as pavoisé maman
Au nom de tous les martyrs ma mère
Au nom de tes filles maman
Au nom de ton beau pays ma mère
De ta chère Algérie maman
Que les jeunes générations ma mère
Reprennent le flambeau maman
Et que notre belle patrie ma mère
Devienne lumière et enchantement maman
Que vers elle Kassamen s'élève ma mère
Comme un hommage à ses enfants maman*

Vers la fin du mois de juillet, le capitaine Si Mourad, l'un des responsables de la Wilaya IV, vint nous rendre visite, en treillis. Il demanda à maman si l'on pouvait recevoir et héberger durant quelques jours une Européenne, Mme Carré, amie de l'Algérie. Elle était belge et médecin. Elle venait aider le corps médical. Il nous en avait fait les éloges, et comme d'habitude, maman acquiesça. Nous la reçûmes comme si nous la connaissions depuis toujours. C'était une habitude chez nous. Elle fut vite mise à l'aise. Maman lui céda sa chambre. Elle devait avoir près de la cinquantaine et était une vraie globetrotteuse. Ses récits, qui attisaient notre curiosité, enrichissaient nos connaissances. Lorsqu'elle nous apprit qu'au Cambodge, elle avait mangé des tarentules et un tas d'autres insectes que nous exécrions, nous nous éloignâmes un peu plus des postillons qu'elle projetait avec abondance. Elle précisa que ces bestioles faisaient partie de leur quotidien, mais les araignées étaient réservées aux hôtes de marque. Durant son séjour, la famille l'invitait soit pour un café, soit pour un couscous. Le jour de son départ, elle nous serra dans ses bras, les larmes aux yeux. Nous étions très émues. Plus tard, quand sa mission prit fin, elle reprit ses voyages en nous envoyant des cartes postales de tous les continents, puis, il y eut un silence, nous ne reçûmes plus de ses nouvelles.

Le jour tant attendu

Arriva enfin ce jour tant attendu, où j'allais retrouver ma sœur. J'avais hâte de terminer la classe pour regagner la maison. J'étais moins attentive à mes cours que d'ordinaire. Ma tête bouillonnait de plans que j'échafaudais. Oui ! Je les trouverai au salon, les frères combattants descendus du maquis et, parmi eux, ma moitié, ma sœur Fatouma. Il faut dire qu'avant son départ nous frôlions la gémellité. Depuis environ quatre ans, nous savions que Messa avait quitté ce monde en tombant au champ d'honneur. Notre peine et notre douleur étaient encore vives. Comment allais-je trouver notre Fatou ? Changée en mieux sûrement. Lorsque je l'avais vue en 1958, en secret chez tata Dida, seul son sourire perlé et angélique révélait son âge, presque vingt-trois ans, alors que son aspect physique était celui d'une petite vieille, le visage déformé par les intempéries et les mains calleuses aux ongles rongés. Elle avait dû se faire une beauté pour rejoindre sa famille, prendre un bon bain et se coiffer pour avoir un bel aspect. Elle m'attendait sûrement avec la même fièvre que la mienne.

Dès que j'entendis la cloche sonner, je m'empressai de faire sortir mes élèves afin qu'ils soient les premiers à franchir le portail. La journée me parut si longue ! Ce jour-là devait avoir plus de vingt-quatre heures. Je m'engouffrai dans le bus qui allait me conduire jusqu'à elle. Je jouai des coudes pour l'atteindre, alors que ce n'était pas dans mes habitudes. Je n'aurais pas eu la patience d'attendre le prochain. Pourquoi roulait-il si lentement ? J'avais l'impression qu'il patinait. De l'arrêt à la maison, la trotte me paraissait interminable. Enfin, j'aperçus, au bout du boulevard, devant l'entrée, trois voitures. Ils étaient donc nombreux. J'aurais voulu ôter mes chaussures à talons devenues des échasses qui ralentissaient mon allure. Comment étaient-ils vêtus ? En tenue militaire pour faire plus d'effet ou en civil avec de beaux costumes ? Que faisaient-ils ? Ils devaient être assis autour de la grande table carrée qui avait servi pour la salle à manger avant le séisme de 1954 et dont papa avait scié les pieds afin d'en faire une table basse. De quoi parlaient-ils ? De

Messa et leurs compagnons d'armes morts en héros ou racontaient-ils des anecdotes sur leur vie au maquis comme celle de Messa et la confiture et les frites pour se détendre un peu ?

Les questions se bousculaient dans ma tête et mon cœur battait très fort, mes jambes tremblaient. Mon émotion et ma fébrilité étaient incommensurables. J'ouvris la porte et je fonçai comme un bolide vers le salon. Ils étaient là, en train de siroter le café accompagné des gâteaux que maman leur avait faits avec amour. Ils venaient lui ramener sa fille adorée et ses chers frères Si Hassan, Si Saïd et son épouse Fatiha, Si Ezzine, Si Mourad et Si Houcine. D'un même élan, ils se levèrent pour me saluer. Alors qu'ils m'embrassaient, je cherchais des yeux ma sœur. S'était-elle cachée pour me montrer qu'elle n'avait pas perdu son sens de l'humour ? Ils restaient debout et leurs visages pâles étaient loin de manifester leur joie que j'espérais. Après de brefs échanges de politesse, je demandai : « Où est Fatouma ? »

Si Hassan, ému, s'approcha de moi, posa sa main sur mon épaule et m'annonça solennellement que Fatouma était tombée au champ d'honneur à son tour et qu'elle était parmi les élus de Dieu. Les autres reprirent après lui la phrase si émouvante, mais que je redoutais : « Gloire éternelle à nos martyrs ». Je n'y croyais pas. Si c'était une plaisanterie, elle était de mauvais goût. Je me retournai vers maman. Ses yeux étaient secs, rouges et cernés de khôl qui avait débordé. Elle avait beaucoup pleuré. Je courus vers sa chambre et comme à chaque gros chagrin, je me jetai sur son lit pour mordre l'oreiller. Je manquais d'air, je suffoquais, mon cou gonflait, je râlais et les larmes refusaient de venir à mon secours. J'allais mourir, l'amputation était trop importante et la douleur indescriptible. Maman, qui craignait les séquelles qu'aurait engendrées le choc, fit appel à Fatiha, la maquisarde. Celle-ci me serra fort dans ses bras. Elle faisait vainement des efforts pour me raisonner. Je refusais de l'écouter. Si Hassan la suivit et suggéra que l'on me donne un verre d'eau avec un calmant. En mon for intérieur, j'en voulais à ces oiseaux de proie. Ma pauvre mère et ma sœur aînée ne savaient quoi faire. Tala qui pleurait à chaudes larmes m'encourageait à l'imiter. Hélas ! C'était peine perdue vu que la sécheresse de mes yeux était

totale. Maman me suppliait de m'en remettre à Dieu. Le moment était mal choisi, car toute pratiquante que j'étais de ma religion, je devins déraisonnable et en voulus au Seigneur de m'avoir arraché ma sœur, mon amie.

Me voyant perdue, je me blottis dans le sein de ma grand-mère, là où je me sentais protégée. Elle m'était d'un grand réconfort. J'aimais son odeur mélangée à celle de l'encens, la douceur de son corps, j'aimais tout en elle. Elle posait délicatement sa main osseuse sur ma tête et récitait les quelques versets du Coran qu'elle avait appris jadis. Elle faisait ainsi barrière au Malin qui voulait m'envoûter.

J'étais perdue. Je le maudissais lui aussi pour le combattre. Je réussis à le vaincre bien que tardivement. Les jours passèrent, je repris ma prière abandonnée depuis plus de deux mois. C'était le meilleur remède. Je me sentis beaucoup mieux et prête à affronter l'avenir sans ma sœur. Mon noble métier me fut d'un grand secours. Comme j'étais malheureuse !

On dit que le temps guérit les plaies, même si les cicatrices ne disparaissent pas. J'étais sceptique. De temps à autre, le groupe des moudjahidine nous rendait des visites de courtoisie, et ainsi les jours s'écoulaient dans une opacité qui s'estompait petit à petit, ramenant un semblant de paix dans mon esprit. Je voyais partout les visages souriants de mes sœurs, ils me hantaient.

Après ce terrible coup du destin, Monsieur Djazouli, inspecteur à l'Éducation nationale, que j'appelais tonton, organisa la première colonie de vacances totalement algérienne. Elle était prévue pour le mois d'août, à Ténès, agréable port qui date d'avant les Phéniciens. Il était venu chez moi m'inviter à faire partie de l'encadrement, car j'étais habituée à ce genre de contacts avec les enfants, autrement qu'en classe. Tout le personnel était masculin, ainsi que les enfants. Nous n'étions que deux jeunes filles, Sadia, qui était à sa deuxième année de médecine, et moi, qui ne m'étais jamais servie d'une seringue pour tenir avec elle l'infirmerie. J'étais quand même habile pour soigner les petits bobos et rendre le sourire comme le faisait Messa. Les colons et les moniteurs, tous des enseignants, étaient d'El Asnam et de sa circonscription. Nous avons bien profité de ce mois de fraternité qui nous unissait en dehors du travail. La mer, le

soleil, la fraîcheur du soir, la bonne nourriture et l'agréable ambiance nous mettaient du baume au cœur.

J'ai toujours gardé un agréable souvenir plein d'affection d'âmmi Maâmar, sympathique pêcheur au pull blanc rayé de bleu. Il nous racontait Ténès et son riche passé. Un jour, il nous offrit une promenade en mer dans ce qui était son gagne-pain : sa petite barque. Je n'avais pas regretté d'avoir participé à cette aventure, car, vu mon moral de l'époque, j'étais réticente. Cependant, il y avait un problème qui, heureusement, fut vite résolu par M. Djazouli. Cela n'avait pas terni notre séjour. La mixité était un sérieux tabou. De temps à autre, nos agréables moments de discussions étaient interrompus par un groupe de trois ou quatre hommes, une sorte de milice, qui voulait savoir ce que nous faisions. Ils suspectaient le mal partout. Nous subissions de vrais interrogatoires auxquels nous répondions sans hésitation et surtout sans crainte. Ils repartaient en se retournant de temps en temps et en nous lançant un regard méfiant.

La colo terminée, je fus très heureuse de rentrer à la maison pour y retrouver ma tante, son époux et leurs enfants revenus de leur exil. Quelques jours avant mon départ en colonie, Tala, Fatima et moi avions fait le nettoyage de leur maison en vue de leur retour ; ils nous avaient tellement manqué. Me dévorant des yeux, ils ne cessaient de me poser des questions sur mes séjours au camp de concentration, à la prison centrale et sur ma garde à vue au commissariat. Ils étaient intrigués par la voix qui me conseillait de feindre une crise de nerfs pour que papa soit relâché par mes bourreaux. Ce n'était plus un interrogatoire de la part de mes cousines, mais une insistance que je trouvais quand même normale. Quant à leur père, durant très longtemps, il me surnomma Jeanne d'Arc à cause de la voix que j'entendais. Tata M'barka, qui avait appris qu'après le décès de papa, je dus interrompre mes études pour me lancer dans le monde du travail, me gâtait comme sa propre fille. Elle m'envoyait régulièrement de jolies toilettes avec les accessoires assortis tels que sacs, gants, chaussures, ceintures, et même lunettes de soleil et coupons de tissu. Ces derniers étaient confiés à Tala qui en faisait des merveilles. Les jeunes filles d'Orléansville, musulmanes et européennes, étaient réputées pour leur élégance. Je comptai parmi elles.

Le rêve prémonitoire et la grosse frayeur

La chaleur se faisant bien ressentir, nous décidâmes un jour de refaire l'inoubliable sortie au bord de la mer d'environ une décennie plus tôt. La situation dans le pays le permettait à présent, mais l'absence de mes deux sœurs allait beaucoup nous attrister. Nous allions ressentir un vide. Il fallait être forts.

Pourquoi souvent, certains rêves se révèlent-ils prémonitoires ?

Et pourquoi sont-ils la plupart du temps de mauvais signe ?

Le jour et l'heure du départ étaient fixés et, la veille, je fus hantée par ce cauchemar que je racontai à maman. Quand elle l'entendit, elle frissonna. Soucieuse, elle me pria de ne le répéter à personne, car, selon une ancienne croyance, ce genre de rêve, qui ne présageait rien de bon, ne devait être révélé que dans un endroit souillé, c'est-à-dire les toilettes. Me voilà donc dans ce lieu que nous appelons « la chambre du bien-être » et auquel je me confiai. Assise sur le tabouret, face au robinet qui servait aux ablutions, je lui débitai tout ce qui m'avait contrariée, faisant de lui mon auditeur muet.

Je voyais donc ma tante M'barka dans une maisonnette, debout près d'une fenêtre ouverte. Elle regardait dehors quand elle aperçut une forme bizarre au coin de la rue, qui sortait de nulle part. Horrible femme-oiseau aux plumes foncées et aux yeux perçants. Un vrai monstre de la mythologie grecque. Elle avait tout d'une harpie. Ses yeux étaient d'une mobilité extraordinaire. Elle souleva lentement ses ailes puis en activa le mouvement comme si elle allait s'envoler. Brusquement, son horrible regard se fixa sur ma tante et elle se mit à l'aspirer. Tata essayait en vain de fermer la fenêtre et ses efforts l'épuisaient. La bête, profitant de cette faiblesse, aspirait de plus en plus fort. Tout à coup, par miracle, ma tante réussit à ramener vers l'intérieur les deux persiennes. Un grand « clac » retentit et ma tante cria : « Ouf ! Tu ne m'auras pas, sale bête ! »

Quand j'eus terminé de soliloquer, je rejoignis maman dans la cuisine. Malgré l'angoisse qui la tenaillait, elle s'attelait aux

préparatifs pour la journée. Elle enfouissait dans une corbeille en osier les délicieuses préparations. Chacune des trois sœurs avait son menu précis. Maman s'était levée dès potron-minet pour faire un repas alléchant qui se composait d'un rôti de veau, de cocas aux poivrons, tomates et oignons, d'une salade de riz bien garnie et de croquets aux amandes pour le goûter. Nous étions d'accord pour adopter l'expression que j'aime utiliser « motus et bouche cousue ».

À l'heure prévue pour le départ, les voitures stationnèrent devant la porte. Nous nous engouffrâmes dans l'une d'elles déjà occupée par des cousines. Cette fois, il n'y avait pas de camion, les enfants ayant tous grandi. Le voyage se déroula sans effervescence. Pas de darbouka, ni de chant. Le souvenir de mes deux sœurs planait au-dessus de nos têtes. Arrivés à destination, le vivier était toujours là, vide. Il nous attendait comme s'il nous appartenait. Les bassins remplis d'eau recevaient les bouteilles de boissons, les melons et les pastèques. Pendant que les uns sortaient les affaires et faisaient le rangement de tout l'attirail, les autres coururent se prélasser sur le sable. Allongés sur leurs serviettes, ils fixaient le ciel bleu où folâtraient des mèches blanches comme des barbes à papa. Au bout d'une trentaine de minutes, ils se décidèrent à faire trempette et ensuite, ce fut la réaction des moutons de Panurge, soit pour patauger, soit pour nager. Ma tante M'barka crut bon de se munir d'une bouée autour de sa taille pour profiter plus longtemps de l'eau. Une brise légère caressait la surface de l'eau, faisant frissonner les vaguelettes. La bonne humeur et le beau temps ne durèrent, hélas, pas longtemps. Le ciel qui se mirait dans l'eau commençait à s'obscurcir et la mer fut imprégnée de la triste couleur grise des nuages de plus en plus épais. Éole, clément au début, enfla ses grosses joues pour exciter les vagues. Elles grossissaient rapidement, se bousculaient en partant dans tous les sens. Pareilles à un linceul blanc d'écume, elles venaient mourir à nos pieds pour ressusciter aussitôt avec plus de force. Les grains de sable emplissaient nos cheveux, nos narines et nos oreilles. La situation se détériorait. La smala regagna la rive alors que tata s'éloignait à vue d'œil. Maman, qui la voyait agiter ses bras

au loin, devenir de plus en plus petite, parfois même absorbée par une méchante vague, se mit à hurler : « Ma sœur est en train de se noyer ! faites quelque chose ! Regardez-la, elle appelle au secours ! »

Mes cousins Ahmed et Nadia, bons nageurs, se jetèrent à l'eau, bravant la houle au péril de leur vie. Médusés, nous assistions au sauvetage. Après de gros efforts, ils réussirent à atteindre la bouée qu'ils happèrent au moment où leur tante perdait connaissance. Le retour avec ce lourd fardeau était pénible. Étendue à trois ou quatre mètres de l'eau, tata reprit doucement connaissance dans une pâleur de moribonde. Les visages blêmes ruisselaient de larmes. Quand elle retrouva ses esprits, elle raconta en tremblant de la tête aux pieds qu'elle voulait revenir comme les autres, mais les vagues furieuses l'en empêchaient. Elle était à bout de souffle après tous les mouvements qu'elle faisait pour faire demi-tour. Ses jambes ne lui obéissaient plus. Elles étaient paralysées comme si une pieuvre les entourait de ses tentacules pour l'aspirer vers les abysses. Elle ressentait alors une forte attraction qui lui faisait perdre l'espoir de survie. À cet instant, elle entendit la voix de ma mère (elle appelait « maman » sa sœur aînée qui l'avait recueillie après la mort de leurs parents) qui l'encourageait à ne pas paniquer et à ne pas céder à la peur. Elle s'était alors mise à nous faire des signes avec l'espoir que nous comprendrions la situation dans laquelle elle se trouvait, malgré tous ses efforts. Son récit nous bouleversa, nous étions tous sous le choc, plus particulièrement ma mère et moi qui ne cessions d'échanger nos regards en pensant à mon rêve. Soulagés d'avoir échappé à un drame qui nous aurait enlevé trois personnes très chères, nous prîmes notre repas qui avait un goût plutôt amer. La journée s'était terminée dans la morosité. Nous avions hâte de rentrer chez nous. Aussitôt arrivés, maman fit ses ablutions pour une prière au Tout-Puissant Qui avait épargné notre famille d'un grand malheur.

Je reviens au sujet tabou qui avait commencé à Ténès avec ces deux autres mésaventures. Un soir, contents de nos emplettes, nous revenions d'Alger, mon cousin Slimane, Fatima, qui était enchantée d'avoir découvert la capitale, et moi. Nous fûmes arrêtés pour un contrôle du côté d'Affreville. Il faisait déjà nuit et cet arrêt

allait nous mener tard à la maison et inquiéter la famille. Avant de consulter nos papiers d'identité, des hommes vêtus de bleu nous séparèrent pour un interrogatoire approfondi. Ce ne fut qu'une heure plus tard, après avoir vu que mon cousin et moi portions le même nom et notre explication au sujet de Fatima qui vivait chez nous, qu'ils nous libérèrent avec une autorisation de circuler au cas où nous devrions subir un autre contrôle. Une fois dans la voiture, c'était le silence total, interrompu par le claquement des dents de la pauvre Fatima. La deuxième fois, c'était plus grave encore avec mes cousins, Slimane et Bouali. Nous sortions du cinéma Le Splendide où nous avions assisté à la première séance. Nous nous dirigeions vers la maison, quand nous fûmes abordés, puis encerclés par trois malabars encore vêtus de bleu. Ils se mirent à débiter toutes sortes de grossièretés et d'obscénités à mon égard. Mes cousins, très jeunes, ne pouvaient intervenir face à ces brutes. Un peu endurcie par mon séjour en prison, je m'enhardissais en leur faisant comprendre que nous étions de la même famille respectable. À ma grande surprise, ou plutôt à mon étonnement, je reçus une gifle du plus fort qui avait un bandage au poignet. Je restai bouche bée devant cette réaction inattendue et brutale qui me rappelait la main du para en 1958. Alors qu'ils se dirigeaient vers la salle pour la deuxième séance, je me précipitai au commissariat. Je demandai à voir le commissaire qui connaissait notre famille. Je lui expliquai le motif de ma plainte avec ma joue rougie comme preuve et lui décrivis mes agresseurs. Il me rassura en me promettant qu'il allait sévir. Le lendemain, j'appris que les trois hommes bleus avaient été immédiatement cueillis au cinéma, qu'ils avaient passé la nuit en cellule et qu'ils allaient être envoyés 24 heures après dans le camp de détention de Reggane. Je poussai alors un *ouf* de soulagement, une énième fois.

Malgré ces inconvénients sporadiques, le pays retrouvait la joie de vivre avec une explosion de festivités. Des troupes théâtrales, de chants et de danses folkloriques, et des cirques de tous les pays se déployaient dans les salles de cinéma et les places publiques de la capitale et des autres villes.

L'agréable soirée égyptienne

Je n'oublierai jamais la soirée qui se déroula dans le stade Marcel-Cerdan, à Bab El Oued, Alger (actuel stade Ferhani), avec le jeune chanteur égyptien Abdel Halim Hafez surnommé *Al Andalib al Asmar* (le rossignol brun). À l'époque, toutes les jeunes filles étaient rêveuses devant son sourire franc et puéril, sa voix enchanteresse ainsi que ses chansons. Les jeunes gens, dans les concours, n'offraient que de l'Abdel Halim Hafez qu'ils essayaient tant bien que mal d'imiter. Ce soir-là, le stade était bondé de monde. La première rangée était réservée aux officiels. Tala et moi étions dans la deuxième, ayant obtenu des cartes d'invitation. Dès qu'il apparut sur la scène, ornée de palmes fraîches et de guirlandes d'ampoules aux couleurs nationales, les youyous fusèrent de partout, même des balcons des immeubles d'en face. À un moment donné, il fit le geste d'inviter le public à chanter avec lui. Filles et garçons se précipitèrent au bas de l'estrade. C'était l'euphorie. Je me joignis à eux. Chacune cherchait son regard avec l'espoir qu'il lui était dédié, ainsi que son sourire. Hélas ! Il s'adressait surtout aux lanceuses de fleurs. Nous entamions à tue-tête tous ses refrains que nous connaissions. De son vivant, Fatouma copiait toutes les paroles de ses chansons sur un cahier qui, lui aussi, avait été réquisitionné par la police en avril 1958.

Je retournai penaude près de Tala qui n'avait pas quitté son siège. La soirée s'était terminée, comme toujours, en apothéose par des feux d'artifice grandioses. Cette soirée nous avait sorties, ma sœur et moi, de notre profonde tristesse qui nous enveloppait parfois comme un épais brouillard. Merci à toi, rossignol égyptien !

Les dépouilles de Fatouma et Chafika

Quelque temps après, la réalité s'imposa à nous, cruelle mais bénéfique et soulageante. Les moudjahidine nous apprirent que nous pouvions ramener la dépouille de Fatouma. Le paysan qui les avait lui-même ensevelies, elle et Chafika, s'était manifesté et était prêt à nous indiquer le lieu et à nous y conduire. Nous contactâmes aussitôt la famille de Chafika, de son vrai nom Malki Naciba, qui habitait Alger. (Plus tard, une rue de la capitale à El Biar et une école primaire toujours à El Biar, portèrent son nom.) Le rendez-vous fut pris. Une grande effervescence régnait à la maison.

Ce jour J arriva avec un cortège d'accompagnateurs composé, en plus des membres de la famille Malki, de mes tantes, de mes cousins, de plusieurs moudjahidine, d'amis et de moi-même. On s'apprêtait à grimper dans les monts de l'Ouarsenis pour l'exhumation des corps. Au début, le périple se fit en voiture et camionnette. Nous étions accompagnés d'un nuage de poussière qui obligeait les chauffeurs à être prudents en roulant lentement. Au bout de quelques kilomètres, la route n'était plus carrossable. Il nous fallait descendre des véhicules pour entreprendre une marche longue et ardue. Elle devenait très pénible au fur et à mesure que nous avançons dans les sentiers escarpés. Nous avons pris le soin d'enfiler des chaussures confortables, mais la nature était capricieuse et ingrate. Nous avons l'impression que ces monts devenaient vindicatifs en nous rendant la tâche difficile, comme s'ils refusaient de nous voir arracher à leur sein les héros qui y dormaient après les avoir arrosés de leur sang.

Nous nous dirigeons en file indienne vers l'infini. Nous nous faufilions difficilement entre les arbres calcinés de la forêt brûlée par le napalm ravageur de l'ennemi. Tels des fantômes victimes de la barbarie militaire, ils levaient leurs branches squelettiques noires vers le ciel qui les avait vus naître. Parfois, on les entendait gémir à travers un vent timide comme s'ils l'imploraient. Étions-nous à Hiroshima ou à Nagasaki ?



Fatma Bedj dite Lalia



Malki Nassiba, dite Chafika



Le triste jour de l'exhumation de ma soeur Fatma dite Lalia et sa soeur de combat Malki Nassiba, dite Chafika

Il était loin le temps où leurs cimes, aux belles ramures, flirtaient avec les nuages et représentaient le paradis des oiseaux en offrant à l'odorat les multiples bouquets d'essences. Étions-nous sur une autre planète, farouche et inhospitalière à l'être humain ? Cela en avait tout l'air. Le brave homme se retournait de temps en temps pour nous stimuler. Malgré nos précautions, nos pieds souffraient et se tordaient. Les broussailles nous égratignaient de partout. Il fallait protéger nos têtes et nos visages des branches sèches qui avançaient vers nous comme des lames d'épées affûtées. Une rare brise nous rafraîchissait en léchant nos joues suintantes. Les cailloux dégringolaient sous nos pas en attisant le feu des cloques qui éclataient. Je pensais à mes sœurs et à leurs compagnons en ressentant une infime partie de leurs souffrances au maquis. Ils avaient supporté tout cela par amour de leur patrie. Je me remémorais Fatouma, amoureuse des chaussures chics et hautes qu'elle portait avec grâce et qui ajoutaient quelques centimètres à sa taille. Pour la taquiner, papa la surnommait « mon pygmée ».



Le triste jour de l'exhumation de ma soeur Fatma dite Lalia et sa soeur de combat Malki Nassiba, dite Chafika

Les hommes du groupe s'étaient munis de pelles et de pioches qu'ils portaient sur leurs épaules. Les femmes serraient contre leur poitrine les draps blancs qui devaient contenir et envelopper les dépouilles sacrées de nos héroïnes. Le chemin n'en finissait plus. Nos poumons n'avaient pas assez d'air pur pour les alimenter et nos lèvres, asséchées par le manque de salive, se gerçaient. Les bouteilles d'eau avec lesquelles nous les humections devenaient lourdes. L'homme qui entendait notre respiration saccadée, nos « aïe ! » et nos « ouille ! » nous rassurait : ce n'était plus très loin. En moi-même, je me disais qu'il s'était peut-être égaré.

Je m'étais trompée. Après avoir longtemps crapahuté, ce « loin » arriva enfin. C'était en contrebas d'un tertre qu'il fallait dévaler avec prudence pour ne pas glisser, car la chute nous aurait menés dans un ravin très profond, vers le néant, la fatalité.

Il s'arrêta près de deux arbres aux troncs pourris entre lesquels il y avait un tas de pierres et de branchages. D'un geste auguste, il pointa son doigt sur ce tas informe et dit : « C'est là ! Bismi Allah » (au nom d'Allah). Il cracha sur ses mains, les frotta l'une contre l'autre en marmonnant quelques versets du Coran. Avant le premier coup de pioche, je laissai errer mon regard qui découvrait un paysage morbide autour de moi. Par miracle, de-ci de-là, une pousse verte surgissait au pied des troncs morts. C'était un symbole d'espoir qu'un jour la forêt retrouverait sa magnificence, comme l'Algérie sa fierté avec son indépendance. Après avoir débarrassé de tout ce qui encombrait cet endroit funeste, mais protecteur des reliques, nous aperçûmes un amas d'ossements propres et nets, lavés par le ruissellement des eaux de pluie. Je sentis mon corps vide de toute substance.

Avec une naïve maladresse, le fossoyeur jugea nécessaire de nous préciser qu'une partie des os avait été dévorée par les loups car il les avait ensevelies hâtivement à l'endroit même où elles avaient été tuées et où elles étaient tombées sous les bombardements des avions ennemis. Ce jour-là, il pleuvait des balles de partout, le vrombissement des hélicoptères et la chaleur des flammes qui lui brûlait presque le visage l'avaient obligé à la précipitation. Il craignait pour sa vie et ses gestes étaient incontrôlés. Il avait fait de son mieux pour les cacher à ceux qui les auraient profanés.

Nous savions, par deux ou trois photos envoyées du maquis et par la mère de Chafika, que celle-ci était grande de taille et son visage était allongé, le contraire de ma sœur petite de taille et dont le crâne était bien rond. Il n'y avait pas lieu de se tromper. Cela facilitait le macabre tri : les os longs leur étaient restitués et les autres nous revenaient. Bien sûr, les squelettes n'étaient pas au complet. Les animaux s'en étaient occupés. Les draps étaient étendus sur le sol pour recevoir ce qui en restait. Nos filles n'étaient pas sœurs utérines, mais dans la mort, elles devinrent les siamoises qu'il fallait séparer. Je pris le crâne de ma sœur chérie. Il était entre mes mains, avec sa dentition restée parfaite qui lui donnait jadis un si beau sourire. Les deux molaires plombées qui ne se voyaient pas avant étaient toujours là pour témoigner de leur appartenance. Je le caressai affectueusement, l'embrassai et le posai délicatement, avec un respect religieux. Était-ce du courage ou de l'inconscience ? Pas une larme n'embuait mes yeux. C'était le vide total, le néant aussi bien dans ma tête que dans mon buste où je ne sentais même pas battre mon cœur. Peut-être était-ce un sentiment de paix qui justifiait mon attitude, ou celui d'un automate ? Peut-être était-ce un trop-plein de soulagement de pouvoir enfin faire notre deuil. Ce sentiment justifiait-il mon attitude ? Cette sérénité était-elle réelle ou simulée ? Le drapeau pour lequel elles s'étaient battues et sacrifiées leur rendait hommage en les recouvrant et en les protégeant. Nos compagnons de route avaient pris des photos de toute la manœuvre pour mémoriser ce triste jour.

De retour à la maison, où nous étions attendus, nous fûmes accueillis par des youyous. La famille Malki déjeuna et, après le café, reprit la route pour la capitale avec une partie de Chafika et sûrement un peu de Fatouma. Les sœurs siamoises ont été séparées afin que les deux familles puissent les enterrer dignement. Pour Fatouma, après la prière des morts à la mosquée, un grand cortège l'accompagna à sa dernière demeure, dans le cimetière des martyrs d'El Asnam. À son passage, larmes et youyous se mélangeaient pour lui offrir un virtuel tapis rouge parsemé de fleurs.

Le choc

Quelques mois après l'inhumation, ce qui devait arriver, arriva.

Je ressentis le choc dû à ce que j'avais vécu et fait.

Je précise qu'à l'indépendance, les Européens en majorité avaient déserté le pays, laissant ainsi leurs domiciles vides. Après avoir quitté le chalet, on nous attribua la maison du Dr Z. Nous l'avions occupée durant quelques mois. Elle ne nous convenait pas du fait qu'elle était sombre et humide et que mon frère était asthmatique.

Nous en avons fait part aux responsables qui nous avaient confié les clefs de l'appartement spacieux et ensoleillé au-dessus du café Bonopéra, dans la rue d'Isly, actuellement rue des Martyrs. Ce jour-là, je devais passer par la buanderie avant d'aller au travail. C'était une grande pièce rectangulaire flanquée d'un côté d'un lavoir en ciment et de l'autre d'un bahut bleu ciel qui contenait le nécessaire pour l'entretien de la maison. Pour y accéder, il me fallait traverser l'immense terrasse carrelée de rouge et de jaune et joliment fleurie par maman. Me voilà donc arrivée. Je levai la tête pour décrocher un sous-vêtement suspendu au fil de fer et... Fatouma m'apparut, debout, souriante jusqu'aux dents de sagesse, bien réelle. Était-ce son fantôme ? Avais-je perdu la tête ? Comme elle était petite de taille, je n'avais jamais levé les yeux pour m'adresser à elle. Là, elle me dominait et paraissait flotter dans l'air. Je sais seulement que je perdis connaissance pour me retrouver dans mon lit. Je fus réveillée par l'éther que me faisait sentir mon oncle, le toubib, et par les gifles qu'il me donnait. Il y avait ma mère, le visage défait, et ma tante en pleurs. Tala se trouvait à Alger où elle travaillait comme secrétaire de direction au ministère de la Jeunesse et des Sports. Maman, qui s'était inquiétée de ne pas me voir partir à l'heure au travail, se rendit à la buanderie où elle me découvrit gisant sur le sol, inerte. Elle m'avait soulevée avec l'aide de Fatima et posée dans mon lit. Aussitôt, elle appela mon oncle, dont le domicile et le cabinet nous faisaient face. Encore une fois, on me suppliait de pleurer et encore une fois les larmes me faisaient défaut. Je sanglotais mais à sec et avec

douleur. C'était horrible ! Une injection me calma et je m'endormis. Durant plusieurs jours, je ne réalisais pas ce qui m'était arrivé. Était-ce réel ou bien mon imagination qui me jouait des tours ? Tout me pesait. Je n'étais plus moi-même.

Pour l'exhumation de la dépouille de Messa, un peu plus tard, il m'avait été formellement interdit d'y assister. Le même groupe était présent en dehors de la famille Malki. À la suite de ce qu'il m'était arrivé après l'annonce du décès de Fatouma, la famille jugea bon de m'épargner un autre choc et décida de m'isoler de ce qui se rapportait à mes sœurs. J'étais prise d'une frayeur permanente qui me faisait sursauter au moindre bruit. Il fallait y remédier et je ne voulais pas prendre de tranquillisants. Maman, au bord du désespoir, fit appel à un remède de grand-mère. Elle remplit une marmite en terre cuite, d'eau et de fenugrec qu'elle brisa brusquement à mes pieds et dans mon dos. Elle pensait que le fait de m'effrayer allait me guérir. Ce fut une peine perdue. Lorsqu'après l'inhumation de Fatouma, il fut question de ramener la dépouille de Messa, cela devenait un sujet tabou envers moi. Rien ne se disait en ma présence. Je captais des bribes de leurs conversations pour les oublier peu après. Je sus vaguement que ma sœur avait été enterrée avec sa tenue de combat et que son squelette était intact. Pour le reste, je ne me souviens ni de l'endroit où elle est tombée ni celui où elle reposait en attendant de rejoindre sa sœur cadette. Aucun détail ne revient dans mon esprit en dehors du fait que je n'étais pas présente à son inhumation. Je ne me rappelle même pas l'ambiance à la maison ce jour-là. C'est le trou noir. Une sérieuse amnésie s'était emparée de moi en m'enveloppant totalement. Je m'en veux parfois d'avoir été si faible. Jusqu'à ce jour, c'est une partie de mes souvenirs qui a été estompée de mon esprit. Bien plus tard, lorsque j'allais prier sur leurs tombes, je demandais pardon à Messa pour ne pas l'avoir accompagnée à sa dernière demeure comme je l'avais fait pour Fatouma. Comme elles me manquent !

Alors que j'entamais l'écriture de l'historique de mes sœurs, je rendis visite à une héroïne qui avait bien connu Messa à la clinique de

la Croix-Rouge (Alger), où elles firent leurs études d'infirmière. Son pseudonyme était « Baya El Kahla ». Elle me raconta des anecdotes mélodramatiques qui décrivaient bien le caractère de Messa et sa témérité. Elle s'arrêtait, de temps en temps, pour fouiller dans sa mémoire et ne pas perdre le fil de ses idées. Je sentais qu'elle avait gardé des séquelles de son passé de condamnée à mort.

Un jour, au maquis, elles reçurent une boîte de confiture. Alors que Messa s'échinait à l'ouvrir, on les avertit que les militaires approchaient et qu'il fallait vite fuir. Elle continua sa tâche et quand Baya lui fit remarquer qu'elles risquaient d'être tuées si elle ne lâchait pas la boîte, Messa lui répondit : « Si je devais mourir, autant avoir l'estomac plein de douceurs. » Une autre fois, elle devait cuisiner un poulet rôti et des frites à son équipe, alors qu'elle avait une entorse au pied qui la faisait souffrir. Elle se préparait à peler une douzaine de pommes de terre lorsqu'un groupe d'une dizaine de nouveaux djounoud firent irruption dans la minuscule pièce. Elle resta bouche bée et finit par avouer : « Ya el khawa (les frères), je n'ai pas la force de nettoyer tout un cageot, je suis épuisée, j'ai mal et je souhaiterais un peu de repos. » Sa prière eut l'effet souhaité. Ils eurent pitié d'elle et d'un commun accord lui permirent d'aller se coucher. Ce qu'elle fit, en s'allongeant sur une natte à même le sol en terre. Ils s'occupèrent du repas et ne la réveillèrent que pour se sustenter.

Comme les marches étaient longues, jusqu'à huit heures d'affilée, et dures dans les reliefs tourmentés, elles avaient droit à un mulet et les chutes ne manquaient pas. Quand il s'agissait de Meriem, elle disait : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir dotée d'un postérieur charnu, il amortit mes chutes. » Baya répétait que ma sœur n'avait jamais perdu son sens de l'humour. Elle me décrivit aussi la séance de lessive que je connaissais déjà.

Le groupe n'avait pas eu les mêmes difficultés que pour Fatouma car Messa avait été enterrée seule et dans une tombe décente.

Durant de longues années, l'image des restes de Fatouma m'obsédait. J'avais beau la chasser de mon esprit, elle s'imposait à moi avec toute sa véracité. Ce crâne lisse et blanc que je tenais sans

trembler, ses nombreux trous à sa surface, ses dents intactes avec le plombage au fond, et cette bouche qui avait tant ri et qui n'était plus qu'un gouffre où adhérerait une couche de terre. Mon Dieu, comme j'exécrais ceux qui étaient les auteurs de ce massacre. Je les chassais de mon esprit comme Satan en récitant tous les versets du Coran que je connaissais. Mon âme, qui a subi tant de chagrin, trouvera-t-elle un jour la paix ?

Mes sœurs reposent actuellement l'une près de l'autre au milieu de leurs semblables dans le cimetière qui leur est réservé à Chlef, leur ville natale.

Gloire éternelle à nos Martyrs !

De grands cadres avec leurs portraits dans les musées d'Alger, Chlef, Laghouat, Biskra, Batna et autres villes offrent à tous les Algériens leur sourire radieux et éternel.

La fin de mon premier quart de siècle

Durant les vacances d'été de 1964, un évènement nouveau en son genre s'offrit à moi par le biais de ma sœur Tala qui travaillait à Alger. Comme je l'ai mentionné, elle était secrétaire de direction au ministère de la Jeunesse et des Sports avec M. Sadek Batel comme ministre. Cet organisme allait accueillir un regroupement international de la jeunesse. Il fallait donc recruter des Algériens et des Algériennes pour l'encadrement. Tala m'inscrivit sur la liste qui comportait des enseignants, des étudiants, des lycéens, des artistes, du personnel de la Radio et de la Télévision algérienne, etc. Cela devait se dérouler dans un camp de toile très confortable dans le cadre enchanteur de la forêt de Zéralda (Alger). Quelques jours avant l'ouverture, nous fûmes convoqués à la mairie de la capitale pour nous initier à notre futur travail. Nous reçûmes donc des consignes sur les rôles respectifs qui nous étaient confiés tels que l'accueil, l'accompagnement, l'animation, les reportages et la

photographie, l'hygiène et la santé. Nous étions nombreux et pleins de bonne volonté. Mon franc sourire étant réapparu après le choc, je fus désignée avec un groupe restreint pour l'accueil à l'aéroport de Maison-Blanche (actuellement aéroport Houari Boumediene) des représentants officiels des pays africains, européens et asiatiques. Parmi eux, on comptait des Présidents, des ministres et des ambassadeurs. Certains, en tenue traditionnelle aux vives couleurs, étaient impressionnants. Ce qui était intimidant, c'était lorsque l'un d'eux nous demandait, avec tout le respect qui nous était dû, de monter avec lui, à côté du chauffeur. Nous déclinions l'invitation, car cela était interdit par le protocole.

Nous nous installions dans de belles voitures avec motards et klaxons. C'était amusant ! Tout le séjour se déroula d'une façon très agréable et fructueuse à tout point de vue. Chaque jour, il y avait des conférences et des sorties très variées en bus luxueux pour découvrir des lieux historiques de notre pays et son artisanat. Ainsi, nous leur avons fait visiter, avec guides, de merveilleux endroits tels que le musée du Bardo, Dar Khdawedj el Amia, la basilique de Notre-Dame d'Afrique perchée sur les hauteurs de Saint-Eugène (Bologhine) avec son panorama exceptionnel.

La Casbah les avait tous époustoufflés avec ses constructions pittoresques qui cachaient d'insoupçonnables palais que les propriétaires nous avaient autorisés à visiter.

Les « oh ! » d'admiration excitaient notre ego et notre fierté. Le Jardin d'essai avait, lui aussi, eu un grand succès avec sa faune et sa flore. La journée passée à Cherchell et Tipaza fut très instructive avec le musée aux innombrables statues, aux parterres de fresques en mosaïque, véritables tapis, et les ruines romaines qui s'étendaient à perte de vue en rehaussant la beauté du littoral. Parallèlement, des spectacles étaient préparés par les jeunes participants pour couronner l'évènement. Après une réussite totale, un grand nombre de personnalités algériennes furent conviées à la soirée de clôture. Des sketches, des danses folkloriques, des chants, des poèmes se suivaient aussi intéressants les uns que les autres. En dernier lieu, une dizaine de jeunes filles devaient offrir une fleur à chaque invité. Je fus choisie pour remettre une rose au maire d'Alger, M. Balamane.

Je n'oublierai jamais la fin de mon premier quart de siècle, qui se termina en beauté, avec même de riches feux d'artifice.



1^{ère} colonie de vacances Algérienne, Ténès, Août 1962



Départ pour la visite de la ville de Tipaza



Avec mon cousin Khineche Bouali (paix à son âme)



Tala et moi

Fin

L'écriture m'a été d'une grande aide pour reprendre ma vie avec une certaine sérénité.

À la fin de mes vingt-cinq ans, alors que je dirigeais l'école du Fortin, comme l'avait souhaité Mme Ruiz, je reçus la visite de M. Mahdi, inspecteur primaire, qui me demanda de lui ôter une épine du pied en inscrivant une soixantaine d'enfants de gendarmes qui venaient d'être mutés à El Asnam. Mon établissement étant le plus proche de la caserne, j'opinais sans hésitation, surtout que la plupart d'entre eux avaient combattu au djebel. Quelques jours après, leur chef vint me remercier et c'est à ce moment que mon destin fut tracé en me liant à ce gendarme, qui devint mon époux et le père de mes trois enfants.

À présent, lorsque le miroir me renvoie mon visage marqué par le temps, je devine la minuscule cicatrice sur ma paupière gauche. Elle me rappelle le jour où j'ai échappé à la surveillance de Fatouma et qu'elle avait reçu une bonne correction de maman. Au moment où je mets le point final, je suis octogénaire, j'ai entamé mon quatrième quart de siècle et je suis grand-mère. Beaucoup de personnes que j'ai citées ne sont plus de ce monde. Qu'elles reposent en paix.



Avec mon époux, Ziouche Aissa (paix à son âme)

Comme je l'ai dit dans mes mémoires, la poésie tient une grande place dans ma vie, comme ma grand-mère et ma sœur Fatouma. (Paix à leur âme). Les sujets d'inspiration sont variés, en voici quelques-uns.

Toi maman

Il ne se passe pas un jour
Où je ne pense à ton sourire
Tu m'as donné tant d'amour
Tu as bâti mon avenir
Tous tes conseils ont été sûrs
Je le sentais, c'était certain
Dans ma vie, au fur et à mesure
Que j'avançais vers mon destin
Femme si courageuse
Ou plutôt téméraire
Tu étais si merveilleuse
Toi, ma douce mère
Après la mort de notre père
Tu devins femme et homme à la fois
Oui ma vaillante mère
Tu étais reine, tu devins roi

Mes sœurs chéries

Vous étiez d'une grande bravoure,
Vous aviez tant de courage,
Vous êtes parties pour toujours,
Juste à la fleur de l'âge.
Vous aviez tout quitté,
Votre famille et vos parents

Et vous vous êtes acquittées
De votre devoir de combattants.

Vous aviez tout laissé,
Les études et le confort
La lutte hantait vos pensées,
Peu vous importait la mort.

Vous étiez belles et intelligentes
Coquettes et pleines de vitalité,
Vous avez bravé la tourmente,
Et gagné l'immortalité.

Martyres l'une après l'autre,
Vous habitez les cieux,
Avec tous ceux des vôtres,
Chouhada bénis de Dieu.

Hommage au million et demi de martyrs

Pleurez mes yeux
nos valeureux martyrs
qui ont choisi de partir
sans espoir de revenir
mais pour combattre et puis mourir.
Pleurez mes yeux
ceux qui ont tout laissé
femmes, enfants et fiancées
pour le rêve tant caressé
d'une Algérie au dur passé.
Pleurez mes yeux

la pauvre mère
qui a vu partir ses enfants
et qui n'a rien pu faire
pour leur trouver un empêchement.
Pleurez mes yeux
l'innocent qui, le matin
était allé chercher son pain
qu'on a retrouvé le lendemain
gisant au fond d'un ravin.
Pleurez mes yeux
tous les prisonniers
qui, arrêtés et torturés
pour ne pas avoir parlé
condamnés et guillotins.
Pleurez mes yeux
ceux qui ont soigné et nourri
les djounoud dans le maquis
et qui ont perdu la vie
sous les bombes de l'ennemi.
Pleurez mes yeux
ceux qui ont pris les armes
pour le combat, dans les hauteurs
en héros, ils ont rendu l'âme
ils sont tout près de leur Seigneur.
À eux gloire éternelle
À nous l'Algérie si belle.
Ne pleurez plus mes yeux.

Bedj Farida, épouse Ziouche

Table des matières

Préface	p 7
Introduction	p 13
Première période : (1939-1953) <i>Mon enfance dans le doux cocon familial</i>	p 17
Deuxième période : (1953-1958) <i>Ma jeunesse en internat et notre engagement dans la lutte pour l'Indépendance</i>	p 91
Troisième période : (1958-1962) <i>Mon arrestation et ses horreurs puis la vie après ma libération</i>	p 169
Quatrième période : <i>Après le 5 juillet 1962</i>	p 257
<i>Quelques-uns de mes poèmes</i>	p 285
<i>Remerciements</i>	p 290

Remerciements

Je remercie pour leurs encouragements mon époux Ziouche Aïssa, mes enfants, Soâd, Lamine et Ilham, ma sœur Tsaâlbïa (Tala), mon frère M'hamed (Bilili), mon gendre Titouche Youssef, ma petite-fille Sihem, ma fille de cœur, Saliha Boukadoum (Nounou) qui a apprécié des bribes de mes écrits, mon amie de toujours, Élisabeth Bouyer (Babeth), l'écrivaine Amel Chaouati, ma première lectrice qui m'a projetée dans son univers littéraire, et enfin mon premier lecteur M. Mustapha Hammouche pour son aide précieuse. Si, un jour, mes mémoires venaient à être éditées, mon époux, ma sœur, mon frère et Nounou ne seront pas là pour les lire. Qu'ils reposent en paix.

